This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07595055 4

LA
MAÇONNERIE.

TOME PREMIER.

SKF

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT,
IMPRIMEURS DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE,
Rue Racine, 28, près de l'Odéon.

LA MAÇONNERIE,

CONSIDÉRÉE COMME LE RÉSULTAT

DES

RELIGIONS,

ÉGYPTIENNE,

JUIVE ET CHRÉTIENNE;

PAR LE F.·. M.·. R.·. DE S.·.

« Il existe au fond de nos cœurs un désir
insatiable de connaître la vérité. »
CIC., DE OFF.

TOME PREMIER.

NEW-YORK

PARIS.
A LA LIBRAIRIE DE J.-P. AILLAUD,
11, QUAI VOLTAIRE.

1842.

PRÉFACE.

La haine, que la Cour de Rome porte à la paisible et bienfaisante Fraternité des Maçons, est prouvée par plusieurs bulles papales, par quantité d'articles de journaux apostoliques, et enfin par tous ces ouvrages ténébreux et remplis d'inepties, que l'on imprime tous les jours.

Le plus audacieux, le plus injuste, le plus éminemment calomniateur et faux de ces écrits, est sorti des presses de la veuve Duviviers et fils, à Liége, à la fin de 1826, et porte pour titre : *Le Voile levé pour les Curieux*, ou *Histoire de la Franche-Maçonnerie.*

Cet ouvrage dénonce, à l'aide de fausses imputations, les Frères Maçons à tous les Souverains de la terre, les calomnie de toute manière, les accuse d'être les auteurs de

toutes les révolutions qui ont eu lieu en Europe ; il les déclare ennemis de tout gouvernement et de toute religion, auteurs de tous les crimes : et par ces imputations calomnieuses, il signale des victimes innocentes au glaive des despotes soupçonneux, aux foudres de Rome et aux poignards de ses Séïdes ; il tente d'armer et de soulever le monde entier contre la Fraternité, et jette l'alarme dans toutes les classes de citoyens et dans tous les pays.

Cette étrange et scandaleuse production, tout en flétrissant l'honneur de cette Société, s'érige en panégyriste des Jésuites, se plaint des gouvernemens qui les bannissent, particulièrement de celui des Pays-Bas, qui, veillant au maintien de ses lois et de la tranquillité publique, refoule, sur le pays dont ils sont sortis, ces vampires religieux et politiques que l'on voit, à chaque instant, chercher à pénétrer clandestinement parmi nous, armés des brandons de la discorde, mais couverts

du masque de l'hypocrisie, et cachant leurs coupables projets sous les apparences de la religion.

La charité de cet écrivain apostolique a passé sous silence tous les procès intentés contre les Jésuites par les différens Princes de l'Europe, et qui constatent l'esprit de rebellion qui les a toujours animés ; elle a oublié l'histoire, qui représente partout ces apôtres comme visant à la domination de la terre, en conseillant et confessant les Rois, dont plusieurs périrent victimes de leur ambition, et nous laisse ignorer leurs nombreux parricides, et entr'autres ceux commis par leurs affidés Gérard et Parane.

Après tant d'incriminations contre la Fraternité, il a été nécessaire de soulever un coin du voile qui couvre toutes les machinations des ennemis de notre Ordre. On a même été conduit à démontrer sur quoi se fonde le pouvoir de la Cour de Rome et de ses orgueilleux mandataires; on a été

obligé de remonter à l'origine de ces Lévites établis pour gouverner quelques tribus errantes, et de prouver que le gouvernement des Hébreux, comme celui des peuples nomades et sauvages, fut celui du Sacerdoce, et que, si les Juifs ont eu des Rois, ceux-ci n'avaient qu'un simulacre d'autorité publique, n'étaient que le jouet des prêtres et des ressorts cachés qu'ils faisaient mouvoir suivant leur volonté et dans leur intérêt.

Comme l'un de nos statuts défend de discuter les matières religieuses, se fondant sur les doctrines évangéliques (1), « que si quel-» qu'un aime à contester, nous n'avons pas

(1) Les premiers Chrétiens savaient que les idées métaphysiques en théologie étaient des opinions explicatives des phénomènes de la Nature ; par là, aucune d'elles n'est sans contradiction ; car, le caractère des vérités est d'être immuable. Les religions étant un composé d'idées métaphysiques formulées par des dogmes et un culte, elles changèrent, changent et changeront par nations et par siècles ; c'est pourquoi la Fraternité des Maçons a toujours admis dans son sein tout honnête citoyen, et adopté une tolérance parfaite à l'égard de tous les cultes.

» une telle coutume, ni les Eglises de Dieu » (St. Paul, *Epît.* I.re *aux Corinth.*, *ch.* XI, § 16), nous qui croyons, par notre dévouement à la morale de Jésus, que nous sommes les vrais Chrétiens et les enfans de l'Eglise de Dieu, et qui n'aimons pas les disputes, nous déclarons que ce n'est que pour défendre notre Fraternité que nous écrivons sur cette matière, que nous dévoilons le tableau des usurpations et des envahissemens du pouvoir de ces héritiers présomptifs d'Aaron, et que nous prouvons leur conspiration permanente contre le pouvoir civil.

Notre exposé s'appuie sur l'Ancien et le Nouveau-Testament ; nous nous sommes bornés à rassembler une petite portion des faits qui condamnent l'usurpation mondaine de ces dispensateurs des grâces du Ciel et des trônes de la terre.

Nous avons été forcés de parler des mystères et des doctrines Egyptiennes, que les Hébreux adoptèrent en partie ; nous avons fait mention

des doctrines, dogmes et mystères des premiers Juifs-Chrétiens, tels qu'ils les pratiquaient il y a dix-huit siècles ; nous avons été obligés d'exposer de quelle manière s'est établi le colosse sacerdotal de Rome armé de toutes ses foudres.

Nous avons indiqué que la morale de Jésus et la pratique des vertus qu'il ordonne, sont les fondemens de la Fraternité des Maçons ; l'histoire a été notre guide pour prouver que les évêques et les prêtres de Rome ont toujours été et sont encore intolérans, qu'ils étaient les persécuteurs des sociétés chrétiennes et philosophiques qui parurent aux premiers siècles de la chrétienté ; que ces sociétés, et leurs doctrines répandues en Europe, furent restaurées par les Chevaliers Croisés, qui les prirent en Syrie, en Égypte et en Palestine.

Notre seul but est de nous rendre utiles, même à nos plus implacables ennemis. Nous leur démontrons leur orgueil, ainsi que le ridicule de leur prétendue infaillibilité, et que

lors même qu'on voudrait s'en rapporter au Nouveau-Testament, tous les Chrétiens sont prêtres et sacrificateurs, avec un droit égal au Sacerdoce. (*Révélation*, *ch.* 1.er, § 6.)

La lecture des livres saints prouve que l'autorité papale n'est qu'une chimère; les prêtres cachent avec mystère la Bible qu'ils disent leur accorder tant de pouvoir; mais consolons-nous; grâce à la Société Biblique, ce livre se répandra partout et finira par éclairer les Chrétiens sur les vérités qu'on cherche à leur cacher. Après avoir démontré, par l'histoire et les Écritures, les abus et les innovations de Rome, ses persécutions envers les Chrétiens, qui suivent la doctrine primitive et au nombre desquels sont comptés les Maçons, nous donnons ensuite les conventions qui ont réduit à une parfaite unité tous les rites de la Maçonnerie, et nous en offrons une espèce de statistique. Nous terminons par un aperçu des cérémonies des Chrétiens de Rome, comparées à celles qui ont lieu dans différens

rites maçonniques, afin que l'homme le plus instruit puisse en faire l'analyse par des comparaisons qui seront très-utiles pour affermir sa conscience, éclairer sa dévotion et enfin fixer son jugement (que nous nous gardons bien de donner par anticipation), sur la préférence que ces cérémonies méritent les unes sur les autres. Nous concluons par l'ancienneté des mystères maçonniques, par l'évidence de notre morale, et donnons la preuve que la Maçonnerie conserve en elle bien des emblèmes, signes et doctrines des Religions Égyptienne, Juive et Chrétienne.

LA MAÇONNERIE,

CONSIDÉRÉE COMME LE RÉSULTAT

DES RELIGIONS

ÉGYPTIENNE, JUIVE ET CHRÉTIENNE.

CHAPITRE I.er

Opinion des différens écrivains sur l'origine de la Maçonnerie. Le plus grand nombre est d'opinion qu'elle dérive des Égyptiens. — L'Égypte, berceau des sciences et des arts. — Origine des initiations chez les différens peuples. De celles des Égyptiens, comparées avec la maçonnique. L'initiation n'était pas accordée indistinctement chez les premiers Chrétiens et chez les Grecs. L'initiation refusée à Néron et à Constantin. — Les doctrines communiquées aux anciens initiés en Égypte sont conservées dans les initiations maçonniques.

Si un grand nombre d'écrivains ont donné des Mémoires sur l'origine de la Maçonnerie, plusieurs ont extravagué dans leurs narrations; M.r de S.t-Martin prétend que cette institution et sa science ont été créées avec l'Univers.

Smitz veut qu'Adam ait été le dépositaire de la science

maçonnique, et qu'à sa création il ait reçu de Dieu même ses institutions, c'est-à-dire *la Loi naturelle.*

D'autres veulent que la Maçonnerie ait été fondée par Romulus, à Rome; quelqu'un prétend même qu'elle fut seulement établie dans cette ville du temps de Jules-César, tandis que d'autres ont cru qu'Auguste se fit initier à Athènes. après la bataille d'Actium. Warburston et Bartholi ont cru voir une allusion à l'initiation maçonnique dans la descente d'Énée (1) aux enfers, et bien des commentateurs de l'Enéide trouvent à chaque pas Auguste sous les traits d'Énée. Il y a même des auteurs qui établissent cette légende ainsi qu'il suit : « Que cet empereur ayant remarqué les erreurs du calendrier romain, voulut les réformer; que pour parvenir à son but, il fut obligé d'appeler des savans d'Alexandrie, lesquels n'étaient que des prêtres Coptes qui avaient conservé leur ancien culte, leurs mystères et sciences, entr'autres, l'astronomie à laquelle ils s'étaient toujours adonnés, malgré les désastres des guerres d'invasion et la soif de l'or de leurs conquérans, qui, en détruisant le temple du Soleil à Héliopolis, avaient fait disparaître les observations astronomiques que ces prêtres avaient recueillies depuis plus de mille ans. On prétendit même que ces savans, appelés par Auguste à Rome pour rectifier le calendrier, y apportèrent avec l'astronomie les mystères égyptiens qui renferment ceux de la Maçonnerie.

(1) L'auteur du poème *la Maçonnerie*, a fait une savante application du même système.

Des auteurs ont cru que les rites maçonniques provenaient des cérémonies et anciens mystères qui, de l'Égypte et de la Phénicie, passèrent directement en Europe; d'autres supposent que la Maçonnerie a pris naissance dans les écoles de Pythagore et de Platon; quelques-uns ont cru voir dans la principale allégorie l'origine des mystères institués par Salomon.

Quelques autres ont prétendu que l'initiation maçonnique était très-moderne, et ont très-légèrement écrit que toutes ces histoires n'étaient que de simples suppositions inventées pour donner à la Maçonnerie de l'importance et du lustre.

Il y en a qui regardent la Maçonnerie comme une institution religieuse et chrétienne; ils appuyent leur opinion sur le respect que les Maçons ont pour la Bible, sur le grand cas qu'ils font de l'Évangile et de l'Apocalypse de S.t-Jean; ce qui induit à le croire, c'est l'usage immodéré qu'en font les Frères anglais et ceux de l'Amérique du nord; ces auteurs croient même le prouver par la vénération que tous les Frères portent à Salomon qui, indépendamment qu'il construisit le Temple Saint, écrivit plusieurs ouvrages dévots dont on se sert encore dans plusieurs grades et rites.

Quelques auteurs ont fait de la Maçonnerie une invention des Jésuites, entr'autres Bode, homme de lettres allemand, qui prétendit que Hiéram, tué par deux compagnons rebelles, n'était que l'allégorie de la hié-

rarchie romaine, détruite par Luther et Calvin; qu'on devait venger ce crime, et que la feuille de la branche d'acacia, si chère aux Frères Maçons, ressemblait exactement au signe épiscopal de Rome.

M. de Launay donne ainsi son opinion sur l'origine et l'ancienneté de l'Ordre, dans son *Essai sur la Maçonnerie*, édition de Paris, 1820, chez Hubert, page 4 :

« Quels que soient les doutes élevés par plusieurs » écrivains sur l'ancienneté de la Franc-Maç.·., nous » ne persistons pas moins à croire qu'elle a son berceau » dans les mystères égyptiens. Les trois grades connus » sous le titre de *Maçonnerie Bleue*, justifient notre » opinion; mêmes épreuves, même enseignement, mêmes » résultats, tout y est semblable, à la différence cependant des machines qu'avaient à leur disposition les » prêtres initians de l'antiquité, du temps qu'ils employaient pour la préparation du néophyte, et de celui » qui lui était nécessaire pour l'étude des sciences, dont » on se borne dans l'initiation Maç.·. à donner la nomenclature. »

Des écrivains font naître la Maçonnerie de la tour de Babel; ils se fondent sur la légende de l'ordre des *Noachites* et sur les instructions du rite de la Royale-Arche.

Grandidier, et bien d'autres, prétendent qu'elle prit son origine lors de la construction de la cathédrale de Strasbourg : c'est dans l'année 1015 que ce monument fut commencé par l'évêque Wernher, et terminé en

1275. Deux ans après, en 1277, Ervin de Steinbach commença la flèche, qui fut finie en 1439, et qu'on voit élevée à 436 pieds. (Voyez *la planche* II, *n.°* 8). L'on prétend que toutes les confréries de Maçons allemands qui se formèrent depuis, dûrent leur institution à celle de Strasbourg, ce qu'on expliquera ultérieurement.

Preston, Anderson et Lawrie ont laissé des ouvrages raisonnés sur la Maçonnerie, et on doit leur en savoir gré, quoiqu'une grande partie des Maçons ne partagent point leur avis concernant l'introduction de cette religion en Angleterre : ceux-ci ne peuvent pas admettre que saint Albain, en 289 de l'ère vulgaire, ait été le premier grand-maître de l'Ordre en Angleterre, tel qu'il est de nos jours, ni que saint Augustin en ait été le second en 557. Ils ajoutent qu'il leur est impossible de placer ces saints à la tête des Frères Maçons; car leurs doctrines devaient se trouver en opposition avec la théosophie des Egyptiens, des Persans, de Zoroastre et de Mythra, de laquelle on est obligé de croire que notre religion tire son origine, modifiée par Moïse et confirmée par les doctrines de notre divin Maître Jésus-Christ.

Quelques Anglais font naître l'institution maçonnique de l'édification de l'église de saint Paul de Londres; mais ces derniers n'ont écrit que l'histoire de quelques corporations, composées d'ouvriers qui bâtissaient des temples, des tours, des châteaux; ils ne se sont pas occupés de chercher si le nom de l'Ordre n'était pas

plutôt une allégorie empruntée par une ancienne société secrète vouée à des mystères et à des sciences occultes autant qu'à l'architecture. Ils ont cru que la Maç.·. était primitivement composée de coteries semblables à celles des charpentiers, tailleurs de pierres et d'habits, qui étaient dans l'usage de recevoir mystérieusement ceux qui avaient fini leur apprentissage ; et ce qui les engageait à le croire, c'est que beaucoup de ces corporations avaient des emblèmes qui portaient le caractère et la devise des Francs-Maçons, comme il a paru, entr'autres, par un sceau qu'on indique, décrit parmi ceux du moyen âge, lequel, d'après son travail, date du XIV.e siècle, et présente des instrumens maçonniques, avec la légende *S. artis Muratorum Pœtrajolorum* (sceau des maçons et tailleurs de pierres).

Ces coteries subirent bien des péripéties sous différens gouvernemens, à cause de leurs cérémonies clandestines ; elles furent persécutées par l'église romaine, parce que leurs mystères et leurs initiations étaient une imitation du baptême, de la consécration des prêtres, et de l'histoire de Jésus. La conformité des cérémonies et des mystères de l'Ordre maçonnique, avec les cérémonies et mystères modernes de l'église de Rome, occasionna la même persécution, et cette cour s'est efforcée constamment de répandre et de faire croire que, si les Frères Maçons recommandaient à leurs adeptes bien des vertus, ils ne se servaient d'un tel moyen que pour

miner le fondement de la religion catholique, par la célébration de mystères et de cérémonies chrétiennes, et qu'ainsi ils introduisaient dans leur secte un esprit d'indifférence sur les mystères et les doctrines les plus saintes de l'église de Rome, tâchant par-là d'inculquer *la religion naturelle*, sous la forme de celle de Jésus-Christ.

Toutes les conjectures et les systèmes qu'on en a tirés ne sont propres qu'à éloigner de la vérité, nous semble-t-il, parce que les écrivains qui les ont formés n'ont pas recherché l'histoire maçonnique dans ses grades, dans ses mystères, dans ses différens rites; ils n'ont pas voulu voir que tout, dans cette histoire, tire son origine des mystères égyptiens, des mosaïques, de la Bible, de Jésus-Christ, du Nouveau-Testament, des différentes sectes philosophiques chrétiennes, des chevaliers croisés, des chevaliers templiers, et d'autres novateurs ou protecteurs de cet Ordre. C'est avec de telles données seulement qu'on peut se guider dans les ténèbres de l'antiquité et dans le dédale des écrits qui ont vu le jour dans les premiers siècles du christianisme et jusqu'aujourd'hui.

Tous les historiens anciens et modernes sont d'avis que l'Egypte fut jadis le berceau des sciences et des arts, et que les peuples contemporains y puisèrent leurs principes religieux et politiques, comme l'a démontré le savant Dupuis. Semblable à un arbre aussi ancien

que le globe, l'Egypte a élevé sa tête majestueuse dans le chaos de l'éternité, et a enrichi de ses produits toutes (1) les parties de la terre; elle a poussé ses racines vers la postérité, sous différentes formes, défigurées et hétérogènes en apparence, mais constantes dans l'essence, faisant parvenir jusqu'à nous sa religion, sa morale et ses sciences.

Les mages de la Perse, les philosophes grecs, les prêtres juifs ou les douze Patriarches qui précédèrent Moïse, pendant la captivité en Égypte, apprirent des prêtres égyptiens leurs dogmes, leurs mystères et leurs sciences avec l'art de gouverner les peuples, selon leurs dispositions morales, leur civilisation et la nature de leur climat.

Ces mystères et ces sciences étaient sévèrement gardés et enseignés par les prêtres qui étaient exclusivement chargés de leur pratique; et pour empêcher que des hommes sans caractère, sans fermeté ni science, ne pussent jamais parvenir à y être admis, ils établirent que les initiés seraient tenus de se soumettre aux épreuves des quatre élémens, épreuves si épouvantables qu'on n'y croirait pas de nos jours, si l'on n'en trouvait des descriptions détaillées chez différens écrivains anciens et modernes. Ces épreuves avaient pour but de s'assurer du courage, de la moralité et de la science du néophyte,

(1) On a trouvé la conformité de la religion égyptienne en Amérique et en particulier au Mexique. (Voyez *Carli*, *Lett. Amé.* t. I, pag. 490).

et de repousser les Ilotes et la lie du peuple; ce qui a fait dire à Horace :

Odi profanum vulgus et arceo.

Nous conservons dans les épreuves maçonniques d'aujourd'hui encore les noms anciens des voyages auxquels le récipiendaire était soumis, lors de son initiation aux mystères; et nous conservons également l'inscription égyptienne qu'on lit sur le sarcophage d'Hiram dans le souterrain, lors de l'admission au sublime degré d'inquisiteur, grand élu Ch. Kadosk : « Quiconque aura fait » ces voyages seul et sans crainte, sera purifié par le » feu, l'eau et l'air, et ayant pu vaincre la frayeur de » la mort, ayant son ame préparée à recevoir la lumière, » il aura droit de sortir du sein de la terre et d'être ad- » mis à la révélation des grands mystères (1). »

Les prêtres d'Héliopolis, lorsqu'ils sacrifiaient au Soleil, devaient déposer leurs bagues et ornemens d'or, ou de métal quelconque; ils scellaient la victime avec un sceau qui était analogue à leur initiation. La Loi punissait de mort celui qui aurait immolé une victime qui n'aurait point été marquée du sceau sacerdotal. Ce sceau représentait un homme à genoux, les mains liées derrière le

(1) C'était la même inscription que l'initié aux grands mystères de la déesse Isis trouvait à la fin de ses courses. (Voyez *Setos*, liv. III, pag. 240). *Apulejus* dit que l'initiation est la résurrection à une nouvelle vie.

dos, ayant à la gorge la pointe d'un glaive pour montrer la punition à laquelle serait soumis celui qui aurait dévoilé les mystères de l'initiation.

Remarquons que l'initié était nu, ayant un tablier (1) sur le devant. Il était nu pour expliquer qu'il devait laisser voir sans détour ses secrètes pensées; il était dépouillé de tout ornement profane, comme de tout métal, et cette privation devait faire comprendre au néophyte que son nouvel état réclamait de lui la pratique de la vertu; que l'or et les choses précieuses sont presque toujours les instrumens de la corruption humaine, comme le fer l'est de sa vengeance. Nous ne nous occuperons pas à faire des rapprochemens minutieux avec les initiations maçonniques; tout Frère y trouvera notre type. Nous espérons même qu'après toutes ces considérations, il conviendra que l'objet de nos réunions doit être tout autre que des repas somptueux, mais avoir pour objet un but utile et élevé aussi moral que théosophique.

Le néophyte, après avoir surmonté les premiers obstacles, après être descendu dans le puits mystérieux (2), après avoir parcouru la voûte sacrée, était encore maître de revenir sur ses pas; mais il n'en était pas ainsi

(1) Planche II, n.° 4.

(2) Il existe encore de ces puits dans des anciens bâtimens de la Thébaïde, occupés par des prêtres Coptes. (Voyez *les Voyages de Paul Lucas.*) Un tel puits était entièrement configuré dans le modèle de la pyramide découverte par le Frère Belzoni, et qu'on voyait à Londres en 1820.

lorsqu'il avait passé la porte défendue par les trois gardes, qui étaient des prêtres couverts d'armes et ayant des casques représentant des têtes, symboles des mystères qu'on y célébrait : ces casques étaient ou la tête d'un coq ou celle d'un serpent, si ces mystères représentaient Osiris ou le Soleil ; celle d'un bœuf, si les (1) mystères étaient relatifs au dieu Apis, et enfin celle d'un chien (2), si les cérémonies avaient rapport au dieu Anubis.

Le néophyte, après avoir franchi cette porte, s'engageait à ne plus reculer. Si la fermeté lui manquait dans les épreuves qu'il devait subir, il passait le reste de sa vie dans les appartemens attachés au temple, où il pouvait cependant, par son zèle, monter encore au rang d'officier subalterne.

Dans les épreuves maçonniques, qui sont une imitation fidèle de l'initiation égyptienne, il y a un instant où l'on offre au néophyte le choix de se retirer ou d'aller plus avant.

Tout homme pouvait se présenter pour la réception égyptienne, néanmoins tous n'étaient pas indistincte-

(1) On ne saurait autrement expliquer les têtes dont les quatre Évangélistes sont armés dans le plafond, peint par le bienheureux Angelico de Fiessole, et qu'on voit dans la galerie de Florence. Planche IV, n.° 1.

(2) C'est d'après cette représentation que les Grecs établirent leur enfer, gardé par le Cerbère à trois têtes de chien.

ment admis ; règle qui fut adoptée par les Grecs, par les premiers Chrétiens et par les Maçons, quoiqu'il y eût de temps à autre des exceptions après la corruption sacerdotale.

On trouve que Néron, dans son voyage en Grèce, visita le temple d'Eleusis, et voulut participer aux mystères; mais la voix du crieur lui défendit de passer outre : il respecta l'ordre et se retira. — Ce même Néron passant ensuite par Delphes, voulut interroger l'Oracle. La Pythie l'accabla de reproches, le mit au rang d'Alméon et d'Oreste, meurtriers de leur mère. Néron, transporté de colère, voulant que l'Oracle cessât à l'instant, fit couler le sang de plusieurs hommes égorgés à l'embouchure du souterrain sacré ; après quoi il le fit combler.

Constantin qui cherchait tous les moyens pour faire taire les remords de sa conscience, demanda l'initiation à Eleusis; mais il ne la put obtenir. Est-ce là une des causes de la persécution qu'il fit éprouver aux anciens adorateurs de Jupiter et de Sérapis ? c'est ce que l'on développera dans le cours de cet ouvrage.

Le Hiérophante des mystères égyptiens représentait le Créateur ; il portait en sautoir une plaque sur laquelle étaient gravés ces mots : *Vérité, Sagesse, Science.* Sa veste était de pourpre brodée ; un diadême éclatant de pierreries qui formaient des caractères expliquant la puissance de Dieu, ornait son front. Une robe de lin blanche, fermée par une ceinture de différentes couleurs, composait le vêtement dont il se servait dans ces cérémonies.

Lorsqu'un initié admis aux grands mystères était devenu prêtre, toute illusion cessait : les instructions consistaient à lui faire connaître la faiblesse humaine, « *les* » *opérations savantes de la nature, le cours des astres,* » et *l'ordre de l'Univers.* » Toutes ces connaissances portaient le candidat nécessairement à reconnaître le Grand-Architecte de l'Univers. Les prestiges des cérémonies mystérieuses cessaient d'abord; *l'acolyte* n'était plus soumis qu'à l'explication des vérités sûres et générales, basées sur la philosophie la plus épurée. Un simple autel dans un jardin enrichi par les dons de la nature, environné d'arbres dont les cîmes se perdaient dans les cieux, était le nouveau temple où l'initié était introduit. Les prêtres, habillés d'un simple surplis, faisant un demi-cercle autour du candidat, semblaient, par leur simplicité, rougir de leur orgueil et des prestiges qu'ils venaient d'employer à son égard ; le néophyte concevait alors que les prêtres étaient obligés de se conduire ainsi, pour exercer leur empire sur un peuple ignorant, auquel la saine politique, suivant eux, défendait de faire connaître la vérité ; c'était par cette raison qu'il fallait le tromper par des prestiges, des oracles et des divinations.

Dans tous les rites de la Maçonnerie, et particulièrement dans l'Ecossisme et les grades qui en dérivent, on a conservé les formalités des épreuves des mystères égyptiens ; l'enseignement est le même, le résultat

auquel on prétend est le même, avec cette différence que les anciens prêtres initians faisaient partie du gouvernement, en étaient même le ressort et l'ame, et possédaient des emplacemens très-vastes, annexés à leurs temples, où le peuple n'avait point le droit d'entrer. Les prêtres, à l'aide de leur puissance et des sciences physiques qu'ils exerçaient, pouvaient, de toute manière, s'assurer du caractère des néophytes ; car l'initiation était la base des religions anciennes, comme elle l'est de la Maçonnerie.

CHAPITRE II.

De l'ancienne initiation chrétienne; ses rapports avec l'égyptienne.—Parallèle des mystères égyptiens et chrétiens dans Hérodote. — De la moderne initiation de Rome. L'initiation égyptienne recherchée par les hommes les plus illustres de l'antiquité. Pythagore initié en Égypte; les *Carmes* et les Juifs le veulent de leur communion. — Xamolxis établit en Scythie les mystères égyptiens. — Hippocrate initié ainsi que Thémistocle. Sentiment des anciens philosophes et des Saints - Pères sur l'initiation. Marc - Antoine, Cléopâtre, Adrien, Antinous, initiés. — Le Dieu des prêtres égyptiens. Leur doctrine sur la matérialité des êtres. — Doctrines des Chinois en rapport avec l'égyptienne et avec celle des Maçons du jour. — Les quatre élémens figurent dans les mystères anciens. — Quelque rapport des initiations égyptiennes et maçonniques. — La loi orale fait une partie de ces mystères.

Ce n'étaient pas les seuls prêtres d'Isis et de Cérès qui communiquaient les vérités philosophiques et les secrets de la nature, et qui en usaient de cette manière dans leurs dernières initiations aux grands mystères. Les Juifs suivaient la même marche (voyez l'*Ecclésiaste, ch.* IV, *v.* 100, édit. de Louvain, 1550), et Photius rapporte des fragmens de Jean Stobée, qui vécut au V.e siècle, où, en parlant de l'initiation aux mystères chrétiens, il la représente comme si elle était la fin de

la vie profane et la mort du vice. Le néophite arrivé aux limites de cette vie ne trouve aux portes de l'initiation que craintes, marches pénibles et obstacles qui l'environnent; mais ces travaux passés, une *lumière* céleste frappe ses yeux, il découvre autour de lui un spectacle enchanteur, une campagne riante; des chœurs accompagnés d'une musique mélodieuse, flattent agréablement ses oreilles; des visions saintes lui apparaissent, il est initié, il est revêtu du caractère d'*élu* par son admission, il n'est plus l'esclave des craintes; il est couronné, il est triomphant, il est admis à la science sublime des doctrines sacrées (de la reproduction des êtres qu'on a couverte d'un voile par l'allégorie), *de la Résurrection.*

Telles étaient à-peu-près les anciennes initiations chrétiennes originaires des prêtres Coptes, comme on peut le voir dans Diodore de Sicile, Pline, Jean Stobée et autres.

On trouve bien des rapprochemens marqués entre les mystères des anciens initiés égyptiens et ceux des Juifs-Chrétiens.

Hérodote, qui était initié lui-même, en parlant des mystères égyptiens, se garde de donner certaines explications; il parle d'un tombeau et d'un homme sacrifié dont il dit devoir taire le nom. Il décrit ce tombeau étant dans l'enclos du temple, où se trouvaient des obélisques et des figures symboliques, et en outre de-

vant le sarcophage, il y avait un lac circulaire environné d'un parapet : c'était là que les prêtres égyptiens célébraient leurs mystères secrets, en donnant la représentation des souffrances d'un Dieu fait homme qui était le simulacre du *Dieu lumière*, mis à mort par Typhon, prince des ténèbres; il raconte ensuite qu'après sa mort le cadavre était déposé dans le tombeau, et que sa *résurrection* réelle s'opérait immédiatement au milieu des éclairs et de la foudre, comme par enchantement.

Hérodote donne ces faits pour réels, quoiqu'ils ne fussent que des allégories du système solaire, et ce qu'il rapporte comme historique n'était qu'une fiction sur les saisons. Les souffrances étaient les courses du soleil pendant l'été; la mort, l'image de l'automne; le tombeau où on cachait le corps représentait l'hiver; la résurrection du héros des mystères n'était autre chose que l'image du printemps. L'affliction était causée par la mort ou l'absence du dieu Soleil, comme la réjouissance était occasionnée par sa réapparition.

Ces mystères étaient communs aussi aux Perses : les prêtres criaient à la déposition de Mythra dans le tombeau : « *Sa mort a fait votre salut.* » Tels étaient les mystères d'Osiris, de Bacchus, d'Adonis; les sacrifices qui se pratiquaient étaient une représentation de leur mort, de leur résurrection, et même de l'immortalité à laquelle ils étaient passés. Dans tous ces cultes divers le Soleil était donc l'objet de l'allégorie, qui fut dans

la suite défigurée par la croyance à la mort et à la résurrection réelle du héros.

On est frappé de la ressemblance des mystères des initiés au sacerdoce de Rome chrétienne, avec ceux décrits par Hérodote; mais ce qui les rapproche le plus, c'est que les initiés aux mystères égyptiens et chrétiens devaient et doivent, avant leur représentation, se soumettre à des épreuves de jeûnes et de macérations, ainsi qu'à une vie tout-à-fait contemplative.

Des philosophes et poètes étrangers se rendaient en foule en Egypte pour se soumettre à ces épreuves, et parvenir ainsi à ces initiations, convaincus qu'ils étaient de tout le prix des sciences et des mystères qu'on y apprenait : le dernier Grec illustre initié en Egypte fut Pythagore, de Samos, né 592 ans avant Jésus-Christ. Pour être admis aux grands mystères d'Isis, et pour pouvoir apprendre des prêtres égyptiens l'astronomie et la divination, il consentit à se faire circoncire; il subit cette douloureuse opération déjà âgé, car il était Athlète (1). C'est en se soumettant à toutes ces rigueurs de l'initiation et en se faisant admettre aux mystères égyptiens, que Solon, Zoroastre, Platon, Moïse même, purent apporter dans leur patrie un culte et des lois qu'on voit frappées au coin de celles de Memphis et de Thèbes.

(1) Voyez Clément d'Alexandrie et Dacier, *Vie de Pythagore.*

En 1682, les Carmes à Beziers soutinrent dans des thèses publiques que Pythagore avait été moine et membre de leur Ordre. (Voyez les *OEuvres complètes de Voltaire*, édition de Bâle, vol. 35, pag. 19, article *Thérapeutes.*)

Les Juifs, avant les Carmes, avaient prétendu que Pythagore avait voyagé en Judée, et qu'il s'était fait initier dans la secte des Esséniens.

L'abbé Terrasson, dans son second volume de Setos, édition de Barbier, à Paris, nous rapporte une foule de traits qui démontrent le rapport de la mythologie grecque avec l'égyptienne. Mais lorsqu'on eut perdu la signification des symboles, ces allégories devinrent obscures, car les théories des sciences étaient transmises par ces symboles; ainsi, leur signification perdue, l'on a perdu la clef de ces connaissances. Les emblèmes Egyptiens étaient relatifs à leur astronomie, à leurs lois, à leur localité et à leur agriculture; par conséquent, ces savans grecs ayant rapporté ces mêmes allégories mythologiques chez eux, elles devinrent obscures et inutiles, tandis qu'elles servaient au développement de la religion, des sciences et de l'agriculture en Egypte. Nous ne rapportons que l'histoire fabuleuse de la Cérès grecque et de l'égyptienne, et on trouve la première dans les Métamorphoses d'Ovide : Neptune veut jouir de sa sœur Cérès, qui à la suite se cache honteuse dans une grotte. Pan, ou le Soleil, la découvre, va en avertir

Jupiter qui envoie les Parques pour la consoler. En Egypte, Typhon jouit de sa sœur Isis : elle se cache, éplorée et fécondée, dans un souterrain; elle est découverte après par ses bienfaits et par sa gloire. Typhon, qui s'accouple avec Isis, est l'élément de l'eau qui rend féconde l'Egypte. Isis représente aussi le grain qui, après l'inondation du Nil, est ensemencé et caché pendant un temps déterminé, et qui, par son développement, cause les bienfaits qui consolent les hommes.

Les mystères égyptiens passèrent en Scythie.

Xamolcis, Grec de nation, esclave de Pythagore, et qui l'accompagna en Egypte, rendu à la liberté, s'en retourna dans sa patrie : il y fit bâtir un temple souterrain, où, d'après le culte égyptien, il instruisit sa nation dans les mystères. Il fut le chef des Plytes (corporation mystérieuse), que l'historien Joseph a comparés, pour leurs vertus, aux Esséniens.

Hypocrate (suivant Saranus) ayant délivré la ville d'Athènes de la peste qui la désolait pendant la guerre du Péloponèse, fut initié aux mystères d'Eleusis pour sa plus grande récompense; ensuite il fut reçu citoyen par les Athéniens, qui lui accordèrent, ainsi qu'à ses descendans, une pension.

Thémistocle (1) fut initié aux mystères et à la doctrine des Mages, qui, dans le fait, n'était qu'égyptienne.

(1) *Plut. in Themistocle.*

Les auteurs les plus anciens conviennent que « le but » de l'initiation est de lier l'homme à Dieu et à l'ordre du monde. » *Salluste Phil*, *c.* 4, — et *Proclus in Tim.*, prétend que « l'initiation sert à retirer l'ame de la vie matérielle, et à y répandre la *lumière* divine. » Si l'on se rapporte aux Saints-Pères sur l'initiation, ils en parlent à double sens ; car lorsqu'ils donnent quelqu'indice sur la science des prêtres égyptiens, ils soutiennent que ces prêtres étaient des magiciens, et que s'ils faisaient des miracles, ils avaient recours aux esprits infernaux pour leurs opérations diaboliques. Il a fallu que le Dieu des Juifs opérât un miracle, pour que Moïse pût les surpasser.

Ce ne furent pas les seuls philosophes qui cherchèrent l'initiation égyptienne : au temps où ce royaume allait devenir province romaine, Marc-Antoine fut initié aux mystères d'Osiris, lesquels, comme ceux de Bacchus, représentaient le Soleil. Plutarque nous dit que Marc-Antoine fut appelé en Egypte le nouveau Bacchus ; le même historien nous apprend que Cléopâtre portait l'habit sacré d'Isis, ce qui est l'équivalent de dire qu'elle était sa prêtresse. Une médaille de Cléopâtre la qualifie de jeune Déesse Διά Νεωτερα, *Dea Neotera*. Xilander, qui a interprété ce passage de Plutarque, dit que cette Reine prenait l'habit sacré d'Isis, et prononçait des oracles au nom de la nouvelle Déesse.

Adrien fit élever en Egypte des temples à Antinoüs,

qu'on a dit s'être dévoué pour lui à la mort, et y institua en son honneur des prêtres et des mystères; ce qui porte à croire que tous les deux y avaient été initiés, d'autant plus qu'Adrien rendait aussi des oracles dans les temples; ce qui faisait dire aux Saints-Pères de ce temps-là, qu'il y avait tant de faux prophètes.

Les prêtres égyptiens enseignaient qu'un Dieu unique et suprême avait conçu le monde par son intelligence, avant de le former par sa puissance et par sa volonté.

Cette sublime idée de l'unité de Dieu, toutes les religions la doivent à la philosophie égyptienne, non au judaïsme, comme quelques écrivains l'ont imaginé, et comme nous le verrons par la suite.

Les prêtres égyptiens assuraient et démontraient à leurs néophytes que *rien de ce qui est mortel ne peut être Dieu.* Tel est le sentiment de Plutarque, en parlant d'Isis et d'Osiris. Ce sentiment fut celui des philosophes grecs et romains, comme on peut s'en assurer dans Pythagore, dans Cicéron et dans Lucrèce, en son premier livre *de Naturâ Deorum.* Nous verrons les Ch.·. Templiers accusés de suivre cette doctrine.

Les mêmes prêtres admettaient que ce *Dieu unique* avait coordonné deux principes pour l'entretien du monde, la *destruction* et la *régénération* de toutes choses, la lumière et les ténèbres, le bien et le mal physique; ce qu'on lit aussi dans Lactance, lequel,

par une allégorie, explique que Dieu a partagé le monde à l'amiable avec le Démon; voulant par-là dire que Dieu est la source du bien, que le Démon est la source du mal physique, et qu'il a établi un équilibre entre ces deux principes.

Les prêtres égyptiens bâtirent un temple dans lequel on adorait la divine Sagesse (1), où l'on ne pouvait pas humainement, selon eux, décider quelle était sa forme ou sa puissance; et ils y placèrent, pour ce motif, cette mémorable inscription, qui pétrifie notre orgueil : « Je suis tout ce qui a été, ce qui est, ce qui sera, et » jamais mortel ne percera le voile qui me couvre. » Voyez Plutarque, qui dit que cette inscription se trouvait sur le pavé d'un temple à Saïs, dédié à Isis, qu'on nommait de son temps Minerve.

Nous rappelons cette importante vérité dans le degré *de la Royale-Arche*. Le précieux Delta est caché sous neuf arches, le quatrième s'appelle *Ehieh*, un des attributs que la Bible donne à Dieu, qui signifie : « *Je suis, je serai.* »

Les auteurs anciens paraissent confondre les noms des divinités égyptiennes et romaines; nous verrons même qu'on a confondu le culte de Sérapis avec celui de Jésus-Christ, et que les allégories subirent les mêmes éventualités. Quelquefois Apulée nomme Isis

(1) Un degré philosophique est appelé *de la sagesse*.

Cybèle, et dans d'autres circonstances Minerve, Vénus, Diane, Proserpine, Cérès, Junon, Bellone, Hécate et Rhamnusia, ce qui donne lieu de l'appeler Myrionyme ou la déesse à dix mille noms. Voici comme s'explique cet auteur ; il fait parler Isis :

« Je suis la *Nature*, mère de toutes choses, maî-
» tresse des élémens, le commencement des siècles, la
» souveraine des Dieux, la première de nature céleste,
» la face uniforme des Dieux et des Déesses; c'est moi
» qui gouverne la multitude lumineuse des cieux, les
» vents salutaires des mers, le silence lugubre des en-
» fers; ma divinité *unique*, mais à *plusieurs formes*,
» est honorée avec différentes cérémonies et sous dif-
» férens noms. Les Phrygiens m'appellent la Pessinon-
» tienne, mère des Dieux ; les Athéniens, Minerve-
» Cecropienne ; ceux de Chypre, Vénus-Paphiane ;
» ceux de Crète, Diane-Dyctinne ; les Siciliens, qui
» parlent trois langues, Proserpine Stygiane ; les
» Eleusiniens, l'ancienne Déesse Cérès ; d'autres Junon ;
» d'autres Bellone ; quelques-uns Hécate ; il y en a
» aussi qui m'appellent Rhamnusia. Les Ethiopiens, les
» Orientaux, les Ariens et ceux qui sont instruits de
» l'ancienne doctrine, je veux dire les Egyptiens,
» m'honorent avec des cérémonies, qui me sont pro-
» pres, et m'appellent de mon véritable nom, *la Reine*
» *Isis*. »

Un marbre qu'on a trouvé à Capoue, avec une in-

scription rapportée par Montfaucon, *t.* II, la qualifie ainsi : « Déesse Isis, qui *êtes une et toutes choses,* » Arrius Babinus vous fait ce vœu. »

Cette inscription démontre que les Romains, qui étaient initiés aux doctrines égyptiennes, regardaient cette Déesse comme l'emblème de l'*unité de Dieu* et de l'*Univers.*

Les prêtres égyptiens tenaient toujours occupés leurs néophytes par différens emblèmes et par les allégories des trois vérités, qui étaient le fondement de leurs mystères, et qui rappelaient les effets éternels et successifs de la nature universelle :

1.° Que tout est formé par la *génération ;*

2.° Que la *destruction* suit la génération dans toutes ses œuvres;

3.° Que la *régénération* rétablit sous d'autres formes les effets de la destruction.

Selon la doctrine la plus généralement adoptée chez les Chinois, que l'on croit le peuple le plus ancien du globe, l'homme est composé de divers élémens, dont la séparation a lieu par la mort, et dont chacun rejoint la masse universelle (Leibnitz, *OEuv.* IV, 205). Le sacerdoce n'inventa rien, il a su profiter de ce qui a toujours existé, il a trouvé dans la nature le germe de toutes les doctrines et de toutes les religions qu'il a établies en se prévalant de la faiblesse du cœur de l'homme. Le sacerdoce n'a donc fait que diriger plus tôt un développement moral qu'un autre.

Les doctrines dont je viens de parler, se conservent encore aujourd'hui dans nos institutions et nos dogmes, et elles sont expliquées aux Frères par les Vénérables, instruits des sciences anciennes et qui savent les adapter aux circonstances.

Le Frère Delaunay, dans son *Tuileur de l'Écossisme* ancien et accepté, donne un savant extrait du système de la génération universelle des êtres, suivant la doctrine symbolique des anciens. On ne saurait assez consulter cet écrit.

Les doctrines de la génération, de la destruction et de la régénération se manifestent clairement dans le 3.e grade de la Maçonnerie universelle, dans les mots sacrés M.·. B.·. qui, vulgairement, sont traduites par « *la chair quitte l'os* », quand littéralement ces mots signifient *produit de la putréfaction ;* ce qui donne l'idée de la condition nécessaire au développement d'autres êtres et aux principes des nouvelles existences.

Les mêmes doctrines allégoriques se manifestent dans les emblèmes du Maître parfait et dans ceux du Chevalier du Soleil ; le *cercle* explique la succession éternelle des êtres alimentée par la mort et la vie ; et le carré se rapporte aux quatre élémens qui détruisent et régénèrent les êtres et qui produisent les nouveaux placés au centre du cercle, reproduisant ainsi tout autre être végétal et animal (1).

(1) Voyez *planche* II.

De semblables doctrines se trouvent dans le catéchisme de R.·.R.·.†.·.†.·. de Kilwining, et y sont bien faciles à apercevoir, si l'on fait attention aux trois points majeurs qui se trouvent dans ces branches d'instruction : 1.° la *Création du Monde;* 2.° le *Déluge;* 3.° la *Rédemption du genre humain.* L'introduction de ces événemens se rapporte aux allégories égyptiennes de la *génération,* de la *destruction* et de la *régénération.*

Ces mêmes doctrines se trouvent développées dans les instructions d'une quantité d'autres R.·.R.·.†.·.†.·., et par les lettres initiales I.·.N.·.R.·.I.·. qui dans tous les rites ont une seule explication; malgré cela, dans plusieurs rites, on leur en donne une seconde, relative au but et à la destination du rite en sa spécialité; comme dans le rite qui s'occupe des sciences occultes et hermétiques, ces initiales sont adaptées aux quatre élémens *Iamin, Nour, Rouach, Iebeschal,* qui signifient l'eau, le feu, le vent, la terre; et dans le rite qui s'occupe de la chimie ces mêmes initiales sont interprétées par *Igne Nitrum Roris Invenitur,* où on les explique par un autre aphorisme *Igne Natura Renovatur Integra.*

L'élément du feu joue un grand rôle chez les Israélites; dans la Sainte Écriture il descend du ciel pour consumer l'holocauste d'Abel, ensuite pour consumer celui d'Abraham; il brûle Sodôme et Gomorrhe; après il descend du ciel dans le buisson, qui brûle sans se consumer. Un tel miracle annonce la vocation de Moïse pour chef du

peuple de Dieu, et le destine à le délivrer de l'esclavage. (*Exode, ch.* 3.) Ce feu descend encore pour consumer le sacrifice d'Aaron; ce feu sacré seul devait servir à allumer les encensoirs qui devaient brûler en l'honneur du Grand-Jéhovah. Nabab et Abiu, fils d'Aaron et prêtres, s'étant servis d'un autre feu profane, furent dévorés par le feu qui sortit soudain de l'autel des parfums. (*Lévit.* x, *v.* 8, 9.) Le feu descend du ciel à la dédicace du temple de Salomon, et après à celle du second temple bâti par Zorobabel. D'après les règlemens de Moïse, on devait veiller à la conservation du feu sacré (1), comme il était pratiqué par les prêtres de Mythra, et qu'il le fut ensuite par les vestales. L'élément de l'eau détruit le genre humain par le déluge; l'eau submerge les Egyptiens, et fait place aux Israélites dans leur passage de la Mer Rouge. Les élémens de l'air et de la terre figurent souvent dans la Bible : nous invitons les curieux à lire les *Catéchismes des sept Ordres de la Royale-Arche*, à l'usage de la Loge de Baltimore; ils y trouveront tous les passages de la Bible, et une infinité d'autres auteurs que nous laissons par brièveté.

Dans l'Allemagne et l'Italie, les F.·.F.·., admis jadis au degré de R.·.R.·.✝.·.✝.·., ont toujours porté au doigt

(1) *Lévitique, ch.* VI, *v.* 12, *et au v.* 13 : « On tiendra le feu continuellement allumé sur l'autel, et on ne le laissera point éteindre. » En Egypte, en Perse, à Rome comme à Jérusalem, le feu sacré était perpétuel.

un anneau, soit en or, soit en argent, sur lequel éaient gravés les initiales I.·.A.·.A.·.T.·., *Ignis*, *Aer*, *Aqua*, *Terra*; ils entendaient, par un tel *memento*, référer leurs doctrines aux trois vérités enseignées par les prêtres égyptiens. Des doctrines pareilles passèrent des Egyptiens aux Grecs; on trouve que le philosophe Empedocle attribuait tous les mystères de la nature aux quatre élémens; même il les a divinisés, en démontrant qu'ils étaient révérés par bien des nations sous différentes formes.

Les mêmes doctrines se trouvent aussi dans le Gr.·. Ecc.·. Quatre de ces signes portent les noms des quatre élémens, et le mot de *passe* (1) se réfère aux quatre anges qui, dans la Bible, président aux élémens : Asdurel, Casmaran, Tarliud, Furlac. Le premier préside au feu, le second à l'air, le troisième à l'eau, et le quatrième à la terre.

Ces mêmes doctrines nous les verrons aussi dans la haute Maç.·. égyptienne, et elles rappellent entièrement lesdites vérités.

On est forcé de reconnaître que les doctrines que l'on suit de nos jours dans nos temples philosophiques, tirent leur origine des mystères et des doctrines égyptiennes : nous en conservons toutes les traces dans nos réceptions, initiations, et dans certains Ordres.

(1) Le mot de *passe*, c'est-à-dire, le mot qu'on est obligé de dire même pour être introduit en loge et pour passer; c'est un terme de convention.

Nous prévenons nos Frères que lorsque nous parlerons, dans la suite, des dogmes égyptiens, de leurs mystères, de ceux de Moïse, de Zoroastre et de Jésus-Christ, ce n'est pas dans l'intention de donner, en aucune manière, notre opinion personnelle, et encore moins celle de notre Ordre : tout Frère, quelque peu instruit qu'il soit, sait que la Maçonnerie reçcit indistinctement dans son giron tout honnête citoyen, tout sujet dévoué à son gouvernement et aux lois de sa patrie, quelle que soit, d'ailleurs, la religion à laquelle il appartient, la tolérance universelle pour les opinions religieuses étant une des bases de notre doctrine.

Nous serons obligés d'entrer de temps à autre dans ces considérations, pour éclaircir les doctrines anciennes de notre dogme, qui ont tiré leur origine de celles des Egyptiens, introduites après chez les Israélites. C'est par cette raison que nous nous permettrons d'en faire des tableaux comparatifs avec nos mystères et paroles sacrés ; toutes ces digressions sont nécessaires pour expliquer plausiblement notre dogme, notre histoire, pour mettre en évidence les calomnies débitées de nos jours contre les doctrines maçonniques, et pour démontrer notre thème ; elles serviront aussi à détruire toutes les insinuations sourdes jetées contre les Chevaliers Templiers lors de leur destruction ; d'autant plus que, d'après plusieurs savans, c'est à ces Chevaliers qu'on *devrait* l'introduction, en Europe, de la Maçonnerie.

Dans cet aperçu, on trouvera aussi des faits historiques qui, pris isolément, pourraient paraître oiseux et étrangers à la matière : nous prions nos Frères de suivre avec attention notre plan, et nous espérons qu'ils nous accorderont que toutes ces choses devenaient nécessaires à son développement. Nous déclarons aussi qu'il est impossible de constater tous les faits que nous introduirons par l'histoire. Chacun sait que l'Europe eut des siècles de ténèbres, et que les historiens les plus accrédités, en parlant de notre matière, allèrent en tâtonnant, privés de guides sûrs. Néanmoins, nous ne dirons rien que l'histoire puisse contredire. Il est notoire aussi que les motifs historiques qui, à différentes époques, établirent la chaîne de nos grades et de nos différens rites, sont encore dans l'obscurité; ce qui fait que des Frères intelligens, admis aux grades et Ordres les plus éminens, n'ayant pu obtenir un précis historique clair, ni les instructions nécessaires, les regardent comme des choses indifférentes et même qui choquent leur raison.

Les mystères du jour, image des anciens, conservent encore leur *loi orale*, qui en faisait et en fait toute la science, et cette partie la plus sacrée n'a jamais été écrite; ainsi, n'étant pas communiquée à tous les accolytes, il se trouve des Frères qui se récrient contre l'institution même qu'ils ne connaissent aucunement.

C'est aussi avec crainte que nous nous sommes livré

à un travail dans une langue qui nous est étrangère: nous espérons que nos efforts exciteront l'émulation des hommes lettrés qui sont admis dans notre Ordre; aidés des recherches par nous puisées dans une foule d'ouvrages imprimés et dans des manuscrits maçonniques, ils pourront développer nos idées et déchirer le voile ténébreux qui couvre notre histoire, des premiers temps du christianisme jusqu'au XII.e siècle.

On a beaucoup écrit sur la Maçonnerie; mais jusqu'à présent aucun écrivain n'a cherché à rattacher l'histoire de cet Ordre à celle des opinions théosophiques et de l'esprit humain. Le champ est vaste; nous ne nous engageons pas à écrire tout ce qu'on pourrait dire de la Maçonnerie, mais nous chercherons, s'il est possible, à mettre en évidence qu'elle est une société religieuse dont firent partie les premiers chrétiens, et qu'elle existait avant même le christianisme. En conséquence, nous nous sommes appuyé sur la Bible, sur les Evangiles et l'Apocalypse, dont une quantité de mystères, paroles et emblèmes s'allient avec les nôtres.

D'autre part, on sera obligé de rapporter les sentimens des critiques de la Bible, de l'Evangile, de l'Apocalypse, et plus particulièrement de l'Ancien-Testament; ils le regardent comme un livre écrit dans l'esprit de parti pour flatter la seule nation juive, et prétendent qu'il est en contradiction avec les histoires contempo-

raines, et inexact dans les faits qu'il rapporte (1), ne le considérant que comme un livre mystérieux. Ils s'appuient même de saint Augustin, qui, dans son ouvrage *de Gen. contra Manicheos, liv.* I, *ch.* 1, dit qu'il n'y a pas moyen de conserver le vrai sens des trois premiers chapitres de *la Genèse*, sans attribuer à Dieu des choses indignes de lui, et qu'il faut avoir recours à l'allégorie, si on veut expliquer le sens littéral; ces critiques disent encore qu'on n'aura jamais une leçon de vérité dans la conduite d'Abraham en Egypte, ni de générosité dans les guerres de Josué, et encore moins un exemple de pudeur, si l'on s'en rapporte aux histoires de Loth, de David et de Salomon.

Pour nous, nous regardons la Bible comme un écrit contenant des élémens excellens, et qui, sous certains rapports, se rattachent à la civilisation politique et religieuse du siècle.

(1) Voici les noms des critiques qui ont regardé la Bible comme un œuvre controuvé, ou qui attaquent les Évangiles et l'Apocalypse :

Alembert (d'),
Argens (marquis d'),
Bayle,
Boulanger,
Condorcet (Carli),
Diderot (Dupuis),
Freret,
Harpe (La),
Helvetius,
Hobbes,
Mercier,
Messier,
Mettrie (La),
Mirabeau,
Montesquieu,
Morel (l'abbé),
Payne,
Prades (l'abbé de),
Raynal (l'abbé),
Saint-Évremont,
Schussembourg, commenté par Bolyngbroke,
Spinosa,
Voltaire,
Waston,
Yvon (l'abbé), etc. etc.

CHAPITRE III.

La prétention des Hébreux à une plus haute antiquité que les Egytiens, bien qu'établie même par la Bible et Rollin, est reconnue mal fondée par les monumens égyptiens, par les Chinois, et par les auteurs anciens. — Les Juifs, suivant l'Ecriture, ne formaient encore qu'une famille, et déjà l'Egypte brillait par ses sciences et ses arts. — On lit aussi que les Hébreux, multipliés en Egypte, ne furent que des pâtres, et cette condition était méprisée par les Egyptiens.

Les philosophes les plus accrédités de l'antiquité, comme ceux de nos jours, admettent la Création des Mondes par le Grand-Architecte de la nature; mais ils nient formellement que l'Adam de Moïse ait été le premier père des hommes. Sans compter que ce nom fut inconnu à tous les peuples de l'antiquité, si l'on excepte les Hébreux, d'apres la chronologie de la Bible, Dieu aurait créé cet homme précisément lorsqu'il existait déjà des nations policées dans la Chine, dans l'Assyrie et dans l'Egypte.

Cette Bible nous dit que les Hébreux se partagèrent la terre pour la peupler; et Rollin fixe l'année 1815, après la Création du Monde, dans laquelle, suivant lui, Ménès ou Misphraïm, fils de Cham, fut le premier

homme qui s'établit en Egypte, et dont les enfans furent (comme il est dit dans la Bible) les Egyptiens, peuple inférieur aux Israélites dans toutes les branches scientifiques, politiques et religieuses.

Il est vrai que les prêtres égyptiens ont cru et écrit qu'il y eut un Ménès, qui fut le premier roi d'Egypte, lui donna un culte et régla les cérémonies des sacrifices; mais le Ménès hébreu ne s'accorde nullement ni avec Hérodote, ni avec les anciens écrivains. Pour les critiques anciens et modernes qui comparent le dogme et les sciences égyptiennes, leurs monumens connus et ceux qu'on découvre tous les jours par les fouilles continuelles, ils s'efforcent de nous convaincre que les lois des Juifs sont imparfaites, et que les édifices transmis à la postérité par les traditions israélitiques sont infiniment inférieurs à ceux des Egyptiens.

Ces mêmes critiques observent qu'il est impossible de pouvoir admettre que Ménès ait été le premier habitant de cette Egypte; ils appuient leur opinion sur ce que, selon les livres bibliques, il n'avait qu'une poignée d'hommes, et était dépourvu de tout moyen pour se fixer dans un pays marécageux, qui devait être couvert d'animaux nuisibles, et infecté par un air empesté, résultats de la stagnation des eaux du Nil.

Le ciel d'Egypte n'était certainement pas dans l'origine ce ciel pur et serein qu'on y trouve aujourd'hui. Aussi long-temps que ce pays fut couvert de marais, et

avant que les eaux n'eussent été détournées par de nombreux canaux, l'athmosphère dut être humide et malsaine. Des exhalaisons meurtrières s'échappaient de la Basse-Egypte, sur-tout du lac Sorbonis; ce qui faisait que les habitans appelèrent ces vapeurs l'haleine de Typhon, ainsi qu'il est dit dans Plutarque, *Vit. Anton.*, ch. 3.

Ces critiques demandent comment l'Egypte aurait pu recevoir sa première culture par Ménès, tandis qu'il ne se serait écoulé, selon cette tradition, que trente-deux siècles, lorsqu'Homère, qui vécut cinq siècles seulement après Ménès, annonce l'Egypte comme étant très-policée, partagée en royaumes très-florissans, couverts d'une infinité de villes, parmi lesquelles on comptait Thèbes aux cent portes, de chacune desquelles on pouvait faire sortir en temps de guerre dix mille hommes, et deux cents chariots armés; ce qui suppose une population de plus de cinq millions d'habitans dans cette seule ville. D'après les chronologistes qui suivent la Bible, et même selon Rollin, Thèbes fut bâtie 45 ans après que Ménès alla en Egypte.

Paul Lucas donne la description des restes d'un temple de Tentyra, une des moindres villes de l'Egypte; cet écrivain (1) le croit bâti du temps des Pharaons; il dit

(1) Voici comme s'explique sur ces ruines le Frère Belzoni: « Il est probable que le Prince qui a jeté les fondemens de la » Bibliothèque d'Alexandrie, qui a institué la Société des Philo-

que ses colonnes peuvent à peine être embrassées par huit hommes ; donc elles devaient avoir cent vingt pieds de hauteur, y compris la base et les chapiteaux. Cet édifice était d'une très-grande dimension, car ses décombres ont formé une espèce de montagne, où on découvre les débris d'une ville bâtie, à la suite des temps, par les Arabes. Nous avons des estampes qui nous représentent les restes magnifiques de cette cité.

Par une comparaison bien aisée à faire avec les grands édifices connus, on se demande ce que devaient être les temples de Saül, de Thèbes et de Memphis ?

Aucune autre nation a-t-elle pu élever et exécuter de semblables monumens ? Ce ne furent certainement ni les Grecs, ni les Romains qui purent atteindre cette grandeur ou même en approcher.

Les mêmes critiques disent qu'il est impossible d'accorder la Bible avec les anciennes histoires profanes ; ils nous demandent comment on peut expliquer ce que dit Rollin d'un Osimandias, qui, 54 ans après Ménès, aurait bâti entr'autres un tombeau d'une magnificence incroyable, entouré d'un cercle d'or de 355 coudées de circonférence, sur lequel le système solaire était expliqué. Comment se rendre compte de tant de sciences

» sophes, des Muses, et qui a cherché à se faire chérir de ses » sujets, a érigé cet édifice pour laisser aux Egyptiens un monu- » ment de sa munificence et enchérir sur les constructions des » Rois ses prédécesseurs. »

et de richesses existantes aussitôt après Ménès, que quelques-uns croient même fils de Caïn? Il faudrait convenir, ou que le Ménès de la Bible n'a pas été le premier habitant de l'Egypte, ou que, s'il l'a été, alors l'histoire d'Osimandias, qui est prouvée par des monumens, ne serait qu'un conte.

Plusieurs zodiaques prouvent aussi la haute antiquité de l'Egypte; celui de Denderat, qui est à Paris, est un document qui n'admet pas de réplique, et qui détruit toutes les époques (1) juives.

La Bible dans sa chronologie est en contradiction avec celle des Chinois; ils avaient dans leurs archives des livres qu'ils disaient dater de trois millions d'années et plus.

La science astronomique était portée à une grande perfection chez plusieurs peuples, tandis qu'on n'a aucune preuve qu'elle fût connue et suivie par les Israélites. Dans la Chine, deux astronomes furent condamnés à mort pour n'avoir pas prédit une éclipse qui devait arriver 2159 ans avant l'ère chrétienne.

Remarquons que sous l'empereur Schuen-Hio, on fixa le commencement de l'année (2) au premier jour du

(1) La généralité des temples anciens qu'on a découverts en Egypte, contient des zodiaques sculptés ou peints. (Voyez *Denou*, *Belzoni*, etc. etc.)

(2) Censorinus, *de Die Natal*, *ch.* XVIII, page 130, édition Linderbray, après les observations de Ptolomée, dit que les Egyptiens avaient fixé le premier jour de l'année au lever héliaque

printemps. Les chroniques chinoises rapportent un événement astronomique arrivé dans cette année, savoir que cinq planètes se trouvèrent en conjonction le premier jour de la Lune qui ouvrait le printemps. Le père Mailla, jésuite, a prouvé, par le calcul le plus détaillé, que la Lune, Saturne, Jupiter, Mars et Mercure se trouvaient en conjonction dans un espace de 11 degrés 58 minutes 55 secondes, sur 7 degrés de latitude à 7 1/2 heures du soir après la nouvelle Lune, le 9 février, 2461 ans avant notre ère, ce qui correspond parfaitement au règne dudit empereur et avec les époques de l'astronomie chinoise.

Malheureusement pour les Hébraisans, l'époque qui donne cette conjonction aussi évidemment prouvée se rapporte à 132 ans avant le Déluge (1) de Noé; il est à observer de plus qu'on trouve dans les archives des Chinois une suite non-interrompue de leurs monarques et de leurs observations astronomiques, qui toutes sont d'accord avec celles de nos célèbres astronomes : alors ce Déluge, décrit avec autant d'exactitude par la Bible, doit être d'une date bien antérieure aux époques où cet empire était très-peuplé, partagé en vastes provinces

de Sirius, au solstice d'été. L'année était de 365 jours 6 heures; pour revenir au jour héliaque de Sirius, avec le solstice d'été, il fallait 1460 ans, ce qu'on a appelé le cycle sothiaque, qui, dans la langue égyptienne, signifie *chien*; et de là on a dénommé cette étoile *la canicule*, qui nous indique ici les grandes chaleurs.

(1) Ce document infirme l'événement du Déluge à l'époque donnée par la Bible.

avec des lois et un commerce soutenu par la monnaie qui était déjà en circulation. *Carli, v. 2. pag. 76. Let. Amér.*

Mais ce qui fixe l'admiration de tous les savans, ce sont les Pyramides d'Egypte qui étaient des temples élevés en l'honneur du Soleil, lequel figure dans différentes légendes égyptiennes; leur forme, leur dimension, la manière dont on les a orientées indiquent le génie qui présida à leur construction. On a prétendu faire croire que ces bâtimens avaient été construits à l'usage des tombeaux des Rois égyptiens, par là on a voulu jeter une sorte de défaveur sur l'objet de ces monumens; les Grecs le crurent, les Egyptiens ont cherché à les désabuser de cette fausse opinion; mais les préjugés des peuples sont difficiles à déraciner; les Grecs persistèrent dans leur erreur. Ce qui avait donné lieu à cette méprise, c'est que, dans le fond de la Grande-Pyramide et dans quelques autres, on avait observé un caveau qui semblait destiné pour contenir le corps d'un homme : les Grecs ignoraient que, dans ces retraites on représentait, par des mystères, la mort réelle d'Osiris, sa déposition au tombeau et sa résurrection, ou les effets de la nature qui se renouvelle.

Ces critiques disent qu'il est rapporté par Maneton, que l'Egypte avait deux cent cinquante canaux qui la coupaient en tout sens, et la fertilisaient : quelques-uns avaient jusqu'à cinquante milles de longueur ; pour leur

excavation, il avait fallu des milliers d'ouvriers et un temps incalculable. Les mêmes auteurs prétendent qu'il en existe encore quelques-uns, malgré les ravages auxquels ce pays a été en proie, sous le double rapport des révolutions de la nature et de la politique. Le susdit Maneton, qui était grand-prêtre d'Héliopolis, vécut 300 ans avant Jésus-Christ; il écrivit un poème sur le pouvoir des astres qui président à la naissance des hommes, ainsi qu'une histoire de l'Egypte, qu'il avait tirée des écrits qui se trouvaient sous sa garde : cet ouvrage s'est perdu ; Jules l'Africain, qui était chrétien et qui vivait dans le second siècle de l'Eglise, fit une chronique, où il rapporta des extraits de cette histoire. Ce dernier travail n'existe plus, et nous ne connaissons l'esprit dans lequel il a été fait que par quelques fragmens rapportés par Eusèbe.

Pour ce qui regarde Ménès, les mêmes critiques le croient un être allégorique, d'autant plus que ce mot veut dire le Soleil, lequel, selon les anciens, était la première cause de toute génération et de vitalité : c'est de ce nom que le rite de Misraïm tire son étymologie. Ces mêmes écrivains veulent contredire l'époque donnée par les livres juifs à l'origine des Egyptiens, en s'appuyant sur les Egyptiens qui comptaient 36,525 ans jusqu'à Nectanebo; celui-ci vivait 15 ans avant Alexandre-le-Grand; bien entendu qu'on comptait les années de 365 jours.

Platon, en parlant des monumens de l'ancienne Egypte, dit formellement qu'il y en avait dont l'origine remontait à une date plus ancienne, de dix mille ans; et, dans son *Critias*, il prétend que ses lois existaient pour le moins neuf mille ans avant Solon.

Diogène de Laërce compte 832 éclipses totales de la Lune, observées par les prêtres égyptiens; or, une éclipse totale n'arrive qu'après 223 années lunaires, c'est-à-dire après 18 ans solaires, plus 15 jours et 8 heures; ce qui donne une époque de 15,013 ans avant cet écrivain.

Ces mêmes critiques s'appuient du même Hérodote, qui se rendit à Memphis, à Héliopolis, à Thèbes, pour vérifier avec les prêtres, uniques dépositaires des traditions, les généalogies des Rois d'Egypte, et qui rapporte que tous comptaient 341 générations jusqu'à Setos, sous le règne duquel Sennacherib attaqua cet empire, ce qui donnait une ère de dix mille ans depuis la domination de ces Rois qui s'étaient succédés jusqu'alors, et dont les noms les plus célèbres étaient éternisés par des monumens: cette ère ne renfermait pas le temps où les Egyptiens vécurent sous la théocratie, qui fut leur premier gouvernement.

En quittant un instant ce sujet, nous rapporterons ce que Porphire a laissé écrit après Cheremont le stoïcien, qui a vu que les prêtres égyptiens, de son temps, étaient partagés en trois classes, dont la première s'occupait à observer les cieux, l'étude à laquelle ils

adaptaient leur théologie. La deuxième classe était celle des historiens : ils consacraient dans leurs archives les événemens civils, politiques et militaires. Cicéron nous dit que, jusqu'au temps de Publius Mucius, souverain pontife, les prêtres étaient chargés, à Rome, de consigner dans leurs fastes tous les événemens de la république, et Macrobe dit clairement dans ses *Saturnales*, liv. III, ch. XI : « *Pontificibus permissa est* » *potestas memoriam rerum gestarum in tabulas con-* » *ferendi.* »

La troisième classe des prêtres égyptiens, d'après Cheremont, était composée de prêtres vêtus de longues robes : ils se consacraient aux fonctions religieuses. Ces prêtres étaient différemment vêtus, selon les différentes divinités et mystères qu'ils suivaient. Les prêtres chrétiens conservent aussi, dans la célébration de leurs mystères, cet usage ; ils prennent une robe blanche à la commémoration d'une vierge ou à celle du Créateur brillant de lumière ; noire, à la commémoration de sa mort ; rouge pour son martyre, etc. etc.

Les anciens gouvernemens des Rois-Pontifes (comme on le trouve dans les anciennes annales), veillaient à imprimer aux peuples qui étaient rangés sous leur obéissance, l'idée d'un Être Suprême créateur, conservateur de l'Univers. Ils présentaient le Soleil comme la source des biens physiques, la cause de la fécondité de la terre et de toutes les productions végétales et

animales. Moïse a regardé ce gouvernement comme le meilleur des gouvernemens possibles, d'autant plus que les anciens Egyptiens avaient considéré leurs anciens Rois-Pontifes, à cause de leurs vertus, comme des divinités; leurs livres n'avaient d'autre but que le bien général et particulier. Une colonne dans le temple de Thèbes vouait à l'indignation des Dieux le prêtre qui, au lieu de s'appliquer aux sciences, se livrait à l'oisiveté et à la sensualité. Il est bien naturel que les peuples, d'après ces principes, fussent intimément persuadés qu'on ne pouvait manquer à l'obéissance due aux prêtres, sans être puni dans cette vie, tout aussi-bien que dans l'autre.

Mais suivons les critiques : Hérodote, dans son *L.* II, *page* 143, assure que ces mêmes prêtres, dans leurs archives, outre la généalogie de leurs Rois, comptaient une pareille succession de leurs Grands-Prêtres (1) ou Sacrificateurs. Les critiques actuels croient à la haute antiquité de l'Egypte, d'après le grand ouvrage publié

(1) A Thèbes, 345 prêtres s'étaient succédés de père en fils, depuis Ménès jusqu'au temps de Hécatée de Milet : cette succession n'a pas été attaquée dans sa source comme celle des Grands-Prêtres de Rome, qu'on établit à 255 Papes, en commençant de S.t Pierre jusqu'à Léon XII. — D'abord, il y en a qui prétendent que S.t Pierre n'a jamais été à Rome; que par les actes des apôtres il était évêque d'Antioche, en Syrie, et qu'il n'a jamais quitté le pays; d'autres vont plus loin, et soutiennent que saint Pierre n'a jamais existé, qu'il est un être allégorique, et qu'il remplace entièrement Janus, le portier du ciel des Païens.

par Denon, vrai monument de la gloire scientifique française et de la munificence de son gouvernement, qui, par des efforts honorables, a favorisé son exécution, et dans lequel on remarque, à toutes les pages, que les Rois et les prêtres égyptiens ont gravé sur leurs palais, temples, tombeaux, colonnes, obélisques, les images de leurs Dieux et de leurs hommes illustres, et de plus le spectacle du ciel, la science de l'astronomie, les préceptes sacrés de leur culte, et ceux de la société civile. Toutes ces sculptures, qu'on croirait imparfaites, excitent le plus vif intérêt; car elles nous présentent les premières et les plus anciennes traces que l'homme a laissées, à notre connaissance, sur la terre, et qui ont précédé cette civilisation antique de l'Asie et de la Grèce, qui a poli l'esprit et fourni des matériaux à toutes les lois civiles, politiques et religieuses de l'Univers.

Cosmus l'Egyptien, dans sa *Topographia Christiana*, page 161, dit que les hiéroglyphes égyptiens, sans être des lettres, sont des symboles de lettres qui, en général, signifient quelque chose. Hermapion, qui doit avoir été Egyptien, fit la traduction des hiéroglyphes de l'obélisque du grand cirque de Rome, qui a été élevé à la gloire de Romsate, et Ammien Marcellin en donne, après lui, une explication, dont on peut voir la traduction dans *l'Antiquité expliquée*, par Montfaucon, *tome* II, *page* 250.

Tacite, *An. L.* II, § 60, dit que Germanicus se fit

expliquer les figures d'un autre obélisque ; il nous dit qu'elles désignaient les tributs imposés à chaque province ou nation, le poids de l'or et de l'argent, le nombre d'hommes et de chevaux qu'on exigeait pour la guerre, enfin les présens qu'on devait faire aux temples, en ivoire, parfums, froment ; les instrumens et ustensiles que les peuples avaient à fournir. L'homme, à ces époques reculées, enfant de la nature et sous la direction des prêtres, n'avait de lois que celles du besoin réciproque, et pour religion qu'un théisme pur.

Les symboles qu'on lui présenta n'étaient pas destinés à le tromper, mais bien à lui indiquer, par ce langage muet, ce qu'il avait à suivre pour satisfaire à ses devoirs et à ses besoins ; aucune divinité n'en était l'objet : tout se rapportait au Grand-Architecte ; et comme l'état du ciel se rapportait à celui de la terre, on avait combiné, par des symboles, ses influences avec ses travaux champêtres.

Dans la Pyramide découverte dernièrement par le Frère Belzoni, notre ami intime, et qui avait été construite par Psanamitide, on voit sculptés sur les murailles, dans le premier salon, ses entreprises et ses exploits ; il conduit captifs les Ethiopiens et les Juifs ; d'après ces faits, on est induit à croire que les Juifs furent, par la suite, considérés en Egypte comme les autres esclaves. C'est par cette raison que, dans la Bible, on les voit forcés ou à de laborieux ouvrages ou à vivre

dans une province séparée des Egyptiens, dans la contrée de Gopen, errans comme de nos jours les Arabes bédouins, abrités sous des tentes comme des pâtres, sous la conduite de leurs Grands-Prêtres, qu'ils appelaient patriarches, et qui se succédèrent jusqu'à Moïse, suivant la Bible.

Les gardiens des troupeaux étaient regardés par les prêtres égyptiens avec mépris (*Genèse* XLVI, § 34.) On dirait qu'ils étaient les Parias des Indes, aussi méprisés par les brames. Hérodote dit qu'ils ne pouvaient entrer dans aucun temple, et qu'ils ne s'alliaient jamais avec les individus des autres castes, qui en agissaient de même à leur égard.

Le vaste et montagneux pays qu'ils habitaient n'était qu'imparfaitement soumis aux Pharaons, et l'assujettissement de ces hordes errantes était toujours incertain et précaire. Voilà ce qui explique l'aversion des Juifs pour les Egyptiens, aversion que les prêtres hébreux entretenaient avec soin, et qui a fini par s'étendre à tous les autres peuples de la terre.

L'Ecriture même nous fournit la preuve que le peuple hébreu ne faisait qu'une seule famille jusqu'au temps de Jacob. La famille d'Abraham vécut à la manière des pâtres. Lorsque ce patriarche se sépare de son neveu Loth, il lui dit : Séparons-nous en bons amis; et si vous allez au nord, je m'en irai avec mes moutons au sud; et si vous allez en orient, je m'en irai au couchant. Et

au *chap.* XII *de la Genèse*, lorsqu'Abraham, pressé par la famine, se retira de la Mésopotamie, et alla en Egypte avec sa femme Sara, qu'il eut la fraude pieuse de faire passer pour sa sœur, il n'était que pâtre, ce qui est indiqué par les dons qu'il reçut de Pharaon. Ce Roi, épris de la beauté de cette Israélite, se la fit amener dans son palais; ayant su ensuite qu'elle était femme d'Abraham, il la lui rendit; et la Bible, audit *ch.* XII, *v.* 16–19, dit, en parlant de Pharaon qui avait retenu dans son palais Sara pour sa femme: « Lequel (*Pharaon*) » fit du bien à Abraham à cause d'elle (*Sara*), de sorte » qu'il en eut des *brebis*, des *bœufs*, des *ânes*, des » serviteurs, des servantes, des *ânesses* et des *chameaux*.»

Pharaon dit aussi à Abraham :

« Pourquoi as-tu dit : c'est ma sœur ! car je l'avais » prise pour ma femme ; mais maintenant voici ta » femme, prends-la et t'en vas. »

Par ce fait on voit la confiance que les anciens patriarches juifs mettaient dans la fidélité de leurs femmes; l'on voit encore que, si les Rois d'Egypte avaient des palais et faisaient les galans, ils mettaient aussi de la justice à ne vouloir point garder ce qui appartenait à un autre.

Néanmoins quelques critiques ne peuvent pas accorder avec la décence (dont tous les écrits théosophiques doivent être accompagnés), l'histoire des deux patriarches Abraham et Loth, qu'on lit dans la Sainte

Bible. Le premier, pour quelques moutons et quelques ânes, prostitue sa femme à Pharaon, et Loth commet sans nécessité un double inceste, en abusant de ses deux filles dans une coupable et complète débauche. Néanmoins ce fut Abraham qui, pour se conformer aux usages des Égyptiens, introduisit dans sa famille la circoncision, quoique d'après la Bible même il fût idolâtre (1).

A bien examiner la Bible, le peuple hébreu n'est devenu nation que pendant son esclavage en Egypte; sa civilisation ne date que de sa sortie d'arides déserts, lorsqu'à la même époque l'Égypte était un empire riche et puissant, dirigé par des lois, et dont les rois et les grands avaient des palais magnifiques, tandis que les Juifs n'étaient à l'abri du soleil et des frimas, que sous des tentes.

(1) Différens degrés Maç.·. en Amérique plus particulièrement, commémorent ce patriarche, et divers traits de son histoire.

CHAPITRE IV.

Moïse, sauvé des ondes, trouve grâce près de Thermutis; est admis aux mystères égyptiens; quelques traits de sa vie; il se met à la tête des Juifs, à leur sortie de l'Egypte.— La civilisation israélite date du désert.— Moïse est cru auteur de la Genèse et autres livres. Quelques remarques sur l'inexactitude de ces écrits.— Moïse donne aux Juifs le dogme d'un Dieu unique et des deux principes. — Distribution du peuple par Moïse en tribus, diverses ordonnances, comme ornemens pontificaux, prêtres, sacrifices, qui se rapportent à la Maçonnerie du jour. — Moïse ordonne des épreuves pour être admis à l'initiation; leur secret rapport avec celle des Maçons. Moïse sacre les Lévites comme les Égyptiens; attributs des Lévites et histoire de la Verge d'Aaron.

L'HISTOIRE ÉGYPTIENNE nous dit que Pharaon Orus, voyant que les Juifs se multipliaient extraordinairement (ce qui par la suite aurait pu compromettre la sûreté de son royaume), pour en diminuer le nombre, les chargea de corvées, leur fit exécuter des excavations de canaux, et construire des villes entières. Ces dispositions ne servirent qu'à augmenter leur population. L'Ecriture Sainte nous dit aussi qu'Orus alors ordonna aux Juifs de jeter dans le Nil leurs enfans mâles.

En admettant le fait pour vrai, les Juifs auraient été traités par les Rois égyptiens plus cruellement que

les nègres des colonies dans les Indes, et si nous admettons son exécution par ces mêmes Juifs, il faut convenir que ce peuple *élu* était alors au-dessous des brutes; car la plus faible défend ses petits, au risque même de sa vie, et nous lisons qu'il y eut une obéissance aveugle, de la part même des mères juives; il n'y a que la démence ou la stupidité, qui puisse exécuter de pareilles décisions, qui renversent toutes les idées qu'on se forme de la société, de la religion, de la nature.

Moïse, selon la Bible, fut exposé à périr par suite de cette ordonnance; déposé par sa mère sur les bords du Nil, dans un panier de joncs, enduit de bitume, il y serait mort, sans la compassion qu'il inspira à Thermutis, fille d'Orus, qui se promenant près de ce fleuve, avait entendu les cris de l'enfant.

A la mort d'Orus, Thermutis lui succéda; elle fit donner à Moïse l'éducation qu'elle eût donnée à son fils: c'est par cet événement extraordinaire qu'il fut appelé Moïse, ou Sauvé des ondes, et qu'il fut admis aux mystères et dans l'ordre des prêtres égyptiens.

Thermutis étant morte, Moïse perdit la faveur dont il jouissait, et, comme on vint à savoir (telle est l'expression biblique) qu'en cachette il avait tué un Egyptien, pour se soustraire à la punition, il se sauva dans l'Arabie-Pétrée, contrée limitrophe de l'Egypte.

Moïse, dans son exil, se maria avec la fille d'un Sacrificateur de Madian, chef d'une tribu arabe; cepen-

dant lorsqu'il devint législateur des Juifs, il leur défendit le mariage avec des femmes étrangères et idolâtres. Cette défense ne fut pas observée par lui-même, puisqu'il épousa dans la suite Sephora, qui était Madianite et idolâtre. Salomon et d'autres Rois suivirent cet exemple.

Moïse, sur l'invitation d'Aaron son frère et de Marie sa sœur, qui étaient restés en Egypte, y retourna pour se mettre à la tête des Juifs lorsqu'ils furent chassés de ce pays, ainsi que les mêmes critiques croient le prouver.

L'opinion que Moïse fut prêtre égyptien, et que les Juifs furent chassés d'Egypte, est rapportée par plusieurs écrivains anciens.

Joseph l'historien, *contrà Apion* (1), *liv.* 1, *ch.* 9, 11, 12, dit que Maneton et Cheremont, historiens égyptiens, rapportent que les Juifs furent chassés de l'Egypte, parce qu'ils étaient infectés de la lèpre; qu'ils élurent pour chef un prêtre d'Héliopolis, nommé Moïse, et que cet événement eut lieu sous le règne d'Aménophis.

Le même Joseph, *liv.* V, *ch.* 34, *apud Photium*, nous dit que Lysimaque, l'historien, était de la même opinion.

Diodore de Sicile, *liv.* XXXIV, dit, suivant une *infinité* d'historiens, et d'après leur autorité, qu'il se

(1) Apion, écrivain égyptien, est un de ceux qui ont le mieux dévoilé le fanatisme et les absurdités des Juifs. Flavius Joseph, Juif de nation, et de plus de la caste sacerdotale, défendit les principes théosophiques de sa nation, cause des controverses.

répandit en Egypte une *tabes* (peste) qui contaminait les corps; le Roi d'Egypte demanda à l'Oracle d'Ammon un remède; celui-ci lui ordonna de purger son royaume de cette race de gens infectés, et de les renvoyer dans des terres étrangères.

Le même Diodore, d'après l'autorité d'Antiochus Epiphanes, dit que cette race de gens infectés était la nation juive.

Tacite, dans son *Histoire, liv.* V, *ch.* 3, dit, d'après Lysimaque, que les Juifs furent chassés à cause de la lèpre, et qu'ils élurent pour chef Moïse, prêtre d'Héliopolis.

Justin, *liv.* XXXVI, *ch.* 2, rapporte la même chose sans variation. Strabon dit simplement que les Juifs se retirèrent de l'Egypte, sous la conduite de Moïse, qui était prêtre égyptien.

La fuite des Hébreux peut avoir été volontaire, comme leur sortie peut avoir été l'exécution d'un ordre supérieur des Pharaons. Il est très-difficile de prononcer sur cette question; car *l'Exode*, au *ch.* XII, dit que ce fut contre le vœu de Pharaon que les Juifs sortirent de l'Egypte. D'après une tradition ancienne rapportée par Joseph, les Juifs relégués par Aménophis dans la ville d'Avaris, se seraient emparés de tout le pays qui l'environne, sous la conduite d'un prêtre d'Osiris, nommé Tisither; et plus tard, par Moïse, lorsqu'enfin chassés derechef de l'Egypte, ils adoptèrent une nouvelle reli-

gion et envahirent la Judée. Joseph, *contra Apion, liv.* I.

Ceux auxquels les calculs de statistique sont familiers, croient impossible le nombre de combattans juifs sortis d'Egypte; on est fondé à croire qu'il y eut, dans les copistes de la Bible, erreur de chiffre, et que les Juifs auraient pu être 6000, au lieu de 600,000.

On attribue à Moïse, comme nous l'avons déjà dit, différens livres de la Bible : *la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres;* ces œuvres ont une grande ressemblance avec les instructions des prêtres égyptiens; le sacerdoce y brille à toutes les pages : c'étaient des prêtres qui devaient gouverner, selon son esprit, la nation juive; néanmoins il y a apparence qu'outre les livres égyptiens, Moïse avait lu l'Histoire phénicienne de la Création, par Sanchoniathon, prêtre de Beryte, qui vécut 937 ans avant Moïse et Sémiramis.

Par les fragmens de Sanchoniathon, on voit qu'il avait établi que les Phéniciens étaient le peuple *élu* par l'Eternel, et le plus ancien de la terre; sa création commence aussi par un *Adam*, et son premier né est un *Caïn*. Néanmoins il est prouvé que ces fragmens rapportés dans différens ouvrages par les Hébraïsans, sont en contradiction avec l'Histoire mosaïque.

Des savans prétendent que le mot *Sanchoniathon* veut dire savant et philosophe, et comme aucun prêtre ne pouvait être nommé auteur d'un ouvrage, il est pro-

bable que c'est sous ce nom qu'on écrivit telle ou telle autre Histoire.

Des critiques veulent que quelques erreurs se soient glissées dans les livres juifs, ou qu'il s'en soit égaré quelques chapitres ; car, ils ne peuvent concevoir comment Caïn, le premier né d'Adam, premier père des hommes, bâtit une ville au nord d'Eden, et aurait pu lui donner le nom de son premier né Hénoc, pour perpétuer le souvenir de ce fait ; on demande des éclaircissemens, s'il est possible d'en obtenir ; on voudrait savoir où Caïn a été chercher les maçons et les ouvriers pour bâtir la ville, et les hommes pour la peupler ; car, on voit, au *ch.* III, *v.* 21 *de la Genèse*, qu'à défaut d'ouvriers, Dieu même « fit à Adam et à sa femme des robes de peau. »

Dans la même *Genèse*, abandonnant la postérité de Caïn, suivant celle de Seth, troisième fils d'Adam, et arrivant à sa dixième succession, c'est-à-dire au fils de Noé, on compte 1536 ans ; en supposant que toutes ces générations se soient multipliées (chose presqu'inadmissible, car les premiers pères des hommes ne pouvaient encore avoir pris les précautions nécessaires à leur multiplication et conservation), il en résulte une totalité de 2048 personnes. Or, au *ch.* VI de cette *Genèse*, il est dit que les fils des hommes, *par Adam*, étaient extraordinairement multipliés sur la terre, et qu'ils avaient des filles ; que *les fils de Dieu* ayant vu les filles des hommes, ils en prirent à leur fantaisie pour

femmes ; et dans le *ch.* V, *v.* 4, il est précisément dit : « *que de cette union il est sorti des hommes puissans,* » *qui de tout temps furent géans de renom.* » Après cette distinction précise de fils de Dieu et de fils des hommes, ou Moïse a oublié de nous parler de la création et apparition des fils de Dieu, ou la partie de la *Genèse*, qui décrivait cette race, s'est égarée.

Les critiques disent qu'on se perd dans les calculs, si on veut suivre la Bible ; car elle est tout-à-fait hyperbolique et orientale. Aux *Nombres, v.* 13 *et* 31, et au *Psaume* LXXVII, *v.* 19-20, il est dit, en parlant des cailles, que les Israélites ramassèrent dans un reste du jour et la nuit suivante : « Le peuple en prit au- » tant qu'il voulut, et ceux qui en avaient le moins, » en eurent dix *chomers.* » Or, selon Calmet, *Hist. Univ., liv.* II, *ch.* 102, le *chomer* est égal à deux mille neuf cent quatre-vingt-huit pintes de Paris, 2988.

La capacité de la pinte de Paris est de 46 pouces cubes, comme il est dit dans *le Traité d'Arithmétique décimale* de M. de Palaisseau, page 74 ; quarante-six pouces représentent donc pour le moins sept cailles. Or, dix *chomers* faisant 29,880 pintes, représentent le volume de 209,160 cailles : en accordant un appétit excellent aux consommateurs, ils eussent mangé douze cailles par jour ; en conséquence, comme tous les Israélites participèrent à cette chasse, chacun en aurait ramassé pour avoir de quoi vivre pendant quarante-sept ans.

Moïse, avant son départ de l'Egypte, selon l'usage des Egyptiens, institua la Pâque, de laquelle il sera parlé dans la suite de cet ouvrage ; après cette cérémonie, il sortit d'Egypte à la tête des Israélites. Il fut obligé de faire de longues et pénibles marches à travers des déserts arides et des sables ardens, pour parvenir à une terre qu'il annonça comme (1) *promise par Dieu* au peuple Israélite ; dans cet intervalle, il tâcha de policer les Hébreux, en leur donnant des lois ; il les gouverna en prêtre, législateur et roi ; il chercha, par ses préceptes, à isoler la nation juive, et pour mieux la dominer, il la remplit d'une idée flatteuse, qui pût beaucoup contribuer à son but ; il lui persuada que Dieu même l'avait établie pour son peuple *élu* et chéri, et par ce moyen il prépara son gouvernement théocratique : pour assurer de plus en plus sa domination, il inspira aux Juifs une méfiance, un mépris, et même une haine invincible pour toutes les autres nations, afin qu'ils ne fissent aucune alliance avec des étrangers et individus d'autres religions ; ce que les Juifs, malgré les péripéties qu'ils ont souffertes, observent même de nos jours.

Moïse, après les institutions reçues des prêtres égyptiens, donna aux Juifs, pour fondement de sa religion et de son *dogme*, le culte d'un Dieu unique, du grand

(1) Ce fut par le massacre total des naturels du pays, que les Hébreux s'emparèrent de la Judée.

Jéhovah, auquel devaient se rapporter tous les vœux du peuple; il admit aussi pour subsidiaires le *bon* et le *mauvais principe,* que les Juifs, à la suite de la captivité de Babylone, changèrent dans les *anges* de la *lumière* et des *ténèbres,* qui, dans la Bible, président aux quatre élémens et aux planètes, et que l'*Apocalypse, ch.* XII, *v.* 7, range en bataille; ce que l'on doit regarder toujours comme une allégorie, pour nous expliquer le contraste du *bien* et du *mal physique,* ou des susdits principes.

Plusieurs religions de l'antiquité honoraient le bon et le mauvais principe par des sacrifices. Des victimes blanches et sans taches étaient choisies pour le bon principe, pour le Dieu auteur et conservateur de la nature, pour le Grand-Architecte de l'Univers. On sacrifiait des victimes noires et de couleur au mauvais principe et aux Dieux infernaux et destructeurs. (Voyez *l'Antiquité expliquée,* par B. Montfaucon.)

Au *Psaume* XC, *v.* 1, il est dit des bons anges, qu'ils sont destinés (1) à servir de gardiens aux hommes et à les conduire dans toutes leurs voies. Dans *Daniel* VII, *v.* 10, leur nombre est infini, et l'Ecriture en fait une armée innombrable; les nations et les monarchies ont leurs anges tutélaires; la synagogue eut l'archange Gabriël. Dans l'*Apoc.* XII, *v.* 78, Michel et ses anges combat-

(1) Il paraîtrait, d'après ce passage, que les Psaumes furent écrits après la captivité de Babylone, et non par David.

taient le dragon et ses anges ; mais ceux-ci furent les plus faibles, et depuis ce temps-là ils ne parurent plus dans le ciel ; le dragon, qui est appelé le Diable et Satan, fut précipité sur terre, et ses anges avec lui. Les critiques disent qu'il faut être visionnaire pour admettre la réalité de ces combats. On les regarde quelquefois comme des descriptions poétiques ayant pour objet l'astronomie. Les livres bibliques sont remplis de paraboles et de métaphores ; le sens caché en était réservé aux savans et aux initiés.

Jamais les prêtres égyptiens n'ont cru à la réalité de l'assassinat d'Osiris, ni qu'un veau et un oignon pussent être des Divinités ; ils n'ont jamais cru à la réalité de Typhon, ni à un Dieu qui naît, meurt et ressuscite. Ils n'y voyaient que le Soleil et les effets de la nature.

Moïse distribua son peuple en douze tribus, en commémoration des douze Patriarches qui le précédèrent, et gouvernèrent les Israélites avant leur sortie d'Egypte (1).

Moïse ordonna que les prêtres fussent nourris et entretenus aux dépens du public, comme chez les Egyptiens ; il voulut qu'ils fussent habillés de lin, et que le Souverain Pontife portât, suspendue au col, l'image de la vérité (2), ainsi appelée par les prêtres d'Isis, et qui devait être en saphir. Cet ornement était composé de

(1) Beaucoup de rites et de grades commémoreront ce fait.
(2) Planche I.re, n.° 16.

trois rangs de trois pierres chaque, qui donnaient le nombre mystérieux de neuf, lequel figure souvent dans nos grades et rites, et fut adopté particulièrement dans le Kadosch pour ornement sacerdotal.

Les prêtres juifs devaient se raser le poil, même du corps. Entr'autres usages, les prêtres égyptiens avaient aussi celui de se raser la tête : cette coutume devint loi, et passa même aux Romains; leurs Empereurs, qui exerçaient les fonctions de Souverains Pontifes, s'y soumirent. Spartien rapporte que Commode s'était induit à cette pratique : il en donne cette cause. Presque toutes les institutions monastiques dont les membres s'appellent par excellence le clergé régulier, ont adopté de se raser la tête, à l'imitation (1) des anciens prêtres égyptiens. Le clergé séculier et tous les prêtres de Jésus se font raser une partie de la tête en forme de *couronne;* cette tonsure est un grade préparatoire au sacerdoce.

Cet usage est rappelé par Jérémie, au *ch.* XXV, *v.* 23, « *A Dedan Tema* et *Buz* », et à tous ceux qui se font couper les cheveux; et au *ch.* VI, *v.* 18, *des Nombres :* « Et le Nazaréen rasera la tête de son nazaret à l'entrée » du Tabernacle ».

La tonsure égyptienne représentait, comme chez les cénobites de nos jours, le disque du Soleil. Hérodote, *liv.* 3, rapporte que les Arabes se rasaient la tête d'après

(1) Planche II, n.° 11.

leur tradition, qui voulait que Bacchus en eût usé de même.

L'usage de se raser la tête n'était pas commun à tous les prêtres égyptiens ; il variait suivant le culte et la classe auxquels ils appartenaient ; ainsi, les uns avaient les cheveux très-courts et coupés en rond, tandis que d'autres les portaient bouclés, avec une tonsure au milieu de la tête, comme on le peut voir dans un bronze cité par Montfaucon, *v.* 2, *pag.* 346, *planche* CXL, et qui existe dans la collection du comte Maffei, de Vérone.

Paw, et après lui Pierre Martir, nous assurent qu'au Pérou on nommait les enfans à deux ans : il y avait, à cette occasion, une cérémonie sacrée ; le parrain coupait quelques cheveux de l'enfant, et tous les assistans en faisaient autant. L'on sait que le culte du Soleil était professé dans cette partie du Nouveau-Monde ; aussi l'on coupait les cheveux à ceux qu'on vouait à Dieu, ou à son emblème (1) le Soleil.

Les Musulmans adoptèrent la tonsure après les prêtres du Soleil : ils conservent une touffe de leurs cheveux, persuadés que *l'Ange du Tombeau* les enlève par-là lorsqu'il les porte en paradis.

La robe des prêtres égyptiens était une large veste blanche sans plis : les prêtres israélites la portaient aussi

(1) Le culte du Soleil, en Amérique, paraît avoir été établi avant sa séparation du continent.

dans le désert, serrée par une ceinture de différentes couleurs qui descendait jusqu'aux pieds (*Exode* XXVII.) Les prêtres chrétiens en portent une pareille (1).

Les Pontifes d'Isis ainsi que ceux de Moïse, devaient, par-dessus la robe blanche, en porter une seconde fort ample, la *chape* (2), qui tombait jusqu'aux pieds, autour de laquelle étaient attachées trois cent soixante-cinq petites sonnettes en or, entremêlées avec des grenades de différentes couleurs et en laine : elles rappelaient les jours de l'année, et qu'ils étaient consacrés au Soleil ; chez les Egyptiens, elles étaient au nombre de soixante-douze, pour indiquer les soixante-douze meurtriers d'Osiris (1). Des Egyptiens, cet ornement passa aux Juifs, et de ceux-ci aux Grands-Prêtres chrétiens. On en voit encore de nos jours qui étaient jadis en usage, et on en conserve plusieurs dans le trésor de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, qui servirent au sacre de Charles V. Anciennement ces ornemens s'expliquaient ainsi : l'or pur figurait la sagesse, l'innocence, la justice ; et les sonnettes devaient avertir les Grands-Prêtres que tous leurs pas étaient observés, et qu'ils devaient vivre dans la sainteté de la vertu.

L'*Ephod* était un costume égyptien. C'était une ceinture (3) richement brodée, partant du col, descendant

(1) Planche I.re, n.° 8.
(2) Planche VIII, n.° 16.
(3) En suivant les instructions du degré de M.·. Charbonier,

vers la poitrine, et retournant après par-derrière ; elle servait à ceindre la robe (1). L'Ephod se rapprochait sur le devant par deux agrafes, dans lesquelles était montée une pierre fine ; sur chacune étaient gravés les noms des six tribus ; par-dessus l'Ephod se trouvait placé le *Pectoral*, qui était aussi brodé et enrichi de douze pierres fines, sur chacune desquelles le nom d'une tribu se trouvait gravé ; une petite lame en or couronnait les pierreries avec la devise *Doctrine et Vérité*. L'Ephod se fermait par quatre chaînettes en or, dont deux passaient autour du col, et deux serraient la poitrine. Le Pectoral renfermait les signes symboliques et hiéroglyphiques de *l'Urim* et du *Thumin*, Vérité et Justice.

De semblables ornemens furent en usage chez les premiers prêtres chrétiens, et sont adoptés par des rites maçonniques et en particulier par la haute Maçonnerie égyptienne.

Moïse prit aussi des prêtres égyptiens l'ornement du (2) *Rational*, qui était composé de douze pierres fines toutes différentes, sur chacune desquelles était gravé un des douze grands noms de Dieu ; elles étaient disposées, trois par trois, en quatre compartimens : cet

on trouve un autre rapprochement avec les meurtriers d'Osiris ; ces instructions portent le nombre des épines qui composaient la couronne de notre divin M.·. Jésus à soixante-douze, et ses disciples à pareil nombre.

(1) Planche I.re n.° 18.

(2) Planche I.re, n.° 18.

ornement relatif au Soleil, indiquait les douze mois et les quatre saisons de l'année. L'Astronomie était le vrai sens caché du Nombre. Cet ornement et ce nom se conservent dans un grade du rite du Ch.r.·. de S.t-Martin.

Comme les Egyptiens, Moïse voulut que les Juifs se baignassent fréquemment pour les garantir des maladies de peau, auxquelles ils étaient exposés ; ces ablutions avaient du rapport avec les mystères de Memphis, où le Pontife s'appelait *Hidranos* ou Baptiseur.

Les prêtres égyptiens avaient encore dans leur initiation des mystères, qui leur représentaient leurs priviléges, tels que le droit de vie et de mort, comme si, dans le fait, ils eussent représenté l'Eternel et le Créateur. Moïse éleva au plus haut point le pouvoir des prêtres ; les croyances qui naquirent du culte hébraïque, héritèrent de ses institutions et de ses mystères.

Moïse ordonna, comme chez les Égyptiens, qu'on fit l'expiation sur la tête de la victime, pour détourner sur elle les calamités dont le peuple pouvait être menacé.

Les prêtres égyptiens vendaient aux étrangers la tête des victimes, et s'ils ne trouvaient pas d'acheteurs elle était jetée dans le Nil.

Les idées de pureté et d'impureté passèrent des Egyptiens aux Juifs. Les prêtres égyptiens, avant de sacrifier un taureau, le faisaient examiner par un prêtre *ad hoc*.

Le bœuf étant debout ou renversé sur le dos, le prêtre

lui tirait la langue pour voir si des marques ne le rendaient pas immonde. Lorsque la victime était pure, on la scellait du sceau; après qu'elle était sacrifiée, on en brûlait une partie avec certaines formalités et rites; pendant ce temps, les prêtres présens se fouettaient les uns les autres.

Les flagellations des pénitens jusqu'au sang sont encore établies de nos jours parmi les sociétés jésuitiques; elles répondent aux flagellations des prêtres consacrés à la déesse Bellone, à la déesse Egérie, au dieu Mars, qui toutes dérivent de la plus ancienne, savoir, de celle pratiquée par les Egyptiens dans leurs sacrifices, et qui avait aussi lieu lorsqu'on se trouvait dans l'impuissance de satisfaire à quelque vœu fait à Isis.

Moïse, se modelant sur la doctrine égyptienne, inspira aux Israélites le plus profond mépris pour les étrangers. Il savait qu'un Egyptien n'aurait jamais voulu embrasser un étranger, même un Grec, ni se servir de son couteau, de sa fourchette, de son assiette, de sa marmite. Les Juifs de nos jours qui suivent la Pentateuque, purifient par le feu les ustensiles de table dans les différentes auberges où leurs affaires les conduisent.

Moïse emprunta des Egyptiens la circoncision et la défense de manger la chair du porc, que les Juifs regardèrent toujours (1) avec horreur. Il établit, d'après

(1) Anthiocus détestant la haine que les Juifs portaient à toutes les autres nations, comme le rapporte Diodore, fit sacrifier, sur

les prêtres d'Isis, la distinction des animaux purs et impurs, adopta, ainsi qu'eux, les jeûnes aux veilles des fêtes et la distinction des écritures sacrées et profanes, qui devaient, sans contradiction, alors être égyptiennes comme le matériel des lois religieuses et civiles. (Voyez la *Bible*, Tacite, *Hist.*, *liv.* V, *ch.* 4; Diodore de Sicile, *liv.* II, V *et* VI; Plutarque, *Simp.*, *liv.* IV. *ch.* 7.)

D'après les Egyptiens et Ethiopiens, Moïse établit encore la caste des prêtres dans la tribu de Lévi, en instituant des épreuves pour leur adoption, et prescrivant des secrets impénétrables au peuple; ce que les chrétiens adoptèrent, et ce que nous conservons dans nos mystères. Moïse chargea les Lévites de la garde des vases qu'il avait consacrés, et qu'il devait avoir enlevés aux Egyptiens mêmes; car on ne dit point par qui ces vases furent faits. Les Lévites furent aussi chargés de la garde des lieux saints.

On lit dans Strabon XVI, et dans Arrien VII, que les prêtres attribuaient l'établissement des castes privilégiées qui existaient en Egypte, aux institutions émanées de la divinité d'Isis même. Les Brames établirent leurs castes avec la création du monde. C'est Brama même qui créa de sa bouche un fils qui avait quatre bouches, qu'il appela Brahaman, duquel sont sortis les Brahamines, qui peut-être n'auront pas eu quatre bou-

l'autel du temple de Jérusalem, un cochon, et fit répandre le sang de cette victime abhorrée par les Juifs, sur leurs livres sacrés.

ches pour tout dévorer, comme leur Dieu père. Du bras droit de ce fils il sortit aussi un guerrier : voilà bien la seconde caste des notables distinguée. Une femme sortit du bras gauche, et de la cuisse gauche naquit un agriculteur, père des agricoles et des commerçans ; du pied droit il enfanta un fils, qui fut le père des hommes condamnés aux travaux et à l'esclavage : voilà la distinction des castes bien établie dans la création Bramine. (Voyez Potier, *Myth. des Ind.*[s])

Partout où les prêtres firent caste à part des autres citoyens, ils se dirent sacrés et inviolables, au-dessus de toute loi humaine. La *Lonbeze* II, 14, dit que les Siamois croient que Sommonocodom, leur divinité, souffrit un enfer pendant cinquante générations, pour avoir atteint d'une petite pierre un Talapoin, et l'avoir blessé. Dans les Indes, les prêtres ont pu être aussi sacrés que les Lévites. Il est à regretter que cette légende ne soit pas connue et traduite par quelque membre zélé de la caste sacerdotale de nos jours.

Les Lévites furent sacrés par Moïse, selon les rites égyptiens, par l'imposition des mains; ensuite il les fit entrer dans le *Parvis* du Tabernacle ; il les prit les uns après les autres, les éleva un peu au-dessus de terre, et leur fit faire des mouvemens d'agitation vers les quatre points cardinaux. Observons qu'avant cette cérémonie, le candidat devait rester sept jours sans sortir du Tabernacle, ce qui indique clairement qu'ils avaient

des préparations, des épreuves à subir avant d'être admis. Voici ce que dit le *Lévitique, ch.* VIII, *v.* 33 : « Et » vous ne sortirez point pendant sept jours de l'entrée » du Tabernacle d'assignation, jusqu'au temps que les » jours de vos *consécrations* soient accomplis; car on » employera sept jours à vous consacrer. » A *l'Exode*, *ch.* XL, *v.* 12, il est dit : « Tu feras aussi approcher » Aaron et ses fils à l'entrée du Tabernacle d'assignation, » et le laveras avec de l'eau. » (1)

« Et Moïse et Aaron avec ses fils lavèrent leurs mains » et leurs pieds. »

Les élémens, c'est-à-dire leurs emblèmes, étaient l'allégorie des mystères mosaïques. C'était par les sacrifices que se terminait la consécration. L'institution des Lévites était un *fac-simile* de la caste sacerdotale des Egyptiens ; et le bœuf émissaire des Egyptiens, fut le type du (2) bouc émissaire de Mendès chez les Israélites.

La consécration par l'imposition des mains, arrivée jusqu'aux chrétiens de nos jours, nous vient aussi des

(1) Il paraît que ce baptême a fait partie de l'ancien sacre des Juifs.

(2) Mendès veut dire *producteur*, et non bouc, comme quelque savant, par erreur, l'a cru. Si l'on parle métaphysiquement, il signifie *Dieu mâle*. Les Egyptiens avaient consacré un temple particulier à cet animal, le plus sale que l'on connût ; il s'accoupla avec les femelles de tous les quadrupèdes. On en a vu même s'accoupler avec des volatiles femelles, quand elles ne se refusaient point à ses caresses. (Carli, *Lett. Amér.*)

Egyptiens. (Voyez la *Planche* II, *au n.°* 4, où l'initié a le même tablier que les récipiendaires Maçons.)

Spencer, *de Leg. rit. Haeb* I, 196, dit très-à-propos que Dieu paraît, dans l'institution des rites mosaïques, avoir été forcé et subjugué par une sorte de nécessité, à suivre ceux des Egyptiens, et qu'elle l'entraînait presque malgré lui.

Pour purifier les vases qui devaient servir au Tabernacle et les rendre aptes au service sacré du grand Jéhovah, d'après les usages égyptiens, il composa une huile sainte, avec laquelle il oignit tous les vases destinés au culte. Ensuite il oignit les prêtres, en établissant la peine de mort pour ceux des Israélites qui oseraient faire, par la suite, un pareil usage de l'huile consacrée. Quelques degrés Maç.·., lors de la consécration du Souverain-Pontife, font usage de la même onction.

Moïse, en reconnaissance des services rendus par Aaron en Egypte, le sacra Grand-Prêtre de la manière suivante : il fit sept aspersions de l'huile sainte, composée par lui, vers l'autel des Holocaustes; il revêtit Aaron de tous les habits sacrés; ensuite il répandit de l'huile sainte sur sa tête ; il l'oignit et le consacra. *Lévit.* VIII. 1, 2, 3 et 4. Telle est l'origine du sacre des Grands-Prêtres et des Rois juifs; néanmoins, il paraît que la consécration du Grand-Prêtre était réservée au seul Moïse ; car on ne trouve aucune consécration pos-

térieure. Les prêtres de Rome, qui se regardent, selon les *Evangiles* et l'*Apocalypse*, comme *Rois et grands Sacrificateurs*, ont conservé, dans leurs Ordres, différentes onctions pour la consécration de leurs initiés.

Dans le livre des *Nombres*, au *ch.* III, *v.* 38, on lit que tout *profane* qui aurait approché du Tabernacle serait tué; et dans le *Lévitique*, au *chap.* VIII, qui traite de la consécration des prêtres, la peine de mort est prescrite contre les prêtres qui négligeraient de veiller jour et nuit à la garde du Tabernacle; preuve du *secret établi dans les mystères des Juifs*, même du temps de Moïse, comme il l'était chez les Egyptiens. Cela se rapporte, dans nos travaux, à la garde du Frère-Terrible, et aux demandes qui sont faites lorsqu'on ouvre la Loge.

Moïse chargea les prêtres de l'*instruction publique*: il était naturel, dans un gouvernement théocratique, que les prêtres seuls dussent, dans leur intérêt, instruire le peuple. Voilà le beau temps que les vrais croyans dans la Bible attendent tous les jours.

Moïse chargea les prêtres *de la conservation des mystères*, de la pratique des cérémonies religieuses, prescrivant que nul ne pourrait parvenir au sacerdoce qu'après avoir acquis les sciences analogues et les *sciences occultes*, c'est-à-dire les doctrines orales qu'ils devaient cacher très-soigneusement aux autres Israélites, afin de conserver leur gouvernement sacerdotal ou théocratique.

Nous conservons des instructions (1) orales dans une quantité d'Ordres philosophiques, qu'on ne communique pas aux autres Frères. Ainsi nous avons la légende : *Je garde* et *moi je cache.*

Dans le *Deutér.* XVIII, 10, 20, Moïse défend aux Lévites de consulter les devins et augures, ceux qui usent des maléfices, des sortiléges, des enchantemens, ou ceux qui ont l'esprit de *Python*, ou qui interpellent les morts pour apprendre la vérité. Observons ici tout en passant que Moïse, pour exprimer le mauvais principe, est forcé, pour ainsi dire, de se servir du même mot dont les Egyptiens se servaient, *Typhon;* les lettres sont les mêmes comme le son; il n'y a que la transposition de la première et de la troisième lettre.

Jusqu'au commencement du Christianisme, et malgré les défenses de Moïse d'évoquer les morts (2), les prêtres juifs se laissèrent souvent séduire par des rêves, par des interprètes des volontés des morts, comme les Evangiles en fournissent la preuve : néanmoins Moïse, et disons-le à sa louange, s'opposa à toute divination de songes;

(1) Le Concordat du 27 décembre 1813, entre les deux grandes Loges d'Angleterre, et que nous donnerons dans l'ouvrage, en est une preuve.

(2) Les Juifs sont forcés, dans leur religion, de suivre, comme les critiques l'observent, les institutions des peuples qui les précédèrent dans la civilisation ; malgré la précision de cette loi, *la Pythonisse* d'Endor évoque l'ombre de Samuël, tout comme Diane fait sortir Hippolyte du tombeau.

ainsi, dans le *Lévitique* XIX, *v.* 26, il est dit : « Vous » n'aurez point d'augures, ni d'autre genre de divina- » tion. » Cette sage prescription fut détruite par l'établissement des prophêtes juifs qui arrivèrent en foule après lui.

Les prêtres et les Lévites ne possédaient ni bestiaux ni terres, mais ils avaient des bénéfices immenses : ils formaient, aux dépens des autres, la tribu la plus riche d'Israël. Ce privilége leur fut contesté par les autres tribus, qui voulaient avoir aussi leurs sacrificateurs et leurs prêtres. Aprés beaucoup de combats et de massacres, Moïse fit prendre douze Verges, sur chacune desquelles il grava le nom d'une tribu, indiquant par-là qu'un égal droit appelait toutes les tribus au sacerdoce. La Verge (1) d'Aaron fleurit; ce signe prodigieux lui valut le sacerdoce, ainsi qu'à la tribu de Lévi; les fils d'Aaron furent établis les Sacrificateurs ou Princes, et les Lévites furent chargés de la garde du Tabernacle. Ainsi, le privilége de plonger le couteau dans le sein de la victime était réservé à la succession d'Aaron. (Voyez les *Nombres*, aux *ch.* 7 *et* 8.)

Les prêtres de Jésus-Christ se sont souvent servis de ce texte pour soutenir l'égalité des droits à l'admission des bénéfices ecclésiastiques.

Les droits divins et les immunités ecclésiastiques éta-

(1) Les évêques chrétiens ont remplacé la Verge de Moïse par la crosse ; cette Verge se voit dans les mains d'Osiris. (Voyez *la Table Isiaque.*)

blis par Moïse, que les Lévites soutinrent avec leurs épées, et que les prêtres de Rome adoptèrent ensuite, tirent leur origine de l'Egypte.

On lit dans Diodore de Sicile, *liv.* 2, *ch.* 1 : « Que » les prêtres égyptiens assuraient que la déesse Isis leur » avait donné un tiers de son royaume ou de l'Egypte, » afin de les engager à rendre les honneurs divins à Osiris » son époux, après sa mort. »

Les prêtres égyptiens avaient joui long-temps de ce droit de possession; mais lorsque ce gouvernement passa dans les mains des Rois, ils obtinrent, en indemnité de la perte de ce tiers du royaume, non-seulement des dîmes, mais encore l'exemption de toutes charges publiques.

Les prêtres égyptiens ne payaient aucuns tributs; ils étaient seuls chargés de les recueillir.

On a remarqué qu'avant la révolution française, les revenus ecclésiastiques, en Europe, excédaient ceux des souverains, et même des sujets. En Espagne, le clergé possédait bien plus que ce qu'Isis avait donné jadis à ses prêtres. Ce royaume, en 1800, comptait cinq cent mille ecclésiastiques, sur onze millions d'habitans; et lors de l'invasion de Napoléon, le Roi ne soldait pas cinquante mille hommes de troupes de ligne.

CHAPITRE V.

Emblèmes égyptiens adoptés par Moïse, et de là passés chez les Maçons. — La Mer d'Airain égyptienne, grecque, juive, chrétienne et maç.·., allégorie. — Du Candélabre, du Livre de la vraie Lumière et de l'Agneau. — Des Colonnes juives, égyptiennes et maçon.·. — De l'Arche et de la Table de la Loi. — Disparition de Moïse; son parallèle avec Numa. — Cause des prétentions des Lévites et des Prêtres qui les représentent.

Moïse, dans ses mystères, et, après lui, Salomon, adoptèrent une grande partie des emblèmes égyptiens, que, d'après eux, nous conservons dans les nôtres. Nous allons les faire connaître.

La *Mer d'Airain*, chez les Egyptiens, servait à la purification des néophytes par l'eau; elle représentait le symbole de l'année soutenue par douze bouvillons qui désignaient les douze mois, dont trois regardaient l'orient, trois le midi, trois l'occident, et trois le nord, faisant ainsi allusion aux quatre saisons. (Voyez *planche* I.re, *n.*° 40.)

Les Egyptiens célébraient les petits et les grands mystères pendant *neuf* jours, à la pleine lune de leur septième mois. Les initiés devaient, le second jour, se purifier dans la mer; ainsi, pour les temples qui en étaient éloignés, ils établirent un grand vase appelé la *Mer d'Ai-*

rain. Voilà d'où vient la Mer d'Airain de Moïse, et ensuite de Salomon, des Chrétiens et des Maçons. Cette purification, qui avait lieu aussi en Grèce dans la même saison et les mêmes jours qu'en Egypte, fut appelée *Alade Mystai.* Ce mot grec signifie *Bain de Mer.*

Moïse adopta cet emblème, et dans l'*Exode* XXXVIII, *v.* 8, on voit que les femmes de la tribu de Lévi, qui passaient la nuit à veiller à la porte du Tabernacle, offrirent à Moïse leurs miroirs, qui étaient de cuivre ou d'argent, pour qu'il fît fondre une Mer d'Airain. Il paraît que les femmes de la tribu de Lévi devaient être initiées aux premiers ordres des mystères israélites. L'on prétend que cet usage explique l'adoption des Dames dans les odiernes mystères des Maçons.

Pour les bouvillons qui soutenaient la Mer d'Airain, outre l'allusion que nous avons marquée aux douze mois de l'année, Moïse voulut aussi conserver la mémoire des douze patriarches par l'emblème du dieu Apis. Ces patriarches avaient précédé Moïse dans le gouvernement des Israélites, pendant leur captivité en Egypte. Moïse s'efforçait de faire sentir que les lois qu'il établissait pour régir les Hébreux, étaient à-peu-près celles qu'avaient établies les patriarches pendant leur séjour en Egypte, et qui étaient appuyées sur les droits sacrés de la nature et du sacerdoce.

Le *Candélabre* à sept branches et à sept lumières (*planche* I.re, *n.*° 25), était le symbole des sept pla-

nètes, des sept sciences auxquelles les prêtres devaient s'adonner, comme ceux de Memphis et de Thèbes, savoir : la grammaire, la rhétorique, la logique, l'arithmétique, la géométrie, la musique, l'astronomie.

L'*Autel des Pains de proposition* (*planche* I.re, *n.*° 1) désignait la communauté de biens qui devait nécessairement exister entre tous les prêtres, ainsi que l'obligation d'une même communion et participation. Cette allégorie est conservée par les Maçons comme dans son institution.

L'*Autel des Parfums* (*planche* I.re, *n.*° 7) indiquait aux Lévites, comme aux Maçons, que tous les vœux des mortels doivent s'adresser au Grand-Architecte de l'Univers ; qu'ils doivent être toujours purs et au-dessus des passions humaines. Les débris d'autels anciens qu'on observe dans quelques Musées, sont figurés ou en carré, ou en triangle, ou en cercle, et se rapportent, sous toutes ces formes, aux trois vérités indiquées, ou aux élémens, ou à la divinité ; ils étaient tous creusés dans la partie supérieure pour contenir le feu.

La *Navette* renfermant l'encens (1). Elle nous rappelle, comme aux Lévites, le feu des vertus qui doit embraser le cœur d'un zélé Maçon. L'encensoir était en usage chez les anciens; sa forme était une cassolette avec un couvercle troué, d'où sortait la fumée des parfums; les Grecs la nommaient *Thymiaterion*, et les Romains anciens et modernes *Thuribulum*.

(1) Planche I.re, n.° 14.

La *Cruche d'or* (1), ou le vase de la manne. Moïse l'avait fait renfermer dans le Tabernacle, pour désigner que les prêtres, afin de bien exercer leur ministère, devaient être nourris de la manne spirituelle, qui se trouvait renfermée dans les sciences dont l'étude leur était formellement ordonnée.

La *Mitre*, ornement des prêtres d'Isis et d'Osiris, et qui fut aussi adopté par les mages ou prêtres de Mytra en Perse, par les prêtres de Jupiter à Athènes et à Rome. Elle a servi ensuite de coiffure aux demoiselles romaines qui vendaient leurs faveurs au bas du Temple de la Fortune (2), à l'époque de la lutte de Cicéron et de Catilina. Cette même mitre, avec le temps, fut adoptée par les pontifes de Jésus-Christ, à Rome, par ceux de Mahomet à la Mecque, et par les Templiers anciens et modernes. Cette mitre (3) avait une lame en or qui couvrait le front, avec ces mots : *La Sainteté est au Seigneur*. Osiris, qui représente le Soleil, a pour emblème la mitre. Ce bonnet conique orne la tête des Lamas.

La *Hupe dentelée*, ceinture sacrée égyptienne, était l'emblême de *l'Union* qui doit régner dans l'ordre sacerdotal des Lévites. Cet emblème et ornement sacerdotal

(1) Planche I.re, n.° 2.

(2) Une église de Madrid, située près la porte du Soleil, présente une analogie curieuse avec cette déesse : les Dames y prient pour avoir, dans le jour, quelqu'aventure galante. L'église s'appelle *Nuestra-Signora della buena Fortuna.*

(3) Planche I.re, n.° 37.

passa des Juifs aux Chrétiens, aux Croisés, aux Templiers et aux Maçons de tous les rites. (Voyez *Pl.* II, *n.°* 2.)

Le *Livre de la Vraie Lumière :* la Loi et les Prophètes. Sur ce livre on voit appuyé, comme sur celui de l'Apocalypse, un Agneau qui quelquefois tient avec un pied du devant le drapeau du triomphe, le *Stekenna*, la croix de l'immortalité; les prêtres égyptiens le regardaient comme le symbole de la résurrection, ou régénération du Soleil, à cause de sa victoire sur les frimas, qu'il obtenait dans le signe du *Bélier*, et par le renouvellement de la vigueur de cet astre dans cette constellation. Ce livre ne pouvait être lu, chez les Juifs, que par les prêtres, à cause des allégories, mystères et symboles qu'il contenait, dont on ne pouvait obtenir la connaissance que par l'étude des sept sciences indiquées et déjà désignées dans l'Apocalypse (1), par les emblèmes des sept sceaux qui y sont renfermés, et en particulier par l'Astronomie figurée par l'Agneau qu'elle supporte. Ces sept sceaux, dans quelques rites maçonniques, se rapportent aux sept Sacremens de Rome, comme aussi on a établi, pour le Livre de la Vraie Lumière, l'Apocalypse de saint Jean, qui est ornée de l'Agneau triomphant à sept cornes et sept yeux, qui ouvre les sept cachets du Livre emblématique, etc. etc.

Néanmoins, quoiqu'on en dise, les Rois et les Sacrifica-

(1) Planche I.re, n.os 26-32.

teurs hébreux ne furent pas toujours guidés par le Livre de la Loi ; ce monument a été perdu pendant bien du temps, même lorsque ce peuple paraît avoir joui de quelqu'importance politique.

On lit dans le *Liv. II des Rois*, *ch.* XXII, que Hilkija, le grand Sacrificateur sous le règne de Josias, avait retrouvé le Livre de la Loi, écrit de la main de Moïse, dans le temple du Seigneur.

Salomon n'avait pas consulté ce Livre, lorsqu'il érigea à Hastoreth (Divinité Sidonnienne), et à d'autres idoles, des autels qui subsistèrent presque quatre siècles, et qui furent détruits par Josias, après qu'on lui eût donné lecture du Livre retrouvé, comme on a dit ci-dessus. (Voyez le *Liv. II des Rois*, *ch.* XXIII, *v.* 13.) Les critiques nous disent toujours que, plus on lit la Bible, et plus elle paraît faite après-coup et sans ordre ; qu'elle est bien postérieure à Moïse, malgré l'opinion de quelques savans, qui prétendent que la Bible est écrite dans deux langues, et que le style mosaïque se reconnaît dans la première.

Les *Colonnes*. (*Planche* I.re, *n.*° 15.) L'une, qui représente le nuage épais qui guidait Moïse pendant le jour, et l'autre le feu, qui le conduisit pendant la nuit à travers les déserts. Les prêtres égyptiens élevaient, sur les bords du Nil, des colonnes couvertes d'hiéroglyphes consacrées à l'utilité publique : des sphinx se trouvaient gravés sur presque toutes ces colonnes, placées dans les

endroits les plus fréquentés, pour avertir que les inondations du Nil arrivaient dans les signes du Lion et de la Vierge. Ces deux signes du Zodiaque réunis donnaient la figure du sphinx. Sur ces mêmes colonnes, on avait marqué, pour l'instruction des cultivateurs, le cours du Soleil, les phases de la Lune, les révolutions des saisons, et les mois figurés par différentes productions, ou par des animaux qui naissaient dans un temps plutôt que dans un autre, les animaux malfaisans, ceux qui les détruisaient, les plantes les plus utiles et les plus salutaires.

D'autres colonnes étaient placées dans les temples, couvertes d'hiéroglyphes et de figures symboliques; elles servaient aux prêtres de documens pour leur histoire religieuse, pour l'explication théogonique des observations relatives au système solaire, nécessaires à suivre dans tout pays, principalement en Egypte.

Des colonnes se trouvaient aussi dans les pyramides figurées en cariatides représentant Isis et Osiris, dont l'une tenait en main une *Règle* ou *Equerre*, et l'autre une *Discipline*, qui rappelaient aux prêtres que toutes les actions humaines sont réglées, mesurées, récompensées, ou punies par la Divinité; c'est encore pour cela que, par la suite, Salomon introduisit à la porte orientale de son temple et à son entrée, les *deux Colonnes Jakin* et *Bohaz*, pour rappeler aux Lévites que toutes les actions des vivans sont mesurées par la *Fermeté* et la *Force* du grand Jéhovah.

Il demeurera démontré à ceux qui observent les monumens anciens, que la consécration des deux colonnes qui ornent nos temples, se perd, pour ainsi dire, dans l'éternité des temps ; il paraîtrait, d'après ce qui nous reste des plus anciennes traditions, qu'à la suite du bouleversement général de la terre et de la dislocation de ses eaux, dont nos investigateurs ignorent encore la cause réelle (1), les hommes sauvés miraculeusement dans ce naufrage du globe, et à la suite de cet affreux désastre, lorsque les eaux se retirèrent et que l'équilibre se rétablit entre les corps bouleversés, observant que le Vent et le Soleil, dont l'action pour l'un est de dessécher, et pour l'autre d'échauffer, avaient rendu habitables les plaines, ces mêmes hommes élevèrent, par dévotion et reconnaissance, des monumens à ces deux causes de leur conservation. C'est pourquoi ils établirent pour symbole deux colonnes, qu'ils consacrèrent et élevèrent au milieu des champs. Lorsque la voûte du ciel servait à former celle du temple élevé au Dieu Créateur et Sauveur, ces deux colonnes devinrent sacrées ; et enfin, par suite du progrès de la civilisation, elles furent introduites dans le temple du Soleil, auquel la reconnaissance avait consacré un culte en Egypte et en Perse. Ces deux colonnes sacrées sont conservées dans plusieurs anciennes médailles

(1) Il y en a qui attribuent cette révolution du globe à une comète.

et placées à la façade des temples, comme on peut le voir dans Dapper, *Archipel*, édit. holland. Les colonies grecques, à la suite des temps, transportèrent avec elles ces colonnes sacrées; c'est cet usage qui fit naître chez les Romains les Dieux pénates placés près de leurs foyers, et qui ne représentaient que l'Air et le Soleil, l'un et l'autre appelés Dieux.

Joseph, qui vante toujours sa nation, veut que les Juifs aient été les conservateurs de l'Astronomie ancienne, et que les enfans de Seth, sachant que deux déluges avaient ravagé la terre, l'un d'eau, l'autre de feu, aient consignés leurs observations astronomiques sur deux colonnes, la première de briques, qui aurait été ainsi conservée dans le cas d'un déluge de feu; la seconde de marbre, qui aurait bravé les effets de l'eau. Il faut croire que l'Astronomie fut une science transmise oralement par Moïse, qui, par la négligence des prêtres, se serait perdue; car les Juifs ont été très-ignorans dans cette science.

L'Arche (1) et *les Tables de la Loi* (2). L'antiquité a toujours cru, avec fondement, que les inscriptions monumentales et hiéroglyphiques que les prêtres de Thèbes et de Memphis renfermaient dans des espaces elliptiques, contenaient des préceptes d'un ordre supérieur qui faisaient partie des premiers dogmes de

(1) La queue de l'âne de Balaam et l'Arche d'alliance se conservent dans l'église de saint Jean-de-Latran à Rome.

(2) Planche I.re, n.os 20-36.

la religion, et des plus anciennes maximes de la morale égyptienne.

Les anciens, soit qu'on parle des Romains ou des Grecs, avant qu'ils eussent connu le papier et les livres, se servaient d'inscriptions.

C'est par cette raison qu'on voit dans la Bible, Moïse descendant du *Mont-Sinaï*, avec les deux Tables de la Loi, qui ont la même configuration que les pierres monumentales égyptiennes; voulant par-là indiquer que Moïse fut le premier législateur des Juifs, et que, le premier, il leur a donné les dogmes religieux et moraux, à l'instar de ceux qu'il avait appris à Héliopolis, et que, comme chez les Egyptiens, on les devait conserver dans une Arche emblématique, qui avait aussi une figure elliptique avec base.

Dans *l'Exode*, *ch.* XIX, *v.* 9-25, on voit que les mystères les plus occultes environnaient Moïse, lorsqu'il recevait, sur le *Mont-Sinaï*, les Lois et la *Parole* ineffable : aucune personne, ni même les animaux, ne pouvaient approcher de la montagne; ils auraient été tués. Dans le même *Exode*, *ch.* XXXIII, *v.* 2, on lit: « *Loquebatur autem Dominus ad Moïsem, facie ad* » *faciem, sicut solet loqui homo ad amicum suum.* » La facilité que Moïse avait de parler à Dieu, occasionna la jalousie d'Aaron et de sa sœur Marie. Aux *Nomb.* XII, *ch.* 1, 2, 3, ils disent aux Hébreux que le Seigneur n'avait pas parlé à Moïse seul, mais aussi à eux.

Tous les anciens législateurs égyptiens, grecs et romains tâchèrent de se faire croire inspirés par la Divinité; on n'en excepte pas même Mahomet. Ils ont reconnu qu'on peut disputer contre les hommes et non contre les Dieux. Par cette raison, les lois d'Osiris, d'Hermès, d'Orphée, de Moïse, de Numa, n'éprouvèrent aucune contradiction; on les respectait comme parole divine, comme des oracles.

C'est sur le Mont-Sinaï qu'on représente Moïse environné d'éclairs et de nuages épais, symboles du bon et du mauvais principe, recevant le nom ineffable du grand *Jéhovah* יְהוָה

Dans le degré de la *Royale-Arche*, le temple est figuré par le Mont-Sinaï.

Les prêtres juifs mirent tant d'importance à ce mot de *Jéhovah*, que les Israélites, même les Lévites, ne le pouvaient prononcer ou écrire. C'était avec une grande cérémonie, qu'une fois par année, le seul Grand-Pontife le prononçait, le 10 du mois de Thischri (1).

Ce jour était un jour d'expiation; pendant que le

(1) La dénominaton des mois hébreux est consacrée dans les actes Maç.·.

Thischri . . .	Mars.	*Nisan*	Septembre.
Marchevan . .	Avril.	*Har*-ou *Zio*. . .	Octobre.
Kisleu	Mai.	*Sivan*	Novembre.
Thebet	Juin.	*Tamuz* . , . . .	Décembre.
Schevet. . . .	Juillet.	*Ab*	Janvier.
Adar	Août.	*Elul*.	Février.

Grand-Prêtre était en prière, un peu avant qu'il ne prononçât ce nom, les Lévites chargés des mystères excitaient le peuple à faire beaucoup de bruit dans le temple : comme la religion chrétienne a conservé beaucoup de vieilles cérémonies juives, elle a établi le même usage, à la même Lune, chez les chrétiens romains, lors des tristes liturgies chantées dans la semaine de la passion, à l'extinction de la dernière lumière.

L'on donnait pour raison de ce bruit, que celui qui n'aurait pas eu le droit d'entendre ce mot et l'aurait cependant par hasard entendu, aurait été frappé de mort. C'était la parole sacrée que Dieu même avait donnée à Moïse pour expliquer son nom.

C'est par cette raison que ce mot dans nos institutions ne peut être dit, que dans les seuls temples, et doit être épelé.

Ce mot, base de notre dogme et de nos mystères, se trouve chez tous les peuples de l'antiquité, parmi lesquels il formait le type radical du nom de Dieu. Voilà la raison pour laquelle ce nom fut dans la suite choisi par les prêtres juifs pour base de leurs mystères, et comme il passa dans les nôtres.

On pourrait faire un tableau comparatif de tous les mystères, emblèmes et institutions de Moïse avec ceux des prêtres égyptiens, comme le sacrifice de la vache rouge, etc., etc.; mais nous ne nous sommes attachés qu'à ceux qui ont un rapport particulier avec les mys-

tères maçonniques; ce qu'on en dit ici paraît suffisant.

Après que Moïse eut donné au peuple juif son dogme, ses mystères, ses lois civiles, il lui accorda une ombre de pouvoir, dans l'intérêt même de son système théocratique; il lui donna le droit d'élection de ses juges et anciens, comme il avait fait en Egypte; mais il prescrivit en même temps que ces juges et ces anciens devaient être élus dans la caste des Lévites.

Nous conservons le souvenir de cette institution par les dénominations que nous donnons dans différens rites à quelques-uns de nos ordres, comme à celui de Prévôt, de Juge, de Maître d'Israël, et de Chef des douze Tribus, etc.

Moïse, vers la fin de sa vie, avait fait creuser un abîme dans un lieu solitaire; il y allait de temps à autre, et disait qu'il communiquait avec la Divinité en secret et dans le mystère; au *ch.* IV, *v.* 21-22 du *Deutéronome*, il prédit sa mort. Ceux qui critiquent les choses, même les plus simples, prétendent que Moïse, déjà âgé et infirme, se jeta dans ce précipice qu'il avait préparé de longue main, pour se faire croire immortel; comme on n'aurait plus trouvé son corps, le peuple aurait pensé que Dieu l'avait enlevé pour le rendre égal à lui; ils ajoutent qu'Hélias en fit autant, et que Xamolxis, Romulus, et même l'apôtre et évangéliste Jean, cachèrent leur mort pour éterniser leur nom.

On remarque quelque affinité entre les Hébreux et les

premiers Romains, entre Moïse et Numa. Les fondemens de Rome et de Jérusalem sont abreuvés de sang humain; les deux peuples sont dévoués au pillage, au meurtre; Moïse et Numa tiennent leurs regards fixés dans le ciel, et de là ils font descendre des lois pour civiliser des barbares.

Numa élève des autels, institue des danses, des jours de solennité, des sacrifices; il opère des prodiges. Moïse donne une religion aux Hébreux, règle les fêtes, les victimes pour les sacrifices; il opère des miracles : l'un et l'autre font descendre le feu du ciel. Numa a des révélations célestes; Moïse parle à Jéhovah.

L'un et l'autre élèvent la tête entre les Dieux, pour tenir les hommes à leurs pieds.

L'un et l'autre donnent une loi orale : les vérités ne devaient être écrites ni connues du peuple.

Numa disparaît d'entre les Romains, Moïse d'entre les Juifs.

Chez plus d'un peuple, les Souverains-Pontifes, attaqués de maladies dangereuses, recouraient au suicide ou recevaient secrètement la mort de la main d'un affidé, pour ne pas être soumis comme le vulgaire à cette fatalité de notre nature. Cet usage se trouve même chez des sauvages. (Avazzi, *Relation de l'Éthiopie;* Bosman, *Voyage en Guinée*, et autres.)

Dans le fait, lorsque Moïse disparut, le peuple d'Israël le crut transporté au sein de la céleste gloire; néanmoins, dans la Bible, il y a quelque variante sur

ce fait. On lit dans l'*Épître catholique de Judas*, apôtre, *ch.* 9, que le Diable et Michel l'archange se disputaient son corps. Il paraît qu'on doit prendre ce texte dans le sens allégorique, pour la *destruction* et la *régénération*, et pour le conflit éternel de la nature entre la mort et la vie; la Bible est remplie de ces doctrines mystiques, comme aussi les *Evangiles*, les *Epîtres* et l'*Apocalypse*.

L'Ecriture-Sainte donne de grandes louanges à Moïse pour s'être instruit dans toute la sagesse des Egyptiens. (*Actes des Apôtres*, *ch.* VII, *v.* 22.)

Si les Juifs étaient méprisés chez les différens peuples où ils se trouvaient, il n'en était pas de même de leur législateur qui était regardé avec estime. Tacite, *Hist. liv.* 5, *ch.* 3, le peint comme un homme qui savait profiter des occasions que le hasard lui offrait pour parvenir à ses fins. Diodore, *liv.* 1, *sect.* 2, met Moïse au rang des illustres législateurs.

Moïse se trouve commémoré dans plusieurs rites et grades maçon.·., dans celui de Swedembourg, dans celui de St.-Martin, dans l'ancien et le nouveau rite anglais, dans celui des Élus Coëns, chez lesquels le décors des Vénérables est relatif à Moïse, comme dans le degré du Serpent d'Airain, dans celui de Chef du Tabernacle, et autres.

Cagliostro, dans sa Haute Maçon.·. égyptienne, s'étaie de Moïse en le créant son prototype. Les Vénérables devaient être habillés en costume sacerdotal de la religion mosaïque. Dans ce rite, lors de l'admission à la

maîtrise, ou dans la consécration d'une Loge, Moïse était évoqué et consulté avec les anges et les bons génies; Moïse devait toujours paraître dans un nuage bleu, et déclarer au *Pupille* ou à la *Colombe* (1), que les travaux étaient agréables au Grand-Architecte de l'Univers.

Dans leurs premiers mystères, les prêtres et les Lévites avaient adopté les emblèmes apportés d'Egypte (2) et gardés en partie dans le Tabernacle avec l'Arche; observons que cette Arche renfermait les Tables de la Loi (3) et la *Verge d'Aaron*. Par-là, ils voulaient indiquer à la postérité que le pouvoir des prêtres devait marcher avant tout et devait être au moins aussi sacré que la Loi de Dieu. Voilà le type de la domination que les prêtres, dans tous les temps et dans tous les pays,

(1) C'étaient des enfans mâles ou femelles, dont Cagliostro se servait pour rendre ses oracles, et faire ses évocations. Le *Pupille* était un jeune garçon pour les assemblées d'hommes, et la *Colombe*, une jeune fille pour les assemblées de sœurs.

(2) La généralité de ces emblèmes est conservée dans la Mac.·.

(3) Les commandemens de la Loi de Dieu sont dans le fait les préceptes du culte de Dieu, unis à ceux de la Loi naturelle : on peut les regarder comme communs à tous les hommes, si peu policés et de quelque croyance qu'ils soient. Leur universalité et leur sainteté firent qu'en Amérique, les Vénérables, instruits dans toute la science maç.·., ont renfermé dans le degré de la Royale Arche les instructions les plus savantes, l'ayant même établi chez plusieurs le *nec plus ultra* de leurs ordres. Comme la tolérance est la devise des Américains, on peut assurer qu'ils ne se ligueront pas pour faire la conquête de l'Arche, qui se conserve à Rome.

ont cherché à établir, soit par la force, soit par la ruse. Voilà la cause de la vénération profonde que ces prêtres de Rome cherchent à inspirer pour la Bible et pour tout ce qu'elle contient, quoique dès-à-présent la plus grande partie en soit rejetée par les Talmudistes. Ce ne sont pas les préceptes de la Loi qu'ils mettent au grand jour; ce sont les droits que Moïse leur donna gratuitement, sans consulter la volonté ou l'intérêt du peuple. Ce livre, qu'on ose à tout instant citer, est, disent les prêtres, le seul qu'on devrait conserver sur la terre; le calife Omar en disait autant de l'Alcoran.

Les prêtres israélites, comme les prêtres de Rome, firent et font un corps à part dans la société et dans l'Etat. Il est isolé, « *il se croit établi lui-même pour* » *gouverner les peuples par les maximes qu'il puise* » *continuellement dans ce livre.* » Pour maintenir son pouvoir, ni les Rois de la terre, ni leurs familles ne doivent être épargnés; et pour s'en convaincre, on doit seulement lire la bénédiction remarquable que Moïse donna avant sa mort aux prêtres et à la tribu de Lévi. (*Deutéronome*, XXXII, *ch.* 42. XXXIII.) Ce document doit mettre en garde pour leur propre sûreté tous les Princes de l'Univers.

Cette bénédiction est particulièrement adressée par Moïse à ces prêtres et Lévites féroces, jaloux et avides de pouvoirs, qui mirent à mort tous ceux qu'ils rencontrèrent après l'adoration du Veau-d'Or, permise et même ordonnée par Aaron leur Grand-Prêtre, qui avait

été sacré par Moïse pour diriger les croyances d'Israël.

Pendant ce massacre, les prêtres et les Lévites, en égorgeant leurs pères et mères, leur disaient : « *Nous ne* » *vous connaissons pas* » ; et à leurs frères : « *Nous ne* » *savons pas qui vous êtes.* » Ils tiennent à leurs enfans le même langage. Moïse, applaudissant à cette action qui brisait les liens les plus sacrés, les cita comme les modèles des prêtres ; il dit, en parlant d'eux : « Ce sont » ceux-là, Seigneur, qui offriront l'encens aux jours de » votre fureur, et brûleront l'holocauste sur votre autel. » Bénissez leur force, ô mon Dieu, et recevez les vœux » de leurs mains. *Chargez à dos leurs ennemis ; que ceux* » *qui les haïssent tombent sans se pouvoir relever.* »

Voilà l'origine de certaines maximes qu'on trouve dans le Nouveau-Testament, et qui ont servi de base aux sermens des initiations des premiers Chrétiens et des jésuites, comme on le verra en temps et lieu.

Voltaire, qu'on ne saurait assez citer, dit à ces propos, vol. 35, pag. 342, édition de Bâle :

« Ouvrez vos yeux et vos cœurs, magistrats, hommes » d'état, princes, monarques; considérez qu'il n'existe » aucun royaume en Europe où les Rois n'aient pas été » persécutés par des prêtres. On vous dit que ces temps » sont passés, et qu'ils ne reviendront plus. Hélas ! ils » reviendront demain, si vous bannissez la tolérance » aujourd'hui, et vous en serez les victimes, comme » tant de vos ancêtres l'ont été. »

CHAPITRE VI.

Les institutions théocratiques de Moïse sont conservées jusqu'à Samuël, Souverain-Pontife, qui s'opposa avec les prêtres juifs à la nomination d'un Roi pour gouverner les Israélites.— Les augures usités chez les Juifs. — Samuël fait élire, par le sort, Saül pour Roi des Israélites ; ce dernier ne répond ni à ses vues ni à celles du peuple. — Samuël substitue à Saül, David pour Roi. — David s'empare de Jérusalem, prépare la civilisation des Israélites ; Salomon lui succède ; il bâtît et orna le Temple saint.— Dotation des prêtres. Salomon est commémoré dans les mystères maçonn.·. — Le Serpent, emblème juif. — Les Lévites l'emploient pour faire de l'argent et donner de faux oracles. Ce symbole conservé dans la Maçon.·. — Oracle du Saint-Esprit introduit par les prêtres israélites. — Observations sur la nature du culte des premiers Rois d'Israël et de Juda. — Les successeurs de Salomon divisent le royaume en Juda et Israël ; ils causent la ruine des Juifs.

Les dogmes, mystères et institutions de Moïse se conservèrent jusqu'au temps de Samuël, qui fut le dernier Grand-Pontife et Roi. A cette époque, dit la Bible, quelqu'intrigant de la tribu de Juda, qui se trouvait mécontent des menées des fils de Samuël (*prêtres très-corrompus*), suscita le peuple contre le régime des Anciens.

Les révoltés demandèrent à Samuël qu'il leur sacrât un Roi pour chef de la nation israélite ; car ils voulaient renverser le gouvernement théocratique. Ils deman-

dèrent même qu'on établît le droit de succéder dans la royauté, ainsi qu'en agissaient les grands empires (1), en déléguant le choix à Samuël même.

Les prêtres et Lévites, conservateurs du dogme, des lois civiles et religieuses, des sciences et de tout pouvoir, et qui s'étaient toujours trouvés à la tête du gouvernement, firent envisager les maux qui suivraient cette réforme, qui n'était, selon eux, ni analogue aux connaissances des Israélites, ni praticable à cause de la petitesse et de la pauvreté de leur pays aride et montagneux; il aurait été, disaient-ils, impossible de fournir les impôts nécessaires à un tel régime, dans une région dépourvue de commerce, d'industrie et d'agriculture.

Ces prêtres s'efforcèrent de persuader aux Juifs que les peuples voisins étaient, par le gouvernement que l'on réclamait, en butte à toute espèce d'arbitraire, et par-là privés des droits et libertés civiles dont le peuple hébreu jouissait; ils prophétisèrent les maux auxquels sa postérité serait exposée. Samuël, au 1.er *liv. des Rois*, prédit que le gouvernement des Rois sera *dur*.

On peut remarquer avec quel dépit les prêtres envisageaient ce mouvement populaire et cette insurrection; combien ils devaient regretter que l'on brisât la Verge d'Aaron, qui avait fleuri dans leurs mains depuis

(1) Lors de l'élection d'un Roi chez ces puissances, pour parvenir au trône, il devait être initié, fût-il même de la caste des militaires.

tant de générations, et qui leur avait valu tant de respect et de puissance !

Dans le premier livre de *Samuël, au ch.* VIII, § 7, Samuël parle au peuple israélite ; il lui annonce qu'il allait lui répéter les paroles que le grand Jéhovah lui avait ordonné d'apporter de sa part aux Hébreux qui demandaient un Roi : « Obéis à la voix du peuple en » tout ce qu'il te dira, car ce n'est pas toi (*Samuël et* » *les Sacrificateurs*) qu'il regrette, mais moi (*Jéhovah*), » afin que je ne règne pas sur lui. » Et au *v.* 11, Samuël poursuit, parlant toujours au nom de l'Eternel : « Voilà » la manière avec laquelle vous traitera le Roi qui ré- » gnera sur vous : il prendra vos fils, il en fera des » cochers et des palfreniers, les fera travailler à la terre » et moissonner pour son compte ; il en fera des soldats ; » il prendra vos filles, il en fera des parfumeuses, etc. » Il prendra vos champs, vos vignes, vos oliviers, il » les donnera à ses serviteurs ; il prendra vos serviteurs, » l'élite de votre jeunesse, et vos animaux, il les em- » ployera à ses œuvres ; il dîmera vos troupeaux et vos » esclaves. Après tant de désastres, vous crierez au Sei- » gneur ; mais il ne vous écoutera pas ce jour-là. »

Comme le peuple persistait dans ses projets, Samuël recourut à d'autres expédiens.

Nous lisons dans la Bible qu'Abraham (qui fut en Egypte), Moïse, Samuël, Salomon et autres purent faire descendre le feu du ciel ; on y lit même que Moïse

et Samuël faisaient tonner et éclater la foudre. Les prêtres de tout temps furent très-actifs à employer tous les moyens pour se faire révérer et craindre par la multitude.

A Rome et à Delphes, on rallumait tous les ans le feu sacré avec les rayons du soleil, qu'on faisait tomber sur du bois très-sec ou du jonc, par le moyen d'un vase de bronze de forme triangulaire; on ignore aujourd'hui comment on s'en servait.

Tout le monde connaît le miroir ardent d'Archimède; on a perdu le secret de le reproduire, mais le souvenir s'en conserve. En général, on croit la chose impossible; néanmoins, dans le dernier siècle, Kircher essaya d'unir le feu de cinq miroirs plats, et trouva que si l'on augmentait le nombre des foyers, l'activité en serait plus grande; Buffon, après lui, réunit par la réflection les rayons solaires de 168 miroirs; il enflamma du bois à deux cents pas, fondit du plomb à cent cinquante, et de l'argent à cinquante. Les Anciens devaient connaître le phosphore; car les Vestales allumaient le feu sans l'aide d'aucun instrument.

Pline nous indique, *liv.* II, *ch.* LIII, que les prêtres étrusques, moyennant certaines cérémonies et prières, pouvaient forcer la foudre et obtenir qu'elle tombât; il dit que ces opérations étaient cachées sous le voile du mystère. Pline ignorait ce que Presteroon nous a prouvé, que les Anciens connaissaient l'électricité. Dans son ouvrage, page 658, édition de Thomas Gale, il rapporte un fait

de Ctesias, qui, par un fer fiché en terre, détournait la foudre.

Quelques traces de cette science des prêtres étrusques se sont conservées de nos jours. Le P. Costa, de l'ordre de l'Oratoire, dans sa *Minéralogie*, page 71, édition in-4.°, rappelle un fait qu'il a vu à Duino, château sur le bord de l'Adriatique, dans le Frioul : il y avait de temps immémorial, sur une espèce de bastion, une pique plantée verticalement, la pointe en haut ; à l'approche d'un mauvais temps qui menaçait d'orage, un des habitans du château la touchait avec une hallebarde en fer, et lorsqu'il en sortait par le frottement des étincelles, ou que la pointe jetait une espèce de gerbe lumineuse, cet homme sonnait une cloche pour avertir les campagnards et les pêcheurs qui étaient en vue, qu'il y avait menace d'orage.

La preuve que les prêtres égyptiens connaissaient l'art de tirer du feu du soleil, nous est fournie par un monument inséré dans les OEuvres de Montfaucon. Un prêtre, devant un bûcher placé sur un autel, porte le bout du doigt à un rayon du soleil, comme pour en tirer le feu qui le devait allumer.

Une des sciences les plus cultivées par les prêtres et les Rois anciens, était celle des augures par l'astronomie, par la physique, par la cabale, par le chant et le vol des oiseaux, etc. Dans l'*Histoire universelle* de Calmet, tome I, page 110, on lit que Protée, roi d'Egypte, avait

une connaissance parfaite des vents, qu'il prédisait leurs commencemens, leurs progrès, leur fin et leur retour, parce qu'étant grand astronome, il découvrait, par les lumières de son art, les changemens de l'atmosphère et l'arrivée des météores. Par ce même moyen, les prêtres (1) israélites, qui devaient posséder, d'après les institutions mosaïques, la physique, l'astronomie et la divination, pouvaient prédire, à quelques heures près, la pluie et le beau temps; aussi mirent-ils ces connaissances en usage pour en imposer à leur peuple, qu'ils laissaient croupir dans l'ignorance.

On lit dans *Samuël, ch.* XII, *v.* 17 et suivans, qu'après que Samuël eût *crié* à l'Eternel, il « fit tonner et » pleuvoir, et tout le peuple craignit fort l'Eternel et » Samuël. »

(1) Les Augures de l'ancienne Rome étaient *élus*, ce qui fait voir que l'art, ou la faculté de prédire, n'était pas une inspiration divine, mais une science qu'on acquérait.

Les Aruspices de Rome étaient envoyés en Etrurie, pour y étudier cet art. Le commerce maritime des Etrusques les avait mis en rapport avec les Phéniciens et les Egyptiens, et autres peuples d'Orient; ce qui fit qu'ils rapportèrent chez eux une partie des mystères orientaux, et le goût pour les beaux-arts, qui fleurissaient en Egypte et en Phénicie, ainsi qu'il est prouvé par une quantité de monumens et de restes de l'ancienne civilisation de cette partie d'Italie, que les Médicis surent recueillir et dont ils enrichirent leur Musée.

On observe, dans des médailles et monumens anciens, que les Augures romains portaient un bâton recourbé par en haut, comme les crosses des évêques chrétiens, qu'ils appelaient *Linius*.

Le culte du moteur éternel doit être aussi pur, aussi noble que lui-même. Si Samuël le connaissait réellement, il l'outrageait, en se servant de ses lumières pour tromper les Hébreux, à l'aide d'un enthousiasme factice, et en annonçant que Dieu même agissait selon ses vues; de telles impostures obscurcissent la grandeur des perfections de Dieu, la font méconnaître, et les livres qui débitent de tels mensonges doivent être regardés avec le plus profond mépris. Samuël a voulu faire croire que les Grands-Prêtres avaient commerce avec l'Eternel; il en imposa au peuple, en voulant lui persuader que les élémens obéissaient à ses ordres, à ses prestiges et à ses intérêts.

Mais le peuple israélite, prévenu par les chefs de la révolte, que Samuël et les prêtres ne parlaient que dans leurs intérêts, n'écouta point leurs raisonnemens, et ne s'effraya plus de leurs prodiges. Samuël, en sa qualité de grand-prêtre, fut obligé de sacrer Roi Saül, le plus beau, le plus robuste de sa nation, qui bientôt ne répondit pas aux espérances que le peuple avait conçues, ni à celles de Samuël qui l'avait nommé.

Ce dernier, pour conserver le pouvoir théocratique dans la personne de son *élu*, chercha un homme peu considéré pour en disposer plus facilement; aussi l'élite de la nation témoigna-t-elle son mécontentement de cette élection, quoique Samuël aie voulu faire croire que le sort l'avait indiqué. *Rois* I, *v.* 9, 10, 20, 27 *et suivans.*

Saül était persuadé que la suprématie du sacerdoce devait être unie à la couronne, car il se voyait le représentant des anciens patriarches qui avaient été sacrificateurs et gouverneurs des Israélites. Ainsi, un an après son élévation (voyez *ch.* XIII, *v.* 11 *du* I.er *liv. de Samuël et suivans*), se trouvant à la tête de son armée, prêt à livrer bataille aux Philistins, dans l'absence alors de Samuël, « il offrit à Dieu des holocaustes » et des sacrifices, pour la prospérité de ses entreprises. » Samuël arrive après le sacrifice ; et quoique l'œuvre de Saül soit une œuvre de piété, Samuël l'accable de reproches, et lui annonce qu'à cause de cette faute, Dieu avait cherché un autre Roi d'une autre race et selon son cœur. De là vient *l'adage* de Rome : *Melior est obedientia quam victima.* « Obéir aux prêtres est plus » agréable à la Divinité, que le culte de Dieu même. »

Samuël (comme il est écrit au I.er *liv. des Rois*, *v.* 15 *et* 22, *et au* XVI), dit à Saül : « Parce que tu n'as pas » obéi, tu ne seras pas long-temps Roi. » C'est en vain que Saül s'humilie, Dieu a déclaré à son prophète qu'il se *repent* de l'avoir *élu*, et lui ordonne, en parlant à Samuël, d'en élire un autre. Aujourd'hui, si la théocratie parvient à s'emparer du pouvoir suprême chez le peuple qui a le plus brillé à la fin du 18.e siècle, elle adoptera le même langage que celui du Grand-Prêtre juif, qu'il disait lui avoir été transmis par la divine Providence.

Il paraît que les chagrins que Saül éprouva dans ce combat de suprématie au pontificat, troublèrent sa raison. L'Ecriture le peint ensuite comme étant la proie d'un esprit malin. Saül, ambitieux, inquiété par le sacerdoce avec lequel il ne voulait pas partager son pouvoir, termina sa vie par un suicide.

Chez les Grecs, à cette époque, les Rois et les chefs des peuples faisaient les sacrifices. Homère, dans ses *Cérémonies religieuses*, ne nomme jamais les prêtres; les Rois sont même les devins et les augures; la royauté et le sacerdoce se confondent.

Dès que des sociétes humaines ont admis qu'il fallait des intermédiaires pour communiquer avec leurs Divinités respectives, ces rusés médiateurs, dans toutes les différentes religions, se sont élevés et établis en castes privilégiées, comme s'ils étaient des favoris exclusifs des cieux; ils ont empiété par là sur le pouvoir civil, et établi la toute-puissance théocratique.

Dès-lors, le pouvoir civil par eux appelé temporel, n'a plus été qu'un fantôme, que des ressorts cachés dans le sacerdoce faisaient mouvoir; toutes les fois que ce simulacre de pouvoir voulût lutter contre le sacerdoce, il a été détruit par lui. Les Rois hébreux, les Rajaks indiens, choisis par les Dieux ou par les prêtres, tenant leurs droits de la bonté de ces Dieux et de leurs interprêtes privilégiés, ne furent que l'ombre de l'autorité publique.

David succéda à Saül par la toute-puissance de Samuël;

élu Roi par la tribu de Juda, les autres tribus d'Israël se révoltèrent contre lui, mais il les battit. Il s'empara ensuite de Jérusalem, qui appartenait aux Jébuséens, et y établit le siége de son gouvernement. On pourrait observer que David abusa de son pouvoir; que son règne fut souillé par des adultères et des assassinats; malgré de tels aveux faits par la Bible, elle nous le montre pour un Roi dévot, qui releva la religion et le sacerdoce, que Saül avait avili. David se repentant de ses erreurs, composa les sept psaumes pénitentiels, exemple édifiant pour un Roi; il prépara les matériaux nécessaires à ses successeurs pour civiliser les Israélites, et pour construire le *Temple saint;* étant avancé en âge et avant sa mort, il désigna pour son successeur Salomon, fils chéri qu'il avait eu de Bethsabée. Remarquons, en passant, que ce Roi laissa, au dire des Juifs, quatre cents enfans.

Salomon est regardé comme le plus sage, le plus juste, le plus puissant des Rois israélites.

Pour se conformer au goût, au luxe et à la grandeur asiatique, il eut sept cents femmes, dont la première était fille d'un Pharaon, roi d'Egypte; et de plus, trois cents concubines, comme on le voit au *liv.* III *des Rois, ch.* 3. On nous le représente comme un philosophe très-sage, un juge très-éclairé, un prince très-politique, qui sut amasser des richesses immenses; il bâtit le Temple de Jérusalem l'an 3000 après la création du Monde de l'ère juive; selon les usages des

Egyptiens, il l'orna de vases sacrés, qu'il fit travailler par Hiram, fils d'Ur.

Par l'Ecriture, Salomon donna le plan du Temple consacré à l'Eternel : il traça lui-même l'autel et le sanctuaire, il ordonna à Hiram de l'orienter et d'y faire peindre le Soleil, la Lune, les astres et les élémens. Des deux colonnes qu'il fit élever à l'entrée du porche du Temple, l'une fut consacrée aux Vents, l'autre au Feu. Les anciennes Eglises chrétiennes en Italie ont leurs voûtes ornées des constellations célestes, des signes du Zodiaque (1) et des élémens, comme si elles fussent consacrées au Soleil et à l'Astronomie, malgré l'apparente légende de Jésus.

Le Temple de Salomon était orné de pommes de grenade et de fleurs de lis. L'union de ces deux symboles a toujours signifié amitié pure ou société innocente. Le lis, qui appartenait à Vénus-Uranie, et le lotus d'Isis, furent transportés à la Vierge mère par les prêtres chrétiens, pour indiquer la candeur avec laquelle on devait se présenter dans ses Temples.

La grenade est aussi célébrée dans les anciens mystères. Cérès-Elusine en a mangé *sept* grains en allant chercher Sérapis. *Ovid.*, *Métam.* v. Des grenades ornent aussi les Temples maçonniques.

(1) On voit ces mêmes ornemens en Allemagne ; et l'Eglise de Notre-Dame, à Paris, a un Zodiaque sculpté sur un de ses portails.

Salomon prodigua ses trésors aux prêtres : il leur accorda des immunités et une autorité secondaire, en leur prescrivant de s'occuper de l'instruction publique, de la conservation des mystères, de l'étude des sciences indiquées par Moïse. Il rendit aussi quelques lois en faveur du peuple, et tâcha de le rendre heureux. On remarque en lui de la tolérance en fait de religion : il sacrifiait à plusieurs Divinités.

Après sa mort, il y a toute apparence que les prêtres d'Israël, en reconnaissance de ses bienfaits, firent son apothéose, et lui donnèrent la présidence allégorique dans leurs mystères, ce qui fut adopté depuis par tous les rites maçonniques.

On doit remarquer que l'établissement des Rois chez les Juifs augmenta la corruption des prêtres et des sacrificateurs, dont les revenus étaient diminués. Cette assertion est fondée sur la Bible, qui (*liv.* IV *des Rois, ch.* 18) nous fait connaître que Moïse, parmi les emblèmes qu'il emprunta des Egyptiens, avait adopté le *Serpent;* que les prêtres, dans leurs hiéroglyphes, le représentaient en cercle unissant la queue à la tête, voulant par là exprimer la succession éternelle des êtres, ou la Divinité éternelle qui embrasse le passé, le présent et le futur.

Nos anciens Frères ont toujours cherché d'unir ces anciens emblèmes égyptiens-juifs aux nouveaux du Christ, comme l'ancienne doctrine égyptienne juive à la chré-

tienne. Un ancien degré *cabaliste* avait adopté l'emblème tel que nous le donnons ici, pour exprimer le Dieu éternel égyptien SÉRAPIS, et le Dieu des Chrétiens comme il est dans l'Apocalypse, avec l'inscription de Jean, *Ego sum Alpha et Omega*. Dans plusieurs rites maçonniques, on a adopté l'Union des Tables de la Loi ancienne avec celle de grâce de Jésus-Christ. (Voyez *Planche* I.re, *n.*° 11.)

Ce fut devant ce symbole du Serpent égyptien que Moïse ordonna que les Israélites adresseraient leurs prières à l'Eternel, pour être délivrés des Serpens qui les détruisaient dans le désert. Lors des premiers Rois, cet emblême devînt pour les Lévites un objet de trafic, et pour le peuple un objet d'idolâtrie. Les Lévites firent croire que ce Serpent rendait des oracles, et par cette raison ils lui donnèrent le nom de *Nechusekthan*, qui signifie Serpent de bronze qui rend des oracles. Ce mot se trouve dans un de nos degrés, comme tous les mots hébreux que nous citons.

La cupidité des Lévites ayant été poussée trop loin, le Serpent de bronze perdit peu à peu de son crédit, et l'imposture ayant été tout-à-fait découverte avec le temps, Ezéchias, roi de Juda, le fit mettre en pièces.

Du vivant de Salomon, lorsque les oracles du Serpent de bronze, multipliés et faciles à obtenir, perdirent une partie de leur célébrité, les prêtres et les Lévites cherchèrent à les remplacer par d'autres, soit pour leur propre intérêt, soit pour affermir la puissance de ce Roi.

Lors de la dédicace du temple, les Lévites firent croire au peuple que *l'Esprit saint*, qu'ils nommaient *Schekinah*, était descendu du ciel, et s'était fixé sur le propitiatoire entre les ailes des chérubins, où ils lui firent rendre des oracles pendant quatorze ans.

De ce fait on tire la conséquence que les Juifs, avant le dogme de la Trinité, vénéraient déjà le Dieu *St.-Esprit*.

Dans la suite, l'Esprit saint disparut par l'infidélité des Lévites, qui, avec Salomon, s'étaient adonnés à d'autres cultes, et avaient offert leur encens à des Dieux étrangers.

Cette faiblesse de Salomon se trouve commémorée dans les instructions et cérémonies d'un haut grade, où on rappelle à l'acolyte que Salomon, enorgueilli de sa grandeur, fut, par cette raison, abandonné un instant de la Divinité ; et comme il n'était qu'un mortel, quoiqu'il fût le plus grand des Rois, il eut la faiblesse de *sacrifier* aux idoles profanes, et par là perdit la communication qu'il avait par l'*Urim* et le *Thumin*.

L'Urim et le Thumin étaient des figures hiéroglyphiques et mystérieuses, prises des Egyptiens, représentant les symboles de la *Vérité* et de la *Justice* ; elles se trouvaient cachées et renfermées dans le *Rational*, duquel était orné l'*Ephod* du Grand-Prêtre. Ces signes sont perdus ; on ne les connaît plus de nos jours ; selon la tradition biblique, ces figures servaient à celui qui les portait pour découvrir, par une lumière surnaturelle, les choses cachées et futures. *Lévit.* XXI, *v.* 17–18.

M. Heeren, *de Ideis* II, 614, dit, après Diodore, que les Grands-Prêtres juifs portaient, pendue au col comme une décoration, l'image de la *Vérité*, à laquelle on supposait, comme à un talisman, le moyen de savoir l'avenir et de le deviner. Les deux mots *Urim* et *Thumin* se trouvent dans le degré du *Maît.·. Elu* d'un tel rite. Les Vénérables et très-sages Maîtres expliquent cette légende aux récipiendaires d'un rang élevé, pour leur rappeler qu'ils doivent toujours se laisser guider par la vertu, la raison, l'honneur, et ne jamais s'adonner à une vie efféminée ou à une superstition ridicule.

Nous conservons ce souvenir dans le degré du *Serpent d'Airain*; et dans le *Sub.·. Eco.·.*, le Grand-Pontife de la Jérusalem céleste écrase les trois têtes du Serpent mystérieux, emblèmes de la superstition, de l'avarice et du despotisme; hydre qui, jadis, ravagea la terre, étouffa toute lumière, répandant ses ténèbres. Dans certain rite, cette allégorie est aussi appliquée à la régénération de la Maçonnerie.

Les critiques prétendent trouver dans l'adoration du Serpent, introduite par Moïse, celle du Soleil de Sérapis, de cet astre de lumière qui donne la vie et la santé à tous les êtres.

L'allégorie que présente cet emblème est loin d'être absurde. Le législateur n'aurait-il pas ordonné l'adoration de Dieu dans le plus vil et le plus rampant des animaux, pour rappeler à l'homme qu'il n'est qu'un

être infiniment misérable vis-à-vis du Dieu créateur, du Grand-Ouvrier, du Grand-Architecte de l'Univers? Nous aurons encore occasion de parler de cet emblème.

Si nous parcourons la Bible, on y remarque avec étonnement que des trois premiers Rois des Israélites, deux seulement suivent le théisme. Salomon courbât son front devant les idoles auxquelles il éleva plusieurs autels. Le royaume, après avoir été divisé sous les successeurs de Salomon, de vingt Rois qui régnèrent sur Juda, quatorze se livrent à l'idolâtrie; de vingt-trois qui règnent sur Israël, dix-neuf sont idolâtres. Moïse même fait fondre le Serpent d'Airain. Aaron, le premier Grand-Prêtre des Juifs, élève le Veau-d'Or, les Juifs l'adorent; par la suite, Israël remplace par deux Veaux-d'Or le Bœuf Apis; il n'y a que quelques fidèles qui vont secrètement adorer le Dieu de Moïse dans le Temple de Jérusalem. Gédéon voue à ce Temple des ornemens idolâtriques qu'il avait fait avec les dépouilles des ennemis, et les Juifs en font l'objet de leur culte. (Voyez *Paral.*, XII, 1, XV, 16, II, 24, 18, 25, 14, 23. *Rois*, XV, 13, IV, 18, 4, IV, XXI 27, IV 20. *Juges*, XVIII 7, IV, 1.)

Chacun sait que la belle Rachel portait avec elle ses idoles, comme toutes les nations nomades. Observons aussi que Michas fit des idoles sans que le Dieu des Hébreux se fâcha.

Il est facile de concevoir, par toutes ces citations, que le peuple et les Rois d'Israël étaient enclins à l'ido-

lâtrie; ils voient sa chute avec douleur et son retour avec joie. Les Juifs suivent le théisme avec Moïse, lorsqu'ils sont captifs; lorsqu'ils sont devenus libres, ils courent aux pieds des idoles, et adorent des emblèmes astronomiques.

Après la mort de Salomon, les Israélites se divisèrent en deux royaumes, celui de Juda et d'Israël; mais leurs Rois furent loin de ressembler à David et à Salomon; car, dans les *Chroniques* II, *ch.* X, *v.* 1-14, on lit que Roboam, fils de Salomon, sollicité par le peuple pour alléger le fardeau que son père lui avait imposé, répond : « Si mon père a mis sur vous un joug pesant, moi je » rendrai votre joug encore plus pesant »; et dans les mêmes *Chroniques* et *ch.*, on lit que Sisak, roi d'Egypte, cinq ans après Salomon, fit la guerre à Roboam, s'empara de Jérusalem, et emporta les trésors du temple.

Dans la suite, les Sacrificateurs, les prêtres, les Lévites et le peuple furent soumis à des Rois méchans, qui ne suivaient d'autres constitutions et statuts que leurs passions et volontés absolues; ils ôtèrent aux prêtres le reste de leurs priviléges, embrassant même des dogmes étrangers; ils s'adonnèrent aussi à toutes les violences et à tous les genres d'ambition, établissant un gouvernement militaire, en opposition au caractère national; enfin, ne pouvant plus alimenter leurs vices par les seules déprédations faites sur leurs sujets, ils furent obligés de faire des invasions chez leurs voisins où ils mettaient tout au pillage.

Cette conduite appela contre les Hébreux, les Assyriens et les Babyloniens. Les trônes de Juda et d'Israël furent renversés, Jérusalem et le Temple saint détruits, et le peuple conduit esclave à Babylone.

Qu'il nous soit permis ici de faire quelques observations sur le mot *Babylone*, en suivant l'opinion de l'auteur du poème *la Maçonnerie*. Son vrai nom est *Ba-bel*, qui a la même étymologie que *Bel-bek* ou *Bal-bek*, et vient de בעל, ou בל soleil et ב radical de tous les mots orientaux qui signifient maison ou demeure.

Byblios, Héliopolis, Cusco, en Amérique, avaient le même sens que Babel; toutes ces villes étaient consacrées au Soleil. Les anciens peuples, éloignés de la participation aux mystères, firent du Soleil un homme par les symboles qu'ils lui consacrèrent, et par les allégories qu'ils croyaient lui être personnelles. C'est ainsi que Belus, qui n'est que le Soleil, a pu figurer dans la chronologie des Assyriens, Ménès dans celle des Egyptiens, et Minos dans celle des Crétois. Ce qui contribua d'autant plus à maintenir les peuples dans l'erreur, c'est qu'à partir des âges héroïques, leurs anciens Rois prétendaient descendre de ces Divinités.

CHAPITRE VII.

Nouveaux mystères et emblèmes introduits chez les Lévites pendant la captivité de Babylone. — Légende de Salomon et d'Hiram. — Fête de la parole innominable. — Pâque conservée. — Mystères juifs expliqués par les symboles pratiqués dans la Maçonnerie. — Vision d'Amos. — La Bible explique les épreuves de l'initiation juive. — La Bible est écrite du temps de l'esclavage de Babylone. — Priviléges anciens des Lévites. — Initiation lévitique, son premier ordre. — Le Soleil, base des mystères anciens. — Mort et résurrection d'Hiram, analogues aux solstices et aux équinoxes. — Sainteté de la parole innominable. — Hiram, allégorie du bon principe; ses assassins du mauvais. — Institution de l'emblème de l'Acacia. Usage de cette branche mystérieuses chez les anciens. — Pourquoi les Lévites dûrent choisir Hiram pour le symbole du Soleil; explication de cette allégorie dans différens rites maçonniques. — Pierre cubique et pierre angulaire.

Tout porte à croire que les Sacrificateurs et les Lévites, lors de leur esclavage en Babylone, tout en conservant les anciens mystères et dogmes apportés d'Egypte par Moïse, voulurent transmettre à la postérité les sentences de Samuël, leur deuil, et l'espoir qu'ils avaient d'une future rédemption. A cette fin ils instituèrent des nouveaux mystères, qu'ils réunirent à ceux qu'ils pratiquaient, en se proposant particulièrement de cultiver les sciences que Moïse et Salomon leur avaient

prescrites, convaincus que c'était le seul moyen de pouvoir se remettre à la tête de leur gouvernement, une fois qu'ils auraient eu le bonheur d'être libres et de rentrer dans leur pays.

Ils choisirent donc un sujet et des emblèmes analogues à ces nouveaux mystères, afin qu'ils pussent leur servir de commémoration de leurs libertés et de leurs biens perdus par l'institution des Rois, qui causèrent leurs malheurs et leur esclavage; ils se proposèrent dans ces nouveaux travaux la réédification mystique du Temple de Salomon.

Aux anciens emblèmes apportés de l'Egypte, ils en ajoutèrent de nouveaux; ils établirent pour les premiers grades que les apprentifs ou les nouveaux initiés devaient dégrossir et ébaucher les pierres brutes avec des marteaux, comme en agissaient les Egyptiens; ce quon déduira par le document qui existait dans le cabinet du père Albert que Montfaucon indique être une prêtresse égyptienne, et que nous croyons être une Isis, soutenant sur ses genoux, comme si elle tenait un enfant, la pierre brute à dégrossir. (Voyez la *planc.* II, n.° 10.)

Quelques écrivains pensent que les marteaux qui, dans nos travaux, s'appellent maillets, rappellent le marteau de métal dont se servaient les Grands-Sacrificateurs pour frapper la victime; d'autres croient qu'ils représentent cette croix baphométique tronquée des Gnosticiens, cette clef tautique et cruciforme qu'on découvre dans

les symboles égyptiens, que les divinités portaient; au bout de ces croix, on y avait attaché un anneau par lequel les personnages des hiéroglyphes la tenaient. (V. *la Table Isiaque*, *planche* III). Ce signe indiquait leur immortalité; on le verra ci-après. Comme tout devait se rapporter à la réédification du Temple, on dût établir, pour être élevé à un ordre supérieur, le passage de l'équerre à l'aplomb, que nous conservons aussi dans le grade de compagnonnage. L'astronomie devait toujours représenter allégoriquement tous les mystères; aussi Hiram, qui était la figure du Soleil et de l'Architecte, devait, comme le Soleil, mourir et ressusciter, ce qui devint le sujet des ordres supérieurs au compagnonnage. Aux anciennes épreuves de passer par les élémens, ils ajoutèrent des cérémonies pour rappeler qu'eux seuls avaient le droit exclusif de faire les sacrifices; ainsi, ils préparaient le néophyte comme une victime, à l'instar des Egyptiens; ce qui se pratique également dans notre institution.

Ces nouveaux mystères, cérémonies et emblèmes devaient rappeler l'époque la plus brillante de la nation juive, celle où Salomon avait relevé le culte du Grand-Jéhovah; ils servaient aussi à retracer la gloire qui rejaillissait pour lui de ce qu'il avait accordé les biens et l'autorité aux Sacrificateurs et aux prêtres, et d'avoir établi la marche des mystères; ce qui a été très-bien expliqué par D. F. Bagot, 4.e édition, Paris, p. 39, où il donne la légende du Temple :

« Salomon rassembla ses chefs de travaux et leur » proposa d'édifier, en l'honneur du Grand-Architecte de » l'Univers, un Temple semblable en tout à celui qui » venait d'être bâti. Tous y consentirent, et les ouvriers » manuels, hommes instruits et pieux, devinrent ou- » vriers spirituels; comme il importait de marquer la » différence qui existe entre les dispositions aux ver- » tus et à la possession de cette même vertu, Salomon » caractérisa les grades.

» Le 1er, l'apprentissage, renfermait toutes les épreu- » ves corporelles des mystères égyptiens; le 2me, de » compagnonnage, comprenait les institutions données » par les prêtres, et les conférences de ces prêtres avec » l'aspirant dans la dernière partie de l'initiation; le 3me, » la maîtrise, était la connaissance totale des mystères, » mais il convenait à la prudence de Salomon, d'adapter » à son système moral l'incident du maître assassiné » par les vices attaquant, et quelquefois altérant la » vertu. »

Ces mystères nouveaux, établis par les Lévites dans Babylone, devaient entretenir chez la nation le désir de rentrer dans ses foyers, pour y rebâtir réellement le Temple Saint et recouvrer l'autorité et les biens perdus par l'ambition des derniers rois de Juda et d'Israël.

Les Lévites, dans ces mystères, conservèrent la fête du 10 de Thischri, ou le mystère de la *Parole perdue;* ce qui est consacré dans la maçonnerie de nos jours. Le seul

Grand-Prêtre, une fois par année, retrouvait et prononçait ces mots sacramentels (tous les rites en agissent encore de même), et si le rite français, pour se tenir à la valeur du mot *innominable*, a écarté dans ses mystères cette parole, il la conserve dans sa voûte sacrée, et y a substitué les mots *Schem*, *Hame*, *Phoras*, qui signifient nom bien prononcé.

Les Lévites chargés des mystères, criaient aussi au peuple ces mêmes mots, après que le Grand-Pontife avait prononcé la parole sacrée, innominable.

A la suite de cette liturgie, les Israélites fêtaient leur Pâque (1), qu'ils avaient empruntée, comme on l'a dit, des Egyptiens, chez lesquels elle avait lieu à la pleine lune, dans l'équinoxe du printemps.

Les prêtres de Memphis l'avaient établie en reconnaissance des avantages produits par le retour de la force du Soleil, sous le symbole et mystère du dieu Osiris, qui *ressuscite* et *triomphe* des ténèbres et du mauvais principe, ou des frimas; ils l'appelaient le mystère de la *Résurrection*, ou de la *Rédemption*. Les Chrétiens ont aussi leur Pâque, et la résurrection de Jésus image du Soleil.

Quant au peuple hébreu, il a regardé cette fête comme la commémoration de sa sortie d'Egypte et de la destruction des premiers nés des Egyptiens, leurs anciens maîtres, qu'ils regardaient comme des barbares.

(1) Pâque veut dire passage; il faisait allusion à celui du Soleil.

Il est à observer que Moïse ordonna, comme cérémonie essentielle à cette fête, un banquet dans lequel on devait servir simplement un agneau mâle d'un an. *Exode, ch.* XXII, *v.* 5. C'est par cet emblème que Moïse voulut rappeler aux prêtres israélites l'*Aries*, signe du Zodiaque égyptien; différens rites maçonniques suivent encore cet usage; nous en parlerons lors des cérémonies.

Ces institutions mystiques étaient communes à toutes les religions de l'antiquité, et les prêtres des différentes nations les tenaient soigneusement secrètes.

Néanmoins les écritures sacrées des Juifs soulèvent de temps à autre le voile, et font voir qu'ils célébraient leurs mystères sous la forme maçonnique. Il est dit, *Psaume* CXXVII : « Si l'Eternel ne bâtit la maison, ceux qui la bâtissent y travaillent en vain. » Et dans les Prophéties d'Amos, au *ch.* VII, *v.* 8, on lit un entretien fort curieux sur ces mystères entre le Seigneur éternel et ce prophète.

L'Éternel se présente à Amos sous la transfiguration analogue aux mystères que les prêtres hébreux devaient avoir établis et pratiqués, c'est-à-dire sous la figure d'un *Maître Maçon*; il demande à Amos :

« *Quid vides?* Que voyez-vous?

Et le prophète répond :

« Je vous vois, ô mon Seigneur, avec une *Truelle* à la main (1).

(1) Cet emblème fait partie des rites maçonniques, et on peut

Le Seigneur lui réplique :

« *Ecce ponam* trullam *in medio populi mei Israël,* » *non adjiciam super inducere eum.* »

Le prophète dit par-là allégoriquement, que le grand *Jéhovah* ne voulait plus, à cause des péchés des Israélites, s'occuper à l'avenir de la réédification des murailles de Jérusalem, de son Temple saint, de ses mystères, ni de sa régénération future.

Ce texte mérite la plus haute considération de nos Frères éclairés.

Un autre texte autographe prouve les initiations établies chez les Juifs; elles sont les mêmes que celles des Maçons. (Voyez *la Bible de Louvain*, 1550; *Ecclesiaste, ch.* IV, *v. Lit. c.*): « Elle marche par des chemins » douteux avec lui, l'ayant *élu* entre les premiers. Elle » fera naître en lui crainte, peur et appréhension, et » se tourmentera pour lui communiquer sa *doctrine* » jusqu'à ce qu'elle le tienne dans sa manière de penser, » et qu'il croie en son ame, et elle l'affirmera et con- » duira par le droit chemin de la *sagesse*, et le rassurera, » lui *découvrira ses secrets*, et le fera riche en science » et entendement. » Il est hors de propos d'avertir que ce texte se réfère à l'initié et à l'initiant.

Les critiques de la *Bible* prétendent que, pendant

dire qu'après cette légende, il doit occuper la première place. Il sert dans l'Ecossais, dans le Ch.·. d'orient, et dans les grades de perfection. (*Planche* I.re, n.° 28.)

cette captivité, les Lévites avec les autres Israélites avaient appris la langue et l'écriture chaldéennes; car c'est dans cette langue que la *Bible* est écrite; ils supposent aussi avec raison, ce que les curieux pourront trouver dans la lecture des écrivains par nous cités (1), que ce livre est tout-à-fait mystérieux et allégorique; qu'il fut composé par les prêtres israélites du temps de leur esclavage à Babylone, ou après leur retour à Jérusalem. Ils regardent comme impossible qu'on puisse admettre que ce livre fût écrit du vivant de Moïse, car il donne l'histoire des Juifs bien postérieure à Moïse même, et à ce qu'on lui attribue; et ils disent même qu'après les lois de Moïse, les prêtres devaient connaître les écritures sacrées et profanes, et qu'ils ne pouvaient et ne devaient en connaître d'autres que celles des Egyptiens et leurs hiéroglyphes; car leur captivité en Egypte avait compté douze patriarches, qui s'étaient succédé, c'est-à-dire douze générations. L'histoire des Egyptiens dit qu'ils condamnaient aux travaux les criminels (2) et les esclaves.

(1) Fréret a mis en défaut la Chronologie biblique; Boulanger, Voltaire, Dupuis, Leblond, ont remarqué ses erreurs géographiques et historiques. Aux yeux de ces écrivains, la Bible est bien loin de prouver le caractère de divinité qu'on prétend lui avoir été imprimé.

(2) Les lois égyptiennes condamnaient les criminels à des travaux inutiles, comme à remplir des tonneaux percés et à porter des pierres sur le sommet d'une hauteur, et ensuite à les rouler en

Pendant leur esclavage, les Israélites furent employés à la construction des monumens égyptiens ; après de tels faits, il faut admettre que les Israélites devaient avoir la langue et l'écriture de leurs maîtres les Egyptiens, d'autant plus que Moïse avait été admis aux mystères des prêtres, et devait en connaître les hiéroglyphes et l'écriture sacrée.

Une des fortes raisons qui portent plusieurs auteurs à croire que la Bible qu'on attribue à Moïse ne fut écrite qu'après la sortie des Juifs de Babylone, c'est qu'elle parle des bons et mauvais Anges, des Chérubins, et d'autres hiérarchies célestes, qui n'étaient aucunement adoptées dans les mystères égyptiens, et qui faisaient partie des emblèmes religieux des Assyriens.

Ainsi, les Anges ne purent être honorés chez le peuple Juif, qu'après qu'il eût communiqué avec les Chaldéens et pendant sa captivité. Ce ne fut que par la suite que Maimonide et les Rabbins donnèrent aux hiérarchies d'Anges la plus grande extension; ils en prirent les modèles même chez les lettrés chinois, qui, sous l'expression de bons et mauvais esprits, entendent les causes générales de la nature avec leurs effets. Les Juifs donnèrent aux Anges tous les attributs de Dieu, et en même temps tous les penchans des hommes.

bas. Cette punition devait être accablante pour un être pensant; elle donna aux Grecs, qui puisèrent leur morale et leur doctrine en Egypte, l'idée d'une pareille punition aux enfers pour les hommes vils et cruels.

De Sacy, sur l'autorité des docteurs de l'Eglise, veut qu'Esdras ait corrigé les erreurs qui s'étaient glissées dans les livres saints, par la *négligence* des prêtres et ensuite par les *fautes* des copistes. Remarquons bien que De Sacy prétend qu'Esdras même changea les caractères de la première Bible, qui étaient samaritains; il y substitua les chaldéens, comme mieux adaptés aux Juifs qui s'étaient familiarisés pendant leur esclavage avec cette langue. Il pense que ce changement eut aussi lieu pour que les Juifs n'eussent pas même le langage commun avec les Samaritains, lequel tenait beaucoup de celui des Egyptiens. Esdras regardait les Samaritains comme des schismatiques et des idolâtres. Les Samaritains de nos jours suivent le Pentatéuque; ils ont même les quatre fêtes juives et sont circoncis : on peut les appeler les Réformés Juifs. Theodoret assure que, dans la version d'Aquila, le premier et le second livres *des Rois* n'en font qu'un, et que l'auteur de ces livres est bien postérieur au temps dont il écrivit l'histoire. Le même Theodoret croit que les livres *des Rois* ont été compilés *par un auteur, après la captivité de Babylone;* enfin, suivant l'opinion de bien des docteurs de l'Eglise, différens livres de la Bible furent modifiés au gré des commentateurs et de leurs copistes, ce qui porta saint Jude, Juif, à entreprendre la réforme connue sous le nom de *Talmud;* il regardait la Bible comme un livre de confusion.

Les plus modérés des critiques sont d'avis que les

Livres, la Loi et le Pentateuque, ne furent pas écrits par Moïse. Voici ce que dit St Clément, *Homel.* 2, § 51; *et Stromat.* 3, § 42 : « Car votre Genèse en particulier ne fut jamais l'ouvrage de Moïse. »

Volney, dans ses *Ruines de Palmyre*, à la note 28, croit que la Bible contient des preuves qu'elle ne fut écrite qu'après le retour de la captivité de Babylone; malheureusement les critiques n'envisagent cet ouvrage uni au Nouveau-Testament, que d'après les hérésies qui en découlèrent; ils le regardent comme la boîte de Pandore, d'où s'échappèrent tous les maux qui, en l'ouvrant, se sont répandus dans l'Univers.

Nous nous permettrons d'ajouter quelques réflexions à celles de saint Augustin, de saint Clément et des autres auteurs que nous avons cités, sur l'identité des œuvres attribuées à Moïse, n'entendant aucunement disputer à ces Saints-Pères, le mérite d'avoir été les premiers à faire ces observations.

Diodore de Sicile, *liv.* 1, *ch.* 50, et plus particulièrement au *ch.* 81, dit que les prêtres égyptiens tenaient une suite non-interrompue d'observations astronomiques, faites depuis les âges les plus reculés, sur les éclipses de la lune, les tremblemens de terre, les déluges, et les apparitions des étoiles, que nous nommons planètes et comètes.

Les Hebraïsans, qui veulent trouver l'origine de toutes les sciences dans la Bible et même de l'Astro-

nomie, voient la tradition du Déluge juif consigné dans l'Arche de Deucalion, dans l'Autel de Thémis, dans la Colombe et dans la constellation du Corbeau; mais, à dire vrai, il faut être visionnaire pour trouver toutes ces choses dans la Bible, et pour supposer que les Egyptiens et les Grecs les lui aient (1) empruntées.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la Bible nous dit que Moïse était versé dans les sciences égyptiennes; nous l'avons vu élevé et instruit par les prêtres d'Isis: or, il devait connaître l'Astronomie; s'il a laissé des notions astronomiques aux prêtres qu'il a établis, elles doivent se rapporter aux connaissances qu'il pouvait avoir acquises par son éducation et initiation. Or, aucune trace de cette science ne se trouve dans la Bible; alors il faut croire que les vrais ouvrages de Moïse se sont égarés dans les déportations auxquelles les Israélites furent condamnés, d'autant plus que les dépositaires de ces ouvrages sacrés devaient les cacher au peuple, toujours enclin à l'idolâtrie: il importait de ne pas lui faire connaître la théorie du cours des astres et leurs signes, de peur qu'il ne retombât dans les erreurs du sabéïsme dont étaient imbues toutes les autres nations voisines, qui honoraient l'agriculture.

Il est impossible d'accorder la science qu'on donne

(1) Tel est l'ouvrage d'un Apostolique, imprimé à Liége en 1826, *le Voile levé*. Il prétend que les Grecs furent instruits par des Juifs, ainsi que Pharaon par Abraham.

à Moïse avec sa Genèse, qui défigure toute idée astronomique, où il est dit, par exemple, que le soleil et la lune dominent toutes les étoiles, que la lune est la plus grande des étoiles, que le firmament est solide, que les étoiles y sont fixées, que ce firmament soutient les eaux supérieures, que les nues sont des canaux par où les eaux sorties des réservoirs du firmament se répandent sur la terre; que le troisième ciel où réside la Divinité est au-dessus du firmament et sur l'abîme des eaux. Ce n'est pas dans l'Astronomie égyptienne que Moïse a puisé ces rêves ridicules avec lesquels les prêtres de Rome ont cru convaincre d'erreur Bruno, Galilée et Copernic. Mais revenons à notre sujet.

Les historiens, tant anciens que modernes, conviennent que la théocratie fut le premier gouvernement des premières sociétés civiles, et soyons bien persuadés que, de nos jours même, une grande partie de la terre lui est soumise.

Les Lévites, par leurs traditions, savaient que les prêtres égyptiens avaient gouverné l'Egypte, et que, malgré l'établissement des Rois, les prêtres avaient conservé une domination sur l'esprit public, qui les rendait en bien des choses supérieurs même aux Rois.

Le corps des prêtres égyptiens était dépositaire des lois et des sciences, l'interprète des Dieux, le surveillant et le juge des Rois, auxquels il faisait un procès sévère après leur mort, en mettant en évidence leurs vertus et leurs faiblesses.

Ces mêmes prêtres, pour soutenir leur empire, enseignaient qu'il valait mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Ces doctrines malheureusement passèrent chez les prêtres juifs, et de ceux-ci chez les prêtres de Rome. Il est bien aisé aujourd'hui de se convaincre que cette aveugle obéisssance prêchée aux Dieux respectifs par les plus anciens prêtres, n'était qu'une obéissance aveugle à eux-mêmes, qui avaient su se faire passer pour les interprètes et les organes de la volonté divine. Si on lit avec quelqu'attention la *Bible*, elle prêche à toutes les pages l'obéissance aux prophètes, à l'autorité des prêtres et des patriarches, qui est toujours comparée à l'autorité paternelle et à la divine.

Nous avons vu placer la Verge d'Aaron dans l'Arche avec les Tables de la Loi. Les prêtres juifs surent, libres ou esclaves, profiter de ce privilége tout-puissant. De nos temps, la domination des prêtres de Rome balance en bien des pays l'autorité souveraine (3); ils veulent être comme les prêtres juifs, les conservateurs de toute science et les interprètes de la volonté divine; ils nous démontrent par-là que les prêtres ont toujours cherché et quelquefois trouvé la solution du fameux problème d'Archimède, en s'emparant d'un point idéal dans le ciel, au moyen duquel ils remuent à leur profit leurs sectateurs et le monde entier.

(1) Voyez ce que la junte apostolique a osé en Espagne, en 1825, et ce que sont les congrégations de Jésus en France.

L'avidité des anciens prêtres et des Lévites était poussée si loin, que les Juifs, ne pouvant plus supporter le poids des impositions sur les terres et sur les animaux, s'adonnèrent au commerce, les produits de l'agriculture étant absorbés (1) par le sacerdoce.

Dans Joseph, *Antiq.*, *liv.* 3, *c.* 8, on voit que les fonctions des prêtres juifs étaient le service du temple, l'instruction du peuple, le jugement des affaires, des causes de divorce, des *eaux* de jalousie (2), la bénédiction du peuple, le droit de sonner les trompettes sacrées (3); que leurs émolumens consistaient dans la dîme de tout ce que la terre produisait, et des animaux qui pais-

(1) Si on lit le *Deutéronome* et le *Lévitique*, on sera convaincu de cette assertion. On ne pouvait se présenter devant les prêtres les mains vides. Dulaure, dans son *Histoire de Paris*, rapporte des ordonnances des premiers évêques de la Gaule, qui établissaient les mêmes droits sur tous les Chrétiens.

(2) La cérémonie des *eaux de jalousie* se pratiquait de la manière suivante, *Nombres*, *ch.* 3 : «Lorsqu'une femme sera tombée en faute, et que, méprisant son mari, elle se sera approchée d'un autre homme, le mari la mènera devant le prêtre avec une offrande de la dixième partie d'une mesure de farine d'orge; le prêtre la présentera au Seigneur, après il prendra de l'eau sainte dans un vase, il y mettra un peu de la terre du pavé du Tabernacle, il découvrira la tête de la femme et il mettra sur ses mains le sacrifice destiné pour renouveler le souvenir de son crime : le prêtre tiendra dans ses mains les eaux très-amères sur lesquelles il a prononcé des malédictions avec exécration, il donnera les eaux à boire à la femme : si son ventre n'enfle pas, et si elle n'en meurt pas, elle est innocente. »

(3) Les prêtres chrétiens changèrent cet usage en celui des cloches.

saient sous la Verge du pasteur. Les prêtres avaient l'offrande des premiers arbres et les premiers animaux, ainsi que les premiers nés des animaux domestiques et des hommes. Les parens rachetaient leurs premiers nés, moyennant la somme de cinq *sicles*. Le sicle, dit Calmet, valait 1 livre 16 s. 2 d. de France. Ainsi les parens payaient, pour leurs premiers nés, 7 liv. 1 s. 8 d. de France. Outre cela, les Israélites devaient *donner* une capitation au Temple, et ce tribut annuel était d'un demi-sicle. Déjà les prêtres avaient obtenu de Moïse 15 villes et les Lévites 35 en toute propriété.

Les offrandes faites au Temple étaient pour les prêtres qui avaient persuadé au peuple hébreu qu'il devait trois fois l'année se présenter devant le Seigneur, et n'y paraître jamais les mains vides.

Ils recevaient aussi la peau, l'épaule et la poitrine des victimes; outre tous ces avantages, en temps de guerre, on prélevait un cinquantième sur tout le butin, dont une moitié était allouée aux prêtres, et l'autre aux Lévites.

Nous avons dit que les Israélites étaient exposés à la lèpre. Les prêtres étaient chargés de la distinction des différentes sortes de lèpres du corps, des meubles et immeubles; ils étaient chargés de sa purification, dont voici la cérémonie cabalistique, et les profits qu'ils en tiraient.

Après que les prêtres avaient déclaré un lépreux guéri, il devait retourner à eux avec deux oiseaux, qui

ordinairement étaient des tourterelles ou des colombes. L'un était immolé, et son sang était reçu dans un vase d'argile plein d'eau de source.

Le prêtre purificateur attachait à l'oiseau vivant deux petites branches, une de cèdre, l'autre d'hyssope, liées ensemble par un ruban de laine cramoisi. Il plongeait cet oiseau dans le vase contenant l'eau dans laquelle on avait reçu le sang du premier; ensuite il en aspergeait le lépreux, puis laissait envoler l'oiseau.

Au bout de sept jours, le lépreux, après s'être lavé et coupé tout le poil du corps, devait se présenter au Tabernacle, avec deux agneaux et une jeune brebis, une mesure de farine arrosée d'huile, et un pot d'huile pure. Le prêtre purificateur recevait tout cela, immolait un agneau pour le péché, l'autre pour l'holocauste, et la brebis pour le délit. Après ce sacrifice, le prêtre prenait du sang de l'hostie pour le délit, en mettait sur l'oreille droite, sur le pouce du pied et de la main droite du lépreux; ensuite le même purificateur versait dans sa main droite de l'huile offerte, en faisant *sept* aspersions avec les doigts vers le Tabernacle, et oignait l'oreille, les pouces de la main et du pied droit du lépreux qui, au moyen des présens qu'il faisait au prêtre et des momeries magnétiques de celui-ci, se trouvait purifié.

Les prêtres et Lévites, quoiqu'esclaves dans Babylone, se rappelaient leurs richesses et leurs droits; ils

étaient aussi convaincus que c'était par les sciences acquises en Egypte (et qu'ils avaient professées depuis Moïse), qu'ils s'étaient attiré la vénération des autres tribus d'Israël, et s'étaient rendus aussi puissans; de semblables souhaits dirigèrent les Lévites dans leurs premières institutions secrètes, en établissant des Ordres dans le sacerdoce, comme il paraît par le mot *thubalkain*, qui se trouve souvent dans leurs livres sacrés : ce mot est conservé dans la première parole de *passe*, et d'admission dans le premier degré du rite Ec.·.Ref.·.; il se trouve aussi dans la maîtrise du rite An.·. et Ac.·., et autrement placé encore dans d'autres rites.

Le mot *thubalkain* veut dire possession du monde, but que bien des ordres religieux en Espagne et en France se sont proposé, mais plus que tous, l'Ordre appelé par Voltaire, les gardes du corps du Pape, les Jésuites, qui, par des sociétés secrètes (1) et des missions, cherchent à envahir la surface de la terre.

On admettait les candidats Lévites au sacerdoce, par des préparations usitées indistinctement dans tous les mystères, ce qui est expliqué par la première parole sacrée *Jakin*, que nous conservons et qui veut dire aussi

(1) Dans le *Tombeau de Jacques Molay*, 2me. édit. de Paris, libelle dirigé et contre les Frères Maçons et contre les Jésuites, on lit que ces religieux avaient adopté des formules entièrement Maçon.·. Il rappelle à ce sujet l'ouvrage du capitaine Smith, où l'on voit que dans leurs grades, les initiales et les mots de *passe* sont les mêmes. Il fait connaître les crimes nombreux de cette société

préparation (1). Il est bon d'observer que la langue chaldéenne, quoique très-expressive, est pauvre, et que le même mot a plusieurs significations, selon le sens et la phrase où il se trouve employé.

La Maçonnerie de Salomon avait, comme on l'a dit, consacré les symboles de mort répandus dans tous les mystères orientaux. Nous le répétons, les Egyptiens pleuraient Osiris mort, pour le Soleil arrivé à la fin de sa course au solstice d'hiver; les Ethiopiens Memnon, les Perses Mythras, les Grecs Bacchus, d'autres Atys, les Babyloniens Adonis; tous ces peuples différens ont établi la passion, la mort, la résurrection de leur respective divinité, qui n'était, dans le fait, que le Soleil.

Chez les Juifs, on devait appliquer cette légende à Hiram, constructeur du Temple de Salomon, qui jouait un si grand rôle dans la Mystagogie juive.

en analysant les décrets que tous les Rois de la terre ont rendus contre eux, nomme leurs ouvrages qui prêchent les doctrines qui ont enfanté ces crimes, et compte les révoltes, les conspirations et les guerres civiles qui leur sont dues. Ce fut en 1600 qu'ils se rendirent les apologistes du régicide, et peu d'années après l'assassinat du prince d'Orange. En 1586, après la prise d'Anvers par le duc de Parme, les Jésuites recueillirent précieusement les corps des scélérats qui avaient commis le crime, et les exposèrent à la vénération des fidèles. (Voyez la petite *Histoire de la Belgique*, par M.r Collin; Bruxelles, 1826.

(1) Toutes les institutions religieuses eurent dans l'antiquité leur préparation aux initiations. Les prêtres catholiques ont les jeûnes, etc., et les jésuites des préparations prises des prêtres égyptiens.

On doit regarder le Mythe d'Adon-Hiram, comme l'une des formes les plus anciennes de la personnification solaire introduite dans les Temples maçonniques, qui ont conservé ce mystère, comme dans son institution primitive. On est surpris de trouver le même Mythe dans la passion et le supplice de Jésus-Christ : c'est le sacrifice de son corps, de son sang; c'est sa mort, le nœud essentiel qui unit les Chrétiens, et que ceux-ci rappellent par une cérémonie commémorative, celle de la communion; elle existe dans les mystères des anciennes religions, et, pour un cas semblable, l'allégorie de la future rédemption figure dans les mystères maçon.·., comme on le voit par la mort mystique d'Hiram, Grand-Architecte, assassiné par trois compagnons qui voulaient lui ravir cette parole sacrée, tant vénérée par les Juifs, et qui avait occasionné la fête et la commémoration du 10 Thischri. Il est à supposer que les Lévites durent attacher à la parole perdue, par cet assassinat, une seconde allégorie, la rapportant à la liberté, aux biens, à l'autorité perdue à la suite de leurs derniers Rois.

Qu'il nous soit permis de répéter que cette parole de Jéhovah, que le Grand-Prêtre des Juifs ne pouvait prononcer qu'une seule fois par année, était en si grande vénération près des Lévites, que la peine de mort fut ordonnée sous l'empire de la Loi mosaïque contre les blasphémateurs de cette parole; les Israélites se servaient d'autres mots, qui se rapportaient à celui-ci, pour expri-

mer Dieu; néanmoins ils les respectaient tous, ils cherchaient même à les sanctifier de toute manière, ils les prononçaient avec une grande vénération, ne s'en servant (1) que dans de grands périls, ou pour un usage particulier de dévotion. Cette parole *Jéhovah*, dans les mystères juifs, s'étant perdue comme on a vu par la fête et cérémonie du 10 Thischri, les prêtres et Lévites firent un devoir aux initiés de la chercher, de la trouver, et de mettre tout en œuvre pour venger l'assassinat supposé. Il est constaté que nous conservons ces pratiques, la première dans le Chevalier Ecossais, et la seconde dans les Elus.

Ainsi qu'on vient de le dire, toutes les religions de l'antiquité avaient puisé leurs principes chez les Egyptiens, où se trouvait la commémoration par nous expliquée de la mort d'Osiris, et l'allégorie mystérieuse de sa vengeance sur ses meurtriers. Les prêtres juifs n'ont fait que substituer Hiram à Osiris; quelques rites, en place d'Hiram, ont Adon-Hiram, qui était le héros des Babyloniens.

La commémoration de ces vengeances n'était point instituée chez les Egyptiens, ni chez les autres peuples, ni dans nos mystères, pour des fins sanglantes, comme quelques détracteurs se sont plu à le répandre faussement,

(1) Tous ces noms ont servi aux rêveries des Maçons cabalistes et des Rose-Croix alchimistes.

et comme on le verra par la suite (1); elle se rapporte aux simples opérations de la nature, qui n'offre que guerres continuelles entre le *principe générateur* et le *principe destructeur*, doctrines invariables que les prêtres égyptiens enseignèrent toujours à leurs néophytes.

Ainsi les anciens instituteurs des mystères, dans l'application particulière de leurs vengeances simulées, faisaient allusion à telle histoire ou à telle légende : ce que nous avons adopté après eux dans nos différens degrés et rites : de là, des visionnaires mal instruits et malicieux ont essayé de persuader que nous voulions réellement les exécuter, et que le néophyte devait venger ces assassinat sallégoriques sur leurs auteurs, soit figurativement, soit implicitement, ou sur ceux qui les représentent.

Qu'on se désabuse; ces vengeances ne sont que les allégories des effets de la nature, ou du conflit perpétuel de la *Génération* avec la *Destruction* de l'œuvre qui produit la *Régénération* ou *Réparation* des êtres, ce qu'on a si souvent répété; vérités incontestables enseignées par les prêtres égyptiens, principes fondamentaux de tous leurs mystères et de tous leurs dogmes comme du nôtre.

Les Lévites durent se servir de la branche sacrée de l'Acacia pour figurer l'assassinat d'Hiram : nos instituteurs choisirent cette branche d'arbre, car elle était commune à tous les mystères anciens.

(1) Nous avons été surpris de trouver cette assertion dans le *Tuileur de l'Ec.·.*, par M. Delaunay, dans sa réimpression de 1821, à sa nouvelle conclusion, page 253.

On verra que les Sabéens et les *Chrétiens de S.t Jean* honoraient cet arbre, et se servaient d'une de ses branches dans les initiations. Les Sabéens appelaient cet arbre *Houzza*; ce nom se trouve littéralement être celui de l'acclamation et du vivat des Maçons Ecossais *Houzé*, qu'on écrit *Huzza*. La Maçonnerie d'Ecosse, d'Angleterre, de France, d'Italie, d'Allemagne, a emprunté son cri de joie au rameau des initiés, et le place en tête de ses chartes et capitulaires.

Ce symbole, au commencement de nos mystères, est un objet de tristesse, mais l'alégresse le suit de près: or, à la manifestation d'Hiram, les Juifs durent y unir l'allégorie *du bois qui donne le salut*, et l'Acacia était regardé pour le *Lignum salutis*. On prétend que la croix de Jésus était de cet arbre (1).

Les Parsis, peuple de l'Orient, conservaient encore, dans certaines fêtes, l'emploi d'un rameau mystérieux, quelquefois végétal, le plus souvent métallique : c'est un signe qu'on retrouve partout où il y a trace d'initiation.

Nous le trouvons dans le *gui* des Druides et dans la fête des Rameaux des Chrétiens de Rome, laquelle précède de cinq jours la commémoration de la mort de Jésus sur *le Bois de salut*.

(1) Plusieurs momies ont la tête ceinte de guirlandes de feuilles d'Acacia ou du Sount; les initiés égyptiens, après leur mort, en étaient couronnés. Ainsi l'on retrouve toujours des analogies avec les Juifs et les Chrétiens.

Quelques critiques ont avancé que les prêtres de Rome conservent l'emblème de l'Acacia, qu'eux aussi sont initiés (1), qu'ils ont des signes allégoriques, mais qu'ils ne les comprennent pas; ces mêmes critiques disent encore que l'usage de ces objets sacrés ne sert qu'à alimenter leur puissance, se borne chez eux à des cérémonies insignifiantes, et qu'ils ne pratiquent pas généralement les vertus que leurs emblèmes et leurs cérémonies sont destinés à leur retracer.

Un grand nombre de médailles et d'abraxas, qui portent l'initiation, sont accompagnés d'un rameau. (Voyez *Montfaucon* et ses *planches* des 1.er et 2.e vol.)

Les Parsis se servaient aussi dans leurs mystères de branches sacrées de HOM, elles n'étaient propres au service religieux qu'après qu'elles étaient restées trempées pendant un an dans l'eau bénite (*Voyage aux Indes*, par Kleucher et Zendavesta, III, 6). Les rameaux des Chrétiens romains doivent être également bénis et aspergés avec de l'eau bénite par un prêtre; alors les crédules leur attribuent des pouvoirs miraculeux, même celui d'écarter la foudre.

On lit dans Herden (*Philosophie de l'Histoire, tom.* III, § 29), que les habitans des bords du Gange s'y baignent pour l'expiation de leurs péchés; mais il faut qu'ils tien-

(1) On trouvera à la suite, qu'une infinité de Saints Evêques furent Grands-Maîtres des Maçons.

nent à la main des brins de paille bénis par un Brama, sans quoi l'immersion est nulle.

Cette mort mystérieuse et cette branche qui la manifeste, se trouve aussi dans les mystères des anciens Romains; nous ne faisons que rapporter ce qu'un moderne savant, l'auteur du Poème de *la Maçonnerie*, observe très-judicieusement (ce qui avait été dit par *l'Encyclopédie Maçonnique*), qu'il y a une analogie frappante entre l'initiation romaine et celle des Egyptiens, qui est la même que celle des Maçons d'aujourd'hui.

Les cérémonies maçonniques ont un rapport marqué avec plusieurs passages de Virgile, qui, non-seulement les expliquent, mais même seraient inintelligibles sans lui. Ainsi, par exemple, dans son 6.me livre de l'*Enéide*, Enée descend aux Enfers, cherche la branche fatale et mystérieuse (qu'on a comparée au *gui* dont se servaient les Druides dans leurs mystères): là, il découvre le corps de Misène, tué par un Dieu jaloux. Virgile, après avoir décrit le mystère de la putréfaction et de la chair qui se détache du corps, nous dépeint son héros frappant de son épée des monstres terribles qui s'opposent à son passage, et triomphant enfin de tous les obstacles, même des quatre élémens qui se trouvent précisés dans ses vers.

L'incertitude qui a régné long-temps sur l'affinité des anciens mystères avec ceux des Maçons, a disparu par la comparaison et par le récit des épreuves des anciens;

l'on voit clairement qu'en elles tout est emblématique, qu'on y représentait aux initiés l'avantage des sociétés, la nécessité des lois qui en découlaient; on y prouvait que l'initiation était un secours de plus pour parvenir à l'exercice de ses devoirs, et qu'il fallait la pureté du cœur et l'habitude des vertus pour l'obtenir. On peut se persuader et on peut dire qu'il est démontré clairement que, par l'initiation, on parvenait à la connaissance des secrets de la nature, et à la vérité; que cette dernière toute nue ne convenait pas pour tous les yeux; aussi pour participer à cette connaissance, exigeait-on des épreuves, des grades de mérite, en un mot, il fallait s'en rendre digne.

Ces obstacles préliminaires, que nous lisons dans Setos et dans Virgile, constituaient, à proprement parler, l'initiation; nos sages instituteurs ont voulu, en les rendant difficiles à surmonter, ne pas rendre trop générale la connaissance des vérités, qui auraient été nuisibles aux hommes non destinés à connaître la nature dans sa pureté native: voilà pourquoi, dans les Temples égyptiens, la nature, qui ne représentait que la vérité, était voilée. Mais revenant au poème de Virgile, *la Descente d'Enée aux Enfers*, réunit sur l'initiation tout ce qu'on ne trouve qu'avec peine dans une multitude d'auteurs; on y voit les épreuves et les cérémonies des mystères; on y trouve les mêmes doctrines: car si l'on examine les discours de la Sybille,

dans le langage qu'elle tient, nous trouvons celui des préparateurs égyptiens et juifs, qui étaient chargés d'instruire et de conduire l'initié dans les épreuves, et le discours d'Anchise nous dévoile le Hiérophante égyptien, juif et grec, qui instruit l'initié après les épreuves; il roule tout entier sur l'Etre Suprême, sur l'immortalité de l'ame, sur les récompenses et punitions futures.

D'après ce que nous venons d'exposer, on peut aisément conclure que les Juifs, fondateurs de ces nouveaux mystères, indépendamment de ce qu'ils choisirent pour l'Être allégorique un personnage illustre, réellement figuré dans la construction du Temple de Salomon, cherchèrent encore qu'il donnât par quelque rapport une idée du sens mystérieux, de l'objet et du fond de l'allégorie cachée : ainsi, ils choisirent Hiram, parce que la Bible, *liv.* III *des Rois*, *chap.* 7, *v.* 13, le cite comme le fondeur, le ciseleur, le sculpteur de Salomon, ce qui se trouve confirmé par Joseph; ils le choisirent par une analogie très-remarquable, car il était le fils de *Ur*, et ce mot chez les Juifs se prend pour *le feu*, qui est le principal des quatre élémens, cause de toute génération chez les Perses et chez les Egyptiens.

Il est à remarquer de plus, que chez toutes les nations qui avaient admis dans leur religion et leurs mystères, le culte du Soleil, les Hiérophantes cachaient l'objet de leur vénération par la substitution d'un des héros de leur pays; les uns établirent la légende de Phthas, les

autres d'Osiris, de Bacchus, d'Hercule, de Mithras, d'Ammon, etc. Les Lévites ont dû choisir Hiram, d'après l'exercice de son art, et d'après le nom de son père, pour l'être allégorique qui représente le Grand-Architecte du Temple de Salomon; ces Lévites, lors de leur esclavage à Babylone, durent regarder cette liturgie comme l'allégorie de leurs pouvoirs, biens et liberté perdus par leurs Rois. Nous avons souvent occasion de reproduire de pareils faits, et la nature de notre sujet nous y force.

Cette allégorie et cette légende d'Hiram varient dans nos Temples; il en est de même de celle de ses trois assassins. Elle est l'allégorie de *Jésus-Christ* dans la Maçonnerie couronnée, et est suivie par les *Bons-Cousins*.

Jésus-Christ, comme le Soleil, termine sa carrière, apostrophé par le mauvais principe ou par le mauvais larron. Le bon principe suit le Christ dans sa gloire : on a même voulu faire ressortir davantage l'allégorie dans le tremblement de terre, dans les ténèbres, dans le bouleversement de la nature, qui suivent la mort du Divin Maître, de même que si réellement le Soleil s'était anéanti. Hiram, dans la Maçonnerie ancienne et acceptée dans un de nos Ordres, est l'emblème de Jésus-Christ, du Grand-Architecte, de son Eglise; dans un autre, il représente *l'ordre parfait* qui se trouve dans la nature. Hiram, dans les *Kadosch* de tous les rites (remarquons que cet Ordre n'est pas, selon les plus savans

Maçons, celui des Juifs et de l'antiquité), est cru l'allégorie du martyre de Jacques Molay et de la destruction des Templiers; opinion adoptée par le régime de la Stricte-Observance, par les rites écossais des Templiers, et même par celui qui s'est dernièrement reproduit sur l'horizon sous la dénomination de l'Ordre du Temple.

La légende des trois assassins d'Hiram varie de la même manière; chez les uns, ce fut Judas, Caïphe, Pilate; chez d'autres, Luther, Calvin, Zuingler, ou Abiram, Romvel, Grevelot, ou Giblon, Giblas, Giblos, ou *Jubela, Jubelum, Jubelos* (1); tandis que le Kadosch, la Stricte-Observance et l'Ordre du Temple ont Squin de Florian, Neffodei et l'inconnu dans un point; et dans un autre, on leur suppose avoir Philippe-le-Bel, Bertrand de Gotte et l'inconnu, ou le Grand-Maître de Malte, qui firent périr les Templiers.

Les Rose-Croix de Kilwinning nomment les trois assassins Caïn, Haken et Heni; tandis que les Adon-Hiramites les appellent Hobben, Austersfuth, Schterke.

Chez les nations où un pouvoir absolu ou illégitime tient lieu de gouvernement paternel et représentatif, souvent l'allégorie d'Hiram et de ses assassins s'est prêtée à la commémoration, peut-être irrégulière, de l'assassinat de la liberté civile, occasionné par l'avarice, la superstition, le despotisme.

Les Ordres des Maîtres Elus, Kadosch, Templiers,

(1) C'est toujours Philippe-le-Bel qui figure sous ce nom.

etc. etc., envisagés par quelques cabinets comme dangereux, par suite de préventions mal fondées, furent accusés de vouloir, par leur allégorie, venger la destruction des Chevaliers Templiers dans leurs assassins; mais que tous les politiques se désabusent, l'Ordre maçonnique est bien plus ancien que ces Chevaliers, qui n'y furent admis qu'au 13.me siècle, et desquels on adopta seulement quelques systèmes dans quelque Ordre dont l'institution est moderne. Par tout ce qu'on vient de dire précédemment, les allégories du Maître, de l'Elu, du Kadosch, quoi qu'en disent les légendes, ne tiennent, par les cahiers qu'on peut examiner, qu'à des faits physiques et moraux, liés à d'anciennes institutions : elles ne se rapportent aucunement à ces points historiques et politiques. Mais quand cela serait, que tous ces visionnaires se rassurent; car, dis-je, quand même l'allégorie d'Hiram se rapporterait à la politique, il est évident qu'alors elle serait bien plus favorable que nuisible à l'autorité royale, même despotique et absolue; car elle commande la vengeance du meurtre d'un héros égorgé par trois rebelles; et dans le rite moderne français, elle le commande au nom du plus juste des Rois juifs.

Quant aux Lévites, outre les allégories personnelles que présentaient leurs mystères, ils en avaient aussi de matérielles; ce que nous conservons dans tous les rites, comme la pierre cubique, sous laquelle est caché le précieux *Delta*, qui porte gravé le nom du grand innominable *Jéhovah*.

Les faces de cette pierre cubique nous servent, comme les anciennes pierres monumentales, à nous rappeler les paroles sacrées de nos mystères et de nos Ordres. Nous en donnons une ici (*Pl.* VII) qui sert pour le rite Éc.·. A.·. et Ac.·. en 33 degrés; on y trouve l'essence de bien des rites. Les mots sacrés de *passe* sont, autant que possible, rectifiés d'après les meilleurs indices de M. Delaunay.

Outre l'allégorie de la pierre cubique, les Lévites avaient aussi celle de la pierre angulaire, placée à l'angle du Temple mystique de Salomon, qui devait servir de modèle à tout parfait ouvrier, et qui, mystiquement dans nos travaux, est composée d'*amour fraternel*, de *secours*, de *vérité*, vertus nécessaires à tout initié qui veut parvenir aux degrés de *perfection*.

De pareilles allégories appartiennent aussi à d'autres dogmes et religions. Les Musulmans ont la pierre angulaire placée à l'angle du Temple de Caaba, appelée *Barktan*, objet de leur profonde vénération. Des pierres mystiques sont encore en vénération, de nos jours, dans Jérusalem, sur le Moria, sur le Golgotha, revêtues de titres très-augustes par la légende sacrée des Chrétiens.

A Padoue, on baise avec vénération une pierre noire dans la chapelle de Saint-Antoine (1); une pareille se

(1) Cette chapelle, d'une architecture très-élégante, ornée d'excellens bas-reliefs des plus célèbres artistes du 16.me siècle, comme Sansovino et autres, porte sur le fronton une inscription tout-à-fait maçonnique : elle contient les doctrines des premiers Chrétiens, Esséniens, Gnosticiens : *Quærite et invenietis, petite et accipietis, pulsate et aperietur vobis.*

trouve à Venise, dans l'église de saint Marc ; à Rome, dans celle de saint Pierre, ainsi que dans différentes villes, les chrétiens baisent des colonnes ou des pierres incrustées dans les murailles ; ils imitent en cela les Musulmans, qui croiraient n'avoir pas satisfait au pélerinage de la Mecque, s'ils n'avaient pas baisé plusieurs fois la même pierre augulaire.

D'après Suidas, les anciens Arabes adoraient, par des sacrifices, des libations, des fêtes, une pierre noire, haute de six pieds, large de deux, qui était sur une base dorée, l'idole de *Thusaré*. Les Indiens, qui donnèrent à l'Asie une grande partie de leurs opinions religieuses, adorent des pierres qui ne deviennent sacrées et ne sont réputées être le siége de Brama, de Wichnou, de Schivan, qu'après les prières et cérémonies des Brames. (Voyez *Calmet, tom.* XXIX, *pag.* 400.)

L'allégorie de la pierre angulaire, et celle de la pierre de Pierre, sont les deux allégories les plus usitées par les orateurs de Rome moderne.

CHAPITRE VIII.

La restauration des Israélites, après la captivité de Babylone, se rattache à différens grades et rites maçonniques. — Les mystères maçonniques passent des Juifs aux Chrétiens. — Opinions des autres cultes introduites chez les Juifs, entr'autres, la Trinité des Perses et celle de Platon. — Différentes explications de la Trinité chez différentes nations; rapport de cette croyance avec les mystères maçonniques du jour. — Jésus n'a jamais enseigné le dogme de la Trinité.

Les nouvelles institutions et les mystères des Lévites se durent conserver à Babylone pendant les soixante-dix ans que les Israélites y furent esclaves, et jusqu'au temps où Cyrus (1), devenu Roi des Babyloniens, accorda la liberté aux Israélites. Cyrus, en sage politique, pour s'attacher ce peuple, protégea son retour en Judée, mit à sa tête Zorobabel, et lui fit remettre les vases sacrés et autres symboles qu'il avait dans le Temple, et qu'on lui avait pris lors de la destruction de la ville de Jérusalem.

(1) Cyrus, par les conseils de son père Cambyse, apprit les sciences des prêtres et des augures avec la divination; il fut initié dans les anciens mystères des philosophes; il devait regarder comme bon tout culte à l'Auteur de la nature. *Xénophon, Cyropédie, liv.* 1, 25 *et* 27.

Les Juifs, à leur rentrée dans la Judée, se disputèrent entr'eux sur la forme réelle de la réédification du Temple saint; leurs discussions furent terminées par Darius, que l'Ecriture-Sainte fait Roi de Perse.

Ce fait est commémoré dans le degré du Chevalier d'Orient, dans celui du Prince de Jérusalem et autres; il a rapport à ce qui est renfermé dans les chap. 5 et 6 du premier livre d'Esdras.

Les Lévites ayant été troublés par les ennemis de leur dogme dans leurs travaux, introduisirent à ces époques reculées l'usage des épées ou des *Rayons*, dont nous nous servons dans certaines cérémonies. On trouve cet usage établi au *ch.* 18 dans *Néhémia*, qui fait partie de l'histoire d'Esdras.

v. 17. « Ceux qui bâtissaient la muraille et ceux qui chargeaient les porte-faix, travaillaient chacun d'une main, et de l'autre ils tenaient l'épée.

v. 18. » Car chacun de ceux qui bâtissaient était ceint sur ses reins d'une épée, et ils bâtissaient ainsi équipés. »

Ces différens passages doivent être pris dans un sens allégorique; ils se rapportent à la nouvelle institution apportée de Babylone, et qui trouvait alors dans la Judée de violens adversaires; car il est impossible d'appliquer ces versets à des ouvriers de pratique.

Plusieurs Ordres et rites maçonniques commémorent ces deux versets, entr'autres l'Ecossais, dans son

Hiérophante, et plus particulièrement le rite français, dans son troisième Ordre, le Chevalier d'Orient, où tous les Frères, dans les travaux, tiennent le glaive de la main droite, et de la gauche la truelle.

Après la réédification de Jérusalem et du Temple saint, les Lévites, comme tout le porte à croire, ajoutèrent aux Ordres et mystères pratiqués dans Babylone, des cérémonies nouvelles, et des commémorations qui leur rappelaient les bontés de Cyrus, leur délivrance, leur nouvelle régénération, sous la protection d'une nouvelle *constitution théocratique*, qui avait fait pendant bien des années leur bonheur, et qui n'était dans le fait que les institutions apportées d'Egypte par Moïse, qui les avait empruntées aux prêtres égyptiens.

L'unique but que se proposèrent les prêtres hébreux dans les institutions qu'ils donnèrent au peuple pendant la captivité de Babylone, fut, dans le cas où il eût recouvré sa liberté, de rétablir leur domination et le conseil créé par Moïse, composé du Grand-Prêtre et des prêtres qui formaient un tribunal suprême, où se jugeaient en dernier ressort les grandes affaires de la nation juive.

Par la suite, les Lévites retournés en Judée, après leur esclavage du temps des Machabées, portèrent à soixante et douze le nombre des prêtres-juges qui composaient ce conseil, qui prit le titre de grand *Sanhédrin*. Ce corps, qui jouissait d'une autorité sans

bornes, subsista dans Jérusalem jusqu'à sa ruine par les Romains. Les Juifs furent presque toujours soumis à la théocratie, et les Rois qu'ils eurent, n'étaient que des simulacres de l'autorité civile. On peut dire avec assurance que, malgré la guerre, les invasions et l'esclavage de ce peuple, l'autorité resta toujours dans les mains du Grand-Sacrificateur et de ses prêtres.

L'histoire de la restauration des Juifs après l'esclavage de Babylone, se rattache dans nos travaux aux Ch.·. de l'Epée, et Ecos.·. de plusieurs rites; dans ces grades, le Vén.·. est Cyrus, et le néophyte Zorobabel. Cette histoire se trouve aussi rappelée au grade Prin.·. de Jérusalem, dans lequel le Vén.·. est Zorobabel, et toutes les instructions sont relatives à ce fait; ce qu'on trouve aussi dans le Ch.·. d'Or.·. qui fait partie de l'Ec.·. réformé, dont les instructions et les mots de passe sont relatifs à cette commémoration.

Ces mêmes commémorations des fastes israélitiques se trouvent dans le M.·. Parf.·., dans l'Elu de neuf, dans l'Elu de quinze et autres ordres et rites, dont les mystères tendent au recouvrement des libertés sacerdotales, ravies par des lois arbitraires, et au rétablissement des Israélites dans leur patrie après la captivité de Babylone.

Dans ces commémorations et mystères nouveaux, les Lévites durent marquer une reconnaissance éternelle à Salomon, Cyrus et Zorobabel, qui se trouvent placés

comme chefs symboliques de toutes ces institutions, où se conserve toujours pour dogme le culte de Jéhovah avec le bon et le mauvais principe.

Tout Frère peut se convaincre, par cet exposé, que les allégories, qui font la base d'une grande partie des grades maç.·., sont la commémoration de l'histoire des Juifs, de leurs douze patriarches, qui précédèrent Moïse en Egypte, de leur départ de ce royaume, de leur pélerinage dans le désert, de l'établissement de leur dogme par Moïse, de ses mystères, du secret qui les environnait, de leurs tribus, de leur gouvernement patriarchal, de leur entrée en Judée, terre promise par Moïse au nom de Dieu, de l'établissement de leurs Rois, de Salomon, de la faveur qu'il accorda aux Lévites et Sacrificateurs, de l'édification du Temple saint, de la grandeur de Salomon, de sa justice et de sa science, et de l'abus que firent du pouvoir les successeurs de Salomon (ce qui amena la destruction de Jérusalem et du Temple), de leur captivité dans Babylone, de leur délivrance par Cyrus, de leur nouveau rétablissement sous Zorobabel en Judée, et de la réédification de leur Temple.

Notre opinion se trouve appuyée par la *Bibliothèque du Maçon*, ou *General Ahiman Rezon*, Baltimore, 1817, dont nous donnerons des extraits en son temps. On y lit que les fastes bibliques et actes des apôtres font tout l'édifice maçonnique; notre opinion se trouve aussi appuyée par celle de M. de Plane qui, dans

son apologie des Templiers, a démontré que les Juifs nous transmirent le dogme maç.·., quoique d'autres veuillent que les mystères maç.·., tels qu'on les pratique (1) à présent, aient pris naissance avec le christianisme, et que son dogme soit la religion de Jésus dans toute sa pureté; car dans toutes ses instructions sont recommandées les vertus des anciens Chrétiens, et même une partie de ses mystères est fondée ou sur la religion chrétienne, ou sur quelques faits de l'histoire ecclésiastique.

Ce partage d'opinions nous oblige de mettre en évidence les preuves sur lesquelles elles s'appuient, afin que l'on sache si l'on doit croire que les Frères Maçons soient les vrais prêtres de Jésus et de sa lumière.

Le docteur Dodd, dans *Smith's Works*, a osé dire qu'il ne voyait dans les prêtres que des Maçons ignorans qui faisaient, comme bien des initiés, des cérémonies qu'ils n'entendaient pas, et que le corps du clergé n'était qu'une branche bâtarde et rejetée des augustes mystères de la Maç.·. adonhiramite. Et dans la *Maçonnerie écossaise, comparée avec les trois professions*, Orient de Londres, 1788, 1.re partie, pag. 81, à la note, il est dit : « Au moment où s'impriment ces » Essais, on m'annonce qu'il vient de paraître un ou- » vrage très-curieux, où l'on a pour objet de prouver » que les prêtres d'aujourd'hui ne sont absolument

(1) Bien de rites maçon.·. se croient être les successeurs des Templiers.

» qu'une secte rejetée du sein de l'antique Maçonnerie. » Nous verrons par la suite sur quoi se fonde cette opinion.

S'il faut en croire la Bible, les mystères des Juifs se sont conservés trente-deux siècles depuis la création du monde, c'est-à-dire, jusqu'au commencement de l'ère chrétienne. On peut aisément se convaincre qu'alors ils existaient encore; car les premiers Chrétiens empruntèrent des Lévites, l'allégorie de la construction du Temple de Salomon; elle figure continuellement dans les actes des premiers Chrétiens-Juifs qui adaptèrent cette allégorie au système de leur nouvelle religion, en substituant au Temple de Salomon, que les Maçons du jour conservaient, la fiction d'une Eglise à élever au vrai Dieu.

Les premiers Chrétiens qui professaient la loi mosaïque avec celle de Jésus, s'appelaient entr'eux des *Maçons*. Saint Mathieu, *ch.* XVI, *v.* 16, 17, 18, dit : « Tu es » heureux, Simon, fils de Jonas, et je dis que sur *cette* » *pierre je bâtirai mon Eglise*, et les portes de l'enfer » ne prévaudront jamais contr'elle, et je te donnerai la » clé du royaume des cieux. » Saint Pierre, dans sa première Epître, va plus loin, quand il dit : « Je vais poser » à Sion la principale *pierre de l'angle*, pierre choisie » qui fait l'honneur principal *de l'édifice*; quiconque » croira en elle, ne sera pas confondu ».

Dernièrement, par un excès d'adulation mal-entendue, l'abbé Bernier a voulu faire des Papes autant de

Maçons. Peut-être a-t-il pris cette idée de M. l'abbé Grégoire, évêque de Blois, dans son ouvrage *Sur l'Illustration de la Société des Frères-Hospitaliers*. Voici ce que dit ce M. Bernier : « Les Papes sont des *Pontifes* (1) » et des *Architectes* spirituels qui bâtissent des ponts, » à l'aide desquels les catholiques romains montent tout » droit en paradis. » Nous trouverons les premiers Pères de l'Eglise à la tête des Maçons.

Revenons à notre histoire. Selon l'Ecriture-Sainte, les Juifs restèrent long-temps soumis aux Perses, après leur délivrance de Babylone. Certes, les doctrines théosophiques des Mages durent leur être connues, et purent même être suivies par quelques-uns d'entr'eux; de plus, les livres bibliques eux-mêmes font foi qu'après le règne d'Alexandre-le-Grand, les Israélites furent tour-à-tour soumis à des Rois égyptiens et syriens, qui s'efforcèrent toujours de leur inculquer leurs doctrines.

Ainsi les Juifs, changeant continuellement de maîtres, habitant un pays sujet à des invasions fréquentes, prêts à tout instant à perdre ce qu'ils avaient, soit par les tributs ordinaires et volontaires payés à leurs prêtres, soit par ceux qu'imposaient les conquérans, de pâtres et agriculteurs qu'ils étaient, devinrent commerçans, fixèrent leur domicile dans les royaumes limitrophes et lointains, et devinrent bientôt les courtiers du com-

(1) *Pontifex*, faiseur de ponts.

merce d'Antioche, d'Alexandrie et de Rome. Ils adoptèrent également de nouvelles idées religieuses, conséquence naturelle de leur émigration chez tant de nations diverses.

Les *Actes des Apôtres, ch.* 1, *v.* 9, nous fournissent la preuve que beaucoup de Juifs qui habitaient la Grèce, la Perse et l'Arabie, étaient arrivés à Jérusalem pour solemniser la fête de la Pentecôte (1) qui précéda la mort de Jésus.

Dans ces pays lointains, les Juifs achetaient et vendaient les parfums et les objets de luxe de l'Asie, qu'ils tiraient des Indes et de la Perse; en voyageant continuellement, ils apportèrent dans ces villes étrangères et lointaines leurs mystères et leurs dogmes, mais aussi ils rapportèrent chez eux des principes inconnus jusqu'alors en Judée, d'où naquirent les sectes des Saducéens, des doctes Pharisiens, des Esséniens, des Thérapeutes, des Carpocratiens, des Cabalistes, Gnosticiens, Ophites, et plus tard les Basiliens, les Manichéens et autres. Ces sectes étaient imbues des principes philosophiques grecs, romains, persans, indiens, égyptiens, qui furent suivis par une quantité de nouveaux sectaires; ceux-ci, par des prestiges, c'est-à-dire, par des opérations physiques, apprises dans leurs voyages, séduisaient le peuple juif, toujours crédule et imbu de ses

(1) Quelques rites maçonniques, peut-être pour se conformer à cette ancienne pratique, ont établi une fête à cette époque. La Grande-Loge de Hollande la conserve encore de nos jours.

anciens prodiges et miracles, comme on le lit dans Joseph.

Il en résulta que le culte du grand Jéhovah, ses mystères et allégories furent près d'être détruits, et même oubliés par l'introduction des nouveaux systèmes, et en particulier par celui des Trinitaires, que l'on avait apporté de Perse. Dans ce pays, les sages suivaient le dogme du *Dieu unique* avec les deux principes *lumière* et *ténèbres*, tel que Zoroastre l'avait appris et apporté d'Egypte.

Ce schisme, selon l'opinion des critiques que nous citons, défigurait la pureté des idées de Zoroastre, en établissant que les deux principes *lumière* et *ténèbres*, que *l'unique Être*, Suprême et Créateur, avait produits par son intelligence, étaient aussi deux êtres supérieurs avec pouvoir de créer.

A l'appui des faux principes rapportés par les Juifs de la Perse, arrivèrent de la Grèce les allégories et rêveries de Platon, à l'aide desquelles ce philosophe avait voilé sa doctrine, et qui avaient beaucoup d'analogie avec le dogme trinitaire des novateurs persans.

Platon (1) avait établi trois *Hypostases*, ou manières d'être de la Divinité. La première constituait le *Dieu suprême*; la seconde le *Logos*, ou verbe engendré du premier Dieu; la troisième l'*Esprit*, ou l'ame du monde.

(1) Platon vécut 348 ans avant Jésus-Christ. Les Saints-Pères ont cru voir dans ses écrits la préparation à l'Evangile, la Trinité, la Vierge-Mère, Jésus-Christ, etc.

A ces causes, il faut en ajouter une autre, qui finit par fixer l'opinion sur ce nouveau dogme.

Les théologiens juifs ont voulu que le système de la Trinité fût renfermé et démontré dans le mot ineffable de *Jéhovah*, objet de leurs mystères comme des nôtres.

Ces subtils commentateurs ont voulu que la lettre initiale י *j* exprimât le *Dieu père*, car cette lettre était la racine du nom de Dieu chez toutes les nations de l'antiquité ; que les deux ה ה *hh* liées ensemble par le T fussent le symbole des deux natures *divine* et *humaine*, du *Fils* ou *Verbe* ; et que la double ו *w*, qui les unit, fût le symbole du saint Esprit, le Rouach Elohim, l'esprit Dieu qui débrouilla le chaos, et que nous avons vu rendre des oracles au temps de Salomon.

François Vatable, dans ses *Commentaires sur la Bible*, (*Exod.*, *ch.* 28), prétend que le nom de Jéhovah contient le système de la Trinité chrétienne. Voici comment il s'exprime : « *Hoc autem nomen* יהוה *Trinitatis mysterium continet ut veteres Judei, qui Christum præcesserunt, dixere in suis traditionibus, nam per* י *intelligitur Pater qui est principium, et origo omnium rerum. Per* ה *Filius per quem omnia quæ facta sunt esse cœperunt. Per* ו *quæ est conjunctio copulativa intelligitur Spiritus Sanctus, qui est amor et nexus utriusque, qui ab utroque procedit. Geminatur autem* ה *propter duplicem naturam quæ est in Christo. Per primum* ה

natura divina intelligitur ; per ה *postremum natura humana.* »

Un auteur du 12.me siècle, qui délaissa le culte des Juifs pour celui des Chrétiens, et continua l'*Histoire des Juifs*, par Joseph, dit, *tom.* 4, *pag.* 109 : « Que la Trinité est prouvée par le nom de *Jéhovah*, dont la combinaison peut former trois noms, qui cependant ne forment qu'une essence : voilà sa démonstration que bien des théologues révèrent, fût-elle même un rêve. (Voyez *planche II, n.°* 13.)

Décrivez quatre cercles *a*, *b*, *c*, *d*, dont deux *a* et *b*, l'un enfermé dans l'autre et concentriques, et les deux autres dont les centres soient dans la circonférence du concentirique inférieur et intérieur. Dans chacun des cercles, écrivez deux lettres du nom רהבה, de manière à ce qu'il y en ait une dans chaque hémisphère ; alors, joignez le *jod* au premier *he*, vous aurez un des noms de Dieu ; c'est le Générateur. Joignez encore le premier *he* avec le *vaf*, vous aurez un autre nom de Dieu ; c'est le nom du Verbe engendré. Joignez aussi le *vaf* avec le dernier *he*, c'est un troisième nom qui procède du premier et du second ; enfin, comme le tout est réuni dans le grand cercle, vous avez trois dans un. Au moins avec de tels principes, il y a une démonstration.

M. de S.t-Martin, dans son *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers,*

ch. 10, *page* 197, dit : « Les Péruviens eurent des chefs » visibles, lesquels, comme Orphée, se dirent enfans » du Soleil, et obtinrent les hommages de leurs contrées : » ils avaient aussi un idole dont le nom, selon les in- » terprètes, signifie *trois* et *un*. »

Les Indiens ont un emblème de la Divinité dans le mot *Aum*. Ils ne doivent le prononcer qu'en secret : des trois lettres qui le composent, l'*A* désigne le principe de tout, le Créateur *Brahma* ; l'*U* désigne le Conservateur *Vichen-ou* ; l'*M*, le Destructeur *Chivam*. Cette Divinité est l'*Alpha* et l'*Omega* des Chrétiens, le Jéhovah, la Trinité. (Voyez Volney, *Ruines de Palmyre*, note 1.re)

On ne saurait faire trop l'éloge d'un ouvrage sorti dernièrement de la plume de M. Benjamin Constant, et qui a pour titre : *De la Religion considérée dans sa source, ses formes et ses développemens*. Voici comme il dépeint la Trinité des Chinois (pag. 279, à la note 1.re) : « Tao, essence triple et ineffable, qui crée » le ciel et la terre, se divisant en trois personnes, » dont l'une est chargée de la production, l'autre de » l'arrangement, et la troisième de maintenir la suc- » cession régulière. » Voilà aussi la Trinité des Perses : Les prêtres égyptiens avaient leur mystère de la Trinité dans la Table Isiaque (*planche n.*° III), qui renfermait un triangle expliqué pour les trois symboles du Monde, de l'Egypte et de Memphis. Plusieurs auteurs ont re-

gardé cette Table comme l'explication de la Trinité chrétienne.

Les prêtres égyptiens reconnaissaient un Dieu créateur et tout-puissant avec les deux principes, l'un bon, l'autre mauvais. Isis, Osiris, Orus, représentaient le bon principe, tandis que Typhon était le mauvais. Les prêtres égyptiens adaptèrent ces deux principes au moral de l'homme; Typhon était le procréateur des passions qui se trouvent en lui; Osiris et Orus étaient l'emblème de la raison qu'il possède. Voilà par quelles analogies, et comment les Juifs, après leur captivité en Babylone, et après eux, les Chrétiens, établirent des anges gardiens et des démons séducteurs et tentateurs, qui ne sont que le développement des bons et mauvais anges babyloniens, et du bon et mauvais principe des Egyptiens et des Chinois, etc.

On trouve quelque rapport avec ce système de la Trinité, dans les Rose-Croix de Kilvinning; l'instituteur de cet Ordre a voulu cacher, dans un sens énigmatique, la vérité de ses doctrines, sans blesser les opinions introduites dans le Christianisme. On remarque à la tête de chaque colonne (1) ces mots gravés : « *Au nom de la sainte et indivisible Trinité* »; mais elles finissent constamment en ces termes : « Soit salut au Dieu éternel; nous avons la faveur d'être dans l'*unité*

(1) Colonne gravée signifie les actes qui émanent de cet Ordre.

possible des Nombres sacrés. » On remarque la même chose dans le grade de *Trinitaire*, où les mots sacrés sont *Jéhovah*, *Jakin*, qui sont en opposition avec le titre de ce même Ordre; car ils signifient : « Un Dieu seul, éternel, souverain maître de tout. »

Les Trinitaires augmentant dans la Judée, ajoutèrent, par la suite, à ce nouveau dogme, la doctrine saine de Jésus-Christ, qui était ennemi de toute question théologique.

Les critiques assurent que Jésus n'a jamais parlé du dogme de la Trinité; qu'il se disait le Fils de Dieu, qui, selon sa doctrine est le Père de tous les hommes. Jésus n'admettait que l'unité de Dieu, d'autant plus que, selon sa légende, il avait été en Egypte, dont les prêtres pratiquaient le culte d'un Dieu unique, comme il est rapporté par Lactance et Pline.

M. Alexandre Lenoir dit que Théophile, évêque d'Antioche, qui vivait l'an 176 de l'ère chrétienne, est le premier qui employa le mot *Trinité* dans ses discours et instructions religieuses, ce qui prouve que ce dogme n'a été introduit dans le culte chrétien que long-temps après Jésus-Christ; et quoique cette religion existât en France depuis l'an 250 de notre ère, Gregor. Tur., *Hist.*, *liv.* 9, *ch.* 39, attribue à saint Martin l'introduction de ce dogme dans la Gaule, seulement au milieu du 4.me siècle. Voici comme il s'explique : « Il fit éclore » les premiers germes de notre foi vénérable; car les

» mystères ineffables de la Trinité divine n'étaient
» alors encore parvenus à la connaissance que d'un
» très-petit nombre de personnes. »

Les doctrines de Jésus-Christ étaient simples et populaires; elles modifiaient quelques lois sévères que Moïse avait été obligé de donner aux Juifs, en raison des circonstances. La morale de Jésus est celle de l'Ordre, de la bienveillance et de la nature.

Les anciens Trinitaires avaient, selon lesdits critiques, une croyance aveugle pour tout ce qui était établi par la Bible ; ils s'efforçaient de persuader aux autres Juifs que Jésus ne vint au monde que pour confirmer en tout point l'ancienne Loi, quoique la nouvelle souvent la contredise; ils oublièrent que le Divin Maître, pour cette cause, eut à soutenir des débats continuels avec les Sacrificateurs, les Pharisiens et les Scribes, qui cherchaient à le surprendre et à le convaincre de faux; mais il sut les confondre et esquiver leurs piéges. Par la suite, nous en citerons quelques traits qui se rapportent à nos Ordres et à nos rites.

Plusieurs écrivains, comme nous l'avons dit, et même l'abbé Marotti, veulent que notre dogme soit la doctrine pure de Jésus et de la première Eglise, et nos mystères, les allégories et vertus qu'il prêcha par son exemple.

Comme notre Ordre a des Frères qui sont nés dans le sein d'autres religions (1), et qui ne connaissent que

(1) Il y a des Loges en Turquie et aux Indes orientales et occidentales.

de nom notre Divin Maître, il est utile d'entrer pour eux dans de plus grands détails : nous serons obligés, de temps à autre, de recourir aux cinquante fragmens des anciens Evangiles, dont la notice se trouve dans les *OEuvres de Voltaire*, édition de Bâle, *vol.* XXXV, *pag.* 65–206, et nous donnerons des extraits des quatre Evangiles qui sont admis par l'Eglise de Rome, après le Concile de Nicée, d'autant plus qu'ils sont rappelés dans plusieurs rites et Ordres maçonniques.

CHAPITRE IX.

Époques attribuées aux écrivains sacrés des quatre Evangélistes. — Les trois premiers Evangélistes ne parlent de Jésus que comme homme. — L'Evangéliste saint Jean établit la divinité de Jésus. — De l'Apocalypse ; combattue à son apparition, et regardée comme livre divin et canonique par les Chrétiens d'Occident, elle paraît être l'écrit d'un Juif rempli des idées platoniciennes ; l'auteur développe le système solaire ; c'est un poème qui traite de l'Astronomie. Le Bélier en est le héros. Explication des emblèmes qu'on y rencontre.

Le plus ancien Evangile ou *Heureuse Nouvelle*, est celui attribué à S.t Mathieu apôtre, qui, selon la chronique adoptée par les catholiques, écrivait 6 ans après la mort de Jésus et la 39.e année de l'ère chrétienne.

On veut que S.t Mathieu ait été un publicain de Capharnaum. Les anciens Pères de l'Eglise se sont beaucoup occupés de savoir dans quelle langue il avait écrit son Evangile ; après de longues et savantes recherches, on est convenu qu'il devait l'avoir écrit en hébreu, ou au moins en syriaque. S.t Jérôme assure que cet Evangile a été conservé dans la bibliothèque de Césarée ; il prétend que cet écrit original a beaucoup couru le monde, et qu'il fut apporté à Césarée

par *Patenus*, venant des Indes. Malheureusement, du temps de S.t Jérôme même, l'original a été perdu; il n'y eut que la traduction grecque qui restât, et l'on en ignore encore l'auteur. Un autre saint Père, ne partageant pas l'opinion de S.t Jérôme, attribue l'Evangile de S.t Mathieu à l'apôtre S.t Jacques, et d'autres le donnent à S.t Jean. Nous ne nous occuperons aucunement de ces recherches, qui sembleraient jeter quelque défaveur sur cet écrit par l'incertitude de son auteur. Il paraît que cet Evangile veut réfuter les assertions des Nazaréens sur la basse et obscure origine qu'ils donnaient à Jésus; il cite la race de Jésus comme royale, et en donne une chronologie qui remonte à notre premier père Adam; il décrit la vie de Jésus en la dépouillant de toute divinité; il ne fait point mention du mystère de la Trinité, et ne dit point que Jésus en soit *la seconde personne*. Il ne parle que des seules vertus de Jésus qui triomphent dans cet Evangile, tout autant que ses miracles.

S.t Marc a écrit un second Evangile; mais, comme dans les documens qui composent le Nouveau-Testament, il est question de deux S.t Marc qui enseignèrent la doctrine de Jésus, les SS. Pères ne surent pas au juste à qui des deux l'attribuer. Cet Evangile décrit la vie humaine de Jésus à-peu-près comme le premier, c'est-à-dire, sans lui attribuer rien de divin. L'Evangéliste n'a pas connu Jésus; il annonce que ce qu'il écrit, il ne l'a point *vu*, et qu'il l'écrit d'après ce qu'il a entendu de

S.t Paul, qui lui-même l'a appris du ciel (1). On assure que cet Evangile fut écrit quarante-trois ans après l'ère chrétienne, dix ans après la mort de Jésus.

Le troisième est l'ouvrage de S.t Luc d'Antioche (2), qui était médecin; on le fait aussi disciple de S.t Paul. Il est écrit en grec. Cette histoire de Jésus est mieux rédigée que les deux précédentes. Dans son exorde, il dit qu'il ne s'est décidé à l'écrire que parce que les autres l'ont défigurée. S.t Luc n'a pas vu ce qu'il a écrit; il suit les deux Evangélistes énoncés, donnant la vie de Jésus dépouillée de toute divinité et du mystère trinitaire. On prétend que cet Evangile parut 58 ans après la passion de Jésus-Christ.

Le quatrième Evangile est écrit par S.t Jean, l'Apôtre bien-aimé de Jésus, qui figura dans la dernière cène et sur le mont Golgotha. S.t Jérôme dit que S.t Jean fut évêque d'Ephèse, et qu'ensuite étant allé à Rome, il fut condamné à mort sous Domitien, et que cette peine fut commuée en celle de l'exil dans l'île de Pathmos, qui est un rocher dans l'Archipel ionien:

(1) Si un écrivain de nos jours n'avait que de pareilles autorités à produire pour commander notre confiance, il risquerait fort de n'être cru de personne.

(2) Nous avons cru que ce serait manquer à la décence que de ne pas accompagner les noms des Evangélistes de l'épithète de Saint, qui est reçue par les catholiques; quoique les Evangiles et Epîtres les désignent simplement par les mots d'Apôtre ou Evangéliste, Pierre, Luc, Jean, etc.

ce fut dans cette retraite qu'il écrivit son Apocalypse, dans laquelle beaucoup de Frères Maçons trouvent une partie de leurs mystères.

S.t Jean, avant tout, dans sa vision, voit Dieu (*celui qui fut, qui est, qui sera*) (1); il est assis sur un trône; il tient de sa main droite un livre écrit et scellé en-dehors de sept sceaux. Jean donne pour héros à son poème *le Bélier* ou *l'Agneau*; il l'assied sur le trône même de la Divinité; il a sept yeux et sept cornes; cet Agneau est environné de quatre figures symboliques (qui, chez les Egyptiens, étaient les emblêmes des quatre saisons), du Lion, du Bœuf, de l'Homme et de l'Aigle, lesquels, par parenthèse, sont les quatre signes des Evangélistes. (Voyez le *Plafond du Bienheureux Angélique, planche* IV.)

Le livre que Dieu tient en main ne peut être ouvert que par l'Agneau, qui seul peut ouvrir les cachets qui le ferment. Observons que l'Agneau ne joue que le second rôle, et n'est que l'instrument de la volonté divine; Jean même ne le regarde point comme Divinité (*ch.* V *et* VI). C'est le système des Mages, des adorateurs du Soleil, qui ne voyaient dans cet astre que le moyen dont le grand Ouvrier, Dieu, se servait pour manifester sa toute-puissance sur la terre. Ici l'Agneau, comme emblème astronomique, représentant le Soleil

(1) *Alpha* et *Omega*, adopté par les Maçons. (*Planche* I.re, n.° 3.)

au printemps, devait ouvrir le cours des saisons. Ainsi, par le premier sceau que l'Agneau ouvre, il fait sortir un cheval blanc, monté par un jeune homme rayonnant de gloire et victorieux ; il reçoit une couronne ; il tient dans sa droite un arc ; on le dirait Apollon représentant le *Printemps* et le bon principe.

L'Agneau ouvre le second sceau ; le mauvais principe lui succède : c'est un cheval roux, et le personnage qui le monte a le pouvoir d'enlever la paix de dessus la terre, et de faire que les hommes s'entre-tuent : c'est l'emblème de l'*Été*, qui, dans l'Arabie et la Judée, rend le pays aride et brûlant.

L'Agneau ouvre le troisième sceau, il en fait sortir un cheval noir ; celui qui le monte porte une *balance*, qui, par son symbole, se trouve être la constellation de l'équinoxe d'*Automne*.

Le quatrième sceau ouvert, il en sort un cheval pâle ou défait ; sa monture est la mort ; il fait périr les hommes par la famine : voilà le symbole de l'*Hiver*.

Les anciens ont donné quatre chevaux au char d'Apollon, pour indiquer la division du jour : ici le poète Jean désigne aussi par quatre chevaux les quatre saisons de l'année. Il est à remarquer qu'à l'ouverture des quatre premiers sceaux, c'est toujours un des quatre animaux représentant les saisons égyptiennes, qui entourent l'Agneau, et qui prennent la parole pour faire observer à Jean l'objet qui sortait du sceau ; par

ce fait, le symbole des saisons se trouve doublement représenté, et par les sceaux, et par les quatre animaux dont nous venons de parler.

A l'ouverture du cinquième sceau, Jean décrit les ames qui paraissent devant Dieu, au pied du trône de l'Agneau; ces ames sont celles qui avaient souffert pour la parole de Dieu; il décrit la persécution qu'elles éprouvèrent, et fait connaître par cette idée qu'il avait été initié dans la doctrine de l'immortalité de l'ame.

Un tremblement de terre a lieu à l'ouverture du sixième sceau; le Soleil s'obscurcit, la Lune devient rouge. Jean a voulu figurer par cette description les convulsions qui arrivent à l'équinoxe d'automne; ensuite il cherche à expliquer les phénomènes de l'équinoxe du printemps par une parabole des grands et puissans, et même de tous les hommes qui se cachent dans des cavernes. Cette allégorie s'applique à l'apparition de l'astre brillant du printemps, où tous les autres s'éclipsent.

Par le septième sceau, il a voulu manifester une partie de l'astronomie qui regarde les planètes; et d'autre part, il a cherché à développer, par des allégories, les persécutions et l'opposition qu'éprouvaient ses propres doctrines et son dogme; car il établit que tous les initiés « *étaient Rois et Sacrificateurs* ». Il annonce les peines que Dieu réserve à ses persécuteurs; il finit par sa Jérusalem céleste, qui a douze portes qui

représentent les douze mois de l'année, ou les douze constellations du Zodiaque; ce qui le prouve, c'est la manière dont il les a orientées, les ayant placées trois par trois, regardant les quatre points cardinaux relativement aux saisons.

La muraille de la ville a douze fondemens: toujours la même allégorie; les apôtres de l'Agneau sont au nombre de douze ; douze mille stades en hauteur, largeur, longueur : c'est la pierre cubique des Maçons.

Dans cette ville, Dieu et l'Agneau sont le Temple; on y voit la règle maçonnique dans le Roseau-d'Or, qui doit servir à mesurer les murailles et les portes de la nouvelle Jérusalem; on peut aussi regarder ce Roseau comme cette branche mystérieuse qui accompagne tous les anciens mystères. Le poème finit par l'Ange qui répète à Jean d'adorer Dieu, et de se garder de l'adorer lui-même, car il n'était qu'un ambassadeur que le Seigneur le Dieu des saints Prophètes, avait envoyé pour manifester à ses serviteurs les choses qui devaient arriver. (*Ch.* XIX, *v.* 10, *et ch.* XXII, *v.* 9.)

Lorsque l'Apocalypse parut, les Chrétiens d'Orient l'attaquèrent de toute manière, n'épargnèrent ni la partie qui leur paraissait peu s'accorder avec l'astronomie, ni celle par laquelle l'auteur voulait faire comprendre qu'il avait été initié au dogme de l'unité de Dieu et de l'immortalité de l'ame; ils soutinrent que l'Agneau sans tache, qui avait été sacrifié au commen-

cement de la création du Monde, c'est-à-dire, de l'éternité, ne pouvait aucunement être ce Jésus qu'on avait immolé, selon les Chrétiens occidentaux, sous Ponce-Pilate, et que la divinité qu'on lui accordait, détruisait le dogme de l'unité de Dieu.

Depuis lors, l'Apocalypse fut non-seulement attaquée par les Chrétiens d'Orient, mais, selon leur dire, victorieusement réfutée, et regardée tout au plus comme un obscur et mauvais poème du Soleil au printemps. Ces Chrétiens soutenaient qu'il était impossible de donner une explication raisonnable à cet écrit; ils disaient aussi que l'auteur, avec raison, l'avait appelé *vision;* car, selon eux, les songes seuls pouvaient fournir des idées aussi décousues et si peu susceptibles d'être comprises par l'entendement humain. Ils crurent que la partie de l'Apocalypse du *v.* 13 au 21.e, du *ch.* XII, avait été ajoutée par un autre écrivain et après-coup; que l'ouvrage est ignoble même, quand l'auteur parle de la Divinité et de ses Anges, comme aux *v.* 13, 14, 15 *et* 16 du *ch.* I.er

Les Chrétiens orientaux n'ont pas admis l'Apocalypse comme un ouvrage de Jean, ni même comme celui d'un Chrétien; ils se sont persuadé que c'était plutôt l'écrit d'un très-zélé Juif; car elle peint les Juifs et non les Chrétiens persécutés. L'auteur a voulu ignorer les révoltes que les Israélites occasionnèrent partout où ils étaient en force. Les Chrétiens orientaux ont même

observé que, dans la destruction du monde et du genre humain, annoncée par l'auteur de l'Apocalypse, ce sont cent quarante-quatre mille Juifs, douze mille de chaque tribu d'Israël, qu'il sauve dans le bouleversement du ciel, de la terre et de la mer; ces Juifs, en un mot, sont ses élus; tous les autres hommes sont mis à mort par des Anges, qui répandent sur eux les plus grands fléaux à l'aide de petites fioles.

Ces Chrétiens soutinrent encore que l'auteur devait être un Juif; car, dans la refonte de son nouveau Monde, il fait descendre du ciel sa nouvelle Jérusalem, qui a douze portes, douze fondemens, et enfin que la mesure et l'idée de ce chimérique bâtiment sont prises dans le nombre douze, qui est celui de ses tribus juives.

Après toutes ces controverses, l'Apocalypse resta très-long-temps oubliée; mais comme après la naissance du Christianisme, il s'était élevé un esprit d'opposition sur quelques points théologiques entre les Chrétiens d'orient et ceux d'occident, ces derniers attribuèrent l'écrit à S.t Jean; et dans un Concile qu'ils tinrent à Tolède, le déclarèrent divin et canonique. On doit à l'Espagne la restauration de ce poème sur le Soleil, qui avait éprouvé de la part des Chrétiens d'orient, une ferme opposition lors de son apparition.

Le Concile de Laodicée, quelque temps après, rejeta l'Apocalypse, comme étant l'ouvrage d'un esprit extravagant; mais les Chrétiens d'occident, dans un troisième

Concile qu'ils tinrent à Carthage, le déclarèrent de nouveau livre divin et canonique.

Plusieurs savans ont cherché à le commenter, entre autres, Ticho-Brahé et Newton, tous deux profonds astronomes, et plus tard Dupuis et Lenoir, qui ont enfin porté la lumière dans ce chaos que personne n'avait pu débrouiller avant eux. Plusieurs Maçons crurent trouver, dans cet écrit, la base et l'explication de tous les mystères, et les cabalistes plus que les autres; ils s'appuient du nombre mystérieux de douze, et plus particulièrement de sept, qui reviennent le plus fréquemment dans l'Apocalypse, et qui sont en rapport avec les douze constellations, les douze mois de l'année; avec les sept jours de la création, les sept planètes, les sept sciences, les sept sacremens, les sept péchés mortels, les sept diacres élus par les apôtres chargés de la distribution à la table des veuves, et avec les sept ordres de l'Eglise, base sur laquelle on a établi les sept Ordres maçonniques, etc. etc.

Sans entrer dans toutes les questions qui divisèrent tant de savans sur cet écrit, nous tâcherons de l'éclaircir autant que nous le pourrons, nous appuyant particulièrement sur ce qu'ils en ont dit de plus plausible. Tous les Frères peuvent comparer l'Apocalypse à la critique d'une infinité d'hommes de lettres, qui écrivirent avant et après ceux par nous cités.

C'est un fait aujourd'hui reconnu que le Sabéïsme

fut la religion primitive, et qu'elle était la religion universelle de l'Antiquité : il se rapporte au culte de la nature (1) et des astres.

Porphyre dit, en parlant des ouvrages de Cheremont, historien et prêtre égyptien déjà cité, que tout ce que les prêtres égyptiens et persans disaient de leurs Dieux, devait s'entendre comme étant appliqué aux phases de la Lune, aux Planètes, aux signes du Zodiaque et au Soleil principalement, lorsqu'il se trouvait dans ses différens aspects avec les constellations; car le Soleil paraît parcourir, dans sa révolution annuelle, le cercle du Zodiaque, qui se compose de 360 degrés, dont 30 forment un de ses signes, et conséquemment le Zodiaque se divise en douze signes, qui sont comme autant de stations que le Soleil parcourt en douze mois, et il a fait sa révolution annuelle lorsqu'il les a parcourues toutes.

Cette division fut adoptée par l'Antiquité, et ces stations furent représentées par douze figures différentes

(1) Dans l'un des portiques de Notre-Dame de Paris, dont nous avons déjà fait mention, celui au-dessous de la tour septentrionale, est remarquable par son Zodiaque, qui est sculpté autour de sa voussure : il a été gravé dans le volume des Planches de l'ouvrage de Dupuis (*Origine de tous les Cultes*); il a les douze signes qui sont accompagnés des attributs et de l'image des travaux champêtres, qui répondent à chaque signe ou mois. Il paraît que le Temple était dédié jadis à Cérès, représentée sous le symbole de la Vierge-Mère, dans le signe relatif du Zodiaque, dont on a fait notre Mère de grâces.

que nous conservons encore de nos jours, et qu'on appelle aussi les douze constellations du Zodiaque, lesquelles se composent d'une certaine quantité d'étoiles fixes dans une certaine circonférence, et figurent comme celle du Bélier ou de l'Agneau, du Taureau, etc.

Dupuis prétend, dans son *Œuvre sur l'Astronomie ancienne*, page 172, que les plus anciennes traces de cette classification remontent à l'époque où le signe de la Balance se trouvait à l'équinoxe du printemps, et le Bélier à l'équinoxe d'automne, et que la précession des équinoxes avait interverti de sept signes l'ordre primitif. Cette déduction est la base des anciens Zodiaques égyptiens; or, la précession étant évaluée à 72 ans et demi par degré, ou 2160 par chaque signe, si l'an 1447 avant l'ère chrétienne, le Bélier se trouvait à son 15.e degré, il en résulte que le premier degré de la Balance dut être fixé, dans ces Zodiaques, 15,194 ans avant la même ère, ce qui joint à 1828 ans de l'ère chrétienne, donne 17,022 ans depuis l'origine desdits Zodiaques (1). Le Bélier coïncide avec l'équinoxe du printemps, 2504 ans avant Jésus-Christ, et le Taureau 4619; or, le culte du Soleil, sous le simulacre du Taureau, jouant le principal rôle dans la théologie des Egyptiens, Perses et Japonais, indique que les écrits sur cette allégorie du Soleil, datent de près de 4600 ans avant Jésus-Christ, et que ceux sur l'allégorie du Soleil-

(1) Ces recherches infirment la chronologie biblique.

Aries remontent à près de 2500 ans avant Jésus-Christ (1). (Voyez *le Zodiaque* de Denderat.)

Le sabéïsme, ou la religion appliquée à la nature et à l'astronomie, devait être par nécessité universelle dans ces temps lointains; car elle était identifiée avec le moral de l'homme, qu'elle dirigeait de la même manière que les travaux de l'agriculture, ce qui est évidemment démontré par les auteurs que nous venons de citer, et l'homme partout a dû embrasser avec une entière confiance une religion qui était en rapport avec ses devoirs et avec les moyens de son existence.

L'Apocalypse, quoiqu'empreinte de l'emphase orientale, est regardée par tous les critiques comme bien inférieure aux poèmes qui nous restent sur le Soleil; elle donne lieu à mille interprétations différentes, à cause de son obscurité. Néanmoins il nous dévoile que les Juifs, sectateurs de Jean, avaient une loi orale qu'on communiquait aux initiés, elle exista jusqu'au 8.e siècle chez les Chrétiens qui en dérivèrent; c'est ce qu'on peut vérifier dans l'ouvrage du sieur de Vallemont, docteur en Sorbonne, dans ses *Mystères de la primitive Eglise*. Cette loi orale se manifeste au *ch.* X *de la Vision de Jean*. C'est un Ange qui descend du ciel : il a un pied sur la terre, l'autre dans la mer; il tient l'Apocalypse à la main. Jean veut écrire ce qu'il avait entendu des *sept* voix, mais une voix du ciel lui prescrit : « *Cache*

(1) Planche V.

» *les choses que les sept tonnerres ont fait entendre*, » *et ne les écris point.* » Jean alors dévore le petit livre de sa bouche : il le trouve doux comme du miel ; mais quand il l'eut avalé, ses entrailles furent remplies d'amertume. Il paraît que Jean, fidèle aux constitutions mosaïques, a voulu démontrer, par cette allégorie, que la connaissance des secrets religieux, quoiqu'en apparence agréables, produit des effets très-pernicieux, et qu'ils devaient, par cette raison, être transmis oralement.

Cet écrit est rempli des idées de Platon ; ainsi, on y trouve les idées du Logos (1) le *Dieu-Verbe*, de l'ame du monde, de la destruction et de la fin du monde, rêveries suivies par les Juifs et par les Chrétiens de ces époques.

Les premiers Chrétiens firent de S.t Jean un second Moïse ou un Elie ; ils cachèrent sa mort et prétendirent que, par le § 22 du *chap.* XXI écrit dans sa *Vision*, il devait vivre jusqu'à la fin du monde. Cette opinion a été soutenue par Don Calmet. Voici comme il s'explique à ce propos : « Si Jean était mort, on nous dirait » le temps, le genre, les circonstances de sa mort, on » montrerait ses reliques, on saurait le lieu de son » tombeau ; or, tout cela est inconnu. Il faut donc qu'il » soit encore en vie. En effet, on assure que se voyant » fort avancé en âge, il se fit ouvrir un tombeau où il

(1) On remarquera que le mot *Logos* est grec, et que ce mot ne peut avoir été mis en usage que par les Juifs d'Alexandrie.

» entra tout vivant, et qu'après avoir congédié ses dis-
» ciples, il disparut, et entra dans un lieu inconnu aux
» hommes. » Bien des Frères sont de l'avis de Calmet ; et s'appuyant sur ce que les deux S.ts Jean, fêtés par les Maçons, représentent les deux solstices, ils en concluent que S.t Jean n'est pas mort.

Pour ce qui regarde les Evangiles, nous rapporterons ce qu'en écrivirent les Saints-Pères, ainsi que leurs hypothèses, puisqu'aucun auteur profond, contemporain de Jésus, ne nous fournit de renseignement ni sur lui, ni sur ses miracles extraordinaires ; c'est ce qui a fait croire à quelques incrédules que Jésus n'a jamais existé, et qu'il n'était qu'une allégorie du Soleil, comme ils prétendent en trouver la preuve dans l'Apocalypse.

CHAPITRE X.

Les Songes sont le dénouement de l'Evangile S.t Mathieu. — Conduite de Joseph envers son épouse. — Les Mages avertis par des songes. — Quelques réflexions sur l'Epiphanie. — La fuite de la Sainte-Famille en Egypte, représentée dans des Eglises. — Rapprochement des Mystères Chrétiens et Maçonniques. — Miracles de Jésus, celui des Noces de Cana. — Mariage ordonné aux Prêtres par la Loi de grâce.— Opposition de Rome.— Quelques légendes des Papes. — Leur opposition à la connaissance des Livres sacrés. — Peines anciennes portées contre les investigateurs audacieux des Doctrines sacrées. — La Bible très-répandue aujourd'hui.

Les Juifs avaient toujours été maintenus dans leurs opinions religieuses par des fables et des prodiges ; l'Apocalypse et les Evangiles durent être remplis de saints, de miracles et écrits dans un style merveilleux. S.t Mathieu est, pour ainsi dire, forcé de se conformer au penchant des Juifs, et d'introduire dans son ouvrage des contes orientaux.

La crédulité et l'ignorance avaient porté les Orientaux à attacher la plus grande importance aux songes ; les prêtres les exploitaient adroitement à leur avantage. Les historiens les plus accrédités nous donnent sérieusement pour véritables des historiettes prédites par des songes ; leurs écrits sont enrichis de circonstances

toujours miraculeuses, et qui contredisent l'ordre éternel prescrit par la nature. Les premiers Pères de l'Eglise se servirent également du merveilleux : ils imitèrent les poètes qui donnaient un palais au sommeil, d'où sortaient les songes par deux portes, l'une d'ivoire, réservée aux songes légers et séduisans ; l'autre, de corne, d'où sortaient les songes accablans et sinistres. Ce sont des songes qui embellirent les premiers fastes chrétiens.

D'après l'Evangéliste Mathieu, S.t Joseph avait été fiancé à Marie : il se refusait (1) à l'épouser, il voulait même

(1) Le Clergé donnait des représentations évangéliques pour l'édification des fidèles. La Confrérie dite de *la Passion de Notre-Seigneur*, établie à Paris, sous le règne de Charles VI, était protégée par le Roi, qui traitait ses membres du titre chrétien de Frères. Ils représentaient des pièces appelées *Mystères*, et composées de moralités calquées sur les Actes des Apôtres et sur les Evangiles, afin de propager le Christianisme. Ces pièces étaient souvent remplies de passages indécens, qui étaient encore plus révoltans, car ils s'appliquaient à des objets vénérés.

Dans *le Mystère de la Conception*, in-4.° gothique imprimé à Paris chez Alain Lotrian, à l'usage de cette dévote Confrérie, on représente S.t Joseph fort inquiet de trouver son épouse enceinte ; il exprime de la sorte son trouble et ses craintes :

De moi la chose n'est venue,
Sa promesse n'a pas tenue.
. . . . . .
Elle a rompu son mariage ;
. . . . . .
Elle est enceinte, et d'où viendrait
Le fruit ?... Il faut dire par droit
Qu'il y ait vice d'aldultère.
. . . . . ;
Puisque je n'en suis le père ;
Elle a été trois mois entiers
Hors d'ici, et au bout du tiers
Je l'ai toute grosse reçue,
L'aurait quelque paillard déçue,
Ou de fait voulut efforcer ?
Ah brief ! je ne sais que penser !

la renvoyer secrètement. Un Ange apparaît *en songe* à Joseph, et lui dit de la prendre pour femme. Après cette apparition, Joseph, comme le rapporte le même Evangile, *ch.* 1, *v.* 18-25, épousa (1) Marie; mais il n'eut aucune relation avec elle qu'après qu'elle eut enfanté son premier né Jésus, auquel les quatre Evangélistes canoniques donnent pour frères Jacques, Josué, Simon, Juda, et plusieurs sœurs; ce qui prouve, selon les critiques des Evangiles, que Joseph, après le premier né de Marie, l'a traitée en bon et brave mari, et que sa femme, la Vierge-Mère, était très-féconde.

D'autres critiques prétendent que cette histoire s'est passée autrement. Ils s'appuient du Protévangile de S.t Jacques, surnommé le *Juste*, et frère du Seigneur, qui dit que Joseph se plaignit au Grand-Prêtre de l'infidélité de Marie; que le Grand-Prêtre leur fit boire les eaux amères ou de jalousie à tous les deux, et les envoya ensuite au désert pour faire leur mystérieux voyage; qu'en étant

(1) L'anneau que S.t Joseph donna à Marie, se conserve à Perugia : on lui attribue le pouvoir de rendre fécondes les femmes stériles. En 1480, il occasionna un procès très-animé et des voies de fait entre les habitans de Perouse et ceux de la Chiusa; ces derniers avaient volé cette bague mystérieuse. Les Pérugiens soutenaient l'avoir eue miraculeusement. Ce procès dura très-long-temps. Les Papes entrèrent dans cette dispute; ils auraient voulu enrichir la ville sainte et mettre cet anneau près du nombril de Jésus-Christ, que l'on conserve dans l'Eglise de S.te-Marie du Peuple, à Rome; mais l'opposition fut violente. Enfin Innocent VIII, pour en finir, confirma la possession à la ville de Perouse.

revenus sains et saufs, Joseph reprit sa très-vertueuse femme.

Observons que, malgré la ferveur de quelques Chrétiens, ce ne fut qu'après l'an 470 de notre ère, que Gnapheus, patriarche d'Antioche, nomma la mère de Jésus, mère de Dieu dans les prières chrétiennes, et invoqua son divin nom. *Niceph, liv.* XV, *ch.* 28. Ce fut le pape Sixte IV qui, le premier, établit dans l'Eglise romaine la fête du modèle des époux, S.t Joseph. Continuons de raconter les prodiges et miracles évangéliques.

Dans S.t Mathieu, des Mages venant d'Orient vont demander à Hérode où se trouve le nouveau-né, Roi des Juifs. Hérode l'ignore; mais il leur rapporte un texte des Ecritures-Saintes qui parle du Messie qui devait naître dans Bethléem. Les critiques ne peuvent se persuader, en admettant même comme vrai tout ce que dit cet Evangile, qu'Hérode, qui était Iduméen, connût aussi profondément les Ecritures obscures des Hébreux. Enfin les Mages sortent de Jérusalem, et l'Etoile les guide derechef; tout d'un trait elle s'arrête sur l'étable où Jésus était né.

La légende de l'Etoile flamboyante, qui devait briller plus que le Soleil, et qui guida les Mages ses adorateurs, près du divin Verbe, près de la Parole sacrée, près de la Vérité, se rapporte au mystère maçonnique de la recherche de la Parole perdue et de l'Etoile flamboyante.

Dans l'Evangéliste Mathieu, après l'adoration du Verbe ou de la parole *Dieu* par les Mages, un Ange les avertit dans un songe de ne pas repasser par Jérusalem, et de s'en retourner chez eux par un autre chemin, afin de dérober à Hérode la connaissance de la naissance du Christ.

Un savant a remarqué à cette occasion que les Egyptiens célébraient la vigueur du Soleil naissant, douze jours après le solstice d'hiver; que cette apparition du Soleil était appelée Théophanie; et que les Chrétiens, toujours adorateurs du Soleil dans la personne de Jésus, n'ont fait que changer le nom de la fête dans celui d'Epiphanie, en lui conservant la même époque. Il ajoute encore que les Chrétiens, pour suivre entièrement l'allégorie du Soleil naissant, supposent que Jésus, ce jour-là, se débarrasse des liens de l'enfance pour répandre sa lumière sur les *trois* Mages; mais ce qui vient encore à l'appui de cette opinion, c'est qu'ils font adorer Jésus par des *Rois Mages* ou Grands-Prêtres-Sacrificateurs, qui, dans le fait et par toutes les histoires anciennes, n'ont jamais suivi d'autre culte apparent que celui du Soleil.

S.t Luc, au lieu de la visite et de l'adoration des Mages, raconte celle des Anges, de la céleste gloire et des bergers; il ne parle ni du massacre des Innocens, ni de la fuite en Egypte de la Sainte-Famille.

Cette fuite en Egypte fut matériellement représentée dans les mystères des anciens Chrétiens. Dans les *Mœurs,*

Usages et Coutumes des Français, on lit que les habitans de Beauvais la célébraient de la manière suivante : Ils choisissaient pour représenter la Vierge-Mère, la plus belle fille de la ville; ils la montaient sur un grand âne; l'évêque et le clergé la suivaient processionnellement. Entrés dans la cathédrale, elle et son âne étaient placés près du maître-autel où l'on célébrait la messe, qui rappelle la fuite en Egypte de la Sainte-Famille.

Après l'*Introït*, le *Kyrie*, le *Credo*, le *Gloria*, on entonnait, en l'honneur de l'âne, *hinhan;* le prêtre célébrant, à la fin de la messe, chantait trois fois cet harmonieux refrain, qui était répété à plusieurs reprises en chorus par les dévots assistans.

D'après l'ardeur que l'on met de nos jours à rappeler la pureté du dogme et des cérémonies religieuses de l'Antiquité, il n'est point improbable que l'on voie derechef cette cérémonie rétablie.

En suivant l'Evangile de S.t Mathieu, un Ange avertit Joseph en *songe* de fuir la persécution d'Hérode. Dans la suite, un Ange apparaît à Joseph en Egypte; dans un *songe*, il lui annonce la mort d'Hérode, et lui ordonne de retourner en Judée.

Le Nouveau-Testament, comme l'Ancien, est rempli de songes et d'apparitions mystérieuses, qui sont autant de sujets de critique plaisante pour les incrédules.

Dans nos instructions, les songes mystérieux de Joseph et d'Hénoc figurent dans différens degrés.

Une fois de retour de l'Egypte, on ne parle plus de Jésus dans les Evangiles, que lorsqu'à douze ans (1) il confondit les savans de la Synagogue; mais depuis cet âge, les Evangélistes couvrent sa vie d'un voile mystérieux; un seul Evangéliste lui fait exercer l'état de charpentier jusqu'à trente ans. Les trois premiers décrivent la vie de Jésus comme celle de tout autre homme; à trente ans, ils lui font prêcher dans le désert la nécessité de quitter le vice, de nous corriger de nos fautes, et suivre la vertu, *car la fin du monde était prochaine;* ils le soumettent à la tentation du Diable, qui lui fait éprouver la faim, etc. etc.

S.t Marc prescrit le baptême et la foi aux Chrétiens; il dit que celui qui ne croira pas, ne pourra se sauver, et que ceux qui croient, auront le pouvoir de guérir les malades et de parler de nouvelles langues (2). S.t Marc et S.t Luc disent toujours qu'on doit s'amender (*l'Apocalypse* le dit aussi), tous les Disciples de Jésus croyant et prêchant comme lui la fin prochaine du monde et *la résurrection.*

(1) Les instructions des nouveaux Templiers rappellent cette légende.

(2) Les incrédules ne peuvent accorder cette promesse évangélique avec le style de ces historiens sacrés, qui est aujourd'hui du médiocre. Ils disent qu'un Apostolique-Romain peut bien croire que trois font un, et qu'un fait trois; qu'il peut aussi croire à tous les revenans; mais que jamais il ne pourra se persuader qu'il a le pouvoir de guérir des maladies et de parler des langues qu'il n'aurait pas apprises.

Les Evangélistes attribuent à Jésus une politique toute humaine : il ne se découvre pas aux messagers de Jean. Il ordonne à tous ceux sur lesquels il a opéré des miracles et à ceux qui les ont vus, de ne pas les dévoiler, afin de ne pas avoir affaire aux Grands-Sacrificateurs, aux Pharisiens et aux Scribes.

Les miracles, les guérisons et le droit de chasser les Démons, étaient, par la Loi mosaïque, dévolus aux prêtres juifs, qui tiraient de gros bénéfices de la crédulité publique, ce que les prêtres de Rome ne manquèrent pas de suivre et de pratiquer.

Jésus-Christ professait les vertus des Esséniens, entr'autres la chasteté. Cette secte regardait le mariage comme un état d'imperfection.

Le premier miracle opéré par Jésus est celui des Noces de Cana : dans quelque rite maçonnique, on rappelle ce miracle. Les Bons-Cousins, dans leurs instructions, appellent le jour des Rois *le jour des Trois-Miracles*, qu'ils font consister, le premier dans l'Etoile qui servit de guide aux Mages, le second dans l'Eau changée en vin, et le troisième dans la Voix qui se fit entendre lors du baptême que S.t Jean donne à notre divin maître Jésus. Aucune branche maçonnique n'a mis, plus que les Charbonniers à profit dans ses institutions, les Evangiles et les Epîtres.

Leur catéchisme, tout-à-fait basé sur la doctrine de Jésus, rappelle une infinité de circonstances de sa vie,

comme sa soumission à Dieu père des hommes, à S.t Joseph, à Marie, etc.

Les premiers douze Bons-Cousins sont les douze Apôtres. Dans leurs banquets, la première santé d'obligation est au Créateur de l'Univers; la seconde à Jésus-Christ son envoyé pour rétablir la philosophie, la liberté et l'égalité; la troisième aux douze Apôtres et aux soixante-douze Disciples, qui furent placés à la tête de l'Ordre lors de sa naissance.

On devinera sans peine les motifs qui nous mettent dans le cas de parler si souvent de Jésus et de ses historiens.

Si Jésus considérait le mariage comme un état d'imperfection, d'après les Esséniens, il devait croire que la seule grâce divine pouvait faire supporter les chagrins matrimoniaux. Aussi c'est à la fin du banquet nuptial que le vin venant à manquer, il fait le miracle de changer l'eau en vin (1), voulant enseigner par-là que les apprêts rians des noces passaient bien vîte, que les chagrins seuls restaient, et que la seule grâce qui sanctifie tout, peut satisfaire à nos besoins.

Bien des Disciples de Jésus observèrent la chasteté; de là vint cette prodigieuse quantité d'anciens cénobites et de célibataires, qui, avec le temps, se transformèrent

(1) Nous regrettons que la faculté d'opérer ce miracle ne soit pas prestée exclusivement à Jésus-Christ; car S.t Marcel ou Marceau métamorphosait en vin excellent et en baume l'eau puisée dans la Seine. (Voyez sa *Légende.*)

en prêtres et en moines chrétiens, auxquels les Papes les plus ambitieux ordonnèrent et prescrivirent le célibat, qui n'était pour les Esséniens et les premiers Chrétiens qu'une affaire de discipline.

Les Papes, ayant pensé que si tout homme marié pouvait être prêtre, les Rois et les Empereurs voudraient, comme Saül, être prêtres et sacrificateurs, défendirent le mariage aux prêtres, par le Concile de Trente et autres antérieurs, prévoyant qu'ils n'auraient point trouvé dans les Princes et dans les Rois des sujets dociles à leurs intérêts.

Les prêtres chrétiens avaient jadis des femmes appelées *introduites;* S.t Paul nous les dépeint comme servant de compagnes et d'aides aux ouvriers évangéliques. *Epit. ad Corn.* 1, *ch.* 9, *v.* 5. Néanmoins l'*introduction* de ces sœurs, autorisée par l'exemple des Frères de Jésus, des Apôtres, et même par Cephas ou Pierre, fut défendue par le Concile d'Ancyra, à cause du scandale qu'elles occasionnèrent par la suite.

Les évêques d'Orient purent se marier jusqu'au Concile de Nicée (1). On n'accorda la faculté de garder leurs femmes, qu'aux évêques et prêtres dont le mariage remontait à l'époque où ils étaient encore laïcs. (Voyez *Socrat., lib.* 1, *ch.* XI; *Sozemen, lib.* 1, *ch.* XXIII; *Nice-*

(1) En France, en Allemagne et en Angleterre, les évêques eurent des femmes et des concubines bien après le Concile de Nicée. Nous reviendrons sur ce sujet.

phor. Calist., *lib.* 8, *ch.* XIX.) Ce fut sous Théodose qu'on décida que les prêtres devaient être célibataires. (*Cod. Theodos. Ecc. et Cle*, *lib.* 16, *tit.* 11.) Les Frères qui voudraient lire des documens curieux sur les mariages des évêques, peuvent consulter un ouvrage plein d'érudition de M. de Potter, intitulé : *Considérations sur les premiers Conciles*, *ch.* XVII, *pag.* 258 et 260.

La doctrine de Jésus est claire et incontestable sur le mariage des prêtres. Voici comme s'explique S.t Paul, dans sa première *Epître à Timothée*, *ch.* III, *v.* 1–4 :

« 1. Cette parole est certaine, que si quelqu'un désire » d'être évêque, il désire une œuvre excellente.

» 2. Mais il faut que l'évêque soit irrépréhensible, » *mari d'une seule femme*, vigilant, modéré, honora- » ble, hospitalier, propre à enseigner.

» 3. Non sujet au vin.

» 4. Conduisant honnêtement sa propre maison, tenant ses enfans soumis en toute pureté de mœurs. »

Ces mêmes préceptes et règles sont prescrits pour les diacres. Observons bien que S.t Paul n'aurait pas dit que l'évêque devait être *mari d'une seule femme*, si les évêques de son temps n'avaient pas été dans l'usage d'en avoir plusieurs.

Jamais les chefs de l'Eglise de Rome n'approuveront l'institution biblique qui a mis l'Ecriture-Sainte, presqu'inconnue jusqu'à nos jours, entre les mains de tous les peuples et de tous ceux qui savent lire, parce qu'elle

dévoile les secrets et intrigues des Lévites anciens de la ville de Romulus et de ceux qui les remplacèrent. Jamais les Papes ne pourront se réconcilier avec l'Angleterre, à cause de la suprématie théocratique dont le Roi s'est emparé en s'établissant le chef de la religion anglicane.

Les deux institutions les plus propres à extirper l'ignorance et le préjugé, et dont la postérité ressentira toute l'utilité, sont l'enseignement mutuel et la propagation des sociétés bibliques : la première base de l'éducation civile donnera des hommes éclairés, fidèles à leurs souverains, attachés à leur patrie ; l'autre, des Chrétiens qui, tout en pratiquant la saine morale de Jésus, ne pourront pas néanmoins être influencés par la cour de Rome.

Il est impossible de se faire une idée des efforts que les prêtres de Rome font en tous les pays pour arrêter le progrès de ces deux institutions utiles, et avec quelle hypocrisie ils ont combattu le droit public des gouvernemens sur l'instruction publique, sous prétexte qu'il ne peut produire que des Chrétiens peu dévoués au papisme. Ils s'efforcent de faire croire que l'enseignement civil et religieux leur doit appartenir.

Dans plusieurs chapitres de la Bible, on remarque des traces de l'opposition des prêtres à l'instruction publique. Remontons à la source : examinons la cause de la condamnation des hommes et du péché original tant prôné

par les orateurs de Rome moderne (1); Eve fut condamnée, Dieu *augmenta son travail et sa grossesse*, elle dut *enfanter avec douleur*; Adam ne put *manger les fruits de la terre, qu'en travaillant tous les jours de sa vie.* (Genèse, *ch.* III, *v.* 16-17.)

Les prêtres chrétiens, s'appuyant de ce passage de la Bible, voulurent qu'Adam et Eve fussent condamnés, avec toute l'espèce humaine qui en est (2) dérivée, à une damnation éternelle dans leur enfer; néanmoins la peine infligée regarde le cours de la vie mortelle, elle ne va pas plus loin. Examinons la légende : Adam et Eve, après leur création, se trouvant dans une parfaite innocence, d'après le conseil d'Arym (3), qu'*ils crurent*

(1) Les Pères de l'Eglise ont voulu faire croire que Dieu s'était soumis à la mort pour cette faute de nos premiers pères profanes Adam et Eve; que la mort de Dieu-Homme causa la rédemption du genre humain; néanmoins les prêtres de Rome soutiennent que les hommes vont en foule dans l'enfer : *Multi sunt vocati, pauci vero electi.* Voilà un vrai mystère.

(2) La plus grande partie des peuples de la terre a ignoré, jusqu'au 4.me siècle, la légende d'Adam et Eve.

(3) Arym est le nom du Serpent tentateur : ce mot est oriental, et non pas égyptien. Nous avons vu que les Hébreux avaient adopté pour le mauvais principe, *Typhon*, qui est d'origine égyptienne. Quelle explication pourra-t-on donner au *verset* 15 *du III.e chap. de la Genèse*, où Dieu veut « *mettre inimitié entre le Serpent et la Femme*, et *entre la semence du Serpent et celle de la Femme*, et que *la semence de la Femme brisera la tête du Serpent*, et *le Serpent brisera le talon de la Femme*? » Ce verset ne peut être expliqué que par approximation et par une allégorie astronomique relative au Serpentaire et à la Vierge.

un animal prudent et ami, cherchent à s'instruire, à s'éclaircir et à connaître la science du bien et du mal. Cette punition est taxée d'absurdité par les critiques de cette Bible écrite par les Lévites. On sait que l'ignorance dans le peuple était le lévier de leur pouvoir. C'est Dieu même que le sacerdoce fait parler ; il défend à Adam et Eve de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal ; c'était bien plutôt le cas de récompenser nos premiers pères de leur bonne volonté de s'instruire, pour savoir comment, dans leur vie, ils devaient se conduire pour embrasser le bien et pour fuir le mal : peu importe aux Lévites que Dieu paraisse injuste, ils veulent dominer, l'ignorance doit être ordonnée sous cette étrange allégorie. La Bible est regardée comme contenant des tableaux licencieux ; car, quel libertin, par exemple, oserait, de nos jours, se servir des expressions du prophète Ezéchiel, *ch.* XXIII, § 20, où il peint la dissolution des femmes juives ? Il parle de la femme Ahole, pour indiquer les femmes de Samarie, et de la femme Aholiba, pour caractériser les femmes de Jérusalem. « Et *Aholiba* s'est rendue » amoureuse de ses fornicateurs, la *chair* desquels est » comme la *chair* des ânes, et dont la force égale celle » des chevaux. »

Nous ne croyons pas que la défense de lire la Bible que fait la cour de Rome, soit la conséquence des obscénités qu'elle contient ; nous croyons qu'elle est la

suite de cette grande vérité, que toute religion qui n'est plus mystérieuse, cesse d'être religion ; or, la religion de Rome étant fondée sur la Bible, il est naturel que cette lecture soit défendue. Cette vérité est prouvée par une infinité d'exemples dans d'autres religions. Les prêtres égyptiens avaient fait un crime au peuple d'apprendre à lire ; ils avaient trois sortes d'écriture, c'était comme un triple rempart qui cachait les mystères de la religion à la curiosité des profanes. Les prêtres égyptiens montraient en pompe au peuple les livres d'Hermès, mais ils ne les lui communiquaient jamais. (*Elian. Var.*, Hist. XIV.)

Les Druides établissaient que le plus grand des crimes était de s'occuper d'écrire en fait de religion (*Museum Cusicum*, Romæ 1780.)

La lecture des Vides n'est permise qu'aux Brames. Ils punissent ceux qui enfreignent cette loi en lui versant dans la bouche de l'huile ardente. (*Asiat. Res. II*, 340, 346.) Les prêtres chrétiens ne se servent partout que de la langue latine, langue morte et défigurée où on la parle, ignorée par la généralité des peuples de la terre, et qui n'est plus guère que l'apanage des séminaires et de quelques savans. Les prières et la Bible doivent être en latin, Rome a toujours défendu qu'on priât dans une langue vulgaire : le peuple ignore ce qu'il demande à Dieu, ou ce que signifient les paroles du mystère de la messe et autres. Malgré les efforts

de ce parti anti-social, l'éducation civile s'avance, et la connaissance de la Bible se répand de plus en plus.

La Société Biblique d'Angleterre, dans son 22.me rapport, publie le résultat de ses opérations depuis sa fondation : elle a émis 4,876,722 Bibles et Nouveaux-Testamens, et en fit imprimer chez l'étranger 2,980,409, ce qui donne un total de 7,857,131, en 143 langues ou dialectes; elle a employé près de 34 millions de francs dans cette noble entreprise formée de dons volontaires.

Alexandre, autocrate de toutes les Russies, chercha également à répandre la Bible, après l'avoir fait traduire et imprimer en 27 langues différentes, et la distribua parmi les peuples de son vaste empire. Le *Missionary-Herald* donne une lettre de M.me Henderson, qui constate qu'à la formation d'une Société Biblique à Novogorod, il y avait plusieurs membres du clergé russe qui n'avaient jamais entendu parler de Bible, et se demandaient avec étonnement quel livre ce pouvait être? Voilà des prêtres chrétiens qui ne sortaient pas des Juifs; néanmoins leur loi devait être entièrement orale.

Un calculateur prétend que, si la mission biblique dure, dans la même proportion, pendant cinquante années, il en résultera un culte chrétien général dépouillé de fanatisme et réduit à sa simplicité première.

Nous avons dit que les Papes les plus ambitieux défendirent le mariage (1) aux prêtres; néanmoins l'*His-*

(1) Un rite de Roses-Croix, en Allemagne, ne permettait pas

toire de l'Eglise nous présente plusieurs Papes qui ne furent point de chastes célibataires. Sous Sergius III (1), pape, Théodora, femme de mœurs très-corrompues, gouverna Rome. Jean X fut nommé Pape à la faveur de cette Théodora, qui, au reste, n'était que sa maîtresse.

Un Jean, fils du pape Sergius, et de Merovia, fille de la susdite Théodora, fut Pape et Vicaire de Jésus-Christ, sous le nom de Jean XI.

Jean XIII fut déposé du Saint-Siége à cause de son libertinage.

Benoît IX, élu Pape très-jeune, eut des mœurs corrompues, vendit le pontificat pour de l'argent à Grégoire IV.

Le pape Borgia, si connu par ses vices, eut de la dame Venozia quatre fils et une fille. (Voyez *l'Hist. Ecc.*, par Fleury; les *Annales de la Vertu*, par M.me de Genlis; l'*Esprit de l'Eglise* et l'*Epître à S.t Pierre*, par notre respectable Frère de Potter, et autres ouvrages.)

Voici comment s'explique le cardinal Baronius sur la corruption de Rome, et sur certaines élections des Papes :

l'admission d'un Maçon à cet Ordre, s'il était marié, à moins qu'il ne fût très-âgé, ou qu'il ne vécût plus avec sa femme.

(1) Son prédécesseur, Sergius II, a introduit l'usage de faire changer le nom aux Papes, qui s'appelèrent ensuite d'un nom pris à leur élévation, quittant celui de la famille et du baptême; Sergius II avait honte d'être de la famille *Osporci*, qui signifie *Gueule de cochon.*

« Quel horrible aspect ne présentait pas l'Eglise romaine » au commencement du X.me siècle, lorsque d'infâmes » courtisannes disposaient à leur gré des siéges épisco- » paux ! il est aussi horrible qu'effrayant à entendre, » lorsqu'elles plaçaient leurs amans sur le trône de » S.t Pierre, comme après fit Dona Maria Maldachini, » la belle-sœur et la maîtresse de Jean-Baptiste Pamphili, » laquelle, par ses intrigues, fit placer le Cardinal sur » le siége pontifical en 1644, sous le titre d'Innocent X, » de manière qu'on a appelé plusieurs Pontifes légitimes, » qui n'étaient, dans le fait, que des intrus qui devaient » tout à des femmes de mauvaise vie ; les canons, les » décrétales, les anciennes traditions, les rites sacrés, » étaient ensevelis dans le plus profond oubli ; la disso- » lution la plus affreuse, le pouvoir mondain, l'ambition » de dominer avaient pris leur place. » Mais laissons là les représentans de Jésus-Christ : nous reviendrons à sa vie dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XI.

Jésus a enseigné la Résurrection. — Jean enseignait la Pénitence, la Purification ou le Baptême. — Histoire de différentes Colombes. — Elisée a pratiqué la Purification par les Eaux du Jourdain. — Doctrine de Jean tolérée par les Pharisiens. — Manière dont s'administre le Baptême en Egypte et en Grèce. — Consécration de l'Eau. — Attributs donnés à différentes Eaux de rivières dans l'Antiquité. — Analogie du Baptême avec une cérémonie maçonnique.

L'Apocalypse parle de deux Résurrections. D'après tous les Evangélistes, Jésus enseigna la Résurrection : cette doctrine ne fut suivie ni par les Pharisiens, ni par les Saducéens, qui, du temps même de Jésus, la regardaient comme fabuleuse.

Jean le baptiseur enseignait la Pénitence, et pour purifier les croyans il les faisait plonger et baptiser dans le Jourdain. Les Juifs étaient obligés de se laver souvent pour satisfaire à leurs cérémonies. Jésus, pour donner une preuve qu'il admettait ces purifications, se fit baptiser par Jean. Après cette soumission de Jésus aux pratiques de Jean, on lit dans les Evangélistes que ses Disciples baptisaient du côté opposé au Jourdain ; tous

ces différens baptiseurs ne s'inquiétaient nullement de quelle croyance étaient leurs nouveaux prosélytes (1).

Observons que Jésus n'a jamais baptisé personne; S.t Jean l'Evangéliste le dit positivement, *Ev.*, *ch.* IV, *v.* 2. Les *Actes des Apôtres* et les trois autres Evangélistes gardent le silence sur ce fait. Il est clair que si ces Evangélistes en eussent eu connaissance, ils ne l'auraient pas passé sous silence.

A cette époque, il s'était introduit quantité de missionnaires baptiseurs en Judée, en Syrie et en Arabie, les uns acquéraient quelque réputation, tandis que les autres n'obtenaient guère de crédit; par exemple, Méandre, le principal Disciple de Simon le Magicien, se disait envoyé par *la Vertu inconnue* pour le salut des hommes, et enseignait que tous pouvaient être sauvés s'ils se faisaient baptiser par lui et en son nom; que son baptême était la vraie Résurrection, et que ceux qui le recevaient seraient immortels; malgré ces belles promesses, ce baptiseur n'eut pas beaucoup de Disciples.

Les bassins à l'entrée des Temples, les aspersions, les eaux lustrales, le baptême, ont existé chez les Grecs,

(1) Les Disciples de Jean et de Jésus ne s'occupaient aucunement à demander de quelle religion étaient ceux qui demandaient à être baptisés, ni celle de leurs parrains. Aujourd'hui, en France, et même en quelques endroits de la Belgique, les prêtres renchérissent leur eau lustrale, la refusent aux enfans dont les pères ou parrains ne seraient pas inscrits sur leur livre d'or.

chez les Egyptiens et les Romains. Le baptême avait pour objet la propreté et la santé.

L'eau sert partout à laver et à nettoyer : l'on sait que la peau des enfans est long-temps imprégnée du sédiment des eaux de la matrice, *pia mater ;* par cette raison et autres, les enfans, dans leur premier âge, sont sujets à des éruptions cutanées. Les prêtres, les mages, les devins anciens, qui profitèrent toujours de l'ignorance du peuple, purent, en saisissant des circonstances favorables, mettre du mystère à une lotion naturelle et nécessaire.

Les immersions dans l'eau et les bains servent, dans les pays chauds, à entretenir la transpiration si nécessaire à la santé de l'homme. On se demande de nos jours, en Egypte et en Orient : avez-vous bien sué ? au lieu de se servir de la formule bannale usitée en Europe : comment vous portez-vous ? Moïse et Mahomet firent de l'immersion dans l'eau un des articles essentiels de leur loi : ils en firent un rite, persuadés que les ablutions étaient le seul moyen de maintenir la santé dans un pays chaud.

Ceux qui ont retrouvé toutes les pratiques chrétiennes dans la Bible, prétendent que le baptême a été prophétisé par le Tibulle israélite, Ezéchiel, qui dit au *ch.* XXXVI, § 25 : « Et je répandrai sur vous des » eaux nettes, et vous serez nettoyés ; je vous nettoyerai » de toutes vos souillures et de toutes vos idoles. » Des

Chrétiens ont trouvé que le baptême était une institution bien antérieure à la prophétie d'Ezéchiel ; car, S.t Paul dit que les Juifs furent baptisés sous Moïse en traversant la mer Rouge ; Jean, en imitation de ce baptême maritime, baptisait le long du Jourdain, et transmit cette cérémonie aux Chrétiens hébraïsans. Un de leurs livres les plus respectés, dit que celui qui a été baptisé sans être circoncis, n'est pas moins fidèle que celui qui a été seulement circoncis : ce qui est répété par les Juifs talmudistes. (Voyez *le Talmud*, au Traité *Jebahmmoth*, distinction *Hacholetz*.) Homère nous indique que cet usage de la purification par l'eau était établi de son temps. Les Grecs, après un homicide involontaire, s'expatriaient pour se faire expier chez ceux qui voulaient leur rendre ce service.

Apulée fut purifié par les eaux lustrales avant d'être initié. Lucien fut conduit au Tigre par le prêtre chaldéen, avant de descendre aux enfers. Néanmoins des hommes célèbres de l'antiquité se moquèrent justement de ceux qui pensaient se purifier des souillures de l'ame en se plongeant dans l'eau ; nous nous bornons à indiquer Stace et Julien. La purification par l'eau aux initiations payennes était commune pour tous ; c'est ce qui explique pourquoi S.t Cyrille ne voulait pas qu'on parlât de la purification chrétienne par l'eau, ou du sacrement de baptême en présence des payens, car ils le tournaient en dérision.

Pierre Martyr, membre du conseil des Indes sous Charles V, ensuite sous Philippe II, homme de la plus haute considération, assure qu'au Yucatan, lors de la découverte de l'Amérique espagnole, on apportait l'enfant au Temple payen, où le prêtre lui versait sur la tête de l'eau destinée à cet usage, et c'était dans cette circonstance qu'on donnait un nom à l'enfant, et qu'aux Canaries les femmes remplaçaient les prêtres dans la même fonction.

Chez les premiers Chrétiens, le baptême était le gage, le sceau à l'aide duquel on était admis à la fraternelle association. Les initiés qui possédaient des terres et des maisons les vendaient, et en apportaient fidèlement tout le prix aux pieds des Apôtres.

Les prêtres de Rome ont raison de vanter cet âge d'or et cette cérémonie. Dans nos tableaux, sculptures et gravures, on représente Jésus tenant ses mains croisées sur la poitrine (comme dans le signe du bon pasteur chez les Rose-Croix), et saint Jean versant de l'eau sur sa tête; on place au-dessus une Colombe; la scène est au milieu du Jourdain. Cette Colombe, rayonnante de lumière, représente le Saint-Esprit (1).

Les critiques observent que bien des Colombes joué-

(1) Cette méthode de baptême ne fut pas celle à laquelle s'est soumis Jésus-Christ. Le baptême de Jean s'accomplissait par trois immersions entières du corps. (Voyez ce que les Saints-Pères en écrivirent.) Si la cérémonie se pratiquait ainsi, Jésus a dû se soumettre à ces immersions.

rent un grand rôle dans les chroniques théosophiques.

Une Colombe sort de l'Arche de Noé, et lui apporte une petite branche de l'arbre consacré à Minerve.

Sémiramis (mot qui signifie Colombe) est nourrie par des Colombes, et, en reconnaissance, lorsqu'elle monta sur le trône, elle plaça cet oiseau sur ses étendards. Après sa mort, les Assyriens l'adorèrent sous le symbole d'une Colombe (1), comme le rapporte Diodore de Sicile, *liv.* II, *pag.* 65-92.

C'était une Colombe qui donnait les oracles célèbres de Dodone; cette Colombe avait des autels, des sacrifices, des grands-prêtres, des grandes-prêtresses; ses pompes étaient majestueuses, son culte imposant. Le symbole de la paix, de l'amitié, de l'amour le plus pur, a été vénéré et divinisé avant que les Juifs-Chrétiens en fissent la troisième personne de la Trinité.

Les prêtres d'Ammon sont avertis par des Colombes de l'arrivée d'Alexandre, qu'ils saluent fils de Jupiter; ayant su par ce moyen l'objet du voyage d'Alexandre, ils purent en imposer aux crédules.

Une Colombe, symbole du Saint-Esprit, troisième personne de la Trinité, est présente à l'annonciation de la Vierge. Une Colombe assiste à la miraculeuse conception de Marie.

(1) L'Ecriture-Sainte, dans Jérémie, conseille aux Hébreux de fuir la colère de la Colombe, c'est-à-dire des Assyriens, qui portaient une Colombe dans leurs étendards de guerre.

Une Colombe personnifiant la troisième personne de la Trinité, paraît au milieu de la première assemblée chrétienne, qui reçoit le Saint-Esprit.

Une Colombe, en 496, apporta du paradis à saint Remy, évêque de Reims, l'huile sainte destinée à sacrer Clovis, Roi de France, que quelques auteurs cependant prétendent être mort payen. C'est avec les restes de cette huile qu'on a sacré depuis les Rois de France (1).

Une quantité de Colombes apparaissent encore, et sont rappelées dans les légendes des saints (2).

Une Colombe allait instruire Mahomet des volontés divines.

Des Colombes entretenaient la correspondance des

(1) Quoique Clovis eût une grande confiance dans l'évêque saint Remy, son armée ne partageait pas son enthousiasme. On lit dans les *Observations sur l'Histoire de France*, par Mably, que ce même Clovis ayant fait un butin considérable après le gain de la bataille de Soissons, on procéda à son partage avec l'armée. Le sort devait assigner les lots. Parmi les objets destinés au partage, il se trouvait un vase très-précieux enlevé à la cathédrale de Reims. L'évêque envoya un exprès au Prince, pour en obtenir la restitution. Clovis proposa à l'armée assemblée de lui assigner ce vase en sus de sa part. Un soldat, auquel cette demande déplaisait, s'approcha du vase, lui donna un grand coup du tranchant de son épée, et le mit en morceaux, afin qu'il fût partagé avec le reste. Le roi de France n'osa pas se venger de ce procédé. Après ce fait, il paraît bien difficile de penser que les anciens soldats français aient cru réellement aux miracles de saint Remy, de la Colombe et de la Sainte-Ampoule.

(2) Dans des R.·.R.·.†.·.†.·. et autres grades, on retrouve encore l'emblème de la Colombe.

califes de Bagdad avec ceux du Grand-Caire, quoiqu'éloignés de 300 lieues.

Dans la vie de notre Divin Maître Jésus, on remarque que (1) la cérémonie du baptême, introduite par Jean, a délivré Jésus des importunités des prêtres et des Pharisiens. Un jour, Jésus interrogé par quelques-uns d'eux, qui lui demandaient de quelle autorité il prêchait et enseignait le peuple, pénétra aisément le fond de cette demande, qui tendait à le convaincre d'abus ou d'illégitimité; car, selon la loi de Moïse, aucune autorité humaine ne pouvait lui accorder une telle fonction, n'étant pas de l'Ordre des sacrificateurs et des prêtres, seuls chargés de l'instruction publique, des mystères et cérémonies religieuses. Il ne pouvait non plus répondre que sa prédication était un ordre de l'autorité divine; car elle était opposée aux lois reçues. Jésus éluda la question par une demande embarrassante qu'il fit à son tour aux Pharisiens. Il leur demanda au nom de qui Jean baptisait sans que personne s'y opposât.

(1) Au *liv. II des Rois*, *v.* 1, 2, 3, on lit qu'un certain Naaman, Syrien, qui était très-lié avec son Roi, étant attaqué de la lèpre, se présenta à la porte de la maison d'Elisée, Prophète juif, pour en être guéri. Elisée lui prescrivit de se baigner sept fois dans le Jourdain; après ces ablutions, il guérit. Comme les Juifs étaient toujours en proie à cette maladie, il aurait pu se faire que cette eau eût, dans certaine saison, cette propriété, ce qui aurait donné lieu au baptême de Jean. Les instructions de quelques degrés maçonniques rappellent la guérison de Naaman par Elisée.

Les Pharisiens savaient que toutes les institutions juives leur venaient de l'Egypte. Ils savaient que la loi de Moïse ordonnait de fréquentes ablutions, nécessaires dans leur climat; ainsi ils ne pouvaient s'opposer au baptême de Jean, fondé sur les rites mosaïques et égyptiens, et qui ne différait de ceux-ci que dans les formalités. Jean prescrivait à ceux qui voulaient se purifier par l'élément de l'eau, de se plonger tout nus trois fois dans le Jourdain, et il leur versait de l'eau sur la tête, pendant qu'ils tenaient les mains croisées sur la poitrine, en forme de croix de Saint-André d'Ecosse.

Le Canon 49 des Apôtres ordonne trois immersions : telle était l'opinion de Tertullien, d'Anastase et d'Ambroise Augustin.

Ce fut le péril auquel on exposait les enfans dans les pays froids, qui engagea l'Eglise de Rome à réformer le baptême de Jean, en lui substituant les cérémonies qui se pratiquent de nos jours; on s'est peu-à-peu relâché de l'ancien rigorisme, et on baptise même avec de l'eau chaude.

Tertullien, *de Prescriptione, ch.* 40, dit que les prêtres de Mythras promettaient la délivrance des péchés par l'aveu des péchés et par le baptême. Ils marquaient leurs croyans au front avec le crême.

La cérémonie du baptême se pratiquait aussi dans les mystères de Mythras; elle faisait allusion à une nouvelle régénération. Ce culte était très-répandu. Les Apô-

tres adoptèrent, après Jean, cette cérémonie, quoique S.t Paul, qu'on peut regarder comme l'Apôtre qui a établi les règles du Christianisme en Grèce et en Italie, en s'en rapportant toutefois à ce qu'on a écrit de lui, paraisse n'avoir pas suivi rigoureusement cette innovation juive, car il ne voulut pas faire baptiser les Corinthiens.

Dans les *Actes des Apôtres*, *ch.* XVI, *v.* 1 et suivans, on lit : « Que S.t Paul se préparant à la prédication, » adopta pour Disciple Timothée, fils d'une Juive et » d'un Grec ; et pour attirer les Juifs à son Evangile, » il circoncit lui-même Timothée, afin de satisfaire à » la loi mosaïque. »

Dans sa première *Epître aux Corinthiens*, *v.* 14, S.t Paul se glorifie de n'avoir baptisé d'autre Corinthien que Crispus Gajus, de la famille de Stephanos : il paraît même qu'il regardait le baptême comme une cérémonie indifférente, car il dit *qu'il ignore* s'il en a baptisé d'autres, déclarant qu'il fut envoyé par le Christ pour *évangéliser*, et non pour baptiser. Si on veut jeter un coup-d'œil sur l'Histoire Grecque de ce même temps, on y voit que les initiés aux grands mystères d'Eleusis, auxquels les seuls Athéniens pouvaient être admis, étaient obligés de se purifier auparavant dans le fleuve Ylyssus, qu'ils devaient offrir des sacrifices et vivre dans la continence pendant un temps fixé.

Dans la cérémonie de Memphis, lors de l'initiation

aux mystères, les néophytes devaient être nus jusqu'à la ceinture ; on les faisait approcher de la mer d'Airain remplie d'eau, dans laquelle l'Hidranos ou prêtre baptiseur, avait jeté de l'orge, du sel et du laurier pour la consacrer ; on faisait en sorte que l'acolyte y plongeât les mains, et pendant que le prêtre lui versait de l'eau sur la tête, il lui soufflait l'esprit divin en faisant des prières. Nous avons la même cérémonie dans l'Ecossais et autres Ordres.

Les Grecs, au lieu de la mer d'Airain dans certains Temples, et près de certaines Divinités, se servaient d'un vase appelé *Trépied*, qui était destiné chez les uns, à-peu-près comme chez les Juifs, à laver les entrailles des victimes, et chez d'autres à contenir les libations : on les nommait trépieds, parce qu'ils étaient portés par trois pieds.

Dans les initiations aux grands mystères d'Eleusis, outre le baptême, il y avait encore les eaux lustrales ; l'acolyte portait, pendant l'initiation, une couronne de myrthe, et prenait de l'eau sacrée en entrant dans le Temple. Les anciens Romains avaient leur eau lustrale dont leurs prêtres se servaient pour faire des aspersions dans certaines circonstances. Ces mêmes prêtres, au lieu de faire ces aspersions sur leurs Empereurs, les faisaient sur les viandes qui leur étaient servies. Cette cérémonie avait une grande affinité avec celle des Egyptiens ; le culte catholique l'admit également. Les prêtres égyp-

tiens y éteignaient un tison ardent, qui était sacré ; les prêtres de Jésus y plongent un flambeau en cire, en exorcisant l'eau et les ingrédiens qu'on y a jetés, comme le sel; après quoi ils soufflent dessus.

Les premiers ont regardé les eaux du Nil comme purifiantes quelques minutes avant la mort d'un Roi, dans sa dernière agonie; en cet état, il recevait du prêtre purificateur une ablution dans cette eau: nouvelle preuve que les prêtres presque partout ont cherché à dominer les souverains, en influençant leur naissance, leur sacre et leur mort. *Hammer, Min. de l'Orient.*

C'était sous le signe du Canope que les Chrétiens orientaux étaient dans l'usage de puiser de l'eau à minuit, le 6 janvier, en mémoire du baptême de Jésus et de la purification des eaux qui en fut la suite; l'eau ainsi puisée était conservée dans deux grands vases de terre, plus larges par leur sommet que par leur base, et qu'on plaçait dans les Eglises, l'un au nord, l'autre au midi, comme dans les mystères égyptiens, où l'acolyte allait de l'un à l'autre réservoir, en faisant des prières pour sa purification.

Les aspersions que l'on pratique dans certains endroits, lorsqu'on entre dans une église, rappellent les aspersions auxquelles les Egyptiens étaient soumis, lorsqu'ils se présentaient devant un de leurs prêtres. Or, si Moïse avait prescrit de fréquentes ablutions ou des bains, les Pharisiens ne pouvaient pas trouver le baptême de Jean

en contradiction avec les anciennes lois qui prescrivaient des ablutions avec certaines formalités; il n'y avait pour lors que quelque différence dans la cérémonie, et quoique les Pharisiens fussent contraires à toutes les innovations, ils ne pouvaient pas regarder celle-ci comme en étant une, d'autant plus que Jean était fils de Zacharie, prêtre juif, et ces prêtres disaient qu'ils conservaient après Moïse la loi orale qui n'était pas écrite. Jean avait pu persuader au peuple que son baptême était d'institution divine, et qu'il était fondé sur les lois orales mosaïques. Les Pharisiens, quoiqu'ils désapprouvassent cette cérémonie, ne pouvaient pas s'y opposer, ni la censurer, car ils se seraient attiré l'inimitié du peuple. Ils répondirent donc à Jésus, qu'ils ignoraient au nom de qui Jean baptisait; et de cette manière, notre Divin Maître ne fut plus obligé de répondre à leurs questions.

Dans nos mystères, nous conservons le souvenir de la cérémonie du baptême antique et moderne, dans le degré du Grand-Architecte et dans plusieurs autres Ordres et rites. Le Tout-Puissant fait approcher le néophyte de la mer d'Airain; en lui versant de l'eau sur le côté gauche, il lui dit : Soyez purifié. Et dans les instructions du premier degré, dans plusieurs rites, on demande à l'Apprenti : D'où venez-vous? A quoi la réponse uniforme est : De la Loge Saint-Jean; voulant dire par-là, qu'il vient d'être purifié par l'élément *eau*, et par les eaux

baptismales. Nous donnerons la cérémonie du baptême maçonnique.

C'est par cette raison qu'on a établi dans différens rites et grades, la commémoration de S.t Jean-Baptiste et de S.t Jean l'Evangéliste. Ces deux fêtes de la chrétienté, qui tombent aux solstices, sont aussi les plus solennelles de la Maçonnerie; c'est en leur honneur qu'on a établi et nommé les degrés de l'Aigle-Noir, de l'Aigle-Blanc, de l'Aigle-Rouge, et que Zinnendorf a nommé son sixième degré, qui est le premier de son chapitre, le Favori de S.t Jean. On a établi aussi en leur honneur le degré de Favori de S.t Jean, ou du Cordon-Blanc, dont le rite fut institué par Charles XII, roi de Suède; cette commémoration se trouve dans d'autres Ordres et rites, et même dans les sceaux du 32.me degré de l'Ecossais ancien et accepté.

CHAPITRE XII.

La ville natale de Jésus ne croit pas à ses miracles ni à ses doctrines. Les sacrificateurs juifs demandent sa mort. — Origine du dogme de la résurrection; son antiquité. — Jésus interprête la Bible. — De la sanctification du sabbat. — Les prêtres juifs obtiennent la mort de Jésus. — S.t Pierre et S.t Paul enseignent la résurrection. — Origine des idées de la fin du monde. — Dogme de la résurrection chez différentes nations. Explication de la résurrection par S.t Epiphane. — Les résurrections opérées par de simples Chrétiens infirment celles de Jésus. — S.t Jean établit la divinité de Jésus. — Mélange des premiers Chrétiens avec les Juifs. — Les Empereurs romains s'élèvent au pontificat; causes. — Destruction de Jérusalem. — Opinions diverses sur les Evangiles; celle de S.t Irénée.

On lit dans l'Evangile de S.t Luc, *chap.* II, que Jean étant en prison par ordre d'Hérode, quelques-uns de ses Disciples se présentèrent à Jésus, sur la renommée de ses miracles, et d'après les avis de Jean même, pour savoir s'il était le Messie. Jésus, sachant que les Disciples de Jean « avaient quelque jalousie contre lui, » évita de rien dire de lui-même qui pût paraître trop » avantageux. » Il paraît par ce texte que ni Jean ni ses Disciples n'avaient une grande confiance en Jésus. Mais les Disciples de Jean-Baptiste n'étaient pas les seuls qui fussent sans foi pour notre Divin Maître; car on lit dans

l'Evangile de S.t Marc, *chap.* VI, que la ville de Nazareth, lieu de la naissance et domicile de Jésus jusqu'à ce qu'il eût trente ans, témoigna une incrédulité prononcée, et une obstination semblable à celle du reste de la Judée pour tous les miracles qu'il opérait.

Jésus fit bien des miracles dans sa patrie pour fortifier la croyance de ses concitoyens, les Evangiles le disent à chaque page; mais ce fut en vain : ni ses miracles, ni ses prédications ne purent les convertir (1), et il finit par s'éloigner pour toujours de cette ville incrédule. Il est même dit dans l'Evangile de S.t Marc, que les Nazaréens s'étaient proposé de jeter Jésus en bas du rocher sur lequel leur ville était bâtie.

La même incrédulité, la même obstination ont été décrites par S.t Luc, *chap.* VIII, *v.* 41-49, dans la fille de Jaïre, que Jésus ressuscita, et dont le père était prince de la Synagogue. Ni la fille, quoique de l'âge de douze ans, ni le père, ni les personnes qui se trouvaient présentes à ce miracle, ne montrèrent le moindre

(1) Il paraît que c'est d'après ce fait qu'on a adopté cet adage : *Nemo propheta in patriâ.* Remarquons à ce propos l'exemple de modération que donna notre Divin Maître à ses incrédules concitoyens; il ne fait pas pleuvoir le feu du ciel sur la ville coupable. Ennemi de la persécution, il ne l'ordonna jamais pour opinions religieuses; il se borne à dire à ses Disciples, quand ils rencontreront un incrédule : *Sit tibi sicut ethnicus et publicanus;* ou bien, il leur prescrit « de les quitter, en secouant la poussière de leurs souliers.» Voilà la seule peine civile qu'il ait jamais infligée.

étonnement, la moindre reconnaissance; on y lit même qu'ils se moquèrent de Jésus, disant qu'ils ne croyaient pas à la résurrection des morts, et traitant tous ces miracles de contes de revenans.

Les doctrines de Jésus étaient libérales; elles firent dire à quelques détracteurs, qu'il n'aimait pas le pouvoir étranger, qui était alors celui des Césars. Cette opinion a été adoptée encore par Milton, dans son *Paradis reconquis;* au premier chant, il met dans la bouche du fils de Marie un discours sublime et profond : Jésus ne veut que la liberté de ses *frères;* il ne prêche que droits de l'égalité, il projette aussi la destruction de la théocratie juive. Le jeune enfant est indigné de la tyrannie des Romains; il se propose de briser les fers de sa patrie, de donner des lois basées sur l'égalité, de *terrasser l'insolente audace du Sacerdoce* de ce temps-là. Rien n'échappe à sa pénétration; il sait unir le passé au futur pour donner une haute destinée à ses *frères*.

On lit dans S.t Mathieu, *chap.* XVIII, que ceux qui levaient les impôts, demandèrent un jour à l'apôtre Pierre, lorsqu'il entrait à Capharnaum, si son maître ne payait point de tribut : Pierre, en homme prudent, répondit néanmoins affirmativement, et se tira ainsi d'affaire. Cependant, arrivé au logis, il demanda à Jésus si on devait, d'après les institutions mosaïques et d'après sa doctrine libérale, payer le tribut. Si Jésus eût répondu affirmativement, il aurait été en opposition avec

sa doctrine et avec la loi mosaïque, qui déclaraient le peuple hébreu libre et indépendant; s'il eût répondu négativement, il était rebelle à l'autorité des Césars, qui alors dominait. C'est pourquoi, sans attaquer les lois anciennes ni sa prédication, il répondit par une interrogation, et s'écria : « De qui les Princes de la terre » exigent-ils le tribut? Est-ce de leurs enfans ou des » étrangers? » Malgré cette réponse, qu'on pourrait croire évasive, il enseigna au même instant à l'univers qu'il faut se soumettre aux lois de ceux qui gouvernent.

Le Nouveau-Testament est rempli de paraboles et d'allégories. Jésus n'ayant pour Disciples, selon cet écrit, que de pauvres ouvriers et des pêcheurs, auxquels il enseignait sa doctrine libérale, commandait le travail pour pouvoir payer les tributs. Il leur ordonna dans cette circonstance de jeter de suite leurs filets; et le premier poisson qu'on prit, avait dans sa gueule la monnaie qui devait servir à l'impôt: sublime allégorie, qui prescrit aux hommes, pour premier devoir, le paiement des tributs servant à la gloire de leur patrie, à l'entretien de l'ordre, à la sûreté publique et individuelle, à celle des propriétés et à la conservation des établissemens utiles.

Les Pharisiens demandèrent encore dans une autre circonstance à Jésus, si l'on devait payer le tribut à César, afin de pouvoir l'accuser de félonie, ou d'enseigner des doctrines contraires à la loi de Moïse. Jésus

se fit donner par les personnes présentes une pièce de monnaie; l'argent en circulation alors était frappé au coin de l'Empereur. Jésus en fit remarquer l'exergue, et résolut la question par ces mots dont on a fait un adage : *Date Cæsari, quod est Cæsari.*

Dans l'ouvrage numismatique le plus soigné qu'on connaisse, celui de M. Mionet, où l'on trouve des milliers de médailles qui remontent à une très-haute antiquité grecque, arménienne, perse, égyptienne, phénicienne, il n'y en a pas une seule qui appartienne à la nation israélitique, à sa théocratie ou à sa royauté; ce qui a fait croire à quelques critiques que le peuple hébreu ne fut ni aussi policé, ni aussi riche, ni aussi ancien que la Bible le dit positivement.

Jésus, pendant sa prédication, fait continuellement des miracles. Tout Chrétien réclamait dans l'origine du Christianisme le pouvoir de chasser les démons. *Greg. Naz. Carm.* 65 *ad Nemes.* Dans l'*Extrait de la Bible*, par La Croix, *t.* II, *p.* 390, il est dit que les Disciples de Jésus faisaient aussi des miracles, et que l'Apôtre saint Pierre ressuscita un mort à Joppé.

Il paraît que l'art de faire des miracles n'était pas exclusif aux seuls croyans à la *résurrection*; car Appollonius de Tyane fit aussi beaucoup de miracles, et les premiers Chrétiens l'accusèrent de sorcellerie, tandis que les critiques le désignaient comme un imposteur, comme un fabricateur de faux miracles, ainsi que tant d'autres instituteurs théosophiques.

Les grands Sacrificateurs, les Princes et les prêtres persécutèrent Jésus, comme le disent les Evangiles, à cause de son dogme de la résurrection, mais sur-tout à cause de sa doctrine qui prêchait l'égalité, attaquait les droits et le pouvoir du sacerdoce, en prescrivant la communauté des biens entre ses Disciples et ses Sectateurs.

Le sage par excellence avait réduit la religion à aimer et adorer Dieu, à aimer sincèrement son prochain, et à rendre à César ce qui est à César. C'est sans doute la religion la plus pure, la plus vraie, la seule digne de Dieu et de l'homme éclairé; mais, lorsque le peuple était ignorant, elle était trop simple. Synerius et d'autres ont dit, peut-être avec raison, qu'on ne peut plaire au peuple qu'avec des absurdités (1). Ainsi les Chrétiens orientaux et occidentaux ont renchéri sur cet enseignement.

Quoique le dogme de la résurrection, enseigné par Jésus, fût contredit par les Juifs, néanmoins les Hébreux ne furent pas toujours incrédules aux résurrections : ils admettaient comme véritable la résurrection opérée par Elisée sur le fils de son hôtesse, que quelques critiques lui donnent pour maîtresse; ce qui, du

(1) C'est ce qui explique l'existence de deux religions en Egypte et à la Chine : une pour le peuple, remplie de toutes les extravagances possibles; l'autre toute simple, pour les hommes éclairés et les initiés.

reste, n'infirmerait en rien la vérité de ce miracle. Les Israélites croyaient à la résurrection, témoin ce qu'ils nous rapportent de ce mort dont le corps étant conduit à sa sépulture, fut jeté par le convoi qui l'escortait, à la vue d'une bande de voleurs, dans la caverne où Elysée était enterré. Dès que le corps toucha le tombeau d'Elisée, il ressuscita et se leva sur ses pieds. Ainsi le système de la résurrection et sa croyance avaient été établis chez les Hébreux par Elisée et par les prêtres postérieurs, bien avant Jésus.

Cet Elisée est regardé par la Sainte-Ecriture comme un saint et un homme selon le cœur du Dieu des Hébreux. Néanmoins les critiques ne peuvent lui pardonner, après avoir quitté la Judée pour opérer des miracles en Syrie, d'avoir donné les mains à un parricide. On lit dans le livre II des *Rois, ch.* VIII, *v.* 7 et suivans, que Ben-Hadad, Roi de Syrie, étant malade et sachant qu'Elisée était dans ses Etats, lui envoya Hazaël, un de ses généraux, pour le complimenter et lui faire des présens dignes d'un souverain généreux : quarante chameaux chargés d'objets précieux, devaient obtenir de l'homme du Dieu des Israélites sa guérison.

Elisée reçoit les présens, et en même temps dit à l'envoyé que Dieu lui a montré que son Roi doit mourir; et, sans aucun ménagement, il charge le même Hazaël de débiter à son souverain légitime un mensonge « *que certainement il pourra guérir.* » Dans cette entrevue,

Elisée persuade à Hazaël qu'il sera bientôt lui-même Roi de Syrie.

Hazaël, de retour, donne à son Roi de bonnes paroles de la part d'Elisée, et l'espoir de sa guérison. Il attend cependant qu'on lui apporte pendant la nuit la nouvelle de la mort de Ben-Hadad, que le prophète lui avait annoncée. Le jour suivant, lui-même va s'assurer de la santé du Roi : les gardes le laissent passer ; il trouve son Roi endormi.

Hazaël, voyant que, malgré les promesses d'Elisée, Ben-Hadad vivait encore, et qu'il n'y avait pas d'apparence qu'il dût bientôt mourir, prend un drap épais, le trempe dans l'eau, le met sur le visage de son Roi et l'étouffe, pour accomplir sans délai la sainte prophétie d'Elisée; après ce crime horrible, il se place sur le trône des Syriens.

Que les Rois et les Princes apprennent à tirer une sage leçon de ce fait; qu'ils craignent que leurs dons multipliés aux prêtres, ne soient tournés contre eux-mêmes, ainsi que le prouve l'histoire d'Elisée.

On lit dans la *Chronique des Samaritains* l'éloge que Josué fit de Moïse après sa mort; il énumère les miracles qu'il a opérés; il dit qu'il est le seul qui ait ressuscité les morts. Cependant la Bible ne dit pas qu'il eût ce pouvoir ; et les Hébreux, quoiqu'ils considèrent Moïse comme le premier des législateurs, n'osent pas le comparer aux Prophètes, ni à Josué qui arrêta le

Soleil dans sa course, ni à Elisée qui ressuscitait les morts.

Les Samaritains croyaient à la résurrection des morts du temps de Jésus; néanmoins Méandre, que nous avons cité et qui était de cette secte, pensait que ce dogme n'était qu'une allégorie; son dogme théosophique se basait sur cette opinion.

Mais revenons à notre Divin Maître. Sa doctrine n'admettait pas la Bible telle que l'interprètent les Chrétiens d'aujourd'hui; ses exceptions sur son contenu et ses interprétations furent même une des causes de la haine que lui portaient les Pharisiens.

Les critiques soutiennent que Jésus était d'avis que l'on n'avait pas besoin d'interprète dans la lecture qu'il prescrit du Testament donné par Dieu, qu'il fait parler ainsi :

« C'est moi qui vous aiderai à l'entendre; je n'ai pas » besoin d'interprète. Je savais ce que je faisais en » donnant ma parole aux hommes, mieux que ceux qui » veulent l'expliquer; j'ai prévu tout. Soyez assurés que » tout homme qui lira mon Ecriture pour s'instruire, » ne pourra jamais errer. » De son vivant Jésus s'était opposé aux querelles des théologues; il disait que l'Ecriture-Sainte était donnée par Dieu, comme un bâton aux aveugles pour se conduire, et que les théologues enorgueillis de le tenir en main, se disputaient souvent sur sa longueur et sa grosseur, et finissaient toujours par se battre.

Jésus, ou pour mieux dire, les Evangélistes, ont désigné un livre (*la Loi et les Prophètes*) comme le code du dogme des Israélites; les historiettes profanes qu'on lit actuellement dans la Bible, sont étrangères à ce qu'indique son ancien titre, outre que quelques-unes sont souvent absurdes et même indécentes.

C'était ce livre de la *Loi et des Prophètes*, suivant le *Deutéronome*, VI, *v.* 4, que le peuple d'Israël devait méditer sans relâche, et qu'on devait enseigner aux enfans, afin de graver dans leur cœur les commandemens de la Loi.

On devait les inscrire sur les poteaux des maisons et sur les portes. Cette Ecriture-Sainte devait servir, suivant le sage instituteur, à ce qui est le plus nécessaire dans la vie, à la gloire de Dieu, père des hommes, et à la direction de nos actions.

Outre que Jésus n'admettait pas la Bible telle que les Pharisiens l'entendaient, il ne suivait pas les préceptes du *Décalogue* en ce qui regarde la sanctification du sabbat, comme il est dit au *ch.* III, *v.* 14 : « Mais le sep-
» tième jour est le repos de l'Eternel ton Dieu, tu ne
» feras aucune œuvre en ce jour-là, ni toi, ni ton fils, ni
» ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bœuf,
» ni ton âne, ni aucune de tes bêtes. »

Il fut accusé avec ses Disciples par les Pharisiens de transgresser la loi de Moïse sur la sanctification du sabbat. S.t Luc, *ch.* VI, *v.* 1-2. Ce délit était prévu par le

code mosaïque, et Jésus devait être lapidé. Il se justifia par les exemples de David et de tous les Sacrificateurs, qui tuaient les victimes le jour de sabbat. Observons que, dans l'Evangile de S.t Mathieu, au *ch.* XII, *v.* 8, Jésus interpellé sur cette question, répondit : Car le fils » de l'homme est seigneur même du sabbat. » Ce qui veut dire, d'après les accusations dont il était l'objet, sur le précepte de sanctifier ce jour, qu'il pensait que l'homme a le droit de le célébrer ou non.

Le chef d'accusation de Jésus était cette transgression : ceux qui écrivirent les Evangiles et les *Actes des Apôtres*, nous apprennent qu'il fréquentait régulièrement les Synagogues et le Temple avec les autres Juifs le jour du sabbat : ce jour-ci Jésus enseigne et est honoré en Galilée (1) : dans ce jour il entre dans la Synagogue de Nazareth, lieu de sa naissance (2). A Capharnaum Jésus prêche sa doctrine le jour du sabbat (3).

Il paraît que les prêtres juifs ne se contentèrent ni des raisons de Jésus ni de ses marques extérieures de dévotion ; la violation du sabbat étant évidente, elle méritait d'après leurs principes une punition exemplaire (4).

(1) S.t Luc, *ch.* IV, § 15.
(2) Idem, id., § 16.
(3) Idem, id., § 31.
(4) Après la mort de Jésus, on voit, par les *Actes des Apôtres*, *ch.* XIII, § 14 *et* 44 ; *ch.* XIV, § 1, et *ch.* XV, § 21, que Pierre et Paul fréquentaient la Synagogue le jour du sabbat. Le Concile de Jérusalem, qui est le premier de la chrétienté, n'a pas parlé

Les Grands-Prêtres et les Sacrificateurs juifs, pour obtenir la mort de Jésus, l'accusèrent de prêcher une

du dimanche. Dans ce Concile, les premiers Chrétiens-Juifs, pour faciliter l'admission des acolytes, établirent qu'il n'était pas nécessaire de la circoncision pour entrer dans la fraternité; ici on ne parle point du dimanche qui dut être établi comme jour de fête bien postérieurement à ce Concile. Quelques critiques en trouvent la cause dans ce que les Chrétiens, par la suite des temps, établirent ce jour-là pour représenter leurs mystères, comme étant celui où, selon la Bible, la lumière fut créée; ce qui aurait encore une analogie apparente avec le culte du Soleil.

Il paraît que les Juifs-Chrétiens de Rome l'admirent fort tard; on se fonde sur ce que Joseph n'a pas parlé de cette innovation. Tertullien, dans son *Apologie des Chrétiens*, *ch.* XXI, dit : Que les Chrétiens s'assemblaient le jour du Soleil au matin pour vaquer aux exercices religieux, en haine des Juifs qui se rassemblaient le jour du sabbat. Les Chrétiens ne devaient pas s'abstenir du travail ce jour-là, pour ne pas imiter les Juifs. Justin, dans son *Apologie à Marc-Antoine*, qu'il publia vers la moitié du 2.me siècle, nous détaille ainsi les occupations des fidèles de la première Eglise le jour du Soleil. « Réunions publiques des fidèles, lecture des » écrits des Apôtres, des Evangélistes, oblation du pain et de » l'eau, prière, action de grâce, collecte libre en faveur des » pauvres, des veuves et des frères emprisonnés. » Tertullien en dit autant quarante ans après Justin. Au 4.me siècle, Constantin, tant pour marquer son attachement aux prêtres chrétiens que pour augmenter sa puissance, fit une loi de l'empire du précepte créé par le clergé, de célébrer la fête dominicale. Les prêtres, après cette époque, surent retenir leurs croyans dans une occupation spirituelle toute la journée; les Chrétiens s'accoutumèrent à ne plus travailler le dimanche. Des gouvernemens fléchirent devant le Sacerdoce, et l'on voit, même de nos jours, que le lord-maire, à Londres, punirait celui qui chanterait ou jouerait le dimanche.

On s'abstenait de tout travail ce jour-là; l'ouvrier, après qu'il

doctrine contraire aux lois mosaïque et civile; ils la demandèrent et l'obtinrent. Leur haine poursuivit Jésus jusqu'au tombeau et au-delà. Un des Evangélistes nous rapporte que les Sacrificateurs demandèrent à Pilate, le lendemain de l'enterrement de Jésus, de placer une garde à son tombeau, de crainte que ses Disciples et ceux qui suivaient le dogme de la résurrection, n'emportassent le corps mort du crucifié et ne répandissent la nouvelle d'une résurrection imaginaire; assurant que cette imposture produirait de plus extravagans effets

a été au sermon, dépense le gain de la semaine au cabaret, et arrive, à la fin de ses jours, dans la misère. Si l'on observait l'esprit de la doctrine de Jésus, l'obligation du repos, le sabbat ou le dimanche cesserait, l'aisance remplacerait la pauvreté, comme on le voit dans des cantons suisses et allemands, où on a adopté ce principe. S'il faut des jours de repos aux hommes laborieux, et après des occupations une distraction agréable, il faut aussi que ces jours soient offerts et non commandés, et qu'ils ne soient pas trop fréquens. A Macao, qui n'est pas éloigné des Philippines, les Portugais ont le dimanche tel jour, tandis qu'aux Philippines les Espagnols ont le samedi au même jour. Les premiers y arrivèrent par l'Orient et le cap de Bonne-Espérance, et les Espagnols par l'Occident et la mer du Sud. — Si deux Juifs eussent pu, en partant de Jérusalem, faire le tour de la terre, l'un allant par l'Orient, l'autre par l'Occident, de retour chez eux, le premier aurait fêté le dimanche pour le samedi; car marchant vers l'Orient, à chaque 13.me degré il aurait gagné une heure, et vingt-quatre après avoir fait le tour de la terre : il aurait donc vu le Soleil un jour de plus qu'à Jérusalem. L'autre aurait fêté le vendredi, et il l'aurait pris pour le sabbat, par la raison inverse; que de querelles alors à Jérusalem! car il y aurait eu trois jours de sabbat l'un après l'autre.

parmi ses Sectateurs, que toutes celles qu'il débitait de son vivant, par exemple, quand il voulut se faire passer pour le Fils de Dieu et le Roi des Juifs.

Dans le même Evangile, on lit que les Sacrificateurs donnèrent de l'argent aux gardes, afin qu'ils eussent soin de répandre que les Disciples de Jésus avaient emporté et caché son corps, et que ce bruit étant répandu, la résurrection de Jésus ne fut pas crue par beaucoup de ses Disciples (1). Les Sacrificateurs juifs, après la mort de Jésus, conservèrent un pouvoir incroyable sur le peuple. Aux *Actes des Apôtres, ch.* V, *v.* 15–25, on lit que l'Apôtre Pierre faisait des miracles et enseignait le peuple; les Sacrificateurs le firent enfermer dans la prison publique, mais l'Ange du Seigneur lui ouvrit les portes de la prison. Pierre rendu à la liberté, se mit de nouveau à prêcher près du Temple; alors les Sacrificateurs le firent derechef enfermer dans la prison. Les *Actes* n'indiquent pas comment il en sortit la seconde fois, mais ils disent seulement qu'à la suite de ce second emprisonnement, il prêcha encore dans le Temple même. Alors les Sacrificateurs eurent recours à un autre expédient; ils firent sortir Pierre et ses Disciples avec ordre de ne plus enseigner la résurrection des morts, et de ne plus parler au nom de Jésus. Le zèle de cet

(1) C'est un fait assez remarquable de trouver même les Disciples de Jésus aussi peu persuadés de sa divinité et de ses miracles, à ces époques et au commencement de la nouvelle religion.

Apôtre se trouvant arrêté dans sa mission à Jérusalem, il porta ailleurs la doctrine de notre Divin Maître. On croit qu'il fut crucifié à Rome, et qu'on lui fit subir le supplice selon les lois des Juifs. Nous rapporterons par la suite l'opinion d'un auteur, qui regarde S.t Pierre comme un être allégorique. Nous le répétons, nous avons bien des rites et degrés qui rappellent notre Divin Maître Jésus, la cène, la passion et sa *résurrection;* ce qui est observé par les Bons-Cousins et presque par tous les Roses-Croix : nous donnons une planche cabalistique qui fait voir la fusion de l'Ancien et du Nouveau-Testament, la résurrection occupe le faîte de la pyramide (1).

On lit dans les *Actes des Apôtres, v.* 28, que S.t Paul voulant soutenir le dogme de la résurrection des morts dans Jérusalem, fut battu de verges par ordre du Tribun, à l'instance des prêtres juifs, qui voulaient arrêter une telle doctrine. Paul s'étant déclaré citoyen romain, on sursit à son supplice; il se fit alors conduire dans le Temple Saint, où il voulut persuader de sa croyance les Sacrificateurs et les Pharisiens; mais il eut contre lui l'opinion des prêtres, et Ananias, leur prince, lui fit donner un soufflet et le chassa du Temple.

L'idée de la résurrection attachée à celle de la fin du monde, était débitée par les philosophes et par les prêtres, aux mêmes époques et au commencement du

(1) Planche 6.

Christianisme ; ils s'en servaient même pour faire allusion aux grandes catastrophes qui se préparaient dans les Empires ; l'on découvre cette idée dans les *Géorgiques* de Virgile, lorsqu'il veut représenter allégoriquement les combats dont l'Empire Romain est le théâtre entre César et Pompée ; Lucain, Ovide, Lucrèce parlent de la fin prochaine du monde et l'annoncent également.

Cette idée voyageait de l'orient à l'occident, du sud au nord, et elle se trouve dans S.t Luc, *ch.* XXI, et dans S.t Pierre, Epître II, *ch.* III et autres, et plus particulièrement dans l'Apocalypse.

Il paraît que dans l'antiquité on conservait la tradition de la révolution que notre globe avait éprouvée. Des physiciens infatigables dans leurs recherches se sont exposés aux plus grands dangers pour tirer notre siècle de la léthargie des âges précédens. Ils ont étudié l'histoire de notre globe dans son sein ; ils nous ont fait connaître la structure des chaînes immenses de montagnes qui le couvrent de l'une à l'autre de ses extrémités ; ils nous ont mis sous les yeux les différentes couches de la terre, leur nature, leur caractère et situation respectifs qui sont les preuves les plus lumineuses de plusieurs variations auxquelles le globe fut soumis et qui se perdent dans la nuit des temps. Cette terre n'est plus ce qu'elle a été d'abord ; elle a peut-être changé de forme des milliers de fois, et elle changera encore après

nous : l'eau, le feu l'ont visiblement travaillée dans ses plus vastes parties. Des inondations, des effervescences, des fusions, des volcans, des tremblemens de terre qui accompagnèrent la confusion de ses élémens, ont haussé, baissé, emporté, déchiré tantôt une partie, tantôt l'autre (1). Il paraît démontré que notre planète

(1) Buffou nous donne le résultat d'une excavation faite par M. Dalibard, dans le terrain de Marly-la-Ville :

Après les premiers,

13 pieds sable calcinable ;

5 pieds après, une marne dure, faisant effervescence avec l'acide muriatique oxigéné ;

4 pieds plus bas, une pierre marneuse, après de la marne en poudre, ensuite du sable fin, de la marne, de la terre, de la marne dure, du gravier ;

23 pieds après, sable fin vitriable avec des coquilles, marne, gravier, marne en poudre, pierre dure, sable et coquilles ;

13 pieds plus profonds, huîtres spondiles non pétrifiées ;

41 pieds plus outre, cinq couches de sables et coquillages ;

101 pieds ; et en dernier, des cailloux fluviatiles et du sable. Par ces derniers, il est indiqué que la mer avait pris place là avant la rivière.

Dans nos montagnes près de Schio, entre Vérone et Vicence, on trouve, à de certaines profondeurs, des corps marins, et des poissons dans la vallée de Bolca ; quelques-uns de nos mers, d'autres qui sont propres à l'Océan du Magellan et de la Chine, et finalement quelques-uns inconnus. L'Océan a séjourné sur nos hautes montagnes : Fortis et Spalanzani ont donné des descriptions très-savantes de l'état de ces montagnes et de ce qu'elles recèlent.

Autre part, on lit, dans l'*Essai sur la Géographie-Minéralogie des environs de Paris*, par Cuvier et Brongniart, pag. 1 : « Cette

a subi quantité de révolutions; tout naturaliste les trouve consignées dans ces couches de coquillages, dans ces

» contrée est la plus remarquable par la succession des divers » terrains qui la composent, et par les restes extraordinaires » d'organisation ancienne qu'elle recèle. Des coquillages marins » qui attestent régulièrement des coquillages d'eau douce, des » ossemens d'animaux terrestres entièrement inconnus, même » par leur genre, remplissent certaines parties. Des ossemens » d'espèces considérables par leur grandeur, et dont on trouve » des espèces dans des pays fort éloignés, sont épars dans les » couches les plus superficielles; des caractères très-marqués » d'une grande irruption venue du sud-est, sont empreints dans » les formes des caps et des collines. Voilà de grands documens » pour nous instruire sur les grandes révolutions qui ont terminé » la formation de nos continens. »

Ces mêmes minéralogistes donnent les différens bancs de Montmartre. Trois bancs sable un peu quarcueux, coquilles, marines et balanes, dont on a reconnu 14 espèces; plus, un banc argilleux, un marne calcaire et un marne argilleux de la surface de la terre à . . . . . 28 *mètres.*

Ensuite différens bancs avec débris de crabes, de coquilles. . . . . 23 »

A la suite il y a trois masses gypseuses :

1.re *Masse.* Gypse marneux et marne calcaire. Dans ces couches on a trouvé un tronc de palmier pétrifié, d'un volume considérable. . . . . 18 »

2.me *Masse.* Huit bancs gypse, après une couche marne argilleuse, verdâtre, qui a . . . . . 10 »

Elle ne contient aucune trace du séjour des eaux maritimes; elle n'offre non plus de productions d'eau douce.

3.me *Masse.* Gypseuse, 31 bancs, au 18, il y a le témoignage le plus authentique de la présence de l'eau de la mer : dans un banc de marne calcaire, il y a un grand nombre de coquilles, des oursins, des débris de crabes et d'un polypier rameux; toutes productions maritimes : on n'a pas donné le résultat de cette profondeur.

Il n'entre pas dans notre sujet de mentionner tous les animaux

couches calcaires, dans ces forêts réduites en charbon de terre que l'on trouve à des profondeurs très-considérables, dans ces quadrupèdes, et ces hommes pétrifiés qu'on trouve dans des rochers énormes. Ces phénomènes effrayans, que les savans de l'antiquité ont dû connaître avant nous, lors de la grande civilisation égyptienne et grecque, les ont persuadés que notre hémisphère fut d'abord submergé, ensuite volcanisé, et que la terre, après toutes les traces de sa haute antiquité, peut subir à tout instant une nouvelle catastrophe imprévue, même

que M. Cuvier a déterrés et découverts, et dont les espèces sont perdues; nous nous bornerons à parler un instant des carrières de Paris qui se trouvent placées dans un sol inférieur à Mont-Rouge. Dans ces carrières on trouve les bancs ci-après :

BANCS.	NATURE.	ÉPAISSEUR. mèt.	c.
1.	Terre végétale argilleuse, sableuse, sable quarceux.	2	50
2.	Marne gypseuse, coquilles.	1	95
3.	Marnes syliciteuses spaliques sans coquilles. . .	5	10
4.	Marnes calcaires, à coquilles marines.	2	95
5.	Pierre calcaire, marnes à coquilles.	16	»
6.	Glaise ou argile plastique.	10	50
7.	Craie, chaux, charbonatie vaseuse de formation marine.	40	»
		79	»

Il résulte de ces notions qui offrent sur la profondeur des couches supérieures de Montmartre et de Mont-Rouge, qu'à trois époques séparées entr'elles par des milliers de siècles, l'Océan a successivement inondé cette partie du globe; c'est une vérité que les géologues, dans le dernier siècle, ont commencé à découvrir, et la terre conserve dans ses entrailles la plus ancienne chronique du Monde et la moins suspecte. C'est dans son sein qu'il faut chercher les lumières que la Bible et l'histoire nous refusent.

par la raison humaine qui se borne à attribuer les commotions antérieures à des comètes et à des déluges.

Ce n'était pas sans raison qu'à ces époques, on cherchait, par un système religieux, à mettre devant les yeux des hommes l'instabilité de ce monde. L'idée et l'esprit de conquêtes et d'invasion dominait les grandes nations. Les philosophes cherchaient à donner des leçons de modération à ces orgueilleux conquérans, en leur faisant voir que l'homme si fier de lui-même et de son séjour, où il a répandu à grands flots le sang de son semblable pour la possession d'un coin de terre, d'un vil métal, est moins assuré de son existence qu'un ver de terre.

L'allégorie de la résurrection se trouve dans la mythologie grecque, ainsi qu'elle existait en Egypte, comme nous l'avons vu.

Le Phénix ressuscite de ses cendres. Alcyonée, ce fameux géant qui secourut les Dieux contre Jupiter, jeté par Minerve hors du globe de la lune, avait la vertu de se ressusciter.

S.t Epiphane, pour prouver aux Samaritains la résurrection matérielle des corps, se sert de preuves qui n'admettent pas de réplique; il les convainct avec deux faits rapportés dans la Sainte-Ecriture; il allègue l'exemple de Sara qui conçut dans un âge où la femme n'a plus l'espoir d'engendrer. Il cite encore à l'appui de son opinion, la Verge d'Aaron qui reverdit. Pour nous,

il nous manque la subtilité de ce savant Saint-Père, pour concevoir comment il pouvait concilier ensemble l'exemple qu'il rapporte d'une vieille qui eut des enfans, et d'une Verge qui aurait refleuri tout-à-coup, et cela pour expliquer la réunion des cendres dispersées et le rétablissement d'un corps humain pourri et réduit à des débris informes depuis plusieurs siècles. Nous ne savons pas comment on peut lier de telles idées et en tirer une conséquence raisonnable ; il n'y a qu'une foi supérieure qui puisse faire admettre de telles comparaisons.

La légende de S.t Bruno, instituteur des Chartreux, dit que pendant qu'il vivait assez mondainement, s'adonnant aux plaisirs de la vie, il assistait un jour à l'office des morts fait au cadavre de Raimond, diacre de l'église de Notre-Dame de Paris. Cet office dura trois jours, et chaque fois que le clergé disait : *Responde mihi quantas habes iniquitates*, le mort ressuscitait pour répondre qu'il était condamné par un juste jugement de Dieu. Cette légende assure que ces résurrections d'un homme mort depuis plusieurs jours avaient conduit Bruno à une vie régulière et chrétienne.

Si on lit les Vies des Saints, si l'on parcourt les cloîtres des cénobites en Espagne, en Italie, on y voit peintes encore de nos jours des résurrections de morts opérées par une infinité de saints. S.t Benoît, S.t François, S.t Pierre, S.t Antoine, et même S.t Nicolas, ressuscitent des morts. La légende de ce dernier évêque fut dernièrement

dessinée par Blaisot, et gravée par Renard. On lit au bas de la gravure que ce grand saint calma un orage par ses prières, et qu'il ressuscita même un des matelots mort subitement, et avec lequel il naviguait. Les incrédules disent que l'introduction de toutes ces résurrections ne sert qu'à infirmer celle de Jésus-Christ; que ces miracles sont des inepties, des contes forgés à plaisir par des esprits faibles, en contradiction avec l'ordre constant de la nature; et que les hommes, il y a vingt siècles, n'étaient pas plus sorciers que ceux de nos jours. La Judée et les provinces limitrophes de l'Asie-Mineure étaient partagées en une infinité de sectes qui s'étaient élevées après la doctrine de Jésus-Christ. Une des plus répandues était celle de Corinthe et d'Elbion, qui, en admettant la loi mosaïque, s'opposait au dogme de la Trinité, lequel était adopté par une partie des évêques d'Asie. Les Elbioniens et Corinthiens enseignaient simplement que Jésus était le Fils de Dieu, parce que Dieu est le Père de tous les hommes; ils disaient que Jésus était l'homme par excellence, mais ils n'admettaient aucunement sa divinité; ils soutenaient que Jésus étant né de Marie (qui eut plusieurs enfans), ne pouvait aucunement avoir été procréé de toute éternité et exister comme Dieu éternel, Père des hommes; ils n'admettaient ni les miracles, ni les *résurrections* que l'on attribuait aux Apôtres et aux Disciples de Jésus.

Le dogme de la *résurrection* avait fait des progrès prodigieux en Judée ; car Hérode, qui était Roi des Juifs, croyait aussi aux *résurrections*. Dans les Evangiles, on remarque qu'il *crut* que S.t Jean-Baptiste, qu'il avait fait décapiter lui-même, était ressuscité dans la personne de Jésus. Les Epîtres et les *Actes des Apôtres* ne parlent que de morts *ressuscités ;* les Elbioniens et les Corinthiens s'opposèrent fortement à ces innovations.

A propos de ces dissentions entre ceux mêmes qui suivaient et prêchaient la doctrine de Jésus, on lit dans *S.t Jérôme* et dans *Royaumont, pag.* 324, à l'article de S.t Jean-Evangéliste, « que Jean, pressé par les évêques » d'Asie, *fut obligé de parler plus hautement de Jésus-* » *Christ, et d'établir particulièrement sa divinité* (1). » S.t Jean, ne pouvant résister aux prières desdits évêques, leur accorda leur demande, à condition qu'ils imploreraient le secours du Ciel par un jeûne et des prières publiques ; après cela, étant plein de Dieu, il établit la divinité du Verbe par les premières paroles de son Evangile, ce que ses prédécesseurs n'avaient pas fait. (Voyez *S.t Augustin, S.t Jérôme* et *Royaumont*, édition d'Arthur Bertrand, 1817, aux *Evangiles.*)

Jésus est né, a vécu et est mort Juif; ses Apôtres fu-

(1) Une grande partie de Chrétiens et de ceux qui ne professent pas la religion de Rome, s'appuient de ce texte pour soutenir que la divinité de Jésus fut établie par S.t Jean-Evangéliste, bien long-temps après la mort de notre Divin Maître.

rent toujours Juifs. Les douze premiers évêques de Jérusalem et les premiers Chrétiens en Judée, en Palestine et en Syrie, étaient mêlés et confondus de manière à ne pas savoir si réellement les Chrétiens faisaient une religion différente; car la soumission aux cérémonies et lois religieuses juives fut toujours imposée aux Chrétiens par les Apôtres mêmes.

Aux *Actes des Apôtres, ch.* II, *v.* 41, 47, on lit que S.t Pierre, dans un jour, convertit trois mille Juifs étrangers, arrivés dans Jérusalem, et que tous furent trois fois plongés dans le Jourdain, ou baptisés dans un seul jour; mais on lit aussi, *loco citato*, que tous les jours suivans ces nouveaux Chrétiens, pour accomplir la loi mosaïque, allaient après leur baptême prier Dieu dans le Temple juif de Jérusalem. C'est dans le Temple de Salomon que se rassemblaient également les premiers Chrétiens pour prier.

M. de Potter, dans ses *Réflexions sur les Conciles, vol* 1.er, *pag.* 138 et suivantes, observe savamment que Jésus ne s'est jamais expliqué sur la nature de sa divinité; qu'il n'a rien dit à ses Disciples touchant un point aussi intéressant; qu'en conséquence, ceux-ci ne pouvaient rien nous laisser de positif sur le sujet qui divise l'Europe encore de nos jours. En supposant les Apôtres assez instruits sur cette thèse, ils seraient blâmables de ne pas nous avoir appris si Jésus était un Dieu, et ils devaient nous dire s'ils venaient au nom et de la part

de ce Dieu pour nous instruire. Bien des passages dans les Divines-Ecritures sont favorables à cette opinion, tandis que d'autres, puisées dans les mêmes autorités, lui sont contraires; ce qui occasionna toutes ces sectes qui nièrent la divinité de Jésus à la naissance du Christianisme, comme on l'a vu d'Elbion et de Corinthus, qui soutenaient que Jésus n'était qu'un homme ordinaire. Les monumens historiques de Jésus comme être humain sont au nombre de trois : 1.° un passage de Joseph, dans ses *Antiquités de la Judée, lib.* XVIII, *ch.* 3; malheureusement le savant M. Gillet, dans la traduction qu'il donne de cet ouvrage, démontre que ce passage est reconnu pour apocryphe, et pour y avoir été intercallé seulement à la fin du 3.e siècle; 2.° une phrase de Tacite, dans ses *Anal., lib.* XV, *ch.* 34; mais cette pièce est fautive, elle ne fait que rapporter ce que les Chrétiens disaient devant les tribunaux près desquels ils étaient accusés, et se bornaient à reproduire ce qu'ils avaient appris des Evangiles : ce que les Chrétiens introduisaient alors n'était aucunement fondé sur des écrivains profanes; mais ces dépositions se réfèrent au troisième monument, qui sont les Evangiles et *Actes des Apôtres.* L'homme le plus savant du troisième siècle, Fauste, qui, quoique Manichéen, était Chrétien, s'explique de la sorte sur ces légendes : « Tout le monde sait que les » Evangiles n'ont été écrits ni par Jésus-Christ, ni par » ses Apôtres, mais long-temps après par des inconnus. »

Il dit ensuite que ces écrivains, dans la crainte de n'être pas crus en décrivant des événemens dont ils n'avaient pas été les témoins, publièrent ces écrits, dû reste très-édifians, sous le nom d'hommes contemporains à Jésus, ses Apôtres et ses Disciples. Nous avons vu que Royaumont lui-même convenait de l'incertitude qui règne à cet égard. Beausobre, dans son premier tome, et Barigni, dans l'*Histoire des Apologistes de la Religion chrétienne*, démontrent l'incertitude absolue des bases du Christianisme. Toutes ces fluctuations d'opinions firent dire aux incrédules anciens, que l'existence de Jésus était aussi incertaine que celle d'Osiris, d'Hercule, de Mythras, d'Adon-Hiram, etc. etc.

Néanmoins S.t Justin (*Dialog. cum Triphon*), et Lactance, *liv.* II, *ch.* 8, et *liv.* IV, *ch.* 14, qui vivaient du temps de Constantin, ont regardé Jésus comme un envoyé de Dieu même pour enseigner les hommes; qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, *Jéhovah*; que sa fidélité fut récompensée par Dieu même, qui l'a investi de la dignité de Prêtre perpétuel, avec l'honneur de Roi suprême, avec la puissance de juge; que Jésus avait conservé le nom de Dieu, et que c'est par ce nom, comme le disent plusieurs Pères de l'Eglise, que Jésus opéra tous ses miracles (1).

(1) Voilà, dans les mystères maçonniques, une des causes de la recherche de la parole sacrée conservée par Jésus. D'après ce système, on ne doit plus être surpris que les Maçons attachent tant d'importance aux différens noms du Dieu des Hébreux.

Les premiers Chrétiens en Judée suivaient en toute rigueur la loi mosaïque; ils voulaient même que tout Chrétien fut circoncis; mais comme la nouvelle réforme était prêchée aux Gentils, qui, tous ne voulaient pas se soumettre à cette douloureuse amputation, après les doléances des Antiochiens dans le premier Concile des Apôtres, par nous déjà cité, les nouveaux initiés au Christianisme furent exemptés de cette pénible opération; néanmoins on a toujours conservé pour l'initiation chrétienne, la formalité de l'imposition des mains, et celle des jeûnes et prières, comme chez les Egyptiens. Si nous suivons les nouveaux Chrétiens à Rome, sous les premiers Empereurs, la même incertitude nous accompagne. On trouve que leur culte était mêlé à celui des Juifs, et même on peut facilement se persuader que la religion chrétienne, ses mystères et initiations étaient inconnus à Rome; car ce culte étant prôné par les seuls Juifs, les premiers Chrétiens furent toujours regardés à Rome comme des Sectateurs de Moïse.

Ce sont les Juifs qu'Horace raille sur leur stupidité, *Sat.* V, *v.* 100; Juvénal, sur leur superstition et leur crédulité, *Sat.* VI, *v.* 546; Martial, sur leurs jeûnes, *liv.* IV, *Epig.* 4. Ils sont traités de même par Ammien Marcellin et par Perse; or, il y a toute apparence que, si ces critiques eussent su que les Juifs et leur fraction les Chrétiens formaient deux sociétés religieuses différentes, ils n'auraient pas gardé le silence à ce sujet.

La généralité des historiens de l'Eglise parle toujours des persécutions qu'éprouva le Christianisme dès sa naissance à Rome; elle garde le silence sur celles qu'éprouvèrent les Juifs.

Ne doit-on pas déduire, d'après ces remarques, que les Chrétiens et les Juifs ne faisaient qu'une et seule société religieuse? L'Apocalypse même, si on la veut regarder comme œuvre chrétienne, désigne les Chrétiens comme de vrais Juifs. On lit, *ch.* II, § 9 : « Ceux qui se disent Juifs ne le sont point, mais de la Synagogue de Satan. Selon cette Apocalypse, les Chrétiens par excellence sont les Juifs.

Cet écrit date pour le moins de 70 ans après la mort qu'on donne à Jésus; si les Chrétiens d'alors n'étaient autre chose que des Juifs, il devait y avoir dans S.t Jean une ligne de démarcation entre les uns et les autres.

Les Romains, très-tolérans en fait de religion, apportèrent chez eux les cultes des peuples vaincus; les Divinités égyptiennes avaient des Temples à Rome. L'année 686, Pison et Gabinius, consuls, cherchèrent à l'empêcher : sous l'Edile Agrippa, il fut défendu d'exercer le culte égyptien plus près qu'à 500 pas de la ville et des faubourgs. Sous Tibère, on chercha de nouveau à les détruire; néanmoins, le culte d'Isis, d'Osiris, d'Anubis, s'établit dans Rome, et grand nombre de lieux publics prirent leurs noms. On nationalisa comme en Grèce ce culte étranger, et l'on habilla ces Divinités à la romaine.

Sous un Isis de M. Boissard, rapporté par Montfaucon, on lisait une inscription latine, qui porte : « Que » les Dieux de la République romaine, les gardiens se- » crets de la ville, par le secours desquels tous les » Royaumes ont cédé à l'Empire Romain, soient favo- » rables aux vœux du Pontife. » C'était Isias qui l'avait consacrée à Isis.

Le Sacerdoce à Jérusalem était en opposition à l'autorité civile, de là devait sortir la réforme prêchée par Jésus et par Jean. Ces mêmes abus se trouvaient aussi à Rome.

Les Empereurs romains, c'est-à-dire, Jules-César et après lui Auguste, ayant senti que le trône et la souveraineté étaient toujours en danger, lorsque l'esprit du peuple est subordonné à une autorité différente de celle du Souverain, et même plus respectable, en apparence, que l'autorité civile, ces Empereurs crurent, pour leur sûreté, devoir se garantir de cette puissance occulte : le seul moyen était de se mettre eux-mêmes à la tête de ceux (1) qui prêchaient la religion, et qui se disaient

(1) Il est étonnant que les Princes européens du jour, instruits par tant d'autorités irréfragables, semblent ignorer combien de fois des Souverains ont été renversés du trône, non par la vraie religion de Jésus, mais bien par la superstition et l'abus du pouvoir théocratique élevé contre le pouvoir légitime, et qu'ils n'aient pas eu la politique des Rois perses, égyptiens et éthiopiens, des Empereurs de la Chine et du Thibet, où la dignité de chef de l'Empire fût réunie à celle de Souverain-Pontife.

les interprètes de la volonté du Ciel. Ces mêmes Empereurs, en s'établissant les Grands-Prêtres, voulurent par la suite s'environner souvent des attributs des Divinités; ils voulurent passer pour saints, pour divins, quelquefois même ils ont prétendu se faire vénérer comme des Dieux, tant à Rome que dans les pays où ils dominaient.

Caligula avait ordonné que sa statue fût placée dans le Temple de Jérusalem, pour y être adorée par les Juifs. La loi mosaïque s'y opposait formellement. De crainte que la tranquillité publique ne fût troublée, Agrippa, surnommé le Grand, persuada à Pétrone, gouverneur de Syrie, de représenter les inconvéniens de cette démarche envers un peuple imbu de ses anciens principes religieux; Caligula se laissa fléchir aux prières du petit-fils d'Hérode et aux raisons de Pétrone.

Néanmoins les Romains, avec le temps, élevèrent un Temple à Jupiter dans Jérusalem; alors les Sacrificateurs et les Lévites qui conservaient toujours leur influence sur le peuple, le soulevèrent contre (1) les Romains sous la domination desquels ils se trouvaient.

Les Israélites, excités par leurs prêtres, tinrent tête aux Romains; mais en trois campagnes ils furent exterminés. Il en périt 585,000; ceux qui survécurent

(1) Un écrivain, peut-être partisan des Juifs, attribue la cause de cette révolution à l'avarice et à la cruauté de Florus, gouverneur de la Judée.

furent condamnés comme rebelles à la déportation en des contrées lointaines, et vendus comme esclaves. Jérusalem fut de nouveau détruite sous l'Empire de Vespasien, par l'opiniâtreté de ses habitans, soixante-dix ans après le commencement du dogme chrétien.

Sous Adrien, Jérusalem fût rebâtie; elle changea de nom, on l'appela Hélia, du nom de l'Empereur; elle ne fut, depuis ce temps-là, qu'une ville de peu d'importance (1), et les Juifs ne purent s'y rétablir : voilà comment périrent les cérémonies et les mystères établis par Moïse, et que les Grands-Sacrificateurs, les prêtres et les Lévites avaient pratiqués si long-temps en Judée et ailleurs, et qui font la matière de différens livres de la Bible.

Les Israélites se trouvant sans terre et sans patrie, pour pourvoir à leur existence, s'adonnèrent de plus en plus au commerce, choisissant pour entrepôts de leurs marchandises les villes les plus riches et les plus peuplées. Là, ceux qui suivaient les nouveaux dogmes les communiquèrent verbalement à leurs enfans avec les mystères, les miracles et la légende de Jésus.

Cette légende n'était pas uniforme, étant écrite chez différentes nations, ce qui fut l'origine de tant de sectaires qui suivaient différens Evangiles. Suivant la tradition, il en existait cinquante et quelques; l'Eglise Ro-

(1) De nos jours, Jérusalem est peuplée de 30,000 Turcs, et de 20,000 Hébreux, Chrétiens d'Europe, Grecs, Arméniens, etc. etc.

maine n'en a adopté que les quatre dont nous avons parlé, quoiqu'il nous soit rapporté qu'avant S.t Justin, il ne se trouve pas un seul des Pères apostoliques qui ait parlé des Evangiles de Mathieu, Luc, Marc, Jean. Les premiers Patriarches des Chrétiens ne se sont servis et n'ont parlé d'autres Evangiles que de ceux condamnés au feu par Gelase et qui furent reconnus au 4.e siècle pour apocryphes après le Concile de Nicée.

Les incrédules se récrient toujours sur les ténèbres qui enveloppent le commencement de l'ère chrétienne, et précisément dans l'époque la plus voisine de Jésus-Christ, où l'on devait être bien plus à portée que dans la suite de savoir sa vie, sa mort et ses miracles.

Nous respectons les vérités évangéliques, mais nous sommes forcé de rapporter les versions des critiques qui trouvent que les Evangélistes ne se suivirent pas toujours dans leurs énumérations, et que quelquefois ils se contredisent sur bien des choses, comme sur l'époque de la naissance de Jésus. S.t Mathieu la donne à la fin du règne d'Hérode, tandis que S.t Luc la place au temps du dénombrement de Cyrenius, gouverneur de Syrie, qui eut lieu la dixième année du règne d'Archelaüs, successeur d'Hérode.

Millius, qu'on regarde comme un des premiers chronologistes, dans un ouvrage qu'il écrivait exprès, fait voir que les Evangiles restèrent ensevelis dans les lieux qui les virent naître, jusqu'au temps des conquêtes de

Trajanus sur les Parthes, et qu'alors, seulement, ils commencèrent à devenir publics (1). Nous avons annoncé

(1) Il paraît que l'examen des Evangiles de nos jours a produit bien des controverses. Voici l'extrait du Manifeste de la Société de l'Evidence chrétienne établie à Londres :

A tous les Ecclésiastiques, Ministres et Prédicateurs de l'Evangile.

« Les évidences de la religion chrétienne, comme elles sont » indiquées par Paley, Watson, Loslie et Doddrige, y ont été » examinées avec calme et impartialité. Des ecclésiastiques de toute » croyance chrétienne y ont été invités pour coopérer et prendre » part aux discussions, et ont été solennellement requis de donner » les motifs de leur foi, et de permettre qu'il leur soit adressé » des questions pour être répliqué de suite à leur réponse rela- » tivement aux graves et importantes matières sur lesquelles *tout* » *homme a droit d'aspirer à être convaincu.* Les opinions de vos » compatriotes assemblés jusqu'à ce jour ont établi à la presqu'una- » nimité que les argumens employés jusqu'à présent en faveur du » Christianisme, ont été faux et sophistiques; que le révérend » secrétaire de cette Société, en réfutant ces argumens et sophismes, » a complètement démontré :

» 1.° Que les écritures du Nouveau-Testament ne sont pas les » œuvres des personnes dont elles portent le nom ;

» 2.° Qu'elles n'ont pas paru aux époques qu'elles indiquent ;

» 3.° Que les personnes dont elles font mention n'ont jamais » existé.

» Les lumières qui éclairent aujourd'hui le genre humain font » apercevoir que les prédicateurs de l'Evangile n'y croient pas » eux-mêmes, et cela nous est d'autant plus démontré, que ces » ministres n'osent pas prendre la défense de leur religion ailleurs » que dans la chaire de leurs Temples, où ils sont bien assurés » de ne rencontrer ni discussion, ni contradiction, et où ils » peuvent s'adresser, sans aucun danger, à une portion d'auditeurs » qui se trouvent heureux de rester ignorans et trompés. C'est

qu'il y avait des traces d'environ cinquante Evangiles; ce fut après le 3.e siècle, après qu'on eut établi le canon des Ecritures évangéliques, que S.t Irenée, le premier, insinua qu'il fallait s'en tenir à quatre Evangélistes, ni à plus ni à moins; et comme à ces époques lointaines tous les cultes se référaient au Soleil et aux élémens, S.t Irenée regarde ces Evangélistes comme des êtres allégoriques, enfans des mystères égyptiens, symboles relatifs aux vents et aux saisons. Voici comme il s'explique :

« Il y a quatre Evangélistes, ni plus ni moins, parce

» pourquoi vous êtes de nouveau respectueusement invités à venir
» vous défendre de cette accusation publique et sincère que nous
» vous portons; de venir justifier les vérités de l'Evangile que
» vous professez, et de faire connaître au peuple, qui ne veut plus
» être abusé par des apparences de dévotion, ni par la présomp-
» tion de l'infaillibilité, qu'on établit comme puissante raison pour
» croire à une *révélation écrite.*

» A cet effet, votre présence aux assemblées de cette Société
» sera vue avec plaisir, vos argumens y seront entendus avec
» attention et déférence; comme aussi votre absence sera inter-
» prétée comme l'abandon d'une mauvaise et méchante cause, et
» comme l'aveu de votre conviction que l'Evangile n'est pas sus-
» ceptible d'être défendu par des moyens raisonnables. »

Signé Robert Taylor, B. A.;
et M. R. C. S., *secrétaire de la Société.*

Voilà la réponse de l'auteur du *Voile levé*, à Liége, 1826, qui détruit toutes les puérilités de cette provocation, par un texte de l'Apocalypse : « Que les vrais Chrétiens ne se scandalisent point
» en entendant les blasphêmes horribles révélés dans cet écrit,
» la prédiction doit s'accomplir. »

Satan sera délié; il sortira de sa prison, il séduira les nations qui sont aux quatre coins du monde. Apoc. 18, *ch.* xx, *v.* 7.

» qu'il y a quatre parties du monde et quatre vents » principaux ; car, comme l'Eglise est répandue par toute » la terre, il faut qu'elle ait quatre colonnes qui la » soutiennent. Dieu est assis sur un Chérubin qui a la » forme de quatre animaux différens, et les quatre » animaux sont la *figure* de nos quatre Evangélistes (1). »

Il est bien naturel, après ce texte, de conclure que jusqu'à cette époque il y avait plusieurs Evangiles qui étaient suivis par les Chrétiens, et que la manière d'écrire de ce Saint-Père est tout-à-fait allégorique et a même un grand rapport avec les mystères maçonniques du jour. Il paraît que S.t Irenée n'a vu dans les Evangélistes que les quatre animaux des quatre saisons égyptiennes et les quatre vents cardinaux. Il fait asseoir Dieu sur ces quatre animaux, et l'on sait que c'était le Soleil représenté par la constellation de l'Agneau qui présidait à ces quatre animaux ou aux quatre saisons.

(1) A Thèbes, entre le Memnomium et Médinet-Abou, on trouve, de nos jours, des fragmens de statues colossales avec des têtes d'animaux ; et dans le tombeau Psametique, l'escalier qui succède au premier passage, a, de part et d'autre, une petite niche ornée de figures curieuses : ce sont des corps humains avec des têtes de divers animaux, comme celles des Evangélistes du Plafond du Bienheureux *Angelico da Frissole* : tout le monde sait que la divinité protectrice de l'Egypte est une figure humaine à tête d'épervier (voyez *la Planche n.*° III), et bien des critiques soutiennent que l'Egypte a fourni des matériaux aux religions grecques et chétiennes, et que les Evangélistes ne sont que des divinités égyptiennes appliquées aux systèmes des anciens Chrétiens.

L'adoration de Dieu sous l'emblème du Soleil, se conserve encore de nos jours chez des Chrétiens : on le disait après S.t Irenée (1). (Voyez *la Planche II, n.*° 15.) C'est une médaille frappée à l'exaltation du royaume d'Espagne de Charles IV, par la Collégiale Major de S. Thomas-d'Acquino, en 1789. C'est un Soleil qui représente l'Être créateur, protecteur du chapitre.

(1) Le faîte d'une infinité de dômes et de clochers des églises chrétiennes, est décoré ou d'un Coq qui est l'emblème du Soleil, ou même d'un Soleil qui est l'emblème de Dieu.

CHAPITRE XIII.

Les Juifs persistent dans leur incrédulité, même après la mort de Jésus. — Facilité des anciens à se créer des divinités et des saints; ce titre donné gratuitement par les premiers Chrétiens aux Fidèles. — Les Instituteurs des dogmes philosophiques regardés comme saints ou comme thaumaturges. — Histoire de la naissance de Pythagore et de Platon, que les incrédules prétendent se rapporter à celle de Jésus. — De la Virginité des femmes, crue par quelques nations, même après leur enfantement. — Epreuves pour être admis dans les sectes philosophiques, suivies de leurs préceptes. — Les Miracles admis indistinctement par les anciens sectaires chrétiens; cause de cette adoption générale, même par les Saints-Pères. — Miracles attribués aux Pharisiens et au Diable sur Jésus. — Cause de la substitution de la Cène mystique aux Sacrifices sanglans. — Doctrine de Jésus sur le droit de la généralité des hommes au Sacerdoce.

Après la mort de Jésus, les Juifs persistèrent dans leur incrédulité. On lit dans les *Actes des Apôtres, ch.* II, *v.* 12–17, que les Apôtres, *sur lesquels l'esprit de Dieu s'était répandu,* parlaient plusieurs langues selon les promesses du prophète Joël, qui dit que Dieu répandrait *son esprit* sur toute chair *aux derniers jours du monde*. Les habitans de Jérusalem s'en moquèrent; ils disaient, en parlant des Apôtres et Disciples de Jésus, qu'ils

étaient pleins de vin; que l'esprit de Dieu ne descend pas et que celui du propitiatoire avait donné de faux oracles.

D'autre part, les Pharisiens et les Sacrificateurs juifs n'attendaient pas cette prochaine fin du monde (1), et regardaient comme fabuleuse la résurrection du corps. Ils jetaient de la défaveur sur la divinité de Jésus; ils soutenaient qu'on avait donné des Dieux pour pères à Hercule, Thésée, Sémiramis, Romulus, Platon, Pythagore et autres, dont la naissance et la vie furent accompagnés d'événemens et de dénouemens miraculeux.

Ils avaient sous les yeux les médailles de leur temps, et les anciennes monnaies grecques, romaines et égyptiennes, qui leur faisaient voir que les Rois et les Empereurs aspiraient aussi à se faire honorer par des titres divins seulement en usage pour les Dieux. Ils y lisaient *Basileus Ptolemaios* et *Basilissæ Cleopatræ, Divo Julio Cæsari*, etc. etc.; et quoique ces inscriptions fussent adoptées par ces Souverains, et qu'ils s'attribuassent les épithètes de saints et de divins, ils ne cessaient pas d'être mortels.

Les premiers Chrétiens avaient aussi un penchant in-

(1) M. du Séjour a publié, en 1775, un ouvrage sur les Comètes; il a pour but de rassurer le monde sur les craintes qu'il pourrait avoir d'un nouveau choc d'un de ces corps. Par une précision, par une clarté et une solidité de raisonnemens qui surpassent celle de tous ceux qui ont écrit sur cette matière, il réduit la probabilité à 1/752,730. Déjà M. de Lalande l'avait évaluée, par approximation, à 1/76,000.

croyable à honorer par des titres sublimes, des hommes vivans. S.t Paul, dans sa première Epître aux Corinthiens, *ch.* XVI, *v.* 1 et suivans, appelait saints, les Chrétiens *pauvres* qui habitaient Jérusalem. Le même S.t Paul, dans son Epître aux Philippiens, *ch.* VII, § 2, appelle saints ceux qui croyaient à la résurrection; dans un autre sens, il dit dans sa première Epître aux Corinthiens, § 14 : « Le mari infidèle est sanctifié en sa femme, et la » femme infidèle est sanctifiée en son mari (1), autre- » ment vos enfans seraient impurs, et maintenant ils » sont saints ».

Il était bien facile à un Empereur ou à un chef de parti, de se faire donner le titre de *Divin*, et d'appeler *saints* ceux auxquels il commandait, ou qui avaient la même croyance; et dans l'Histoire profane, on voit des prêtres qui eurent la faiblesse d'encenser les Rois et de les qualifier Fils de Dieu, comme il arriva à Alexandre : ils donnaient ces noms aux bons Rois par reconnaissance, et aux tyrans par crainte.

Lors de l'introduction des sectes chez les Juifs, les partisans de la philosophie de Platon et de Pythagore,

(1) S.t Paul devait, par cette doctrine, attirer à son parti toutes les femmes galantes qui auraient dû subir les épreuves des eaux amères; n'y aurait-il pas eu communauté de biens et de femmes chez les premiers Chrétiens? ou cette doctrine ne serait-elle pas une conséquence de l'Histoire d'Abraham, de Sara et de Pharaon, qu'on a rapportée ?

pour donner un plus grand poids à leur dogme et à leur doctrine, publièrent que leurs maîtres étaient des saints, et que leur naissance avait été accompagnée de prodiges et de miracles extraordinaires. Lorsque le Christianisme parut, ils osèrent dire qu'on avait emprunté à la naissance de leurs Sages, celle qu'on venait d'attribuer à Jésus, Fils de Marie, afin d'imprimer un caractère divin à ses doctrines et à son dogme. Ammonius, Jamblique, Plotin, Julien ont envisagé la naissance de Pythagore comme divine, et ont comparé sa vie à celle de Jésus : ils disaient que Pythagore était fils du dieu Apollon, qu'un oracle avait annoncé sa naissance, que l'ame de Dieu était descendue du ciel pour l'animer, qu'il fut le médiateur et le conciliateur entre Dieu et l'homme, qu'il avait connu ce qui se passait dans l'Univers, qu'il avait commandé aux élémens, prêché les vertus les plus éminentes à l'humanité, et qu'enfin âgé de cent quatre ans, il avait été égorgé comme Jésus par de féroces assassins qui en avaient fait une Divinité. Enfin, que Théane, sa femme, après sa mort, présida ses Disciples, de même que la Vierge-Mère avait présidé dans le cénacle les premiers Chrétiens. Plusieurs admirateurs de Platon établirent aussi sa divinité; ils débitèrent que sa mère Perictione avait conçu et mis au monde cet enfant sans cesser d'être vierge, qu'elle avait accouché en sacrifiant aux Muses; ils imaginèrent que Platon naquit entre des myrthes, que des abeilles voltigeant autour de

sa tête enduisirent ses lèvres de miel, et ces faits sont rapportés par des auteurs très-graves.

C'est chez les anciens peuples de l'Orient que l'on trouve toutes ces rêveries. Dans la Chine, l'union de la virginité et de l'enfantement se trouve dans les légendes de ses différentes religions. Nous lisons dans l'ouvrage de M. Benjamin Constant, que *Loui-Ztu*, mère de *Chao-Hao*, devint grosse à l'aspect d'une étoile. *Ton-Pao* devint grosse en voyant une nuée brillante. *Hou-Su*, fleur attendue, la fille du Seigneur, est rendue féconde par un arc-en-ciel qui l'entoure et lui cause de l'émotion; elle donna la lumière à *No-Hi* au bout de douze ans. *Niu-Oua* est la plus célèbre des *vierges-mères*; elle est surnommée la souveraine des Vierges; ses prières lui valurent aussi des enfantemens miraculeux : des critiques ont établi quelques parallèles entr'elle et l'Hécate des Grecs qui paraît postérieure à la Vierge chinoise. Les Vierges des Indiens étaient placées sur le Nénuphar; dans leurs mystères, cette plante était le symbole sacré de la virginité. Les Egyptiens y substituèrent le Lotus sur lequel était assise la chaste Isis, symbole de la nature et mère des grâces.

Les premiers Chrétiens qui arrivèrent après les Chinois et les Egyptiens, ont symbolisé la virginité par la *Rose*, sur laquelle ils placèrent la Vierge-Mère; ils enlevèrent cette fleur sacrée à Vénus, et si le Nénuphar et le Lotus avaient pu perdre la signification de leur sym-

bole chez les Chinois et chez les Egyptiens, les Chrétiens ont conservé la leur dans la *Rosa Mystica*.

Tous les miracles dont nous venons de parler passèrent des Grecs aux Juifs avec la philosophie de Platon et de Pythagore, et on suivit dans toutes les initiations à ces sectes les pratiques de ces philosophes : on éprouvait la discrétion, la pénétration de celui qu'on devait initier, bien avant de lui accorder la connaissance de la vérité et de la nature : les initiés passaient de l'étude des mathématiques à celle de la nature, et de celle-ci à la théologie.

Platon, même après s'être instruit dans les sciences chez les Egyptiens et avoir appris chez les Italiens la philosophie de Pythagore, de retour à Athènes, établit et ouvrit une école qu'on appela Académie : on lisait au-dessus de la porte : « On n'est point admis ici sans être » géomètre ». Nous connaissons un rite maçon.·. dans lequel, pour obtenir un Ordre, il faut démontrer que le carré de l'hypothénuse est égal aux carrés des catètes. (Voyez *le Grade Master-Maçon, pag.* 187, dans la *Bibliothèque Maçonique*, Baltimore 1817); tant il est vrai que, dans les différentes pratiques de la Maçonnerie, on trouve les traces de toutes les sciences qui faisaient partie des anciennes initiations.

Les philosophes et leurs disciples enseignaient oralement les sciences de la vérité et de la nature : Pythagore n'a laissé rien d'écrit sur celles qu'il communiquait à

ses initiés, il a toujours voilé sa doctrine dont la partie morale est consignée dans les sentences suivantes :

« Il est défendu de quitter son poste sans la volonté » de celui qui commande ».

« Il faut éviter l'intempérance dans les choses néces- » saires à la conservation et l'excès en tout ».

« La tempérance est la force de l'ame, l'empire des passions, elle fait sa lumière; avoir la continence, c'est être riche et puissant; la continence s'étend aux besoins du corps, à ses voluptés, aux alimens et à l'usage des femmes : réprimez tous les appétits vains et superflus. L'homme est mort dans l'ivresse du vin; il est furieux dans l'ivresse de l'amour ».

« Il faut s'occuper de la propagation de l'espèce en hiver et au printemps; cette fonction est funeste en été et nuisible en tout temps. Quand l'homme doit-il approcher de la femme? lorsqu'il s'ennuyera d'être fort ».

« La volupté est la plus dangereuse des enchanteresses. Lorsqu'elle nous sollicite, voyons d'abord si la chose est bonne et honnête; voyons ensuite si elle est utile et commode ».

« Il faut exercer l'homme dans son enfance à fuir ce qu'il devra toujours éviter (1), et à pratiquer ce qu'il

(1) Les critiques disent que la morale évangélique découle de ces doctrines philosophiques, et que c'est des préceptes de l'ancienne Grèce que les Esséniens et les Cénobites tirèrent leurs idées de chasteté.

aura toujours à faire, à désirer ce qu'il devra toujours aimer, à mépriser ce qui le rendra en tout temps malheureux et ridicule ».

En poursuivant l'histoire des miracles, on se convaincra que les écrivains qui nous laissèrent des mémoires sur les opinions des philosophes grecs introduites chez les Juifs, nous parlent de quantité de miracles opérés par beaucoup d'autres individus que les Chrétiens.

Tous les Chrétiens s'accordent à dire que Simon le Magicien, de nation Samaritaine, avait fait des miracles; un auteur en a fait le parallèle avec ceux de Jésus; il dit que, comme Jésus et Moïse, il fut instruit et initié en Egypte. Les Samaritains l'appelaient *grande vertu de Dieu*, et le crurent le libérateur du genre humain, tandis que les Chrétiens et une partie des Juifs appliquaient ces qualifications à Jésus. (Voyez les *Actes des Apôtres, ch.* VII et IX.)

S.t Epiphane de Haeres, pag. 54, dit que Simon prêchait aux Samaritains qu'il était Dieu le Père, tandis qu'il se faisait passer chez les Juifs pour n'être que le Fils de Dieu. Cette contradiction ne pouvait exister dans des localités aussi rapprochées, et les Juifs se seraient soulevés contre Simon, comme ils le firent contre Jésus, pour avoir pris le titre de Fils de Dieu. Simon s'est borné à faire des miracles, il ne s'est pas arrogé le titre de Messie, il ne s'est pas mis à la tête de ceux qui conspiraient contre leur gouvernement. Les *Actes des Apô-*

tres, loco citato, disent qu'il avait ébloui les Samaritains par sa magie; ils ajoutent qu'il s'est fait baptiser et que, surpris des miracles de Philippe, il avait donné de l'argent aux Apôtres pour obtenir, *par l'imposition des mains*, le don d'en faire aussi. Mais S.t Pierre s'y refusa et lui répondit que les grâces du Ciel ne se vendaient point.

On lit dans les *Actes des Apôtres*, que Simon, à l'aide de sa magie, avait séduit à Rome un grand nombre de personnes; il tâcha même d'en imposer à Pierre et à Paul, qui se trouvaient dans cette ville; Simon avait promis de voler et de monter au ciel comme Jésus. Il s'éleva en effet, mais S.t Pierre et S.t Paul se mirent à genoux en voyant le miracle, et prièrent ensemble. Simon alors tomba, eut les jambes brisées et ses Disciples l'emportèrent en un autre lieu; enfin ces mêmes Actes rapportent que Simon, honteux de sa défaite, se précipita d'un comble très-élevé.

Les critiques s'étonnent que de pareils contes puissent être reçus comme des vérités chez bien des religionnaires; ils les disent extravagans et forgés sur la mythologie d'Icare; mais ce qui les révolte encore plus, c'est qu'ils ne trouvent aucun auteur profane antérieur au troisième siècle, qui ait parlé de Simon, si l'on excepte les *Actes des Apôtres;* ce qui leur fait croire encore que ces Actes sont bien postérieurs aux auteurs auxquels on les attribue; car, disent-ils, si de tels faits

étaient arrivés à Rome, ils auraient été écrits par vingt auteurs contemporains; il n'en manquait pas dans une ville qui était alors la plus renommée pour les sciences et les lettres.

Si on lit avec attention les livres qui nous rapportent ces miracles, il paraît qu'à ces époques il s'était fait une convention réciproque entre les différentes religions en fait de miracles. Les Saints-Pères voyant que tous les croyans tenaient aux miracles de leurs instituteurs, se persuadèrent qu'il y avait moins d'inconvénient et de danger à admettre tous ces miracles samaritains, grecs et égyptiens, qu'à les nier, ce qui eût été impolitique. Ces Saints-Pères étaient tout-à-fait des hommes simples; ils se sont pour lors bornés à déclarer la supériorité des miracles opérés par Jésus et ses Disciples, sur ceux des dissidens et des Payens. Ils se modelèrent sur la Bible, qui, en parlant des miracles opérés par Moïse, les déclare supérieurs à ceux opérés par les prêtres égyptiens devant Pharaon, lors de l'esclavage des Israélites. Ces Saints-Pères avaient lu que les Pharisiens même faisaient des miracles. S.t Mathieu, *ch.* XII, *v.* 27, le dit positivement, qu'ils chassaient les Démons; n'importe, Jésus les chassait aussi par Béelzebuth : c'est de là, sans doute, que nous est venu l'adage qu'un Diable en chasse un autre. Ils avaient lu que les Diables se mêlaient aussi de faire des miracles extraordinaires. L'Evangile disait que Knabul emmena Jésus dans

le désert, et qu'il le tînt sept semaines à une diète rigoureuse; que du désert, il le porta en l'air sur les créneaux du Temple, et de là sur la plus haute montagne.

Quelque pouvoir que le Diable ait eu sur le Dieu des Chrétiens, on ne trouve nulle part que le Prince des ténèbres ait eu autant de puissance sur aucun autre fondateur de religion, fût-il Turc ou idolâtre. Dans toutes les religions anciennes, les prêtres se sont arrogé le pouvoir exclusif de disposer à leur gré des forces de la nature et de celles de son Grand-Architecte; à l'aide de cette croyance généralement établie, il s'exemptaient de porter le fardeau commun à tous les autres membres de leur religion. Ces prétentions, qui compromettaient le droit d'égalité dans les castes existantes, furent attaquées par Jésus-Christ, ainsi que le rapporte l'Apôtre Jean. Jésus voulait que les hommes fussent conséquens, qu'ils abolissent à jamais ce genre sacrilége de caste privilégiée, qui a été le type de toutes les castes orgueilleuses et privilégiées de l'Univers, qui furent et seront toujours liguées entr'elles pour arrêter les progrès de la (1) civilisation et des sciences, et pour exister aux dépens de leurs croyans. Qui peut lire le *Rituel des Juifs* dans le *Lévitique* et autres, sans avoir le cœur soulevé des sanglantes et révoltantes cérémonies prescrites aux prêtres de la religion mosaïque, et ne pas

(1) Voyez *des Destinées futures de l'Europe*, par d'Herbigny.

plaindre les autres Juifs chargés de contribuer à un impôt aussi onéreux !

Les premiers Chrétiens qui, d'abord, avaient été Juifs, assistaient à ce sacrifice et au partage des viandes qui étaient cuites sur ces autels mêmes, où plus d'une fois on avait fait couler le sang des victimes humaines : on en trouve la preuve dans S.t Paul, dans les *Actes des Apôtres* et dans les écrits des premiers Saints-Pères.

Le nouveau culte de Jésus-Soleil, emblème mystique de la justice, avait substitué aux victimes l'offrande du pain ; c'est ainsi qu'il avait changé ces sacrifices sanglans en paisibles agapes, qui se soutenaient à très-peu de frais. Ce nouveau système, prêché loin même de la Judée, avait attiré une infinité de prosélites d'entre les Juifs qui ne pouvaient pas assister aux sacrifices de Jérusalem, étant établis ailleurs ; et dans la Judée et la Palestine, il attira tous ceux qui n'avaient aucun droit de participer aux viandes des sacrifices, malgré qu'ils y contribuassent. Les Esséniens furent les premiers qui ne voulurent ni contribuer, ni assister, ni participer à ces sanglans sacrifices.

D'un autre côté, la philosophie grecque qu'on commençait à professer, faisait faire quelques progrès à la civilisation. Ces hommes éclairés ne voyaient dans ces Temples si renommés que de vastes boucheries, des autels dégoûtans de sang ; ils y trouvaient une mauvaise odeur par la graisse qu'on y brûlait, par les entrailles et par la fiente qu'on était obligé de répandre.

Les Juifs les plus éclairés avaient connu par leur histoire les atrocités commises par les Lévites ; ils attribuaient toutes ces horreurs des temps anciens à l'usage de répandre avec joie le sang des victimes. Aussi la généralité désirait-elle que l'on fît disparaître ces usages sanguinaires et barbares.

Le changement de culte et de sacrifices devint une nécessité générale : c'est une des causes principales de l'apparition de toutes ces sectes juives-chrétiennes qui s'élevèrent en opposition aux anciens Sacrificateurs.

Tous ceux qui suivaient les nouveaux dogmes pouvaient participer à des sacrifices simples ; c'est ainsi qu'ils se dispensaient de payer le tribut aux Lévites et aux Sacrificateurs. Les Juifs qui professaient le Christianisme disaient que Jésus avait consacré tout homme prêtre devant le Père céleste ; ce qui fit dire à Tertullien de Baptismo : «*Non ne et laïci sacerdotes sumus!..*» Il était bien naturel que les prêtres juifs regardassent la doctrine de Jésus et de S.t Paul comme contraires au *Deutéronome*, au Sacerdoce et aux lois divines. Moïse avait établi pour Sacrificateurs les fils d'Aaron, et la tribu de Lévi à la garde du Tabernacle, avec tous les priviléges, droits et bénéfices dont nous avons déjà parlé ; les descendans de ces castes privilégiées haïssaient indistinctement tous ceux qui professaient des doctrines subversives de leurs intérêts, et les Chrétiens étaient sur-tout détestés à cause de la doctrine de S.t Jean-Evangéliste, qui

disait clairement que Jésus revendiquait tous ces droits et priviléges, pour tous ceux qui suivaient sa doctrine. Voici comment, au *v.* 6 de *l'Apocalypse*, il parle de son maître :

« A lui, dis-je, qui nous a aimés, qui nous a lavés » de nos péchés dans son sang et nous a faits *Rois et* » *Sacrificateurs;* à Dieu son Père, à lui soit *gloire* et » *force* aux siècles des siècles. *Amen* ».

Numa avait nommé soixante prêtres à Rome; le choix devait en être fait par les Patriciens. Ceux-ci avaient conservé exclusivement ce droit du Sacerdoce jusqu'à l'instant où le peuple eut obtenu le droit de participer indistinctement à toutes les dignités de l'Etat; néanmoins, en ce qui regarde les anciens prêtres de Rome, quoique les Patriciens romains exerçassent le Sacerdoce, les anciens Rois présidaient aux sacrifices; et si nous n'avions pas le témoignage des écrivains, l'ancienne fresque des Noces Allobrandines nous le prouverait.

Les droits du Sacerdoce, après que le peuple romain eut perdu une partie des siens, passèrent dans les mains des Empereurs, lorsqu'ils s'emparèrent de toute l'autorité romaine; ils se créèrent les Grands-Prêtres de Jupiter et Janus, et exercèrent les fonctions des Souverains-Pontifes. Il est aisé de croire, après cela, que la doctrine de S.t Jean, qui admettait tout le monde indistinctement au Sacerdoce, devait avoir bien des prosélytes.

Comme on l'a pu observer, les premiers Chrétiens

étaient imbus des principes d'égalité de droits au Sacerdoce; ces idées avaient prévalu soit en Grèce, soit en Italie. A Syracuse, colonie grecque, le Sacerdoce s'obtenait par l'élection du peuple; cette dignité durait un an. En plusieurs endroits, les prêtres étaient élus par le peuple; cet usage dura chez les Chrétiens d'Alexandrie et de Constantinople. On a vu aussi qu'après que Judas, Apôtre et traître, se fut pendu, un Concile, composé des autres Apôtres et de cent vingt Disciples de Jésus, procéda à l'élection d'un nouveau Prince de l'Eglise. On y suivit l'exemple qu'avait donné Samuël, et le sort décida que Mathias remplacerait Judas.

Pour nous, dans nos Ordres et rites, le Sacerdoce et le Souverain-Pontificat est accordé indistinctement aux Frères qui suivent les travaux, qui sont zélés, éclairés et bienfaisans; il n'y a pas de trace que le sort, comme chez les Juifs et les premiers Chrétiens, nous ait fourni le choix d'un seul de nos Grands-Maîtres.

CHAPITRE XIV.

Histoire des Juifs lors de leur captivité en Babylone, et de leur rentrée en Judée ; leur haine pour les Samaritains. — Une colonie juive transportée en Égypte sous Alexandre-le-Grand. — Juifs égyptiens qui passent en Espagne. — Sectes Juives dans l'interprétation de la Bible. La Bible, base d'une grande partie des Religions sur le globe. S.t Judas réforme la Bible. La Bible réformée, suivie par les Juifs de Babylone et de la Palestine. Les Chrétiens sont restés fidèles à la Bible de Moïse et des Prophètes juifs. — Doctrines Platoniciennes suivies par les Juifs d'Alexandrie ; elles produisent le dogme du *Verbe* ou du *Logos* Fils de Dieu, dogme qui précéda le Christianisme. — S.t Jean-Evangéliste suit cette doctrine, et en fait l'application à Jésus. S.t Paul ne l'enseigne pas. — Les anciens Hébreux n'admettaient pas l'immortalité de l'ame. — Mœurs et initiations des Esséniens. On est persuadé qu'ils prirent leur origine des Maçons. Les Esséniens en Egypte, après la chute de Jérusalem, sont comparés aux prêtres égyptiens ; quelque conformité entre les Esséniens et les Maçons. — Des Thérapeutes sortis des Esséniens. Habitudes et doctrines de ces Chrétiens, et comparaison avec les Maçons. — Parallèle des Pharisiens avec les Saducéens ; la Polygamie approuvée par les premiers : elle n'est pas admise par les seconds. — Des Hérodiens qui ne furent connus qu'à Rome. — Des Carpocratiens et de leur doctrine.

L'Ecriture-Sainte, *Reg.* 15, rapporte que les douze tribus d'Israël furent conduites captives en Syrie, et

que Salmanazar, Roi assyrien, avait repeuplé le pays que jadis occupaient les Israélites par des peuplades assyriennes et babyloniennes.

Deux cents ans après cette déportation des Hébreux, deux tribus seulement, ou une partie de ces deux tribus, rentrèrent en Judée et à Samarie, sous la conduite d'Esdry. Les Juifs y trouvèrent ces peuples étrangers qui suivaient la religion de leurs pères, l'adoration de Dieu sous les emblèmes du Soleil et des deux principes; ils les prirent en haine à cause de leur religion. Cette haine était sur-tout nourrie par la jalousie des prêtres d'Israël. Cette rivalité fit éclater des guerres sanglantes entre ces deux peuples. Les Samaritains succombèrent et furent même incorporés, pour ainsi dire, aux Juifs.

Malgré ces succès, les Juifs ne furent jamais qu'une petite peuplade, tributaire des grandes puissances; et lorsqu'ils voulurent se rendre indépendans, ils furent subjugués par les Assyriens, Babyloniens, Egyptiens, Romains, qui tour-à-tour les déportèrent chez eux.

Lorsqu'Alexandre-le-Grand entra à Samarie (selon l'*Histoire des Juifs*, par Bonaye, *liv.* 3, *ch.* III), il fut reçu par Ezéchias, Grand-Prêtre des Samaritains, qui lui promit la victoire sur les Perses.

Ce qu'il y a de certain dans cette histoire, c'est que les Samaritains jouirent de la faveur d'Alexandre, qui fit des présens au susdit Grand-Prêtre, et qu'il ne donna rien au Grand-Prêtre des Juifs; il envoya même une co-

lonie de ces peuples à Alexandrie, en Egypte, qu'il venait de bâtir. Il est évident, malgré les opinions des apologistes hébraïsans, que, si Alexandre eût été bien disposé pour eux, il ne les eût pas condamnés à la déportation, eux qui étaient et qui sont aussi attachés à la Judée.

Alexandre accorda néanmoins aux Juifs déportés les mêmes droits qu'aux Macédoniens et aux Grecs qui y étaient établis. Il résulte de ces faits, malgré quelques opinions contraires, que les Juifs furent amenés par suite des émigrations à porter des changemens dans leurs mystères et dans leurs initiations et doctrines. Ces dernières étaient très-secrètes et orales, comme la plus grande partie des initiations grecques et égyptiennes.

Après la mort d'Alexandre, Ptolomée, son général, devenu Roi d'Egypte, entra en Judée, s'empara de Jérusalem, et enleva à ce pays cent mille hommes de ses habitans qu'il transporta en Egypte. Il accorda quelques faveurs à ses captifs; ce qui fit que plusieurs de leurs compatriotes, résidans dans leur patrie, la quittèrent et s'établirent volontairement en Egypte.

Philadelphe, fils de Ptolomée, donna la liberté aux Juifs; quelques-uns retournèrent chez eux, mais la plus grande partie resta en Egypte, par attachement aux nouveaux systèmes philosophiques religieux, et plus encore par le bien-être que leur procurait ce sol heureux. Ceux

qui prirent ce parti établirent les Synagogues hellénistes, comme le dit Scaliger, et ce furent ces Juifs qui composèrent la version grecque de la Bible dite des *Septante*, et par l'ordre de ce même Philadelphe, attendu que ceux qui se trouvaient en Egypte avaient amené à leur religion et mystères une infinité de prosélytes grecs.

La ruine de Jérusalem par les Romains causa aux Juifs, outre la perte des mystères, celle des sciences; et ceux d'entr'eux qui échappèrent à l'épée des Romains et aux flammes, ou qui ne furent pas vendus comme esclaves, cherchèrent un asile et le trouvèrent soit en Orient, dans Babylone, où il y avait encore une grande partie des familles de leur nation qui avaient été déportées dans les anciennes guerres, soit en Occident, dans l'Egypte, qui en contenait de puissantes et de très-riches; mais ces Juifs, miraculeusement arrivés en Egypte, portèrent avec eux, là comme ailleurs, leur esprit d'intolérance et de rebellion, ce qui causa une sédition et le nouveau massacre qu'on en fit. Les familles les plus aisées s'échappèrent en Espagne; elles s'appelèrent *Sepharadt*. Plus tard, elles prétendirent descendre du Roi David, et regardèrent avec mépris les Juifs des autres tribus qu'ils trouvèrent en Espagne.

Les Juifs ayant habité pendant long-temps l'Egypte, ont dû nécessairement connaître les doctrines qui y étaient suivies. Ils durent même adopter la méthode qui existait de temps immémorial d'expliquer leurs Livres

sacrés, comme les Egyptiens, par allégories. On est d'autant plus fondé à le croire, que la secte juive qui adopta ces maximes était originaire d'Egypte. Eusèbe, au *ch.* x, soutient que du temps de Ptolomée-Philometor, les Juifs égyptiens étaient partagés en deux factions, dont l'une tenait au sens littéral de la loi, tandis que l'autre, perçant à travers l'écorce, y trouvait une philosophie plus relevée.

Philon, Juif et Egyptien, qui vivait du temps de Jésus-Christ, trouvait toute l'ancienne philosophie égyptienne dans le sens mystique de la Bible et dans ses allégories. La Bible servit de base aux religions modernes. Il est aisé de voir que ces religions chrétiennes et mahométanes qui couvrent le globe sortent de la juive; tant il est vrai que la haute destinée de la religion judaïque, qui aujourd'hui est détestée presque par tout le genre humain, devait produire toutes les institutions des Musulmans et des Chrétiens, et de la catholicité passée, présente et future.

Quant à cette partie des Juifs qui, après la destruction de Jérusalem, se cachèrent en Judée et y restèrent clandestinement ou par autorisation, ils étaient gouvernés par un Prince de leur nation qui jugeait leurs différends; ce qui se conserva même sous le règne des dominateurs qui la subjuguèrent. L'an 160 après l'ère chrétienne, les Juifs eurent pour Prince un certain Judas qu'ils appelèrent le Saint; il écrivit une nouvelle

Bible qu'il révisa, et donna à la nation une espèce de code civil et canonique à l'usage des fidèles. Il fut appelé le *Misnah*.

Après sa mort, ce livre fut commenté; on l'appela le *Talmud* de Jérusalem; il eut aussi pour titre la *Gamave*, qui veut dire la doctrine. Cet ouvrage fut ensuite corrigé par le rabbin A. Azé, qui tenait école à Sora; car la langue qui existait alors à Jérusalem était très-corrompue, par suite de la domination et par le séjour des étrangers qui s'y étaient établis. Le même rabbin entreprit de corriger les Œuvres de S.t Judas et d'y faire des additions nécessaires.

La mort interrompit ses travaux; ses Disciples y mirent la dernière main, et ce code étant rédigé à Sora, on l'a appelé *le Gamave* ou *le Talmud* de Babylone, qu'on préfère à celui de Jérusalem, par les raisons que je viens d'indiquer.

Les Chrétiens destinés à être toujours en opposition avec leurs anciens co-religionnaires, regardèrent la Bible, rejetée par les Hébreux savans, comme un livre divin; ils anathématisèrent le Talmud, qui était honoré par les Juifs.

Les Talmudistes disaient qu'on pouvait être absous de pécher contre Moïse, mais que celui qui contredisait les Docteurs mérite la mort; ils décidèrent, par leur nouveau code, leurs cas de conscience, et l'établirent comme loi divine. Les Talmudistes de Babylone ont cru

que cette nouvelle Bible contenait l'ancienne loi orale ; des Chrétiens, malgré l'opposition de Rome, après avoir bien examiné le Talmud, l'envisagèrent comme un livre saint, religieux, mystérieux ; ils y trouvèrent les métaphores des anciens Chrétiens, et même leurs paraboles, telles que celles des vierges folles, des ouvriers envoyés à la vigne et autres. Les Juifs publièrent que les Chrétiens avaient emprunté d'eux de telles idées, tandis que les Chrétiens en dirent autant des Juifs, et chacun crut avoir raison.

Il est constaté par l'histoire que, du temps de Pythagore, les sciences et les arts furent apportés en Grèce de l'Egypte, après plusieurs siècles. Les Grecs, plusieurs siècles après, devenus conquérans sous Alexandre-le-Grand, introduisirent leurs doctrines et leurs disputes scolastiques partout où les conquêtes, le commerce et leurs colonies les appelèrent.

Alexandrie, nouvellement bâtie, fut colonisée par les Juifs qui vinrent en foule pour peupler la nouvelle ville. Il en résulta un mélange d'hommes de différentes nations et religions ; elles donnèrent naissance à plusieurs associations philosophiques et religieuses dont nous allons parler.

Le platonicisme était publiquement enseigné par les Grecs à Alexandrie ; il fut reçu avidement par les Juifs-Alexandrins qui le communiquèrent à ceux de la Judée et de la Palestine ; de là, l'origine de toutes les

sectes juives, dont une controversa même avec Jésus-Christ, comme le rapporte le Nouveau-Testament.

C'est de ce mélange des Juifs avec les Grecs qu'est sorti le *Logos* des premiers, que les Platoniciens enseignaient être le *Verbe*, le Dieu qui avait créé le monde; cette doctrine était connue et suivie par des Juifs, même avant l'apparition des dogmes chrétiens.

Philon, Juif, qui vivait quelques années avant l'ère donnée à Jésus, a dit que Dieu se maria avec le *Verbe*, et que le monde naquit de ce mariage : l'application que l'on avait faite de ce mot *Verbe* (*Logos*) à la divinité de Jésus, est dérivée de cette doctrine arrivée de la Grèce en Egypte.

Il est à remarquer aussi que toutes les sectes juives, dont nous parlerons, appelèrent les hommes justes *Fils de Dieu*. Il était naturel que, Jésus regardé par ses co-religionnaires comme l'homme juste par excellence, fût appelé aussi *Verbe* (*Logos*) et *Fils de Dieu* : il est désigné ainsi dans les nouvelles Saintes-Ecritures. L'Evangile de S.t Jean qui est tout-à-fait platonicien, a tellement mêlé le Verbe, le *Logos* avec Dieu, que partout il y est confondu et pris indistinctement. S.t Paul qui prêchait le Christianisme dans des pays où ce dogme et les doctrines égyptiennes juives n'étaient pas encore connues ou suivies, s'est bien gardé de qualifier le Fils de Dieu Jésus, du nom de *Logos*, soit dans ses Epitres aux Théssaloniciens, soit dans celles adressées aux Hébreux de l'Asie.

Néanmoins en Egypte et en Judée, avant le commencement du Christianisme, la philosophie de Pythagore et de Platon avait jeté de profondes racines parmi les Juifs, ce qui occasionna les dogmes des Esséniens, des Thérapeutes, des Saducéens, des Carpocratiens, des Cabalistes Gnosticiens, des Basilidiens, des Manichéens; tous ces dogmatiques adaptèrent à la philosophie susdite, une partie des doctrines des mages et des prêtres égyptiens; elles se répandirent avec le temps en Asie, en Afrique et en Europe. Ces différentes sectes juives-chrétiennes conservèrent les mystères du Temple de Salomon avec l'allégorie du Grand-Architecte qui était le Messie juif, idée que les Juifs conservent encore de nos jours. Elles arrivèrent derechef en Europe par le moyen des Ch.rs.·. Croisés qui rapportèrent à leurs frères les Chrétiens d'Occident, les mystères du Temple à réédifier, avec le culte de l'unité de Dieu; culte dont les institutions sont aussi anciennes que les premières traditions du monde, qui ont pour base l'adoration de Dieu, pour mystère l'étude de ses ouvrages, pour communication les signes et allégories, et pour résultat la bienfaisance.

Les Croisés en nous rapportant ce culte, nous transmirent les mystères, les initiations, les emblèmes, les signes, les mots et les secrets connus par les Sages de l'Antiquité, qui se trouvaient, comme on l'a dit, en Palestine et en Egypte.

DES ESSÉNIENS.

On est fondé à croire que les Esséniens datent de l'esclavage de Babylone; car l'on cite Zorobabel pour un des chefs de cette société religieuse, qui existait du temps de Jésus, et on y admit Joseph d'Arimanthée.

Quelques critiques ont cru que les premiers Chrétiens professaient exclusivement leur doctrine. Calmet observe avec beaucoup de sagacité, que ni Jésus, ni les Evangélistes, ni les autres Saints-Pères qui ont écrit au commencement de la religion chrétienne, le Nouveau-Testament, n'ont jamais prononcé une seule fois le nom de cette société si célèbre parmi les Juifs et qui leur faisait le plus grand honneur. Ce silence paraît un indice que les premiers Chrétiens en étaient ou une branche ou qu'ils étaient Esséniens dans le fait.

Le langage de Jésus, des Esséniens et des initiés est le même :

« Demandez et vous recevrez ».

« Frappez et l'on vous ouvrira ».

« Cherchez et vous trouverez ».

Nous avons lu cette inscription à Padoue. La croyance des Esséniens était l'unité de Dieu, l'immortalité de l'ame et une vie future : ils avaient puisé cette opinion chez les philosophes grecs; car les anciens hébreux ne se sont jamais doutés de l'immortalité de l'ame; ils croyaient simplement que l'ame n'était que la vita-

lité des corps, ils la plaçaient dans le sang; c'est par cette raison qu'il était défendu de manger ce qui avait été étouffé, par la persuasion où ils étaient, que l'ame restait dans le corps avec le sang. Les premiers Chrétiens ne s'occupaient pas davantage de l'ame. S.t Paul, pour se conformer à la loi mosaïque, recommande aux Chrétiens de s'abstenir de chair suffoquée et de toute viande sacrifiée aux divinités payennes; ajoutant qu'en se conformant à cette défense, ils faisaient bien.

Le Législateur des Juifs ne parle point d'ame immortelle, ni des récompenses ou des peines de la vie future. Il est vrai que quelques psaumes contiennent l'idée abstraite de l'immortalité de l'ame; mais tous ces passages sont susceptibles d'une double interprétation, et cette question paraît tranchée par des textes irrévocables et clairs qui prouvent que les Hébreux ne croyaient pas à l'immortalité de l'ame, ni à une vie future.

Voilà comme s'explique le Roi Salomon dans l'*Ecclésiaste*, *ch.* III, *v.* 19 : « Car l'accident qui arrive aux » hommes et l'accident qui arrive aux bêtes, est un » même accident, telle est la mort de l'un, telle est » la mort de l'autre, et ils ont tous le *même souffle*, » et l'homme n'a point d'avantage sur la bête, car tout » est vanité ».

V. 20 : — « Tout va en même lieu, tout a été fait de la » poudre et tout retournera en poudre ».

V. 21 : — « Qui est-ce qui connaît que le *souffle des*

» *hommes* monte en haut et que le souffle de la bête
» descend en bas de la terre » ?

V. 22 : — « J'ai donc connu qu'il n'y a rien de meilleur
» à l'homme que de se réjouir en ce qu'il fait, parce
» que c'est là sa position? car qui est-ce qui le rani-
» mera (1), pour voir ce qui sera après lui » ?

L'existence d'un Grand-Architecte est démontrée par ses œuvres dans l'examen desquelles la faible raison humaine se perd. Les notions sur les moyens qu'il a employés dans ses merveilles manquent à l'intelligence humaine. La nature ou le symbole de Dieu Créateur, était voilé chez les Egyptiens. Quel théologue ancien ou moderne pourrait définir et résoudre plausiblement les questions présentées par M. Benjamin Constant, dans son ouvrage *de la Religion, liv.* IV, *ch.* 3?

« Quels êtres ont présidé à la création, à l'ordonnance
» de l'Univers? Pourquoi ces êtres ont-ils eu la volonté?
» comment ont-ils été investis de la force créatrice? de
» quelle substance sont-ils? d'où tiennent-ils la vie?
» Sont-ils un ou plusieurs? dépendans ou indépendans?
» moteurs spontanés ou agens des lois nécessaires? »

L'existence de l'ame est démontrée par la vitalité, mais les notions de l'ame dans le sens qu'on nous le donne (à part la révélation ou la bonne foi, base de plusieurs religions), sont de simples hypothèses ou si

(1) Salomon n'admettait ni la résurrection à une vie future, ni l'immortalité de l'ame : cela ressort évidemment de ce texte positif.

l'on veut des abstractions métaphysiques. Il est impossible à l'homme d'obtenir sur cet objet aucune démonstration ni de se former même une idée positive.

Plusieurs siècles après la doctrine de Salomon, le Sage des Sages entre les Apôtres, ce même S.t Paul, déjà cité assez souvent, qui avait admiré le dogme de la résurrection, dit, dans *son Epître* I.re *aux Corinthiens, ch.* XV, § 53 : « Il faut que ce (*corps*) corruptible revête l'in-
» corruptibilité et que ce (*corps*) mortel revête l'immor-
» talité ». C'est de cette source et d'après cette doctrine que s'est établie la future résurrection chrétienne et la croyance de l'immortalité de l'ame; opinion qui existait depuis plusieurs siècles en Grèce, en Perse, en Syrie, en Egypte, et ce qu'il y a de plus étonnant, à Rome même. Cicéron attribue la croyance de l'espérance d'une vie future à l'initiation; voici comme il s'explique dans son *Traité des Lois* en forme de dialogue :

« En effet, comme nous l'apprenons par l'initiation,
» la vie nous est connue de telle façon que non-seu-
» lement nous recevons des instructions pour passer
» gaiement notre vie, mais que nous recevons encore
» l'espoir d'une vie plus agréable après la mort ».

Quelle morale les premiers Chrétiens ne pouvaient-ils pas puiser chez les philosophes éclairés de leur temps, quoiqu'ils fussent Payens!

Les Esséniens professaient la chasteté; ils avaient des idées outrées de pureté et d'impureté; elles se parta-

gaient en quatre classes séparées les unes des autres. Si un membre de la caste supérieure était touché par un individu d'une caste inférieure, il se purifiait comme s'il eut été souillé par l'attouchement d'un étranger ou d'un profane. Les usages des Indiens et des Orientaux se trouvent suivis dans les mœurs de toutes les nations de l'antiquité. Les Esséniens se croyaient une caste élevée au-dessus des autres tribus d'Israël.

Les initiations et les mystères juifs eurent peu de célébrité dans l'histoire; ils ne furent pas prônés par les écrivains de ces époques, comme les initiations et les mystères égyptiens et grecs. Néanmoins ces mystères sont pour nous bien plus intéressans, ils survécurent pour ainsi dire à ceux de Memphis et d'Eleusis, et se trouvent être la souche des mystères maçonniques.

Les Esséniens, ainsi que bien d'autres sociétés secrètes, n'accordaient pas indifféremment à tout profane proposé, l'entrée dans leur société. Joseph, témoin oculaire et qui vivait avec eux, nous donne les statuts qui les régissaient :

« Quand un postulant se présente, ils l'éprouvent » pendant trois ans, un an dehors la maison, deux ans » en-dedans. Avant de l'admettre, on lui fait promettre » avec des sermens terribles de servir Dieu, d'aimer les » hommes, de fuir les pervers, de protéger les gens de » bien, de garder la foi envers tout le monde et sur- » tout envers le *Prince ;* on lui fait jurer aussi qu'il ne

» *découvrira jamais à d'autres les secrets de l'associa-*
» *tion, qu'il les tiendra cachés au péril de sa vie*, et
» n'enseignera que ce qu'il a appris de ses *maîtres*, con-
» servera les livres mystérieux de l'Ordre et les noms
» traditionnels des Anges.

» Ils ne parlent pas avant l'apparition du Soleil, si
» ce n'est quelques prières qu'ils ont reçues de leurs
» pères, comme pour inviter cet astre à se lever. Ils
» restent au travail jusqu'au soir, prennent pour le
» repas des vêtemens blancs; ils font manger avec eux
» leurs hôtes, s'il en est survenu.

» Ils emploient de fréquentes purifications, et crai-
» gnent de souiller les rayons du Soleil, image de Dieu.
» Eux seuls n'offrent point de sacrifices sanglans au
» Temple de Jérusalem. Les symboles, les paraboles,
» les allégories sont pour eux d'un usage très-familier;
» ils imitent en cela les Anciens : habiles dans la con-
» naissance des *minéraux* et des *simples*, ils prennent
» soin gratuitement des malades qu'on leur amène.
» Quoique sur tout le reste ils soient dans la dépendance
» de leurs supérieurs, on leur laisse la liberté de secourir
» d'eux-mêmes leur prochain, et de faire le bien autant
» et aussi souvent qu'ils veulent. »

Joseph est frappé de leur ressemblance avec les Py-
thagoriciens de l'Egypte : ce fut cette terre classique
qui donna aux Juifs et aux Grecs ses lois religieuses,
civiles et politiques. Plusieurs hommes d'autorité ont

laissé par écrit que les mystères maçonniques tirent leur origine de ceux des Esséniens. Ils font remonter l'origine de cette société, comme nous l'avons dit, au temps de l'esclavage des Juifs dans Babylone. Les historiens des fastes hébreux ne nous indiquent aucunement l'époque de l'apparition de cette société; ils en ont ignoré même le fondateur. Le même silence a été gardé, comme on l'a indiqué, par les premiers Chrétiens. Tous les auteurs modernes qui traitent de la Maçonnerie, s'accordent à dire que les deux fraternités ont toujours aimé la paix, qu'elles se sont toujours tenues loin de toutes ces disputes frivoles dont les anciennes sociétés juives s'occupaient entr'elles, et que les Esséniens n'eurent jamais de contestation avec notre Divin Maître.

Les Esséniens demandaient à Dieu que leur ame fût toujours remplie d'une lumière céleste, afin qu'élevés au-dessus de tout ce qu'il y a de sensible, ils pussent chercher et connaître la vérité.

Les Esséniens de la Judée, déportés avec les autres Juifs en Egypte, après la chute de Jérusalem, y parurent avec réputation et éclat, bien plus que les autres sectes judaïques. Ce sont eux qui enseignèrent que les mots étaient autant d'images sacrées; par ce moyen, ils purent expliquer les livres de la Sagesse, si obscurs, et les rendre moins contradictoires par des allégories. Un célèbre écrivain les a comparés aux prêtres égyptiens; nous empruntons ses paroles :

« Les prêtres esséniens n'étaient que de simples reli-
» gieux, tandis que les prêtres d'Isis et de Sérapis cher-
» chaient à devenir philosophes; on les aurait néanmoins
» dit égaux dans les connaissances admirables de morale
» et dans le sentiment d'amour pour la Divinité et pour
» le genre humain. Cependant ils ne marchaient pas
» dans le même sentier : les premiers, modestes et
» obscurs, furent néanmoins grands : les autres, su-
» perbes et illustres, n'en furent pas moins estimables;
» simples particuliers, les Esséniens n'étaient que des
» Sages sans ambition; les Egyptiens, conseillers des Rois,
» grands de l'Etat, dépositaires des lois et des choses se-
» crètes, formèrent un corps puissant et redoutable :
» ils voulaient étonner le monde entier et inspirer à la
» postérité du respect et de la vénération à leur égard.
» Les épreuves pour parvenir à l'initiation chez les Es-
» séniens étaient difficiles, mais sans éclat. Celles pour
» être admis aux mystères d'Isis et d'Osiris étaient com-
» pliquées, terribles et célèbres ».

Il est aisé de croire que les Esséniens, exerçant les vertus prêchées par Jésus et formant, pour ainsi dire, une des branches du Christianisme, durent aux mystères du Temple à réédifier de Salomon, ajouter les allégories et emblèmes de leurs co-religionnaires, qui puisaient leur morale dans la Bible ainsi que dans les Evangiles.

Ils portaient un tablier de peau, à l'instar des anciens initiés égyptiens; les prêtres même d'Isis en portaient

dans certaines circonstances. Nous nous bornons à donner dans la *Pl.* II, *n.°* 11, celui d'un prêtre égyptien qui paraît surpris *d'un mouvement d'horreur*, et que nous avons pris dans les Antiquités présentées par Montfaucon. Les Loges les plus anciennes conservent ce costume sous la même forme triangulaire que l'Antiquité nous le représente, et dont elle revêtait différentes divinités égyptiennes. (Voyez *la Table Isiaque*, au *n.°* III, et à la *Pl.* II, *n.os* 4, 11 *et* 12.

THÉRAPEUTES.

Philon, qu'on prétend contemporain de Jésus-Christ, a écrit le traité *de Vitæ contemptu* sur les Esséniens-Thérapeutes, pour revendiquer l'opinion alors établie qu'ils professaient la seule philosophie des Grecs au mépris des institutions mosaïques.

Ces solitaires ne s'occupaient que de la contemplation de Dieu, dont ils faisaient leur unique félicité.

Les anciens Saints-Pères disaient que les Thérapeutes de l'Egypte, après la prédication de S.t Marc l'Evangéliste, se rangèrent du côté des Chrétiens sans quitter leur philosophie et leurs mystères. Ils furent les instituteurs de la vie monastique qui était sanctifiée par le travail le jour et par la méditation la nuit. Par la suite des temps, les moines, en quittant le travail qui leur était prescrit, comblés de richesses, en proie à

la fainéantise et à la débauche, finirent par être en horreur aux peuples les plus civilisés.

Le même Philon dit que les Thérapeutes sortant de chez eux, « *portaient la main droite entre la barbe et* » *la poitrine, et la gauche ils la laissaient étendue le* » *long de la hanche* ». Tout Frère remarquera que les Thérapeutes, en marchant, se tenaient à l'ordre pour se connaître entr'eux dans le cas où ils se rencontreraient.

En commémoration des pains de proposition, ils avaient l'usage de mettre, les jours de fête, des pains sur des tables, pour les distribuer aux pauvres.

Séduits par la pratique des austérités, par la communauté des biens, par la charité qui régnait chez les Pythagoriciens et chez les Thérapeutes, Joseph et Eusèbe les confondirent tous en faisant leur éloge. Ces sociétés négligeaient les plaisirs de la vie, ne les trouvant pas dignes d'occuper l'homme sur la terre; les deux sectes s'habillaient d'une simple étoffe blanche de laine, ne se nourrissaient que d'herbes crues ou bouillies, de pain, de miel, de lait, et n'avaient d'autre breuvage que de l'eau pure.

Les Egyptiens les ont toujours regardés comme des *Saints*, malgré la dépravation qui s'est introduite dans les mœurs de cette contrée : on a toujours eu une grande vénération pour des hommes qui pratiquaient de telles austérités. Mahomet emprunta d'eux l'abstinence du vin, l'éloignement de toute représentation de la Divinité

sculptée ou peinte, et la simple adoration de Dieu.

On n'a jamais pu dire si les Thérapeutes d'Egypte étaient des Juifs ou des Chrétiens. Ce doute prouve qu'ils étaient très-tolérans en fait d'opinion religieuse; or, l'on sait à quel point les Juifs et les Chrétiens du jour se haïssent charitablement jusqu'à la mort.

PHARISIENS ET SADUCÉENS.

Les deux sectes qui comptaient le plus de partisans dans Jérusalem, du vivant de Jésus, étaient celles des Pharisiens et des Saducéens.

Les Pharisiens admettaient la pluralité des femmes, suivaient une partie de la loi écrite et avaient une loi orale qu'ils disaient leur avoir été transmise depuis Moïse de père en fils. Ils prétendaient que Dieu avait confié verbalement à ce Législateur des Hébreux un grand nombre de rites et de dogmes, sans qu'ils aient jamais été écrits (1), et qu'eux seuls en étaient les dépositaires; ils n'admettaient des livres bibliques, ni l'Ecclésiaste, ni le Cantique des Cantiques, ni les Proverbes, et prétendaient que ces écrits souillaient et corrompaient l'ame.

Les Saducéens, au contraire, regardaient tous ces livres comme canoniques. Ils n'admettaient pas la Polygamie, s'en référant au *ch.* XVIII du Lévitique, qui dit : « Vous » ne prendrez point une femme avec la sœur pour

(1) Les doctrines et la loi orale du rite philosophique ne furent jamais ni écrites ni imprimées.

» l'affliger en son vivant ». Les Saducéens, par cette loi, n'admettaient pas la pluralité des femmes, et étaient en opposition avec les Pharisiens qui prêchaient la polygamie et défendaient leur opinion et leur doctrine par l'histoire ancienne des Patriarches juifs, et par l'exemple de leurs grands Rois David et Salomon.

Jésus-Christ censura les Pharisiens et leurs traditions qui affaiblissaient la loi, et ne tendaient qu'à flatter les orgueilleux et les riches. Il leur opposa la doctrine de Pythagore; son opinion triompha et la Polygamie fut proscrite par la religion chrétienne.

Les Saducéens n'admettaient ni l'immortalité de l'ame, ni l'Enfer, et moins encore le Paradis; mais, en revanche, ils avaient des mœurs, ils voulaient que les hommes fussent assujétis à une justice très-rigoureuse dans ce monde-ci. C'étaient de sévères stoïciens qui, tout en suivant la doctrine d'Epicure, admettaient à la lettre les écrits de Moïse et de Salomon. Les Saducéens, initiés dans les mystères de la nature, ne voyaient dans elle que l'anéantissement et la reproduction de toutes choses. A Athènes, à Rome, à Jérusalem, les doctrines du matérialisme étaient suivies par des hommes très-probes; malgré de tels principes, un grand nombre de Juifs qui étaient Saducéens, furent élevés à la dignité de Grands-Prêtres; et quoique les Pontifes romains du jour représentent ces Sacrificateurs juifs, néanmoins si quelqu'un aujourd'hui professait de telles doctrines à

Rome, il serait persécuté et courrait le risque d'être mis à mort par la Sainte-Inquisition, quoique Jésus n'ait jamais reproché aux Saducéens leur doctrine.

HÉRODIENS.

Différens poètes latins nous parlent des Hérodiens; cette secte regardait Hérode comme son Messie, lequel, indépendamment des villes qu'il fit construire dans les provinces que les Romains lui donnèrent à gouverner, bâtit encore un Temple (1) magnifique sur l'emplacement de celui de Salomon, le seul qui fût consacré au vrai Dieu et qui eût quelque splendeur à cette époque.

CARPOCRATIENS.

Quoique le Judaïsme et le Christianisme soient deux religions ennemies, dont l'une travaille à s'établir sur les ruines de l'autre, malgré ce qu'elle en dit, c'est une appendice de l'israélite, et ce n'est que la pratique des vertus prêchées par le Divin Maître, qui, dans son berceau, en faisait toute la différence. La théologie sur Dieu est la même; le Dieu de Moïse est celui des Chré-

(1) Le Temple de Salomon, qui, après tous les désastres de Jérusalem, fut restauré par les Musulmans, est converti aujourd'hui en mosquée. Aucun religionnaire d'un culte étranger ne peut y pénétrer. Un firman en accorde l'entrée; mais pour en sortir, il faut qu'il embrasse la religion de Mahomet. (Voyez les *Voyages de Belzoni.*) Ce Temple aujourd'hui n'a plus de remarquable que ses anciens souvenirs.

tiens; car pour le dogme de la Trinité, qui n'est pas admis dans toutes les communions chrétiennes, ni suivi par tous, il ne fut répandu par les Disciples que bien après l'origine de la religion chrétienne, et bien après S.t Jean l'Evangéliste : nous l'avons démontré en rapportant l'observation de M. Lenoir.

Les Carpocratiens naquirent avec le Christianisme; ils professaient la doctrine de Jésus, n'admettaient que l'unité de Dieu, enseignaient à leurs initiés que Jésus-Christ avait choisi dans ses douze Apôtres, quelques fidèles amis auxquels il avait confié toutes les connaissances qu'il avait acquises dans le Temple d'Isis, où il était resté près de seize ans à s'exercer à une étude pratique dont on lui avait donné la théorie pendant son enfance, instruite et formée par les prêtres égyptiens. Ils disaient que Jésus avait été un de leurs frères. Ils s'exerçaient dans les études des *simples* et de la *minéralogie*, et avaient pour maxime qu'il faut cacher la vérité au vulgaire. Ils mettaient en avant une remarquable allégorie, et, comme les remèdes les plus salutaires contiennent une dose de poison, ils disaient que ce grand médecin, Jésus, au nom de l'humanité, leur avait défendu de communiquer la science du bien et du mal (1) à d'autres qu'aux hommes vertueux.

(1) Ce système est celui du secret et des découvertes qu'on faisait dans la physique et la chimie, par la Société Maçonnique de Londres, au commencement du 17.e siècle.

Les Carpocratiens avaient aussi un signe pour se reconnaître, ce qui était indistinctement commun à tous les initiés de Jésus ; les Chrétiens ont adopté le signe de la Croix qui, néanmoins, diffère de celui usité chez les Grecs et les Latins.

Les auteurs anciens nous laissèrent par écrit que les sociétés secrètes avaient toutes des secrets particuliers, que toutes avaient des signes et des paroles propres, et de plus qu'elles n'admettaient pas indistinctement toute personne à l'initiation ; ce qui est prouvé avoir existé après les premières sociétés chrétiennes; car par les Evangiles on n'admettait que celui qui se soumettait à certaines conditions. S.t Luc, *ch.* IV-X, *v.* 26, 33, 37, Il paraît par l'Evangile, que Jésus avait communiqué des signes carpocratiens et gnostiques à ses Disciples et initiés : c'est par la manière avec laquelle il brisa son pain, qu'il fut reconnu en Emaüs par ses initiés; se prendre par la main de telle manière exigeait une réponse, un second attouchement, et cela plusieurs fois en forme de demande et de réponse, insensible pour tout étranger ou profane, comme cela se pratique par les Maçons.

CHAPITRE XV.

Des Cabalistes de Simon Ben-Jochaï. De ses Livres emblématiques et allégoriques, de sa doctrine. — Notices sur d'anciennes Idoles et sur celles des Cabalistes. — Les Gnosticiens dérivent des Cabalistes. — Leurs opinions sur Jésus. — Les Cabalistes persécutés par les Chrétiens-Grecs. — Etymologie du nom des Cabalistes; leur doctrine passe en Europe et chez les Maçons. — Prêtres d'Eleusis incorporés aux Gnosticiens. Signes et Emblèmes Gnosticiens passés chez les Maçons. — Les Ophites sortent des Gnosticiens; ils honorent Sérapis. Difficulté de l'admission à leur entière initiation. — Opinions des Saints-Pères et des Philosophes sur l'initiation et les emblèmes de différentes sectes. — Des causes pour lesquelles ces emblèmes sont devenus l'objet de l'idolâtrie des Mages. — L'allégorie du Soleil passé dans le culte de différentes nations. — De Zoroastre et du Zend-Avesta. — Comparaison des Mages avec les Lévites. — Caste des Mages, leurs devoirs, priviléges et doctrines. —Relation d'un moderne Voyageur sur les Parsis qui professent la religion des Mages. — Code religieux des Mages. — Corruption sacerdotale. — Chrétiens de Syrie; leurs doctrines diffèrent de celles de Rome.

TOUTES les sectes juives-chrétiennes professaient quelque partie de la philosophie platonicienne; c'est ce qui fit qu'*Origène*, *t.* I, *ch.* VI, contre Celse, reprocha au Fils de Marie d'avoir emprunté plusieurs dogmes de Platon, et voilà pourquoi S.t Augustin avoue, dans ses

Confessions, lib. VII, *ch.* 9, 10, 20, que le commencement de l'Evangile de S.t Jean était dans les doctrines de Platon. La notion du *Verbe* ou de la PAROLE DIEU est venue du dogme chrétien de Platon. Ce fut après avoir mis ce mot à la torture de mille manières, qu'il s'éleva chez les Juifs une autre société dite de la Cabale, profanée de nos jours, quoique jadis de profonds Sages militassent sous ses drapeaux.

C'est à Simon Ben-Jochaï, qui vivait quelques années avant la ruine de Jérusalem, qu'on attribue l'institution de cette secte: il a laissé un écrit qui porte pour titre *le Sookar,* ou *de la Splendeur;* ce livre est tout rempli d'allégories et de métaphores. Avec de tels moyens, la Divinité est susceptible de plusieurs interprétations et modifications; il faudrait bien du temps et du bon sens pour interpréter et comprendre plausiblement cette production; il faut dire néanmoins à sa gloire que ses allégories sont plus claires que celles de l'Apocalypse. Ce qu'il y a de curieux, c'est que ces deux écrits servirent au système maçonnique (1).

Ben-Jochaï peint Dieu sous l'emblème d'un grand visage de vieillard : « Sa tête est cachée dans un lieu » supérieur, on ne la voit pas. Il porte sur sa tête mille

(1) Bacon de Verulam était partisan du système de la Cabale; il établit dans son île de Bensalem les lois cabalistiques que Moïse avait données (pag. 54, édition de Louvain, 1648).

» millions de milliers; sept mille cinq cents boucles de
» cheveux blancs de laine; à chaque boucle il y a quatre
» cent dix cheveux, ce qui répond au nombre que donne
» la parole *Kadosch*. Toutes les parties du visage ren-
» ferment des choses extraordinaires, admirables. Cette
» barbe est au-dessus de toute louange, elle est blanche
» comme la neige, elle descend jusqu'au nombril; c'est
» l'ornement des ornemens, la vérité des vérités. Il y a
» dans cette barbe treize parties qui renferment toutes de
» grands mystères; mais il n'y a que les initiés qui les
» comprennent. »

Simon eut une infinité de Sectateurs. L'opinion favorable sur la Bible s'affaiblissait tous les jours, et celle des Cabalistes augmentait. Ces sectaires soutenaient, comme les Esséniens, que dans la Bible les mots étaient autant d'images des choses cachées, et qu'il fallait changer les livres sacrés et les préceptes de la sagesse juive en allégories; car la Bible, prise à la lettre, ne pouvait produire que des schismes.

La philosophie de la Cabale se propagea extraordinairement en Syrie, en Palestine et en Egypte, mais plus particulièrement dans cette dernière région où le système des allégories était en usage et où la Cabale même était pratiquée par les prêtres. Les emblèmes avaient une conformité étonnante avec ceux des Juifs dont nous avons déjà eu occasion de parler. La philosophie de la Cabale se conserva en Egypte jusqu'au temps des Croi-

sés, et nous la verrons encore dans le 13.e siècle, figurer dans le procès des Templiers, et postérieurement être en pleine vigueur à la moitié du 17.e siècle. Par ce qui nous reste, les Cabalistes croyaient à un seul Dieu; ils enseignaient le dogme de son unité. Pour entrer dans leur confrérie, il fallait des épreuves avant l'initiation.

Le vulgaire a soupçonné les Cabalistes d'idolâtrie, parce qu'ils avaient cette image allégorique qui leur servait pour se donner une idée quelconque relative aux œuvres et à l'existence de Dieu. Les Cabalistes voulurent se représenter par cette image, que la création est éternellement continuée. Cette image leur servait aussi pour démontrer la perfection des choses divines qui tombent sous les sens. Comme les Cabalistes suivaient dans le fait les lois juives, et qu'ils ne devaient pas se créer des images, ils en ont imaginé une, telle que la raison leur assurait que le temps, que tout corrompt, ne s'aviserait pas de faire adorer le simulacre par eux adopté.

Il y a eu de tout temps des superstitieux et des prêtres qui, pour leur intérêt, entretenaient les hommes dans l'erreur : les idoles firent le tour du monde. Les Chrétiens de Rome, qui ont une confiance et une vénération aveugle dans de petites figures de bois ou de métal représentant des Saints, des Vierges, des Esprits, des Pères éternels avec barbe, ne sont ni les seuls, ni les premiers qui adoptèrent ces simulacres. Dans l'Antiquité,

il y eut des sectaires et des peuples entiers qui portaient des Abraxas sur eux, auxquels ils attribuaient des propriétés miraculeuses. Ce qui arriva en fait de politique et de religion jadis, on le voit se succéder tous les jours : c'est la conséquence de l'instabilité et de la faiblesse humaines.

Avant les Gnosticiens, les Cabalistes, etc., etc., les prêtres égyptiens assuraient qu'ils avaient le pouvoir de communiquer aux statues quelque chose de la nature divine. Leveque, *Excurs. sur le Schamanisme*, trad. de Thucydide, III, *p.* 298.

Les Grecs et les Romains croyaient que les Dieux s'incorporaient aux statues par le moyen de la consécration, Van Dale, *de Cons. in lib. de oracul.* 477. Les défenseurs du Paganisme prétendirent que les Simulacres étaient pleins de la présence réelle des Dieux, *Jamblic. apud Phot. bib. cod.* 225. *Arnob. adv. Gentes* VI, 17.

Il y eut au 19.e siècle, à en croire certains journaux qui sont soudoyés par les apostoliques, des statues en bois, en pierre et autre matière qui firent des signes, pleurèrent et parlèrent.

Les Cabalistes sachant que nos idées nous viennent des sens, et admettant que Dieu n'était pas un être corporel, pensèrent qu'on ne pourrait jamais enseigner le dogme d'un Dieu sans en fixer l'idée par des signes plus ou moins imparfaits. Alors ils choisirent cette image spirituelle qu'on peut dire image de *parole*,

afin de se donner l'idée la moins éloignée de la toute-puissance de l'Eternel. Outre les écrits de Ben-Jochaï, les Cabalistes en ont laissé d'énigmatiques dont l'interprétation a occupé plusieurs savans ; c'est une mine très-profonde et très-difficile à exploiter, et de laquelle on a tiré avec beaucoup de difficulté, au 16.e siècle, quelque chose de bon; c'est d'elle qu'est sorti le rite dit de la Cabale. Leur doctrine était renfermée dans la *Pl. n.*° VI. Peut-être que si de sages critiques se saisissaient des rapports qu'ils peuvent avoir avec les mystères égyptiens, ils en trouveraient des notions utiles à l'érudition et à l'illustration de la Maçonnerie.

GNOSTICIENS.

Des Cabalistes sortirent les Gnosticiens, qui, lorsque le Christianisme se répandit en Europe, disparurent comme fondus dans les ténèbres de ces siècles; néanmoins, par les annales de notre Europe, par une infinité d'ouvrages polémiques qui parurent jusqu'au temps des Croisés, on sait ce que leur théologie professait sur l'éternité des siècles et sur l'émanation des principes divins.

Ils disaient à leurs initiés : « Que celui qui adorait *le* » *Crucifié* était l'être le plus bas dans l'échelle des êtres, » et que celui, au contraire, qui, fourni de bon sens et » assez éclairé pour être sûr que jamais un homme ne peut » être le Dieu tout-puissant, qui n'a eu jamais de com-

» mencement, qui est éternel, que celui-là se trouvait » déjà parvenu au point le plus élevé dans l'échelle des » êtres, et enfin à l'état sublime d'homme, et qu'alors il » avait acquis, en devenant Gnosticien, toute la science » humaine. » Les Croisés apportèrent en Europe cette doctrine, et les Templiers furent accusés de la professer. Un Gnosticien a soutenu avec une répréhensible hardiesse que Jésus, adoré par ses Pontifes, n'était qu'un magicien.

Les Gnosticiens disaient que l'édifice emblématique de leur science était construit sur un carré dont les quatre angles avaient nom Sighé, Bathos, Noûs, Alêteïa, qui sont expliqués par *silence, profondeur, intelligence, vérité*. Le Temple mystique de Salomon conserve ces attributs. On croira facilement que les Chrétiens grecs, du temps du Bas-Empire, qui ne connaissaient pas la doctrine des abstractions sublimes des Gnosticiens, toute en opposition à leur dogme, envisagèrent cette société secrète comme hérétique et payenne, et ne se contentant pas de l'accuser d'erreur, s'efforcèrent de la taxer d'immoralité en renouvelant contre elle les calomnies inventées contre les Chrétiens, en Italie, du temps de Néron. Sacrifices humains, ablutions sanglantes, unions contre nature, il n'est point de crimes qu'on ne leur ait imputés dans leurs initiations et mystères. S.t Clément d'Alexandrie, leur rend plus de justice, quand il dit dans les Stromates, qu'il n'y a point de différence

du vrai Gnostique au parfait Chrétien, quoiqu'il sût bien que la principale doctrine de cette société était la négation absolue de la divinité de Jésus : c'était la seule morale chrétienne que les Gnosticiens pratiquaient.

Les persécutions qu'on intenta à la suite de ces accusations aux croyans d'un seul Dieu, fit que les Gnosticiens se cachèrent de plus en plus ; ils rendirent leurs assemblées très-secrètes, couvrirent leur dogme d'allégories ; aussi leur doctrine ne passa-t-elle à la postérité qu'oralement.

Le nom de Gnosticien vient du verbe grec *connaître*. *Gnôti seauton*, « connais-toi toi-même », est l'inscription du Temple du Soleil ; c'est d'après cette inscription et les emblêmes sacrés de cette société qu'on appela les Gnosticiens, *Prêtres du Soleil*.

Un des préceptes oraux qu'on conserve dans plusieurs rites maçonniques, est *le nosce te ipsum* qui nous est parvenu de ces Sages. Convenons, d'après un Maçon très-instruit, « que toutes les sciences ne sont que peu de » chose vis-à-vis de celle qui, seule, peut nous faire » deviner ce que nous sommes, d'où nous venons et où » nous allons ; avec ce guide nous pouvons sans doute » faillir encore et agir quelquefois contre nos intérêts; » mais sans elle, il est impossible de faire dans tout le » cours de la vie humaine une action de conséquence ».

Le Gnose est la vraie science, et la lettre G qu'on trouve dans le compagnonnage et autres Ordres, paraît tirer son origine de la manifestation de la Gnose chez les

Gnosticiens. C'est la première lettre de ce mot que nous conservons dans l'Etoile flamboyante. (*Pl.* I.re, *n.*° 30.)

L'Histoire Ecclésiastique dit que l'apparition de cette Société date de l'époque où le Christianisme commença à se propager; elle la dit contemporaine de ce culte, comme si elle était la fleur, le fruit, le tronc du même arbre.

Lors de la destruction du Temple d'Eleusis par Alaric le Visigoth, l'an 396 de l'ère vulgaire, les prêtres qui purent échapper au glaive des barbares, se réfugièrent en Egypte et s'associèrent aux Gnosticiens avec les conservateurs des rites mosaïques chrétiens, ce qui augmenta leur nombre et leur science.

Il est dit dans *Epiph.* v, *que les Gnosticiens se connaissaient entr'eux à leur manière de se prendre la main.* Ces signes gnostiques sont arrivés jusqu'à nous ainsi que leurs allégories.

Ce voile, dont *Achamot* se couvrait, se trouve dans le voile du Temple maçonnique : les Gnosticiens en avaient fait une allégorie dans le récit d'Achomet. Le Baphomet des Gnosticiens devint en après celui des Templiers. On le voit, pour ainsi dire, enveloppé de la peau du Lion, que l'on sait être un des emblèmes du Soleil. La Nature était représentée par des symboles ainsi que l'Astronomie était rappelée par des figures : les Gnosticiens usèrent des signes du Soleil, des Etoiles et de ceux du Zodiaque; on les trouve dans les Abraxas; ils passèrent dans les emblèmes de la Maçonnerie

comme l'Etoile flamboyante qui renferme le symbole de la Gnose. Ces emblêmes et doctrines passèrent en Occident, on en trouve une infinité dans les pierres sépulcrales de nos ancêtres, et plus particulièrement du temps de Domitien.

Les Ophites modelèrent leur système sur le dogme des Gnosticiens; ils ont existé aussi pendant les premiers siècles et à la naissance du Christianisme; à l'image barbue, ils avaient substitué pour emblème de la Divinité, comme une grande partie des initiés égyptiens, le Serpent de Sérapis; Tertullien et les Saints-Pères s'imaginèrent qu'ils adoraient un Serpent matériel. Voilà assurément le comble de la déraison humaine. Tertullien dit, *de Prescrip.* 47, que les Ophites avaient le Serpent en grand honneur, ils le regardaient comme leur Christ, leur Sauveur; ils le préféraient à Jésus, parce que, disaient-ils, il possédait « la science du bien et du mal ». Dans cette supposition, ils suivaient la Bible qui décrit le Serpent tentateur d'Eve, comme ayant en lui toute science, ou ils se référaient au Serpent de Moïse, qui guérissait de la peste et des maladies, tandis que, dans le fait, l'un et l'autre n'étaient que le Serpent égyptien Sérapis, que Moïse avait trouvé dans les emblèmes du culte du Soleil et qui dût être en vénération bien avant les Ptolomées.

Les Ophites confessaient un Dieu Père incréé : ils furent persécutés à outrance par les Chrétiens d'Orient;

ce qui les porta à maudire le Galiléen dans ses prêtres, persuadés que ses institutions les avaient rendus aussi intolérans. Un de leurs emblèmes était la Croix tronquée, le Phallus qui devint par la suite le maillet maçonnique, et qui représentait le bois de vie, et la clé de la science; ils avaient aussi le Calice ou le vase cosmogonique, symbole commun aux Gnosticiens et qui se trouve dans le patère des Maçons. Ces emblèmes sont communs aussi aux croyans de Mithe ou Mythras, qui existent dans l'Indostan.

Les Ophites priaient devant la figure de Pentagone, qui était un des signes de leur institution, comme il était aussi celui des sept Sages de la Grèce.

Ces emblèmes passèrent en Europe avec leur doctrine, ils furent adoptés par les Croisés, par les Roses-Croix, par les Chevaliers Templiers, et parvinrent aux Maçons.

La plus grande partie des sectes qui se reproduisirent après les Esséniens, Gnosticiens, Cabalistes et autres, honoraient le Soleil comme la plus belle image de la puissance de l'Eternel. Toutes ses sectes admettaient l'Unité de Dieu, elles étaient par-là bien éloignées de croire à la divinité de Jésus-Christ, sur-tout les Gnosticiens qui se vantaient de l'avoir compté au nombre de leurs Frères.

DES BASILIDIENS.

Les Basilidiens paraissent absolument sortir des Esséniens et être mélangés avec les Gnosticiens.

Basilide disait à ses adeptes : « Vous devez tout » connaître, et personne ne vous connaîtra ».

Il nous reste de leur ancienneté, des monumens dans les Abraxas qui renferment des signes mystérieux et que nous rapporterons en son lieu. Le nom d'Abraxas, qui se trouve gravé sur une quantité de pierres des premier et second siècles de l'ère chrétienne, donne en lettres grecques la valeur de trois cent soixante-cinq, le même nombre des degrés du fameux cercle d'or du tombeau d'Ormaudyas, toujours relatif au cours annuel du Soleil. La cuirasse de Pharaon-Amasi, consacrée à Minerve dans l'île de Rhodes, était remarquable par la trame, dont le fil était tordu en trois cent soixante-cinq autres, allusion à la durée de l'année; preuve nouvelle que les religions anciennes doivent leur origine à l'Astronomie.

Les Basilidiens avaient deux images au lieu d'une seule, comme les Gnosticiens; l'une avait barbe, et l'autre sans barbe; ces simulacres étaient allégoriquement honorés par eux.

S.t Irenée a cru que c'étaient les images de Jupiter et de Minerve, et s'en est prévalu pour les accuser d'idolâtrie. Basilide obligeait ses Disciples à se taire pendant cinq ans, comme jadis les Disciples de Pythagore. Il croyait ce temps nécessaire à la préparation de l'initiation et pour être à même de recevoir la *Gnosin* ou la science humaine. Un seul entre mille était admis au sanctuaire, à la connaissance de ce qui regarde la Divi-

nité ; et sur dix mille initiés, deux seulement étaient agréés pour participer entièrement à la révélation entière de tous les secrets arrachés à la nature. Ces sectes étaient toutes des écoles de philosophie.

M. Ouvaroff croit que dans l'initiation supérieure, en parlant des mystères anciens, on devait se borner à démontrer l'unité de Dieu et l'immortalité de l'ame, par des argumens philosophiques ; ce qui paraît en opposition aux témoignages suivans.

Clément d'Alexandrie, *Strom.* v, 2, dit expressément, en parlant des grands mystères : « Ici finit tout ensei-» gnement, on voit la *nature* et les choses ».

Ce qu'on ne peut révoquer en doute, c'est que, lors de l'existence de ces premières sociétés, que nous appelerons toujours juives-chrétiennes, les notions de morale étaient très-répandues et connues du vulgaire ; et si elles eussent fait l'essence des mystères, elles ne pouvaient aucunement mériter les magnifiques éloges des hommes, des savans de l'antiquité, qui ont cru que dans ces sociétés il existait la révélation des sublimes vérités, et que leur institution en était l'unique objet. Après cette remarque, il est très-évident que ces sociétés et leurs mystères auraient cessé d'exister du moment où les vérités secrètes eussent été enseignées publiquement ; et pour lors, Pindare, Platon, Cicéron, Epictète n'en auraient aucunement parlé avec tant d'admiration, si le Hiérophante s'était occupé de leur apprendre avec

tant d'apprêts et avec tant de secret, ses opinions, ses doctrines et celles de son ordre et société, lorsqu'on eut pu trouver et apprendre tous ces enseignemens dans des livres et dans des écoles publiques. Observons qu'à ces époques, la morale et la philosophie avaient atteint un si haut degré d'élévation, qu'aucune notion sur la première ne pouvait rester inconnue et inaccessible; il paraît, pour lors, que, dans l'initiation de ces sociétés, on devait découvrir aux initiés de grandes vérités morales et philosophiques, cachées au vulgaire, conservées par des traditions orales qui remontaient au premier âge du monde. Ces connaissances, placées au milieu du polythéisme, formaient l'essence et la doctrine secrète des mystères.

Cette hypothèse concilie les contradictions apparentes du système religieux des Anciens sur la matière et sur l'ame, et s'accorde parfaitement avec les traditions orales des Croisés, et en particulier des Templiers, qu'on prétend être les instituteurs des Maçons. Il faut remarquer ici que plusieurs S.ts-Pères de l'Eglise donnent des notions très-intéressantes sur les mystères, et en font tour-à-tour des éloges brillans ou des peintures odieuses.

S.t Clément d'Alexandrie, qui passait pour avoir été initié, et Eusèbe, *Prepar. Evang.* II, 2, tantôt leur prêtent le but le plus frivole et même le plus honteux, les transforment en école d'athéisme (*cohort ad Gentes*), tantôt ils prétendent que les vérités qu'on y enseignait

avaient été dérobées par les philosophes à Moïse, à Salomon et aux Prophètes (*Strom.* v, *pag.* 650); et même, selon ce dernier, ce sont les philosophes qui ont établi les mystères (*Strom.* v, *pag.* 681). Tertullien, plus logicien, en attribue l'invention au Diable (*de Prescr. ad Hæret.* 40.) Arnobe, Athenagore et S.t Justin en ont tous parlé de la même manière.

Leurs éloges et leurs blâmes peuvent être également vrais, sans en être moins désintéressés. Ici il faut distinguer deux époques. Il est certain que de grands abus s'étaient glissés dans les mystères. La corruption avait commencé à répandre quelques notions sur les cérémonies qui s'y pratiquaient, et l'indiscrétion des mystes avait divulgué des symboles; tout tendait à profaner les mystères déjà déchus de leur dignité primitive. Mais si nous nous rapportons aux temps où les mystères fleurissaient, les témoignages en leur faveur sont unanimes; partout ils sont présentés comme l'origine des arts, des sciences, des lois. Il est bien naturel que ces mystères étant l'appui du polythéisme après la corruption sacerdotale, les Saints-Pères, qui suivaient une doctrine différente, les regardaient comme les foyers de l'erreur, et ne pouvaient dans leur intérêt mettre assez d'ardeur à les discréditer.

Après les divulgations et le discrédit par les ennemis de la science, il est facile d'en déduire que les emblèmes religieux égyptiens, grecs, juifs, chrétiens, gnosti-

ciens, de la Cabale, romains et autres, n'étaient intelligibles qu'aux seuls initiés (1); c'est ce qui amène le vulgaire à se former à cet égard des systèmes de théologie sur le polythéisme. Nous avons dit que les secrets des initiés étaient consignés oralement; le temps, les révolutions, les guerres ont fait perdre une partie de ces doctrines; il n'est resté dans les Temples que leurs enseignes. Le vulgaire, qui n'approfondit jamais rien, en établissant sa théologie, a cru voir dans ces emblèmes des signes d'idolâtrie, et en fit des religions monstrueuses. Il y a des critiques qui pensent que la religion de Rome n'en a pas été exempte.

Il résulte de ce qui précède, que des peuples entiers se sont formé un système à leur gré de la Divinité apparente; ils établirent des légendes et des *heureuses nouvelles*, pour donner quelqu'ombre de raison à un culte qui n'était plus soutenu par la tradition orale des initiés anciens, qui se trouvait inconnu au vulgaire, et qui devint par-là absurde et monstrueux.

La généralité des Philosophes égyptiens, grecs, romains, comme aussi les Saints-Pères se firent un sys-

(1) En preuve que les emblèmes qui dérivaient de la religion égyptienne étaient mystérieux à tout autre qu'aux initiés, on lit dans Eusèbe, *de Prep. Evang.*, *lib.* II, « qu'entre les prêtres » égyptiens, il y avait une caste qui ne s'occupait, même au temps » de Joseph l'historien, que de l'interprétation des hiéroglyphes. » Le Sacerdoce et l'initiation étant perdus, ont donné lieu à établir mille erreurs.

tème à part, et les sentimens des uns détruisirent souvent ceux des autres.

DES MAGES.

Une religion très-répandue dans l'Orient, et de laquelle plusieurs autres sont sorties, fut celle de Mythras dont les initiés s'appelaient Mages. Plusieurs savans ont même cru, peut-être trop légèrement, que la légende sacrée de Jésus n'était qu'une imitation de celle de Mythras, par la ressemblance des mystères de la naissance, des pérégrinations, des prédications, des travaux, de leur mort, de leur résurrection, et que ces deux religions n'étaient dans le fait que les divers aspects du Soleil relativement à notre terre. Suivant d'autres opinions, les mystères maçonniques en tiraient leur origine.

Les mystères de Mythras étaient représentés dans un antre sacré, l'époque en était fixée au vingt-cinq décembre, au moment où les prêtres voyaient paraître, à minuit, la constellation de la Vierge qui ouvrait à son déclin l'année en donnant la naissance au Soleil qui paraissait comme un enfant s'appuyant sur son sein maternel.

Plusieurs rites maçonniques ont conservé le grade de Mage, il figure pour l'avant-dernier échellon dans le système des Illuminés, et pour le dernier dans celui de la *stricte observance*, il se trouve dans différens autres

systèmes en Allemagne plus qu'ailleurs; c'est ce qui a induit plusieurs écrivains à croire que la Maçonnerie n'était que la religion des Mages.

Le mot Mage dérive de *Mog*, qui, dans la langue ancienne des Persans, signifie adorateur ou prêtre consacré au Soleil.

L'objet apparent de cette religion était l'adoration de cet astre; or, comme les religions conservent, malgré elles, leurs anciennes affinités et consanguinités, ainsi dans les Evangiles, ce sont des Mages qui arrivent à Bethléem adorer Jésus, ce qui fit croire à des critiques que Jésus ne pouvait être que l'allégorie du Soleil (1), car le culte de cet astre était aussi le seul apparent qui existât chez les Mages.

Le culte du Soleil, très-ancien en Orient, se perd dans l'antiquité, on ignore son origine et l'on doute même que Zoroastre en soit l'instituteur ou le réformateur; car ce nom même signifie *l'ami du feu*, de la lumière; aussi des auteurs ont-ils cru que par l'explication de de ce même nom, on avait voulu désigner une société

(1) L'allégorie du Soleil et son emblème, conservé dans tous Temples maçonniques, est conservé encore de nos jours par des corporations sacerdotales, comme par les Jésuites : la médaille (*Planche* II, n.° 15) frappée pour le Chapitre major de S.t Thomas-d'Acquin, en 1789, lors de l'exaltation au royaume d'Espagne de Charles IV, qui porte un Soleil rayonnant de lumière, emblème de son culte, est une preuve que le Sacerdoce chrétien ne l'a pas oublié.

religieuse; ils pensent que Zoroastre n'a jamais existé, s'appuyant sur ce que son histoire est remplie de miracles, d'apparitions de la Divinité, d'Anges, de Démons; en second lieu, parce qu'elle est écrite en style tout-à-fait oriental; ils prétendent encore que l'Histoire de la Création du Monde a quelques analogies avec celle de l'Israélite Moïse, de même que ses prières ressemblent un peu à celles du roi Psalmiste. Nous n'entrerons pas dans ces sublimes questions de suprématie qui partagent tant de savans, nous adopterons l'existence de cet homme, croyant qu'il peut avoir établi le culte du Soleil et même avoir écrit tout ce qu'on lui attribue.

Zoroastre néanmoins, comme Moïse, pour affermir son pouvoir par le culte, publia qu'il avait reçu son Code de Dieu en personne, ce que des faiseurs de religions imitèrent postérieurement.

Ce code, une fois reçu, fut enfermé dans le sanctuaire du Temple, la Bible, l'Alcoran le furent de même; le code de Zoroastre devenu sacré n'a pu plus être communiqué, ni aux profanes ni aux étrangers.

Ainsi que dans plusieurs cultes, les Mages devaient lire à toutes les fêtes quelque passage de cette Ecriture-Sainte aux fidèles, et Zoroastre l'écrivit avec les caracde cette langue perse qui se perdit après Cyrus.

Ce code est connu sous le nom de Zend-Avesta; il est divisé en deux parties, comme le Deutéronome et le Lévitique.

La première traite du devoir de tous les hommes en général, et en particulier des hommes religieux. La seconde traite de la liturgie et des cérémonies dans le culte.

Tous les écrits attribués à Zoroastre sont compris dans le Zend-Avesta. Jadis ils étaient au nombre de vingt-un, dont *sept* traitaient de la Création du Monde, *sept* de morale et de politique et *sept* de la physique et d'astronomie. Selon Bundari, les livres de Zoroastre remplissaient 12,000 peaux de bœuf. (Pastoret, *Zor. Conf. Mahom.*) Selon l'opinion la plus accréditée, son dogme et sa doctrine existaient en Assyrie et à Babylone long-temps avant la fondation de l'empire des Perses, ce qui prouve sa haute antiquité.

Les Mages, depuis que l'histoire en fait mention, firent une caste à part du peuple, comme les Lévites d'Israël : un Lévite, un Mage naquit toujours d'un Lévite et d'un Mage. Comme les anciens Patriarches juifs (1), les Mages se mariaient avec leurs sœurs et leurs filles, les fils avec leurs mères, en cas de décès du père. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que le Patriarche Loth épouse ses deux filles à la fois. Il paraît que les priviléges de ces castes et leur religion n'ont eu qu'un même berceau;

(1) D'après l'Hexaméron de S.t Eustache, Abraham avait épousé sa sœur. Les prêtres égyptiens épousaient même leur mère ; néanmoins la nature ne rétrograde qu'avec peine : l'on sait qu'à Athènes aussi on pouvait épouser sa sœur.

car comment expliquer l'analogie frappante qui existe dans leurs coutumes?

La caste des Mages, à son origine, comme celle des Lévites, était peu nombreuse; par la suite, elle se multiplia extraordinairement; au commencement, elle ne possédait que des bourgs. Peu après, elle obtint des villes; arrivée par-là à un haut degré de force physique, les Mages et les Lévites, se fiant sur leur nombre, cherchèrent des révolutions, intriguèrent contre les gouvernemens et les Rois.

Sozamène II, *pag.* 73, dit que la caste des Mages était anciennement divisée en trois classes: 1.° les Erbids, prêtres apprentis; 2.° les Mobids, professes-maîtres; 3.° les Destours-Mobids, prêtres accomplis (*Maîtres Parfaits*).

Aujourd'hui, aux Indes orientales, ces classes se sub divisent ainsi :

1.° Les *Erbides*, qu'on initie par la purification de l'eau et du feu, professent les études relatives aux initiations, étudient les cérémonies, et les jours de fête lisent au public l'*Izechne* et le *Vendidal*, qui traitent des devoirs des hommes. Lorsque, par l'exercice de ces premières fonctions sacerdotales, par leur zèle, par leur étude, ils se trouvent instruits, ils deviennent

2.° *Mobids*. C'est cette classe qui s'occupe de l'interprétation des autres livres de Zend-Avesta, écrits dans l'ancienne langue. Si, après un certain temps, le Mobids

n'arrive pas à expliquer et comprendre ces livres, il entre dans les

3.° *Destours*. Cette classe se borne à l'étude de la loi du Zenda et du Pehlvi, c'est une classe stationnaire; le Mobid qui a pu expliquer et entendre les autres ouvrages du Zend-Avesta devient

4.° *Destours Mobids*. Il est à la tête des Mobids : de cette quatrième classe, les plus savans et les plus anciens deviennent

5.° *Destours de Destours* qui équivalent aux Grands-Prêtres juifs et aux Evêques chrétiens, ils décident des points difficiles et de la loi divine, qui, comme dans toutes les religions, est écrite aussi obscurément que possible. Les sages législateurs des cultes ont toujours écrit de manière que partout il faut des interprètes. Les Destours des Destours décident les cas de conscience, et en vertu de cette grâce spéciale que Dieu leur a accordé en personne, les croyans leur paient la dîme. Il paraît que partout où il y a des interprètes de la loi divine, on ne dispense pas gratuitement les dons célestes.

Un Apôtre de Jésus en a fait un devoir à ses frères, qui ne se sont guère mis en peine d'observer, en leur disant : *Date gratis quod gratis accepistis*.

Les préceptes du Zend-Avesta sont simples, ils sont ceux de la loi juive et chrétienne; c'est Dieu même qui parle :

« Il y a moi, seul Dieu. Il y a deux principes, un bon,

» l'autre mauvais; lumière et ténèbres. Ne changez ni
» le culte ni les formes de prières; ne vous emparez du
» bien des autres; ne dites pas de mensonges; ne sou-
» haitez pas des choses impures ni de vengeance; oubliez
» les injures; purifiez-vous de toute faute par l'ablution;
» n'approchez pas votre femme lorsqu'elle est impure,
» ni lors des grandes fêtes; ayez confiance dans la bonté
» de Dieu; attendez le jour de ma manifestation et soyez
» toujours préparé ».

La morale prêchée par les Erbides est la charité, l'honnêteté, l'oubli des injures, le mépris des voluptés corporelles, du faste, l'obligation de fuir le mal, d'embrasser le bien, d'aimer, honorer et servir Dieu. Ils conseillaient la méditation, la crainte de Dieu, enjoignaient de consulter la Providence dans toutes les actions, defendaient le vol, etc. On voit, d'après la morale des Mages, que l'amour de la vérité était la fin de leur système religieux et philosophique, et que la pratique de la vertu est la fin de leur système législatif, but que tous les législateurs religieux se proposèrent. Peu importe, pourvu que vous adoriez Dieu et que vous aimiez votre prochain, que vous soyez instruit dans vos devoirs par un Mage, par un Hiérophante, par un Patriarche, par un Muphti, par un Prêtre ou par un vénérable Maître en chaire.

Voilà comme le Dieu de Zoroastre prescrit les devoirs aux Mages :

« Ne vous souillez pas ; instruisez les ignorans ; bénissez » les mariages ; fréquentez vos Temples ; méditez avec » respect le Zend-Avesta qui doit seul être votre loi ; que » ceux qui voudraient l'adultérer soient punis éternel- » lement par le Ciel ».

Les préceptes des Archi-Mages sont les suivans :

« Ne soyez ni ambitieux ni vains ; relevez la dîme des » peuples ; soyez miséricordieux, c'est le plus bel emploi » des richesses que le Ciel vous accorde ; lavez-vous sou- » vent ; ayez votre habitation près du Temple pour y » entrer sans être aperçu ; surpassez les autres Mages en » vertu et en connaissances de la vraie science ; ne crai- » gnez que moi, Dieu ; reprenez les méchans, de quel » *rang* qu'ils soient, sans *indulgence ; portez la vérité* » *devant les Souverains ;* souvenez-vous de moi, Dieu, » jusqu'à la consommation des siècles qui sera faite par » le feu (1). Ainsi soit-il ».

Nous croyons inutile de faire sortir des comparaisons de ces préceptes, avec ceux transmis oralement aux initiations égyptienne, juive et chrétienne.

Le temps, qui altère et change tout, malgré la simplicité de ce dogme, amena des hérésies, comme nous le verrons à l'article de *Mânes*. Dès-lors les Mages se divisèrent, s'anathématisèrent réciproquement. Le sujet de la question était sur la priorité dans l'existence

(1) Le dogme du Jugement et de la Fin du Monde a été enseigné chez les Chrétiens bien après celui des Mages.

des deux principes, bon et mauvais, et sur celle de savoir si les deux principes étaient co-éternels avec l'Être premier, *Dieu*. La philosophie du *Zend-Avesta* passa dans l'Asie occidentale et en Grèce, chez les Persans, chez les Arabes, chez les Juifs; pour ce dernier peuple, composé de pasteurs paresseux et ignorans, il fallut, après la captivité de Babylone, qu'on lui traçât un code religieux, qui, émanant des susdits principes, lui offrît une histoire et des fastes. Ce livre, qui date de cette époque incertaine, fut dicté par l'emphase orientale, et orné de systèmes obscurs qu'il est impossible à la raison humaine de débrouiller, et dont l'interprétation devait se refuser aux recherches les plus obstinées de ses interprètes. La philosophie religieuse du *Zend-Avesta* existe dans la Bible : elle arriva en Judée et dans l'Arabie après la captivité des Juifs en Babylone; mais avec elle les visions et les fables orientales dépouillées, par la nature de ce peuple, de toute science, et en particulier de l'astronomie, qui ne fut conservée que secrètement dans les mystères d'Hiram et dans la loi orale ; pour lors, ce livre sacré ne fut rempli que de Démons, d'Anges, de visions, de miracles; ce qui a défiguré entièrement l'ancien culte des Mages.

La Divinité apparente des anciens Mages perses, était Mythras, auquel on avait adjoint Orosmade et Orimane, le bon et le mauvais principe; Mythras était par-là *un* et *triple* : c'est de là que Platon emprunta sa Tri-

nité, et d'où différentes religions tirèrent la leur, à en croire de hardis critiques. M. Anquetil du Peron séjourna exprès aux Indes pour connaître la religion des Parsis, chez lesquels la religion de Mythras s'est réfugiée. Il a même traduit le *Zend-Avesta* et autres ouvrages attribués à Zoroastre.

Cet écrivain a trouvé les Parsis divisés entr'eux et en querelle sur un point de cérémonie religieuse. On y disputait pour savoir : « Si le Penon (1) devait ou ne » devait pas être placé sur le nez des agonissans ».

Ces deux opinions forment de nos jours deux sectes, l'une des anciens croyans, l'autre des réformateurs qui sont implacables dans leurs haines.

Si ces lois qu'on appelle lois divines sont d'invention humaine, et si toutes sortent de l'imagination des hommes, on conçoit facilement pourquoi les hommes ne se sont jamais accordés à cet égard; aussi on a disputé, on dispute, et l'on disputera toujours sur des choses qui ne sont pas exactes. A Surate, à Bombay, les Guèbres et les Parsis, qui ne se mêlent pas de querelles religieuses, vivent en paix; renommés par la pureté de leurs mœurs, comme les anciens Mages, ils adorent un seul Dieu, prient tournés vers le Soleil, ainsi que la plus grande partie des Orientaux, révèrent le feu et détestent l'idolâtrie.

(1) Le Penon est une pièce de toile de lin de neuf pouces, que les Parsis portent sur le nez en certains temps.

Comme la religion des Mages existe encore de nos jours, nous sommes presque obligé d'en donner quelques détails, même par la raison indiquée qu'on suppose que la Maçonnerie en tire son origine, et en particulier le rite persan, duquel nous parlerons en son temps. Mais revenons à notre sujet.

A-peu-près à l'époque où Jésus vivait, dans cette Perse d'où était sorti le dogme des Trinitaires, les Mages fidèles résolurent, pour rétablir en entier le culte et le dogme de l'unité de Dieu, que les Mages irréguliers et le peuple ignorant voulaient défigurer, de publier le code religieux apporté par Zoroastre de l'Egypte, et qui avait été toujours suivi par les Anciens, et qui était ainsi conçu :

« I. Il n'y a qu'un *seul Dieu* qui coordonna deux principes (1) pour la conservation et la perpétuité de ce qu'il a créé : la *lumière* et les *ténèbres*, source de *vie* et cause de *mort*.

» II. Tous les hommes sans distinction sont *fils* et créatures de Dieu ; en conséquence, ils sont tous frères ; de ce principe découle cet amour du prochain, lien de

(1) Les critiques disent que le dogme de Rome moderne a emprunté des Israélites et des Perses l'*unité* de Dieu et *les deux* principes des Anges de la lumière et des ténèbres ; ils disent que le 2 octobre, une fête est établie en l'honneur des Anges de lumière ou Gardiens, et que les exorcismes, le baptême et d'autres rituels, fournissent des commémorations des Anges prévaricateurs ou des ténèbres.

toute société civile, et qui s'explique en ne faisant point aux autres ce qu'on ne veut pas qui soit fait à soi-même.

» III. Les hommes élevés à des conditions et grades supérieurs aux autres, ne doivent jamais se considérer comme sortis du cercle de l'égalité naturelle établie par Dieu même.

» IV. Le dogme à trois grades ou Ordres :

» 1.° Celui de Croyant ;

» 2.° Celui d'Elu ;

» 3.° Celui de Parfait.

» Ces Ordres sont conférés par les Mages supérieurs respectifs.

» V. L'initiation aux mystères sera précédée de la *Purification* par les quatre élémens et par des épreuves ; l'admission aura lieu après que les hauts Mages se seront assurés de la moralité du candidat et de ses progrès dans les sciences.

» VI. Les grades sont distingués entr'eux par un *signe*, un *attouchement*, une *parole*.

» VII. L'instruction des néophites appartient aux Mages des Ordres relatifs ; elle s'exerce sur la *physique*, la *géométrie*, l'*astronomie*, comme les sciences les plus utiles à l'humanité. Les hauts Mages sont chargés, non-seulement du culte, mais encore de la police intérieure des Temples et de l'explication des emblèmes, qui ne doivent rappeler que *l'unité de Dieu*, la *lu-*

mière, et les *ténèbres*, ou leurs effets, la *génération*, la *destruction*, la *régénération* sous les emblèmes du Soleil, des Etoiles, de la Lune (1) et du Feu ».

L'exacte conformité de ces dogmes est prouvée par saint Augustin contre Manès, par Baronius et par Fleury.

Une des plus fortes raisons qui portèrent les Mages à la publication de ces statuts, était la dépravation des prêtres dans toutes les religions portée au-delà de toute croyance, et propre à détruire même les institutions des prêtres égyptiens, origine de celles de Perse. De grandes révolutions produisirent à Thèbes et à Babylone cette corruption sacerdotale. Hérodote nous apprend que les prêtres de ces villes avaient l'infamie de faire conduire et introduire chez eux toutes les nuits les plus belles femmes; ils racontent que, lorsqu'ils en avaient des enfans, ils osaient dire au peuple qu'ils étaient les fils de leurs Divinités.

Un certain *Mundus*, sous l'Empire de Tibère-Claude, porta un coup mortel à la religion et aux mystères égyptiens, transplantés et établis à Rome. Ce jeune libertin convoitait et voulait séduire Pauline, dame romaine, femme de Saturnin, alors gouverneur de Syrie; ne pouvant parvenir à ses fins, il s'entendit avec les prêtres d'Isis, qui firent croire à Pauline que

(1) Nous conservons ces emblèmes, et les mêmes doctrines. (*Planche* I.re, n.os 7, 21, 22, 23.)

le Dieu Anubis désirait, dans la nuit, avoir un entretien avec elle; la dame, très-dévote et très-crédule, s'y prêta, et se rendit la nuit au Temple.

Mundus satisfit sa passion en se déguisant; mais il eut dans la suite l'indiscrétion de se vanter du piége tendu à sa victime. Pauline, blessée dans son orgueil, se crut déshonorée et découvrit cette infamie à son mari. Saturnin en instruisit l'Empereur qui fit raser le Temple, pendre les prêtres et exiler Mundus.

Les Mages Perses cherchaient à arrêter la corruption du Sacerdoce; ils mirent tout en œuvre, mais inutilement. Ce fut alors, selon différens auteurs, que le nouveau dogme Trinitaire, rattaché à la saine doctrine de Jésus, se répandit plus qu'ailleurs en Asie, par le moyen des Juifs voyageurs. Néanmoins la Syrie ne fut aucunement envahie par ces doctrines.

CHRÉTIENS DE SYRIE.

Les Chrétiens de Syrie qui sont encore assez nombreux, ont leurs Evêques depuis 1300 ans; ils sont nommés par le Patriarche d'Antioche, et en ont une exacte chronologie. Ces Chrétiens ne diffèrent de ceux de Rome qu'en ce qu'ils n'admettent comme Sacremens le Mariage, ni l'Extrême-Onction, ni même la Confirmation. Ils regardent comme fabuleuse la doctrine du Purgatoire, et celle de la Transsubstantiation ainsi que le culte des images comme idolâtre.

Ils prétendent que Jésus-Christ parlait le syriaque; c'est dans cette langue que les Evangélistes, d'après leur dire, laissèrent les Saintes-Ecritures et Evangiles qu'ils possèdent. Ils disent que la preuve que Jésus parlait leur langue, c'est qu'il s'en est servi au dernier instant de sa vie, dans le moment où les hommes qui connaissaient plusieurs langues, préférèrent toujours de s'exprimer dans leur idiome natal.

D'après eux, les Chrétiens latins conservent des mots syriaques que Jésus avait prononcés, et S.t Marc les rapporte tels qu'ils sont au *ch.* v., *v.* 41 : *Talitha-Cumi*, qui signifie : « Petite fille, je dis lève-toi ». Et au *ch.* vii, *v.* 34 : *Hephphatah*, qui veut dire : « Ouvre-toi ». Et au *ch.* xv, *v.* 34, où Jésus, avant de terminer sa carrière, dit : « *Eloï, Eloï, Lamma Sabacchtani* », qui s'explique : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné » !

Ces Chrétiens vivaient tranquilles, lorsque Vasco de Gama, en 1503, s'introduisit en Syrie, et en rendit compte à la Cour de Rome, qui s'empressa de les attirer à sa domination. En 1599, dans un synode tenu à Diamper, et qui fut présidé par Alexis de Mengis, on combattît inutilement leur doctrine ; ils refusèrent de se soumettre aux Papes, qu'ils n'ont jamais voulu reconnaître pour chefs de leur croyance : ceux-ci cherchèrent à les convertir par la force, mais ils n'obtinrent gain de cause que pendant quelques années, et seule-

ment chez les Syriens qui habitaient les bords de la mer. Les fidèles emportèrent dans les hautes montagnes leurs livres sacrés qu'ils conservent encore religieusement, ainsi que leurs prières anciennes qui se font dans leur langue. (Voyez ce qu'en ont écrit Buchenam et Lavother, *Esq.*r Londres 1827, dans *le Catholicisme.*)

CHAPITRE XVI.

Les noms de Dieu unis dans les Abraxas avec les emblèmes égyptiens. — Lettre d'Adrien sur le mélange du culte de Sérapis avec celui du Christ. — Médailles qui constatent que les Empereurs professaient la religion chrétienne et la payenne en même temps. — La Croix, symbole de l'immortalité. Croix découverte dans le Temple de Sérapis, cause de querelles entre les Payens et les Chrétiens. — Du Symbole de Sérapis et de son Allégorie ; ses rapports avec la Maçonnerie et avec le Culte égyptien. — S.t Pierre calqué sur Janus, les douze Apôtres sur les douze Divinités qui présidaient aux mois payens. — Les Evangélistes, emblèmes des quatre Saisons. — Idées confuses chez les Romains des Religions égyptienne, juive et chrétienne. — Des Basilidiens. — Les Mystères de Mythras confondus par S.t Irenée. — Confusion de la Cène de Mythras avec celle de Jésus. — Les Démons administrent le Baptême. — Cène des Roses-Croix. — Adoration du Soleil commune aux Religions anciennes. — Culte de la Nature très-répandu dans l'Egypte.

MÉLANGE DES CULTES ET DES HÉROS.

Saint Irenée, S.t Epiphane, S.t Jérôme, ont écrit que les Gnosticiens, les Basilidiens et les Valentiens ont confondu le symbole du serpent Sérapis ou la Divinité du Soleil avec Jésus-Christ et avec les divinités égyptiennes et grecques. Nous exposons quelques-uns des faits qui corroborent cette opinion.

Les premiers Chrétiens ont mélangé leur théologie avec celle des religions existantes, et ce qu'il en est resté est presqu'impossible à débrouiller et à séparer d'avec le culte égyptien, babylonien et juif. Les savans qui entreprirent les rapprochemens des anciennes institutions chrétiennes, juives, babyloniennes, égyptiennes, et l'explication de leurs emblêmes n'y trouvèrent que les traces de l'ancien culte du Soleil. Les cabinets de l'Europe possèdent un nombre presqu'infini de ces pierres gravées, appelées *Abraxas*, avec les noms du Dieu des Juifs, de *Jao*, de *Jéhovah*, de *Sabaoth*, uni avec le mot *Abraxas*, dont nous tâcherons d'expliquer la valeur et le sens mystérieux. Quelques pierres contiennent, indépendamment des noms de Dieu, des inscriptions inintelligibles et des figures chimériques avec des têtes de bœuf, d'épervier, d'aigle, de lion, d'homme, de singe, de serpent, de chien, etc. etc. Quelquefois ils ont des noms cabalistiques unis aux symboles d'Isis, d'Osiris, d'Harpocrate ou d'un Scarabée.

Les Saints-Pères, qui n'étaient pas initiés aux mystères des Egyptiens, ont cru que toutes les différentes sectes qui avaient de ces Abraxas étaient idolâtres et qu'elles confondirent leurs Divinités, lorsque chez toutes, le Sacerdoce fut d'accord dans l'adoration d'un Dieu unique sous les emblêmes du Soleil, qui servait à se figurer l'Etre Suprême par excellence. Les premiers Chrétiens,

quoi qu'on en dise, en usaient de la même manière; c'était par le symbole du Soleil Sérapis, qu'ils hononaient et représentaient la Divinité avec leurs autres co-religionnaires.

Une lettre d'Adrien Auguste, nous prouve que le vulgaire croyait que toutes ces sectes mêlaient et confondaient leurs Divinités. Cette lettre est adressée à Servien, Consul; elle est extraite de la *Vie du tyran Saturnin*, par Vopiscus :

« J'ai appris, mon cher Servien, que l'Egypte que « vous m'avez tant louée, est d'une volubilité qui lui « est entièrement particulière, volant après toute nou- « veauté. Ceux qui adorent Sérapis sont Chrétiens, et « ceux-là le sont à Sérapis qui se disent Evêques de « Christ, quand même leur Patriarche arriverait en « Egypte; par les uns il sera forcé d'adorer *Serapis*, tan- « dis que les autres le forceront d'adorer le *Christ;* il n'y « a là *aucun des Princes de la Synagogue des Juifs, au- « cun de Samarie*, aucun prêtre des Chrétiens ou Ma- « thématiciens, aucun Aruspice ni Baigneur (1). »

Ce document historique n'ayant point été controuvé, prouve que les sectateurs de Sérapis, de Moïse, du Christ et leurs hiérophantes honoraient le symbole de Sérapis, emblème de Dieu, et qu'un Patriarche était souvent obligé de servir au culte de différentes croyances

(1) Il paraît qu'à cette époque, les Baptiseurs ou Baigneurs faisaient encore une secte à part des Chrétiens et des autres.

et rites, et que le Baigneur ou celui qui baptisait avec une dignité distinguée de l'Aruspice, du prêtre chrétien et autres, etc., etc.; ce que nous avons observé en parlant de Jésus et de Jean le Baptiseur.

Le mélange du culte de Sérapis avec celui de Jésus et la profession de différens rites, est tellement marqué au commencement du Christianisme, qu'on ne peut aucunement en douter. Il est démontré par les médailles que l'on conserve dans les cabinets, que les Empereurs professaient indistinctement plusieurs cultes : celles de l'Empereur Julien sont communes; on en trouve de Constantin-le-Grand, du temps même qu'il protégeait les Chrétiens; elles sont accompagnées des Divinités payennes. Nous en donnons une de l'Empereur Constantin, Chrétien de religion, père de Constantin, et qui dut l'Empire aux Chrétiens; d'un côté est son buste, et de l'autre le Dieu Anubis. Cette médaille se trouvait dans le cabinet du père Albert (*Pl.* II, *n*° 14).

Observons que le mot Sérapis est composé de sept lettres, nombre mystérieux relatif aux planètes et à l'astronomie, et de plus que le symbole de Sérapis uni à la Croix, a servi d'allégorie à plusieurs religions; il est conservé aussi dans quelques rites et Ordres maçonniques, même dans le Cabaliste (*Planche* VI).

Sérapis présidait à la santé, comme *Esculape;* tous les deux portaient le muid sur la tête : Sérapis était appelé aussi *Sérapis-Jupiter.* On le substituait quelque-

fois à *Pluton*. Il représentait par-là, *trois personnes distinctes*, qui n'étaient autre chose que le Soleil, emblème de l'Architecte de l'Univers. Outre les significations données à la Croix par les prêtres égyptiens, elle était le symbole de l'immortalité; c'est ce qui explique pourquoi la plus grande partie des Dieux égyptiens en portaient une à la main. (Voyez *Planche* III, *à la Table Isiaque*.)

Ce symbole amena une discussion très-curieuse, qui s'éleva entre les Chrétiens et les Payens d'Egypte, et qui prouve le mélange de ces deux cultes. Socrate le Chrétien, dans son Histoire, *lib.* 9, nous fait savoir que lors du sac du Temple de Sérapis, on trouva dans les lettres qu'on appelait sacrées et qui servaient à l'usage de la langue sacerdotale, la figure d'une Croix.

Les Chrétiens soutenaient que cette Croix appartenait à Jésus-Christ; les Payens prétendaient qu'elle était commune à Jésus-Christ et à Sérapis. Remarquons que le culte de Sérapis, même d'après Clément d'Alexandrie, avait été établi avant les Ptolomés et avait par conséquent précédé de longue date, celui de Jésus-Christ.

Sérapis était, selon plusieurs auteurs, le Pluton des Egyptiens; on l'a représenté aux portes de l'Enfer avec la Croix à la main, symbole de l'immortalité. Le Christ, après sa mort, sort triomphant des Enfers (1), et tient

(1) Ticon Brahé, dans son *Système Magique*, donne à Jésus la Croix de l'immortalité. Il place dans son *Tetragramaton* le nom

dans sa main une Croix qui n'est plus celle de sa passion. L'un et l'autre symbolisent le Soleil. L'un et l'autre président à la santé et chassent les maladies.

Nous renvoyons nos lecteurs à *Elden, de Hist. ancien, liv. 2, ch.* 34. Ils admireront les miracles que Sérapis opéra à différentes époques.

Cicéron disait aussi que de toutes les allégories, la plus célèbre, la plus ancienne, la plus répandue était celle du Soleil au solstice d'hiver; elle le fut chez presque toutes les nations et dans toutes les religions. Le genre humain était frappé par la crainte de voir périr le Soleil, arrivé alors au plus bas de sa course. L'accroissement des jours devait être regardé comme un triomphe du bon principe sur le mauvais; triomphe que le vulgaire ignorait être procuré par les lois éternelles de la nature toute puissante; ce qui causa l'origine des mystères, de la mort et de la résurrection d'Osiris, d'Adouis, de Mythras et de toutes ces Divinités qui se succédèrent et qui donnèrent naissance en différentes régions à des cultes tous différens. Voici les moyens avec lesquels on a pu expliquer la mort et la résurrection fictive de Bacchus, venant de l'Orient; voilà comme on a expliqué ses

de Jésus, relatif aux nombres mystérieux et au rite cabalistique. (*Pl* II, *n.°* 23.) Ce même auteur, né à la moitié du 16.me siècle, astronome de la plus haute considération, dans le susdit ouvrage, unit dans l'emblème de la Croix les douze Signes du Zodiaque, que l'on dirait représentant un Christ. (*Pl.* II, *n.°* 7.)

conquêtes et ses voyages qui ne diffèrent aucunement de ceux d'Osiris, ni de ceux de toutes les autres Divinités qui ont représenté cette allégorie.

Nous prions notre lecteur de se persuader que, si nous donnons une si grande étendue à l'histoire de toutes les sectes chrétiennes lors de leur apparition, ainsi qu'à leurs institutions, rites et doctrines, ce n'est aucunement pour entretenir nos Frères de querelles et disputes théologiques aujourd'hui oubliées, mais simplement pour démontrer que toutes ces sociétés chrétiennes avaient leurs institutions et leur dogme particulier, que toutes se sont confondues avec les dogme et initiation égyptiens; et que, dans toutes, il y a des traces de l'initiation maçonnique du jour de la morale des emblèmes et des signes usités par cette fraternité; enfin, que les anciennes sectes chrétiennes suivaient toutes le culte emblématique du Soleil. Nous invitons nos Frères à se procurer le poème de *la Maçonnerie;* ses notes sont d'une érudition toute particulière; elles éclairent le système fabuleux des Divinités anciennes.

Les idées sur le Christ et sur Sérapis ne furent pas les seules qui existassent au temps des premiers Chrétiens. On trouve encore une infinité de rapports entre le culte de Jésus et celui du Soleil mystique, qui servent, malheureusement pour la religion de Rome, de retraite et d'asile à l'incrédulité moderne (1).

(1) L'auteur du *Voile levé* a trouvé qu'Eve est appelée *Isé*, Isis

Nous ne passerons pas sous silence un de ces mélanges des idées et des rapports; car l'on prétend qu'il prouve que les premiers Chrétiens n'adoraient que le Soleil mystique de Sagesse dans le matériel, et que S.t Pierre à Rome n'a fait que remplacer Janus, qui n'était que l'emblème du Soleil, et sur lequel on calqua S.t Pierre.

Janus fut confondu par différens auteurs avec Deucalion et avec Noé; il était représenté astronomiquement dans le Bouvier, qui désigne la marche des astres et du *Soleil* et le cours de la Lune; les anciens Romains lui attribuèrent la distinction des saisons et la division de l'année en douze mois. La statue de Janus portait sur la main droite le numéro trois cents, et sur la gauche le numéro soixante-cinq, qui répondent à une division de l'année par jours. Il était représenté avec un sceptre dans une main ou une crosse, pour indiquer qu'il commandait et ouvrait l'année; de l'autre il tenait une clé, ce qui le fit appeler Janitor, et était envisagé comme le portier du ciel dont lui seul avait la clé.

en hébreu, et que sa véritable signification est femme. Il ajoute que le Planisphère céleste nous montre la légende du Serpentaire qui précède Isis, poursuivie par un homme armé. Les écrivains de la Bible ont pu faire leur *Isé* tentée par le Serpent, et chassée du Paradis par l'Ange armé du glaive. Le même auteur, pag. 153, se plaint que M.r Bonneville regardât comme synonymes les noms d'Hesus, Isis, Josué, Jésus. Le premier était une Divinité druide, le second égyptienne. Les deux autres étaient des noms propres qui servirent à l'Histoire juive. Les rapports entre ces noms et leur mélange, se lit dans l'*Esprit des Religions*, *pag.* 42 *ou* 50.

Sa fête à Rome, comme celle du Soleil chez les autres nations, était célébrée à l'ouverture de l'année au solstice d'hiver, et le premier des douze mois lui était consacré; il était le chef des douze Divinités qui se succédaient dans la présidence desdits mois.

Janus était représenté avec deux têtes, quelquefois avec quatre, pour indiquer les saisons de l'année; Pierius dit avoir vu une des statues de ce Dieu qui portait sept têtes, sans doute pour marquer sa toute-puissance céleste, comme s'il était le chef du système planétaire. Souvent il était représenté, comme les Abraxas gnosticiens, par le Père Eternel à deux faces, sans mains, enfermé dans une gaîne, allégorie de la Divinité toute-puissante, qui n'a pas besoin du secours de ses forces pour opérer ses merveilles, sa volonté suffit. Observons que la monnaie du peuple romain portait d'un côté l'empreinte de Janus à deux têtes, et de l'autre un vaisseau.

M. Dupuis a observé avec beaucoup de justesse, qu'en tournant nos regards vers ces époques lointaines, les trois signes qui se trouvent en opposition au Bélier, qui ouvrait l'année, étaient la Vierge, le Bouvier et le Vaisseau céleste; que la monnaie rappelait ce point du ciel par Janus ou le *Bouvier*, et par le *Vaisseau*.

Janus avait à ses pieds douze autels, représentant les douze mois de l'année, et on y sacrifiait alternativement chaque mois. Près de ces douze autels, il y en avait un second ayant quatre faces, qui, par une entière affinité

de l'allégorie de Janus avec le Soleil, étaient expliquées et appliquées aux quatre saisons de l'année; et sur ce second autel, on sacrifiait alternativement dans chaque saison.

Janus donnait le nom de *Januarius* au mois qui suivait le triomphe de la lumière du Soleil au solstice d'hiver.

Il demeure évident par-là, que Janus était considéré comme le père du temps, et comme le directeur de l'année dans toutes ses divisions.

Voilà comme on a expliqué la substitution de S.t Pierre au Dieu Janus. Le célèbre Boulanger observe que le mot Pierre, *Cephas*, ou ce son, dans les langues orientales, veut dire *porte, ouverture;* on en déduit que les instituteurs de la religion chrétienne se sont servis de ce nom pour indiquer aussi le portier céleste du Paradis chrétien. S.t Pierre tient toujours en main les clés mystérieuses. Les premiers Chrétiens, pour suivre l'allégorie de Janus, l'ont établi aussi pêcheur, afin de pouvoir conserver l'emblème du Vaisseau céleste qu'on voit sur les médailles de Janus. D'ici partent toutes ces allégories des péchés évangéliques, et voilà pourquoi, par une continuation de la substitution de Pierre à Janus, les premiers Chrétiens ont symbolisé l'Eglise par un vaisseau démâté, en butte aux vents et aux orages. Nous conservons l'emblème du Vaisseau dans la stricte observance et d'ailleurs. (*Planche*, I.re, *n.*° 33).

Pierre est aussi le chef des douze Apôtres que le ca-

lendrier chrétien, pour se conformer à l'allégorie, fut forcé de placer un dans chaque mois pour leurs fêtes, de la même manière que les douze Divinités subordonnées à Janus étaient fêtées par les Payens et présidaient aux douze mois de l'année, ce qui se lie avec les fêtes des douze Apôtres.

Janus préside aux quatre saisons de l'année; l'autel à quatre faces nous l'a expliqué; par une similitude continue dans le calque de S.t Pierre sur Janus, il préside aux quatre Evangélistes qui se trouvent placés dans le calendrier chrétien, un dans chaque saison; et l'année représentant un cercle dans le Plafond (*planche* IV, *n.*° 1), les Evangélistes le partagent en quatre parties égales.

Nous avons assez démontré que Janus et le Soleil sont identiques. S.t Pierre, arrivé à Rome de l'Orient, porte avec lui le symbole le plus marquant du Soleil et de sa vigilance; c'est un coq qui le suit partout. Or, il y a des milliers d'Abraxas représentant le Soleil sous cet emblème. Nous invitons les curieux à examiner les planches du second volume de *l'Antiquité expliquée*, dont nous ne donnons que la *fig.* 20, *Table* II.

Si S.t Pierre a existé, et si le coq vigilant a pu par son chant lui rappeler dans le palais de Pilate, qu'il avait renié son maître, après même qu'il en avait été comblé de grâces, que doivent dire les Juifs et tous ceux qui professent un théisme pur, en voyant que le Temple

le plus somptueux, le plus riche de marbre et d'or qui existe au monde, est consacré à ce bon Apôtre qui trois fois renia Dieu dans son Divin Maître? (Voyez l'Evangéliste S.t Luc, *ch.* XXII, § 56, 57, 58, 59 et 60.)

Suivons le mélange des cultes: les têtes des quatre animaux qui symbolisent les quatre saisons de l'année chez les Egyptiens, couvrent la tête des quatre Evangélistes: une peinture très-ancienne nous les rapporte; elle est d'une autorité sans réplique, de la main du bienheureux Angélique de Tiessole, gravée par Nocchi, et existe encore de nos jours dans la Galerie de Florence, dont nous donnons un *fac simile* à la *pl.* IV, *n.°* 1.

Nous avons vu que les prêtres égyptiens, lors de l'initiation, armaient leurs têtes d'un casque qui représentait la tête d'un chien, d'un lion, d'un bœuf, d'un épervier, emblèmes de leurs Divinités. Ce peintre, qui est canonisé comme saint, et qui, par conséquent, doit être au Paradis, n'aurait jamais peint les Evangélistes avec des têtes d'animaux, si elles n'étaient pas un *fac simile* de celles dont les premiers prêtres chrétiens, serviles imitateurs des usages des Egyptiens (1), se servaient lors

(1) On lit dans l'*Antiquité dévoilée, tom.* II, *pag.* 40, que lors des mystères de Mythras, les initiés portaient des noms relatifs à leur culte du Soleil, c'est-à-dire, les noms des constellations du Planisphère céleste; ils se déguisaient en Lion, en Bœuf, en Aigle, en Chien, etc. etc. Les premiers Chrétiens furent entraînés malgré eux dans les usages payens, et malgré la haine qu'ils portaient à l'idolâtrie.

de leurs initiations, il est impossible de donner une autre explication au plafond du père Angélique, où l'emblème serait tout-à-fait obscur et monstrueux. Nous ajoutons deux prêtres égyptiens dans deux Abraxas dont l'un porte la tête du lion (1), l'autre celle du bœuf (2), (*Pl.* IV, *n.*os 2, 3.) Des têtes d'animaux et d'oiseaux représentaient ou la Divinité ou quelque chose de sublime; quelquefois il y en avait aussi qui se rapportaient à des effets naturels; par exemple, la tête d'un épervier désignait la saison qui précède immédiatement l'alluvion du Nil; les éperviers arrivent du nord en Egypte à cette époque. Une tête d'huppe signifiait l'instant où le Nil se retirait; cette circonstance était signalée par le retour de ces oiseaux.

Nous finirons cette matière par une dernière considération relative à la Maçonnerie. L'on veut que la fête même de S.t Jean soit celle de Janus, car elle arrive

(1) Les prêtres égyptiens, sous le masque du Lion ou du Soleil dans toute sa vigueur, avaient placé l'allégorie de *la Vengeance du mauvais Principe*, symbolisé par la tête dégoûtante de sang que le prêtre tient dans sa main gauche. Voici encore un rapprochement du grade d'*Elu* et du *Kadosch*, que, dans la plus grande partie des rites, on réfère toujours à *la Vengeance d'Hiram*, le bon principe, quoique les enseignes communes à tous les Ch.·.rs Croisés paraissent se référer à Jacques Molay.

(2) La légende de l'Abraxas à la tête de Bœuf, est « Chamaï, Lacchus-Amolita Abraxas, Akecheioch, Mithama, Eom, Emol »; ce qui s'explique ainsi : Dieu, délivrez-moi de mes peines, car je porte cet Abraxas.

précisément au solstice d'hiver; et de plus, le mot de *Joannes*, ayant quelqu'accord avec celui de *janua, porte*, fit croire que, dans ces époques obscures, on a cherché à cacher aux initiés de la Rome moderne, par cette substitution, les mystères qu'ils professaient, et qui n'étaient que ceux de Janus ou du Soleil.

Sans partager l'opinion de ceux qui se sont livrés à ces savantes recherches, nous les donnons pour éclaircir les allégories chrétiennes et maçonniques.

La confusion dogmatique des religions égyptiennes, juives et chrétiennes, est facile à déduire même par les décrets des administrateurs de la police de l'ancienne Rome, qui regardaient tous ces cultes comme une même chose. De fréquens décrets du Sénat romain nous l'attestent; car, lorsqu'il voulut défendre l'exercice de la religion juive-chrétienne, le culte et les cérémonies des Egyptiens étaient toujours mis en avant des autres (1).

Ce fait démontre que les institutions égyptiennes étaient mêlées aux judaïques et chrétiennes. Nous observerons que les premiers Chrétiens, à Rome, étaient toujours indiqués comme des Sectateurs de Moïse et des Israélites. Tacite, *Annal. lib.* 15, *ch.* 44, en parlant de

(1) Tacite, *Annal.*, *liv.* II, *ch.* 85, sub fine : « *Factum et de sacris* Ægyptis Judaiscisque *pellendis; factum patrum, consultum,* » *et quatuor millia libertini generis ea superstitione infecti queis* » *idonea ætas in insulam Sardiniam vehentur.* » Suétone, in Aug. *Ægyptiacas et Judaicas ceremonias comptempsit.* Suétone in Tiberio : « *Ægyptiacos Judaicosque ritus compescuit.* »

l'incendie de Rome qui avait eu lieu sous l'empereur Néron, dit qu'on avait accusé les Juifs d'en être les auteurs, et que si on les avait condamnés, ce n'était pas parce qu'on avait la preuve du délit, mais simplement par l'opinion générale que les Juifs pouvaient être capables de ce délit à cause de la haine qu'ils portaient au genre humain par suite de leurs institutions. Cette opinion de Tacite n'est plus suivie de nos jours par les Chrétiens qui, avec une quantité d'écrivains ecclésiastiques, croient que Néron avait causé cet incendie pour se défaire des Chrétiens : tout prouve donc que les Anciens ne faisaient aucune distinction entre les Juifs et les Chrétiens.

La confusion et le mélange de sectes occasionna une conformité dans leurs cérémonies et même dans leurs superstitieuses légendes; toutes avaient des prodiges et des miracles à vanter, qu'ils attribuaient à leurs fondateurs; ces rapprochemens arrivèrent aux premiers siècles de l'Eglise romaine.

S.t Irenée soutient que les Basilidiens avaient établi dans leurs doctrines, trois cent soixante-cinq cieux, qui étaient présidés par autant de Divinités, et que ce nombre était le résultat de la parole *Abraxas;* que le même résultat numérique était donné par les lettres qui composaient le nom de Mythras, tant respecté par les Mages, lorsque ce nom était écrit comme dans beaucoup d'Abraxas, *Meitras;* qu'en conséquence, ces deux mots présentent de la confusion.

Les auteurs qui écrivaient contre ce Saint-Père, ont fait observer qu'il y avait la même confusion chez les Chrétiens, et qu'ils adoraient le Soleil comme les sectaires dont nous venons de parler, d'autant plus qu'ils appelaient le Christ *Soleil de justice immatériel*, et que les mystères de Mythras se confondent totalement avec les mystères chrétiens; car S.t Justin, martyr, rapporte dans sa seconde Apologie en faveur des Chrétiens, et que nous traduisons fidèlement, que les Apôtres, dans les livres qu'ils laissèrent écrit, et que l'on nomme Evangiles : « *Que Jésus avait fait connaître qu'ayant* » *pris du pain après avoir rendu grâce, il avait dit :* « *Vous ferez cette chose-ci en ma commémoration ;* » *ceci est mon corps* » ; *et ayant pris de même le Calice,* » *après avoir rendu grâce, il avait dit :* « *Ceci est mon* » *sang* ». *Et à eux seulement il le communiqua* (1).

» Ce que, par une imitation suggérée par le mauvais » Démon (2), on a enseigné et pratiqué dans les mys- » tères et initiations de Mythras; car vous le savez pour » sûr ou vous pouvez le connaître à votre bon plaisir, » que, soit dans les sacrifices, soit dans les mystères de » la *Divinité* (3), on se sert de pain et d'eau dans un » Calice, en y ajoutant et prononçant quelques paroles ».

(1) On entend parler des Apôtres.

(2) Chacun sait que la communion de Mythras a précédé de plusieurs siècles celle de Jésus.

(3) S.t Justin confesse la divinité de Mythras.

Tertullien, dans son livre *de Prescript. Hæret.*, dit de plus, que le Démon baptisait les fidèles en leur promettant l'expiation de leurs crimes par cette ablution; et que par-là, il les initiait à Mythras en les marquant au front, et faisant l'oblation du pain. Eusèbe, *Hist. Eccl.*, *liv.* 7, *ch.* 9, nous indique que les fidèles, dès la naissance du Christianisme, allaient à l'autel pour y prendre le pain consacré.

Un prêtre le leur *remettait dans la main*, et ils allaient chez eux (1) avec cette fraction de communion, en signe de la paix avec laquelle ils vivaient avec leurs frères.

Le Concile de Laodicée, à son 44.e Canon, défend aux femmes de s'avancer elles-mêmes à l'autel, et, en 692, le Concile de Trulle porta la même défense aux hommes : le prêtre leur remettait le pain consacré *en main*, et les femmes tendaient un lin blanc dans lequel le prêtre déposait la partie de communion qui leur était (2) destinée. Clément d'Alexandrie, *Stromat. liv.* 1., S.t Cyprien, S.t Ambroise et St Augustin, *Cont. Epi. Parmen, liv.* 2, *ch.* 7, disent que l'Eucharistie se donnait à la main.

Du temps de Justinien à Constantinople, les enfans

(1) Ce pain sacré était conservé même dans la famille, et on en présentait à ses hôtes en signe de paix et d'amitié.

(2) Voilà la raison de l'institution des sept Diacres pour présider à la distribution de la table des veuves et des enfans dans la primitive Eglise.

étaient conduits dans les Temples, afin d'y manger les restes de la Cène mystique. Nicephore et Calyste, *liv.* VII, *ch.* 25, disent avoir participé à cette faveur dans le 13.me siècle.

Observons à ce propos, que les premiers Chrétiens donnaient au pain de la communion une forme humaine, aujourd'hui remplacée par l'impression d'un Christ sur l'hostie; ce qui fit que les détracteurs du Christianisme en tirèrent la conclusion qu'ils se nourrissaient réellement de la chair et du sang d'un enfant, comme on le débitait des Juifs-Chrétiens lors de l'incendie de Rome au temps de Néron.

Nous trouvons dans Pierre Martir, dans Paw et dans Carli, *Lett. Amér.*, que la communion était en usage au Mexique; elle se rapportait entièrement à celle des Chrétiens dont nous venons de parler.

Les prêtres du Soleil formaient une grande statue avec la pâte de maïs qu'ils faisaient cuire (1).

Le Grand-Prêtre, après une grande procession qu'il faisait avec cette statue, une fois rentré dans le Temple, la rompait et en distribuait les morceaux au peuple qui les mangeait, et se croyait ainsi sanctifié comme jadis nos ancêtres qui avaient participé à la communion de Mythras et de Bacchus. Cette même cérémonie se trouve décrite dans S.t Justin. *Apol.* I.re

(1) Les pains de proposition des Hébreux étaient cuits particulièrement par les Lévites.

Il y avait une conformité de plus au Pérou avec les mystères chrétiens : outre le sacrifice du pain, les prêtres trempaient les doigts dans une liqueur vineuse de maïs et, le regard fixé au Soleil, en faisaient des aspersions ; ce que les Juifs pratiquaient aussi.

Nous n'osons pas croire que ces communions américaines fussent d'institution chrétienne : le mot de Christ était inconnu aux Américains. Ne serait-on pas induit à croire que l'institution de cette cérémonie tient son origine du même type que la mosaïque ; car elle est le *fac simile* de la primitive communion juive que l'on donnait à la main. Voyez *l'Exode*, *ch.* XXIX, *v.* 23.

« Tu prendras aussi un pain, un gâteau à l'huile et » un beignet de la corbeille où seront les choses *sans* » *levain*, laquelle sera devant l'Eternel ».

V. 24 : « Et tu mettras toutes ces choses sur les *pau-* » *mes* des mains d'Aaron et sur les *paumes* des mains » de ses fils, et tu les tournoieras en offrande tour- » noïée devant l'Eternel ».

Nous regrettons que cette pratique et cette cérémonie aient été la cause d'une infinité de troubles et de massacres de la part des Chrétiens. Cette cérémonie est rappelée dans le grade du Rose-Croix, qui n'est d'aucun inconvénient, et qui n'a pas de rapprochemens avec les mystères de la chrétienté, ce que prétendaient plusieurs de ses détracteurs ; elle pourrait, par ce que nous avons exposé, avoir été transmise directement des mystères de

Mythras : la mort qu'on y pleure est toujours la mort astronomique du Soleil; elle est pleurée par la crainte de la chute du Temple et par celle du dépérissement de l'Univers.

La cérémonie de la Cène est très-ancienne et était pratiquée lorsqu'on conférait le grade de perfection en Perse et à Eleusis.

La Cène était une cérémonie dans les mystères de toute l'Antiquité; Jupiter et Hercule, à son apothéose, reçoivent la coupe de la main d'Hébé.

Au milieu de toutes ces pratiques, qui étaient communes aux Mages, Cabalistes, Gnosticiens, etc., le dogme était pour tous, que Dieu était incompréhensible, que son nom était *ineffable, innominable;* et d'accord, ils établirent, pour ainsi dire sans se connaître, l'adoration métaphorique dans son plus bel ouvrage, dans l'astre du jour, dans ce Soleil qui régit l'Univers visible par ses lois destructives et conservatrices, qui reproduisent, par ce contraste perpétuel, la continuation des êtres. Tous ces prêtres philosophes ont voulu donner dans l'image du Soleil le portrait du Créateur, qui, par ses lois fixes, était l'expression de ses volontés.

Cette science pure devint le principe des erreurs du Paganisme; on a personnifié et déifié Mythras, Mira, Osiris, Sérapis, Bacchus, Adonis et autres héros, comme on l'a dit. Les combats de la Nature, représentés par les symboles du Soleil, furent appliqués, par suite des er-

ɛurs, à de secondes Divinités fictives (1), et le vulgaire puisa l'idée de leur mort et de leur résurrection. Les ıitiés seuls ne se trompaient pas dans leur application; ı qui fit dire à Cicéron, *de Nat. Deorum, lib.* II, 24 : Un sens physique intéressant est renfermé dans des fables en apparence impies. »

En vain les Chrétiens romains voulurent faire croire ıe les initiés égyptiens adoraient les images et qu'ils aient idolâtres; alors, comme aujourd'hui, on était ɔnvaincu que toutes leurs anciennes Divinités sont des ıblèmes, et qu'Isis aux sept mamelles, environnée ır une lionne, par un dauphin, par un aigle et par ıe salamandre (que nous donnons *planche* II, *n.°* 12), était, aux yeux de ceux qui savaient lire et compren- e ces emblèmes, que la Nature mystérieuse généra- ice se liant aux planètes.

Chacun sait qu'Isis représente la Nature, cette Divi- té dont les miracles qu'elle opère tous les jours sont uverts d'un voile aux yeux des mortels. Les mamelles nt l'image de la fertilité, et les quatre animaux qui ɔntourent représentent, le lion, la terre; le dauphin, au; l'aigle, l'air; la salamandre, le feu.

(1) Le combat du Dragon par des Saints du Christianisme, ne ·ait-il pas une imitation des légendes ci-dessus? L'emblème de ;te constellation fut métamorphosé en différens Diables, dont Saint délivra telle ou telle ville; ces traces du Paganisme se ɔuvent encore sur une infinité de clochers.

CHAPITRE XVII.

Table Isiaque. — Les Abraxas sont des emblèmes du culte du Soleil. Explication de ce mot. Sa valeur en lettres grecques. Description des différens Abraxas. De celui du Grand-Ouvrier ou du Père Eternel. — D'un Abraxas qui porte la Règle maçonnique. Abraxas de la Parole perdue. D'une Médaille qui porte l'inscription d'Alexandre, avec l'emblème d'un Anon pour celui de Jésus-Christ. De l'opinion de l'Ane et du Scorpion dans l'Antiquité. — Les Mystères égyptiens, juifs, chrétiens dans la Gaule, au 4.me siècle. — Du Tombeau de Childéric; des emblèmes qu'on y a trouvés relatifs aux Mystères égyptiens. — Monumens très-anciens retrouvés de nos jours en France.

La Table d'Isis (1), dans laquelle on prétend que tous les mystères égyptiens étaient consignés, offre une riche mine à exploiter aux philosophes archéologues, qui, dans la réunion des symboles des animaux, des attributs de la Divinité, trouvent le fétichisme ou l'idolâtrie du vulgaire ainsi que l'astrolatria apparente des prêtres, tous emblèmes qui servaient à tracer à ces derniers le culte du Grand-Architecte de la Nature : si le peuple trouvait dans tous ces objets une adoration antique, le Sacerdoce se servait de ces mêmes caractères pour se retracer et perpétuer son dogme et ses découvertes.

(1) Planche III.

L'origine du système hiéroglyphique est couverte des ténèbres de la plus haute antiquité; mais il a précédé toute espèce d'écriture. L'usage de cet art, à en croire la Bible, devait être inconnu du temps de Moïse. Ses lois, comme celles de Solon, qui vécut quatre siècles après Homère, furent consignées ou gravées sur des matières difficiles à manier et peu portatives : ces faits indiquent l'enfance de cette science.

La première écriture fut, avec des emblèmes qui se multiplièrent à l'infini et qui durent servir à tracer l'histoire de l'instruction agricole, la religion astronomique et la métaphysique du Sacerdoce. Ce fait causa cette variété inconciliable dans les objets de la vénération du vulgaire, et donna lieu à une quantité d'allégories tout-à-fait différentes les unes des autres, entées sur le même emblème par le Sacerdoce.

La pyramide de Psamitique, dont nous avons parlé dans ces différens emblèmes, représentait les guerres et les triomphes de ce Roi. Plusieurs autres monumens offrent des emblèmes qui faisaient allusion aux guerres des anciens peuples pasteurs. Osiris, par ses différens aspects, pouvait être pris dans son origine pour un homme illustre, pour un héros de l'antiquité, associé postérieurement à la Divinité, par l'ignorance du peuple; ce qui induit à le croire, c'est qu'Osiris est représenté souvent sous les dehors d'une momie, tandis qu'Isis, qui représente le Grand-Ouvrier, est toujours étran-

gère au trépas. Diodore et plus particulièrement Synesieus, ne virent que l'histoire fabuleuse travestie dans ces emblèmes et conservée par des traditions sacerdotales : ils pensèrent qu'Isis fut une Reine, qu'Osiris fut un Roi chassé du trône par Typhon; que lui-même fut détrôné pour ses crimes; Osiris ressuscite pour ramener l'âge d'or. Diodore, qui a décrit toutes ces allégories, le fait dans un langage qu'il paraît avoir puisé dans les idées de la mythologie grecque.

Ces mêmes emblèmes hiéroglyphiques purent aussi se rapporter à l'astronomie et à l'agriculture. Deux fois par an, l'Egypte était menacée de son dépérissement par les chaleurs du printemps et par les inondations du Nil dans l'automne. Cette guerre destructive des êtres par les élémens fut représentée par des courses qu'Isis devait faire deux fois l'année, allant à la recherche des organes générateurs, dont le cruel ennemi Typhon avait privé son époux Osiris. Les prêtres égyptiens voyaient que l'union seule des sexes pouvait pourvoir à la conservation des mondes, par la reproduction qui s'en suivait des êtres nouveaux anéantis par les élémens. Isis est soumise à des incestes, qu'on référait au développement des bénéfices de l'agriculture par l'astronomie. Quoique ces allégories fussent obscures, elles se référaient néanmoins aux mystères de la Nature (1). Les emblèmes servaient à rappeler

(1) Nous regrettons que l'Histoire d'Ahole et d'Aholibe, d'Ezéchiel, *ch.* XXIII, par nous rapportée *pag.* 187, ne soit pas susceptible de pareilles allégories.

les animaux utiles et malfaisans, les plantes et les mois où l'on devait les soigner, ainsi que nous l'avons expliqué en parlant des colonnes. Mais si l'histoire et l'agriculture ont pu obtenir une place dans ces hiéroglyphes, l'astronomie et la métaphysique sacerdotales durent former le faîte de ce mystique édifice.

Le Lotus, symbole local relatif au Nil, se rapportait à celui du Soleil et de l'Univers ; il était aussi le symbole de la reproduction des êtres et de l'immortalité.

L'Arnoglossum rappelait, par ses sept côtes, les sept planètes, comme les feuilles du palmier marquent le renouvellement de la Lune par les branches que cet arbre pousse tous les mois ; ces plantes avaient rapport à l'astronomie.

L'Oignon, le fétiche le plus ridiculisé par les Saints-Pères, fut un des plus célèbres emblèmes du Sacerdoce par les pellicules qui le composent; il offrait dans ses sphères enfermées les unes dans les autres, l'image végétable de l'Univers, toujours différent, toujours le même, et où chaque enveloppe représente l'ensemble de l'unité divine.

Une analogie fortuite procura peut-être au Bœuf Apis l'honneur d'être un des signes du Zodiaque, et la force productive du Bouc de Mendès lui aura pu valoir la place de Dieu, père du ciel et des étoiles.

Le Scarabée a pu aussi devenir l'image de la Divinité occulte; car il passe six mois caché sous terre; il a pu

aussi être pris pour l'emblème du Soleil et du principe actif, étant né sans le secours d'une mère. Le peuple, combinant mal les lettres de la langue sacrée, prit réellement le Scarabée pour une idole, en lui attribuant quantité de vertus, ce qui induisit les dévots égyptiens, juifs et chrétiens (1), à le porter au col comme un préservatif, comme une amulette et un talisman.

L'Epervier qu'on a découvert sur le fronton d'un grand nombre de Temples, n'était pas seulement le symbole de la Nature Divine, mais aussi du Soleil; et l'Ibis, regardé comme un agent du bon principe par la destruction qu'il faisait des animaux nuisibles et des serpens (2), était aussi le symbole d'Hermès et de la Lune. La Gazelle, qui, avant la crue du Nil, fuit dans le désert, était regardée comme un animal prophétique; descendue par la mystagogie égyptienne au rang des victimes, elle lègue ses cornes à Hermès-Anubis, qui, par un rapport astronomique, avait appris d'elle la division du jour en douze heures.

Tous ces emblèmes servaient aussi à expliquer les hypothèses métaphysiques sacerdotales, sur l'origine des choses; ils montraient clairement le panthéisme sacerdotal qui, par la suite des temps, conduisit au pur théisme.

(1) Le Scarabée représente un crucifié.

(2) Les Musulmans n'oseraient tirer sur un Ibis; ils ne l'adorent pas, mais ils le regardent comme un animal bienfaisant, et le vénèrent.

La Musaraigne, que le peuple supposait aveugle à cause de ses petits yeux, était désignée par le Sacerdoce comme l'incompréhensibilité du premier principe. Par tous les emblèmes, chaque Dieu égyptien, à son tour, est représenté comme le Grand-Architecte, digne de vénération et de sacrifices. On trouve Osiris représenté comme le Grand-Tout, dans Diodore; Isis, dans Apulée; Neith, dans Procope *in Tim;* Sérapis de même, dont les pieds sont la terre; le corps, la mer; les oreilles, l'air; les yeux, le flambeau du ciel; et la tête, le firmament, est regardé par Diodore comme le Grand-Tout. Le Nil est appelé le père de toutes les Divinités; il est figuré par un Serpent circulaire.

Athir est la nuit élémentaire; elle engendre les premiers Dieux, Cneph, Phtas, Neith; ceux-ci veulent avoir ensuite la prééminence sur leur mère. Cneph et Phtas deviement Osiris, Cneph est Isis; ils retournent tous les trois dans le sein de leur mère; là, par un inceste, ils engendrent d'autres Divinités. Isis eut d'Osiris Harpocrate. Dans ces allégories, les Divinités sont les symboles variables des doctrines sur la matière et sur l'esprit qui la coordonne et l'anime; elles sont les symboles des forces destructives et conservatrices qui luttent entr'elles, ou les deux principes. Mais lorsque les prêtres voulurent adapter leurs symboles à l'explication du théïsme ou de l'Être-Suprême et unique, ils supposèrent que ce symbole engendre de lui-même. Voilà la raison de la dévotion au

Scarabée, qui est en même temps et à son tour son propre père, son propre époux et son fils, l'unité et la trinité égyptienne. Nous terminerons ces notions en invitant les curieux à examiner les ouvrages de MM. Denon, Belzoni, et le *Précis du Système hiéroglyphe*, par M. Campollion; ils y trouveront des explications que les bornes que nous nous sommes imposées ne nous permettent pas de produire.

DES ABRAXAS.

La plus grande partie des sectes philosophiques chrétiennes que nous avons annoncées, avaient en vénération ces pierres gravées qu'on appelait *Abraxas*, et qui généralement n'étaient que l'emblème du Soleil. Elles portaient même cette pierre, non comme un talisman, ainsi que des détracteurs ont cru l'apercevoir, mais pour se dire à chaque instant de la vie : « Sois juste, » car tu marches sous les yeux du Soleil (1) de la Vérité » et sous ceux de la Nature. » Ces pierres représentaient les opérations du Soleil. Une grande partie d'entr'elles portent des inscriptions hébraïques, mêlées avec du copte, du grec et quelquefois avec du latin; elles contiennent souvent une demande, une grâce, et quelquefois

(1) Les rites philosophiques ont adopté, dans le Chevalier du Soleil, comme il était usité dans le rite ancien hollandais, par les *Maîtres-Elus*, de porter suspendu sur la poitrine le Soleil de Vérité. *An.·. Maçon.·. des Pays-Bas*, *tom.* I, *pag.* 381.

elles sont l'expression de la reconnaissance pour la faveur qu'on a obtenue ; d'autres représentent le Soleil, [illegible] ent des Etoiles et la Lune.

Vandelin croit que le mot *Abraxas* est composé de sept noms, quatre hébreux et trois grecs ; que leur signification et traduction est : « *le Père, le Fils, le St.-Esprit ;* salut par le bois ». En conséquence, ces pierres devaient être très-fréquentes chez tous les Chrétiens, à quelque secte qu'ils appartinssent.

Le mot *Abraxas* donne en lettres grecques la valeur de trois cent soixante-cinq, ou le nombre de jours que le Soleil emploie dans son cycle annuaire :

A	1	365.
B	2	
R	100	
A	1	
X	60	
A	1	
S	200	

Nous donnerons quelques Abraxas pour faciliter l'intelligence de notre histoire, et pour prouver de plus en plus l'affinité de la Maçonnerie avec ces sociétés philosophiques que nous venons de décrire.

Quelques *Abraxas* ont le nom de Moïse ou autres législateurs ; celui de la *fig.* 5, *Pl.* II, qui a appartenu à M. Spon, porte l'inscription de Jao, *Salomon*, Sabao. Il est à remarquer que les noms qui devraient être

écrits autrement, le furent de la sorte pour conserver dans ces mots les nombres Cabalistiques 3, 7, 5.

Un *Abraxas* de la collection de S. E. Capello, de Venise, donne lieu à bien des conjectures, on y voit Jésus – Christ représentant Phébus lorsque Thicon-Brahée le représente dans la position d'un néophyte qui reçoit la lumière maçonnique (Voyez son *Jésus*, *Pl.* II, *n*° 29).

Nous prions nos Frères de faire bien attention aux *Abraxas* que nous donnerons, car ils représentent des documens autographes des anciennes opinions religieuses et mystères qui n'ont pu être ni altérés ni falsifiés, ce qui arriva souvent aux écrits théologiques.

Montfaucon, dans son *tome* II, *Table* 179, nous fournit une preuve évidente que les mystères des Maçons juifs s'étaient greffés sur les Egyptiens. On y trouve les emblèmes des uns et des autres. Cette pierre, par son travail, indique qu'elle a été gravée au commencement du Christianisme. D'abord, on y remarque sur une face les emblèmes relatifs à la reconstruction du Temple de Salomon, unis avec ceux des Mages et prêtres égyptiens, désignant un culte d'Astronomie ; et sur la seconde face, les idées mystérieuses de Platon sur la Divinité (*Pl.* II, *n*° 27).

Sur une face on voit gravé, le *Grand-Ouvrier* (1) de l'Eternité, le Père des Gnosticiens, le Créateur, l'Ar-

(1) Synonyme de Grand-Architecte.

chitecte de l'Univers, avec une longue chevelure, pour peindre l'ordre et les grâces de la Création, et avec la barbe pour indiquer la force génératrice; il est dans une gaîne d'hermès, sur laquelle il y a des nombres mystérieux. La position des bras est celle du signe du *Bon Pasteur ;* elle indique par son repos, que l'œuvre de la Création n'est pas arrivée par suite du travail de sa main, mais qu'elle l'est par sa seule volonté. Il paraît que ce signe était accepté dans les anciennes initiations, car il se retrouve dans le second point de Rose-Croix, et dans plusieurs autres hauts degrés. Le Père Eternel est orné d'une étole en camail croisée sur le devant, signe sacerdotal des Juifs, des Egyptiens et des Orientaux, et sur laquelle les Perses et Egyptiens brodaient souvent les douze signes du Zodiaque, pour marquer l'empire de Dieu Père sur les saisons et le firmament.

Ce Père de l'Eternité a une couronne sur la tête, à cinq pointes ou rayons, marque de son puissant empire, symbole du Soleil et du Dieu mystique. Ces cinq rayons furent appliqués à l'Etoile flamboyante, toujours emblème de la Divinité. Cette tête est environnée par quatre étoiles qui indiquent les quatre qualités par excellence attribuées au Grand-Architecte, et en même temps les quatre élémens qui jouaient un si grand rôle dans les initiations anciennes comme dans les maçonneries existantes de nos jours : la figure est entourée de signes et emblèmes mystérieux; à droite, le glaive sacerdotal

pour l'usage des sacrifices; à gauche, le marteau; emblèmes adoptés dans l'ancienne maçonnerie juive et signe sacerdotal. On voit sur l'autre face les neuf Etoiles symboliques; au-dessous de celle qui occupe le sommet, on retrouve le carré, emblème conservé dans le Maître Parfait, qui renferme la pentagone de Pythagore, et au-dessous trois Etoiles sur une ligne, symbole des trois anciens Ordres de l'initiation. A leur droite le même pentagone libre, qui représente toujours le Créateur; à gauche, l'équerre et le compas, symboles de la Maçonnerie juive et moderne; à droite, une Etoile enfermée dans un triangle, symbole du Delta et de la Trinité perse, juive, égyptienne, de laquelle émane un rayon de lumière; au centre une Sphère (1) avec deux Etoiles, pour indiquer qu'à l'aide de l'astronomie, plus que par toute autre science, on découvre et on démontre la puissance et l'immensité du Père Eternel : au pied est la pierre cubique, ayant une Etoile sur les cinq faces visibles. Les sept autres Etoiles placées symétriquement, sont l'emblème des émanations de la Toute-Puissance et des sept planètes.

C'est en Italie que ces doctrines anciennes se trouvent professées avant qu'elles le fussent autre part; résultat des progrès de sa civilisation. Le Dante, lorsqu'il a peint la Divinité, ne s'est servi que des symboles des *Abraxas*;

(1) Le rite Maçon.·. anglais, dans ses instructions, fait supporter des Sphères aux colonnes du Temple de Salomon, ce qui est exécuté en réalité dans les Temples de plusieurs rites.

il n'a point donné à la figure de la Divinité, suivant les descriptions (1) bibliques et de l'Apocalypse :

Lunga la barba, e di pel bianco mista
Portava a suoi capelli simigliante
Li raggi delle quatro luci sante ;
Fregian si la sua faccia di lume
Ch 'io 'l credea come 'l sol fosse devante.

(1) Nous exposons textuellement de quelle manière la Bible représente le Dieu des Hébreux, et l'Apocalypse celui des Chrétiens. C'est le Roi David qui parle, *Ps.* XVIII, *v.* 8 : « Une fumée » sortait de ses mains, et de sa bouche sortait *un feu dévorant*, et » des charbons en étaient embrasés ». Le prophète Habacuc dit, *ch.* III, *v.* 4, 3 : « Sa splendeur était comme la lumière même, » et des rayons sortaient de sa main, c'est là où réside sa force ; » *la mortalité* marchait devant lui, et le charbon vif sortait à » ses pieds ».

Partout le Dieu des Juifs est une image de destruction ; voyons si la peinture que nous en donne S.t Jean est moins désolante. Apoc., *ch.* I, § 13 : « Et au milieu de sept chandeliers d'or. Un » personnage semblable à un homme, vêtu d'une longue robe, » et ceint d'une ceinture d'or à l'endroit de ses mamelles. Sa tête » et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche et comme » de la neige, et ses yeux étaient comme une flamme de feu ; » ses pieds étaient semblables à de l'airain très-luisant, comme » s'ils eussent été embrasés ; et sa voix était comme le bruit des » grosses eaux ; et il avait en sa main droite « (le système astro- » nomique brille continuellement dans l'Apocalypse) » sept étoiles ; » et de sa bouche sortait une *épée aiguë* à deux tranchans ; et » son visage était semblable au Soleil en sa plus grande force ».

Il est tout simple, par des comparaisons faciles à se faire, que les symboles des Abraxas étaient, sans contredit, plus nobles et plus propres à donner une idée de Dieu Père des hommes, que les portraits juifs et chrétiens qui le présentaient comme un être destructeur.

Ces vers nous indiquent que le Dante avait vu des Abraxas ; et le dernier, où il dit qu'il voyait la Divinité comme si le Soleil était devant lui, démontre qu'il était initié dans les doctrines que nous avons expliquées sur le Soleil, emblême de la Divinité, doctrines suivies par les Cabalistes et Rose-Croix, établies depuis ces époques lointaines, comme nous le dirons, à Florence, à Vicence et ailleurs. L'Abraxas que nous donnons, sous la figure *Tab.* II, *n.°* 2, prise *loco citato* de Montfaucon, a le même Père Eternel Créateur, avec l'Oglade gnosticienne et les huit étoiles ; de l'autre côté, le même Père Eternel est couronné de cinq pointes relatives au pentagone, ayant deux étoiles à côté de sa tête, pour expliquer les deux principes, et en bas une sphère armillaire, sur laquelle s'appuyent quatre figures, les quatre élémens, dont deux, l'air et le feu, avec des ailes, les deux autres, la terre et l'eau, sans. On y voit sur la droite la pierre cube, et sur la gauche l'équerre. A ces époques, la Bible et l'Apocalypse étaient toujours mises en avant par ces philosophes ; ainsi bien des Abraxas ont des Eons, des Séphirotes et des Anges pour représenter soit les quatre Vertus par excellence, soit les quatre Elémens, ou les quatre Anges qui, suivant les rabbins, entouraient sans cesse le trône de la Divinité, Michel, Gabriël, Uriël et Raphaël, auxquels on attribuait aussi des vertus ; les abstractions juives étaient toujours unies à la philosophie de Platon ; elles jouissaient

d'un grand crédit chez les sectes par nous nommées.

Tous ces monumens, très-curieux, servent à lever le voile que l'histoire de ce temps n'a pas déchiré, et nous montrent de combien se trompèrent les auteurs anciens qui, jusqu'au 17.e siècle, traitèrent ces signes parlans de l'ancienne science et des mystères comme des signes de la magie noire, ce qui est rapporté par Maffei, Montfaucon et autres.

L'équerre maçonnique que nous avons vue dans les emblèmes antécédens, se trouve dans plusieurs monumens sacrés des Egyptiens; cet emblème était dans leurs mystères.

M. Spor possédait les deux pierres *n.os* 6, 21, *pl.* II, qui représentent, la première, un Osiris-Apis sur la fleur de Lotus; il a la tête de lion; c'est le Soleil dans la constellation du Taureau; d'une main il supporte la Lune, et de la droite il tient une équerre; les oiseaux qui l'environnent sont l'emblème de l'Air.

L'autre représente un Harpocrate qui est assis sur le tronc d'un cou d'âne, la tête renversée; il tient une équerre dans sa main droite. Nous pourrions rapporter bien d'autres documens qui nous donnent le même emblème.

Un Abraxas tout-à-fait maçonnique est celui de la collection Capello : c'est un buste d'homme avec bras et mains, ayant la tête de coq, symbole du Soleil, auteur de toute vitalité, et ayant pour jambes deux serpens,

symbole des deux principes bon et mauvais. Sa main droite est armée d'un fouet, comme Phébus, lorsqu'il guide ses chevaux, et comme il est représenté sur bien des médailles, et en particulier sur celles du Bas-Empire; il tient de la main gauche un bouclier qui est environné d'une couronne de laurier, arbre consacré à Jupiter, et dans le centre du bouclier, on lit le mot *Jao*, qui est aussi le Jéhovah des Hébreux. Mais ce qui surprendra tout Frère admis au 3.° grade, c'est l'inscription de cet Abraxas qui a rapport au mystère maçonnique de la Parole Perdue, et dit : « Donnez-moi la » grâce et la victoire, puisque j'ai prononcé votre nom » caché et ineffable. » Voilà de la maçonnerie toute pure que l'on pratiquait il y a 17 ou 18 cents ans. (*Planche* II, *n.°* 20.)

La figure *n°* 3 de la *Pl.* II, tirée de Montfauçon, nous présente un Abraxas très-intéressant : à des branches d'arbres, que, par la feuille, on doit dire d'acacia, se trouvent pendues trois têtes avec la légende *Jao*. Voilà des traces pour croire que les anciens initiés avaient d'autres assassins à venger que ceux trop légèrement attribués aux Maçons en vue des Templiers, ce qu'on a remarqué en parlant de l'allégorie dHiram.

Un Abraxas qui mérite la considération de nos profonds critiques, est celui tiré de Montfaucon (*n.°* 18, *Pl.* II), il assure que l'estampe lui avait été envoyée d'Italie; elle représente d'un côté la tête d'Alexandre couverte

de la peau du lion, avec l'inscription, partie latine, partie grecque, *Alexandri;* au revers sont une ânesse et un ânon qui tète. Au-dessus un scorpion, signe du Zodiaque, avec l'inscription : *Dominus noster Jesus-Christus Dei filius.* Bien des Abraxas portaient des noms de héros, comme Alexandre; mais que penser de ce monument d'antiquité? Ne serait-il pas pour nier la divinité de Jésus et pour le désigner pour le mauvais principe? car sous quel emblême plus méprisable pouvait-on symboliser et mystifier notre Divin-Maître?

D'abord toute personne, un tant soit peu versée dans les anciens mystères égyptiens, sait que dans l'écriture symbolique, l'âne était établi comme l'emblème du mauvais principe. Harpocrate, Dieu du silence, et dans lequel on représentait la Divinité silencieuse, est assis sur le tronc détaché du corps d'un âne. On montrait par-là que la Divinité taciturne, mais immuable dans ses opérations, triomphe du mauvais principe, rétablissant l'équilibre dans les élémens par le triomphe sur Typhon.

L'Histoire d'Occhus, Roi de Perse, nous fait connaître que ce Roi qui dominait en Egypte, ayant appris que les Egyptiens l'appelaient *âne,* fit tuer leur Dieu Apis et commanda aux Egyptiens qu'ils dussent, dans leurs adorations externes, y substituer l'âne, qui était regardé comme l'emblème du mauvais principe. Bagoas, son eunuque, de nation égyptienne et prêtre, indigné de l'injure qu'Occhus faisait à sa nation, le tua et

donna sa chair à dévorer à des chats, afin qu'un animal consacré à Isis, réparât l'injure faite à la même Divinité.

A Coptos, l'âne dans une cérémonie était fort maltraité; c'était le bouc israélite chargé de l'exécration religieuse.

Bien des Abraxas prouvent l'opinion peu favorable que plusieurs sectes avaient de la divinité de Jésus. Le scorpion se trouve dans différens monumens. Les anciens mythologues le regardent toujours comme un symbole de mort et de destruction. Dans l'estampe, frontispice de l'excellent ouvrage de M. Lenoir, de *la Maçonnerie*, il se trouve dans un coin un tableau qu'on voit dans Montfaucon, *v.* I^r, *pag.* 378; il représente Mythras, image du Dieu Soleil, en habit sacerdotal, sacrifiant le taureau; pendant le sacrifice, le scorpion est prêt à dévorer les parties génitales du taureau. C'est l'allégorie de la mauvaise saison qui détruit tout germe de génération; en Egypte, en Perse et dans l'Inde, les parties de la génération étaient des symboles des bienfaits de la Divinité, et par-là, elles étaient une haute vénération; elles étaient sacrées. Il est bien naturel qu'on regardât avec dédain le scorpion comme Typhon, allégorie du principe destructeur.

Nous ne pouvons finir cet article sans une observation de St Jérôme, qui, dans une lettre à Théodore, dit qu'un sectateur de Basilide, *Marc*, qui donna le nom

aux Marcassiens, s'adonnait à la magie pour séduire les faibles, sous prétexte de les faire entrer dans la connaissance des mystères les plus profonds de sa doctrine; que cette curiosité avait été d'une grande amorce en France et en Espagne, et que ces contrées étaient infectées de faux dogmes par de telles initiations.

Après la quantité énorme d'Abraxas qu'on trouve semés dans toute l'Europe, on croirait que la propagation des systèmes de Basilide, des Gnosticiens et autres, eut le plus grand succès, même entre les personnes aisées; car la gravure de ces pierres dures ne pouvait se faire à ces époques que par un grand travail et par une dépense remarquable.

Le tombeau de Childéric, Roi des Francs, mort en 464, découvert à Tournay, en 1653, sert à renforcer l'opinion de S.t Jérôme, que les initiés de Basilide ou des mystères égyptiens, juifs-chrétiens, se répandirent en Europe, et que les mystères des premiers Chrétiens, unis aux Egyptiens, que nous appelons maçonniques, y trouvaient des adeptes dans la haute classe de la Gaule; dans cette Gaule, où les prêtres druides enchaînaient l'élan même de l'imagination de leurs propres sectateurs par la plus oppressive superstition, pour perpétuer l'ignorance de leurs administrés et pour conserver leur pouvoir funeste. (1)

(1) Il paraît que leurs descendans, les prêtres qui servent à

On lit dans la *Collection des Costumes*, par Vial Castel, à la première livraison, qu'on a trouvé dans ce tombeau « une *bague*, une *tête de bœuf* creusée du haut en bas, » une épée, un stilet à écrire, de petites figures qu'on » a prises pour des abeilles, une *boucle* et deux médailles » ovales représentant l'une un *scarabée*, l'autre une » *grenouille* ». (*Pl.* II, *n.os* 30-31.)

La tête de bœuf peut avoir été l'emblème du Dieu Apis, et avoir servi à Childéric dans l'initiation, comme on l'a dit, des prêtres égyptiens et perses, qui, dans la représentation des mystères, portaient pour casque une tête d'animal relatif au culte du Soleil; et de même que l'on a vu des quatre Evangélistes du bienheureux Angélique. L'épée peut avoir été aussi-bien le glaive

la Religion de nos jours, n'ont pas abandonné ce principe. Dans un ouvrage imprimé en 1791, à Anvers, portant pour titre : *Les Masques arrachés*, ou *Histoire secrète de la Révolution et Contre-Révolution*, etc. etc., *du Brabant*, on lit, et il y est dit positivement que les prêtres jouèrent le premier rôle dans cette révolution; qu'ils la machinèrent pour y établir une domination théocratique, au lieu de l'autrichienne; qu'ils employèrent tous les moyens que leur crédit, leur hypocrisie, leur procurait; qu'ils dominent sur ces peuples en les entretenant dans la plus stupide croyance, et dans l'ignorance la plus grossière. Les religions changèrent; mais les préceptes des Druides y restèrent. L'esprit d'intérêt, la cagotterie et l'ignorance se succédèrent.

Heureuse la postérité de ces belles contrées! car un sage et paternel gouvernement cherche dès-à-présent, par tous les moyens possibles, à y introduire les lumières par une soigneuse éducation.

du Sacrificateur comme un signe de guerrier. La boucle doit avoir servi à serrer (1) la ceinture sacrée accordée aux hauts initiés : le scarabée et la grenouille devaient être des emblèmes qui avaient été admis par la science égyptienne ; ces emblêmes (*Pl.* II, *n*os 30, 31) se trouvent aussi dans la Table Isiaque qui renfermait tous les mystères des prêtres d'Isis. Le premier emblème était le symbole de la Divinité; il n'a besoin pour sa reproduction que de soi-même ; il était aussi un emblème du Soleil et du Feu élémentaire, comme la grenouille (2) représentait l'élément humide de l'Eau; tous les deux premiers principes de la fécondation universelle. Les Croix, qui étaient sur une des faces latérales du style, se trouvent dans des monumens de huit cents ans avant l'ère chrétienne. Souvent la Croix désignait l'immortalité.

Par les emblèmes ci-dessus indiqués et qu'on a trou-

(1) Cette ceinture et huppe dentelée, tire son origine des Egyptiens et passa aux Juifs. *Exode*, *ch.* XXIX, *v.* 9 : « Et tu » les ceindras du baudrier *Aaron et ses Fils*, et tu leur attacheras » des calottes, et ils posséderont la sacrificature ». Les prêtres égyptiens portaient déjà des calottes avant l'*Exode*, et avaient la ceinture sacrée.

(2) Les Grecs slaves, croates, etc. etc., par un reste de l'ancienne tradition, ne mangent pas de grenouilles. Cet emblème est arrivé de la Chine aux Egyptiens : une infinité de Divinités chinoises portent ce symbole sur leur main ; quelquefois la grenouille divinisée a trois jambes, et se trouve souvent dans l'intérieur d'une petite pagode ou chapelle, que ces Dieux portent sur leurs mains.

vés dans ledit tombeau, on peut déduire que Childeric a été initié aux mystères et doctrines juives-chrétiennes que nous avons vu recherchées avidement en Europe aux temps ci-dessus énoncés, que le culte égyptien fut introduit en France dans ces temps reculés ; il est prouvé même par un fait de nos jours.

Le *Courrier des Pays-Bas*, des jeudi et vendredi 16 et 17 août 1827, sous la rubrique de France, dit : « Des » ouvriers creusant dans le lit de la rivière d'Erdre, pour » y construire une écluse du canal de Bretagne, ont » trouvé à vingt pieds au-dessous du fond actuel de la » rivière deux idoles qui paraissent égyptiennes, avec des » têtes de bélier et des cornes d'Amnon. Elles sont en » terre cuite qui ressemble à celle des briques dont nous » nous servons.

» Dieu sait à quelle époque ces statues ont été jetées » dans l'Erdre ; la profondeur à laquelle on les a trouvées » et les dépôts qui se sont formés au-dessus par couches, » au nombre desquelles s'en trouve une argileuse, prou- » vent qu'il doit y avoir bien des siècles. Serait-ce des » divinités étrangères que les Druides auraient fait pré- » cipiter dans l'Erdre ?

» Serait-ce des idoles apportées d'Egypte, par des Ro- » mains, que l'établissement du Christianisme aurait » fait détruire ?

» C'est aux savans antiquaires à fixer nos idées à cet » égard. »

CHAPITRE XVIII.

Des Emblèmes maçonniques chrétiens. — Les premiers Chrétiens suivent le dogme de la résurrection, de la destruction et de la régénération des êtres. — Doctrine de Manès combattue par S.t Augustin. — La doctrine de Zoroastre se propage en Egypte et ailleurs. — La Médecine professée par les Prêtres. — Inconvénient de l'approche de certains Prêtres près des malades et des moribonds. — Persécution des Mages dissidens envers Manès, le dogme de Dieu et des deux principes établi en Italie avant Manès. — De la multiplicité des Emblèmes chrétiens. — Des doctrines de l'initiation à laquelle il ne resta que les enseignes. — Les Empereurs grecs persécutent les religionnaires de Manès.

Les premiers Chrétiens qui se trouvaient confondus avec les Grecs et les Romains, avaient adopté, pour signe de reconnaissance et pour cachet de leur correspondance, des bagues sur lesquelles était gravé le monogramme de Jésus, INRI, ou un des symboles suivans: un Agneau, une Colombe, un Phénix, un Poisson, une Ancre, une Lyre, le Serpent, le Serpent avec la Croix tronquée, la Croix à trois barres, la Croix avec la Rose, la Nacelle et deux Clefs en croix (1). (Voyez *Pl.* I.re, *n.os* 4, 11, 13, 26, 27, 31, 32, 33, 35.) Comme tous

(1) Ces deux derniers emblèmes, nous les avons vus communs à Janus et à S.t Pierre.

ces emblèmes qui se trouvent dans différens rites maçonniques ont été savamment expliqués par plusieurs auteurs qui ont écrit sur la Maçonnerie, nous nous bornerons à donner quelques explications des plus essentielles.

Le serpent chez les Egyptiens, outre ce que nous en avons dit, servait pour l'allégorie de la révolution du temps lorsqu'il tenait sa queue entre les dents; il était le symbole de l'année, car tous les ans il se dépouille de sa peau; celui de la santé, car la décoction (1) des couleuvres et des vipères était fort utile à la guérison de la lèpre, maladie très-fréquente en Egypte et en Palestine.

Cette Croix que nous avons vu occasionner des disputes entre les Payens et les Chrétiens; cette Croix, qui a tant embarrassé les antiquaires, n'est autre chose que le *priepi* mesure, et le *phal* élévation, mots égyptiens, desquels on a fait les priapes et le phalus. Ce symbole, si vénéré et si miraculeux, nous vient de l'Egypte. On avait observé à Memphis que, si l'élévation des eaux du Nil, lors de son débordement, montait à seize coudées, la récolte était très-abondante; si elle montait à quatorze, elle était moindre, et lorsqu'elle montait à dix-huit, il y avait disette. Pour faire une observation, on avait pris une verge de fer sur laquelle on avait porté

(1) Encore de nos jours on fait à Venise une décoction de vipères avec des drogues : elle est appelée *Thériaque*. C'est un objet de commerce précisément pour l'Egypte et les Echelles du Levant.

et marqué nombre de fois la coudée, mesure usitée : on marquait sur cette verge les trois dimensions annoncées par trois barres en travers, en fixant les croisillons, dont le plus long était au milieu, à des angles droits sur la tige (1), ce qui formait une vraie croix. On fit des croix ou des mesures, à un crosilion, à deux et à trois, que l'on appela *phal, déphal, triphal,* et comme l'élévation du Nil produisait la végétation, l'on perdit l'allégorie et l'idée de la mesure de la fécondité, et on en fit des figures arbitraires. Pour signifier cette fécondité, on substitua par cette idée un phal de forme naturelle; on en a mis un, deux et trois ensemble.

A cette verge mesurante, on avait ajouté un anneau qui servait à la tenir. On portait en procession dans une petite pyramide, lors de l'élévation du Nil, ce phal qui servait à mesurer la fécondité du Nil; on le plongeait perpendiculairement et on mesurait soigneusement la hauteur. Ainsi, par l'ignorance, à la suite des temps, une fête, une cérémonie qui, en soi-même, était utile, décente et religieuse, a pu devenir scandaleuse.

Si, dans un pays où il y avait des prêtres conservateurs des dogmes protégés par les Rois mêmes (car le Roi devait être initié avant de monter sur le trône, fût-il choisi même dans la caste militaire); si, dans ce pays,

(1) Cette mesure fut par la suite exposée dans les Temples; elle variait tous les ans, ayant un, deux ou trois croisillons, selon l'inondation; même elle variait de la haute à la basse Egypte.

dis-je, la religion, par la suite des siècles, s'est défigurée, que doivent devenir toutes ces religions qui ont voyagé, fait le tour du globe, persécutées et accommodées suivant le bon plaisir et l'intérêt de leurs missionnaires?

La Croix, qui dès-à-présent fait aussi partie des mystères chrétiens, fut chez les Egyptiens l'hiéroglyphe de l'immortalité, ainsi que le rapportèrent Cedrenus, Socrate et Sozomène; quelquefois elle était le signe de passion pour arriver à l'immortalité : ainsi Osiris était étendu sur l'immense Croix formée par l'intersection du méridien et de l'équateur. Cette Divinité était suspendue dans les mystères phrygiens *à un arbre crucififorme*, que l'on découpait et que l'on distribuait (1) comme un talisman, et qui devenait le bois de la vie (comme le dit très-savamment l'auteur du poème de *la Maçonnerie*); ce qui est un équivalent du *salut par le bois*. que nous avons vu être une partie de l'interprétation du mot *Abraxas*.

Jovet rapporte une tradition d'après laquelle l'acacia était considéré, lors des Croisades, comme l'arbre avec lequel la Croix du Christ avait été faite.

Cette Croix, si vénérée chez les Juifs-Chrétiens, outre qu'elle était dans les mains des grandes Divinités égyptiennes, se trouve très-fréquemment dans

(1) Une infinité de fragmens de bois sont tenus pour des reliques par les Chrétiens de Rome.

tous les monumens anciens, sur les obélisques, dans l'intérieur des pyramides et même dans la Table Isiaque, qu'on a toujours regardé comme le livre qui renfermait tous les mystères d'Isis; elle se trouve aussi sur trois petits autels de sa bordure. (Voyez la *Table Isiaque*, *pl.* III.) Gheber, Raymond, Lulli, Albert-le-Grand, Arnaud de Villeneuve, Bacon et tous les auteurs d'alchimie opinent que la Rose est l'emblème du Secret. Si la Rose est l'emblème du Secret, on ne peut plus être surpris si les quatre faces du monument indiqué de la Table Isiaque sont fermées par quatre roses; les anciens Hiérophantes égyptiens voulaient par-là faire entendre à leurs initiés que tout ce qui se trouvait écrit figurativement était divin, mystérieux et secret.

Il résulte de ces documens que lorsque l'on voit *une rose au-dessus d'une croix*, ces deux symboles unis donneront d'une manière très-simple et très-claire le résultat écrit *secret de l'immortalité* (1). L'idée d'une vie à venir, née dans les sanctuaires de Thèbes et d'Eleusis, est restée concentrée dans le sein des mystères; le Grand-

(1) Les écrivains qui ont cherché à faire croire que l'Ordre des Roses-Croix était récent, se trouveront bien contrariés dans leurs opinions par les renseignemens que nous avons pu obtenir, et que nous venons d'exposer : observons que, dans plusieurs langues, il y a des adages qui prouvent que des peuples même ont attaché à l'emblème de la Rose l'idée du secret. Nous en rapportons un qui est usité dans le royaume des Pays-Bas : *Ik verzoek u de roos daarop te houden* : « Je vous prie d'en garder le secret ».

Prêtre ne la communiquait qu'à ses adeptes et à ceux qui en étaient dignes. Cette idée ne pouvait s'associer avec l'ignorance; ce système était hors de la portée des êtres matériels et ignorans. Il fallait un jugement supérieur (1) pour sentir que la mort ne peut et ne doit jamais effacer le mérite, le génie et la vertu.

L'emblème de la Croix figure dans plusieurs rites maçonniques; il sert de décor aux plus éminens de ses Ordres. Le pélican est l'emblème de la Charité, de la Bienfaisance; l'aigle, de la Sagesse. Des grades maçonniques sont accordés en récompense aux Frères qui possèdent éminemment ces vertus, et ces décorations doivent leur rappeler toujours que le but de l'institution est une parfaite sagesse jointe à la plus parfaite charité.

Tous les autres emblèmes chrétiens se conservent dans différens Ordres maçonniques avec leurs explications, et prouvent la fusion de l'Ancien et du Nouveau-Testament et l'union des deux lois. Les Catholiques de Rome admettent encore ces emblèmes allégoriques. Le n.° 22 de la *planche* I.re présente un billet qu'on délivre aux initiés à la première communion dans l'église de S.te-Gudule à Bruxelles; les symboles des hauts initiés Maçons y sont en entier, rien n'y manque. Les diplomes

(1) Les matérialistes disent qu'il faut toujours recourir à la révélation de ce secret; car les sens ne leur fournissent aucune preuve de l'immortalité de l'ame.

maçonniques qu'on accorde aux hauts gradués n'en ont pas davantage.

Les vertus ordonnées et prêchées par le Divin Maître étaient :

1.° La foi en Dieu, Père des hommes;

2.° L'espérance d'une vie future et la rémission de nos fautes;

3.° La charité envers les autres hommes.

Les Chrétiens se servirent de symboles pour expliquer ces préceptes et pour se les rappeler à la suite des siècles. Les Maçons en agirent de même, et les branches les plus nouvelles s'en servent aussi. Nous donnons les emblèmes des trois vertus, comme on les voit dans des diplomes des Frères Maçons et comme ils sont dans ceux des Bons-Cousins. (*Pl.* I.re, *n.os* 17 *et* 29.)

Un phénix gravé dans un Abraxas, rapporté dans *l'Antiquité dévoilée*, *t.* II, *p.* 373, porte l'inscription H. M. A. O., qui répond au mot hébreu *Héma*, le Soleil; cet emblème est celui des Rose-Croix et des Chevaliers du Soleil.

Nous arrêtons ici l'explication des symboles, quoiqu'il nous serait facile de donner une très-grande étendue à cette matière.

Dans le *Christianisme dévoilé*, 1767, Londres, *pag.* 41, on lit : « Les différentes nations, auxquelles les Juifs » furent réciproquement soumis, les avaient infectés » d'une multitude de dogmes empruntés du Paganisme.

» Ainsi la religion judaïque, égyptienne dans son ori-
» gine, emprunta les rites, les notions et une partie des
» idées religieuses des peuples avec lesquels les Juifs con-
» versèrent. »

Les critiques osent soutenir que la religion de Rome a pris dans l'idolâtrie le culte de ses saints personnages, dont une partie est payenne, comme le démontre l'almanach, inséré dans l'ouvrage des *Fêtes et Courtisannes de la Grèce*, et de plus les eaux lustrales qu'elle a empruntées des Juifs, les exorcismes, les démons, le droit de les chasser; et plus, leurs chants, leurs ornemens pontificaux et leurs traditions; enfin qu'elle s'est approprié, d'après le Paganisme et le Mahométisme, les miracles, les fables et les pélerinages.

Un des principaux dogmes dont les Juifs-Chrétiens, les Carpocratiens, les Cabalistes, etc. etc., se servirent après la destruction de Jérusalem, fut celui d'Adonis avec le mystère de la *résurrection* (1) que nous avons vu établie au temps d'Elysée; cette fête contentait ceux qui croyaient aux résurrections. Les Phéniciens, après avoir rempli l'air de leurs pleurs et de leurs gémissemens, après de longs jeûnes, et des macérations pour la mort de leur Adonis ou grand Dieu *Androgyne*, faisaient éclater une joie immodérée dans les fêtes qui sui-

(1) Les anciens Hiérophantes égyptiens, phéniciens, grecs, ont toujours pris les allégories de la résurrection pour le renouvellement de la vigueur du Soleil à l'équinoxe du printemps.

vaient à l'occasion de la résurrection de leur Dieu; elles étaient célébrées le troisième jour après la pleine lune du mois *Thischri*. Les premiers Chrétiens adoptèrent cette fête en place de l'ancienne Pâque juive; elle était célébrée comme par les Juifs eux-mêmes, le 14.e jour de la lune *Thischri* ou mars; ce ne fut que deux siècles après l'établissement du Christianisme qu'on renvoya la Pâque chrétienne au dimanche suivant.

Il paraît que ces fêtes et mystères n'avaient pour but, dans l'origine, que de rappeler les trois vérités égyptiennes, enseignées aux néophytes par les prêtres, dans l'histoire d'Osiris, qui ressuscite et triomphe des ténèbres et du mauvais principe; ce qui était répété en Perse, dans la mort et résurrection de Mythra, en Phénicie et en Grèce, dans la mort et résurrection d'Adonis, et postérieurement dans les provinces limitrophes de la Judée par les Juifs, en particulier par Paul (voyez les *Actes des Apôtres*, *ch.* XXV, *v.* 23, et *ch.* XXVI) dans la mort et *résurrection* de Jésus-Christ, triomphant des *ténèbres*, de *Satan*, du mauvais principe et de la *mort*, et apportant la lumière au monde.

Des critiques ont prétendu que les trinitaires qui vinrent ensuite, lorsqu'ils constituèrent le symbole de leur foi, y placèrent la susdite doctrine égyptienne dans ces paroles : « Nous croyons à la résurrection de la chair »; ce qui, selon eux, veut dire que nous croyons à la *destruction* et *régénération* des êtres, à la cause pre-

mière, et aux deux principes *lumière* et *ténèbres*, au bien et au mal physique.

En analysant toutes les religions, disent-ils, et en les dépouillant de leurs mystères, elles présentent toutes le même système, et se réduisent au culte de la nature. Les premiers trinitaires ne furent dans l'origine que des Juifs qui propagèrent des notions puisées chez les Grecs, les Romains, les Phéniciens, les Babyloniens, les Perses et les Egyptiens.

Pendant que les Juifs, qui avaient embrassé le dogme du Christianisme et de la Trinité, s'occupaient à le répandre, les révolutions politiques préparèrent la chute des grands Empires et jetèrent l'Europe dans des guerres civiles et étrangères qui finirent par l'entraîner dans un abîme d'ignorance et la firent reculer devant les sciences cultivées par les Grecs et les Romains.

Dans ce désordre général, le nouveau culte trinitaire devint, pour ainsi dire, dominant dans toute l'Europe.

Trois siècles s'étaient écoulés depuis son origine; à cette époque de barbarie, dans cette Perse d'où étaient sortis tant de dogmes, parut un philosophe qui voulut ramener l'esprit humain égaré au culte du Dieu unique; il s'appelait Manès, que quelques personnes peu instruites ont cru être le premier type de notre Ordre, le créateur de notre dogme, peut-être par la conformité de son nom avec Menès, duquel nous avons parlé dans cet écrit.

Manès vécut sous Sophore, roi de Perse. Il s'efforça de faire revivre en toute leur pureté les mystères et religion de Zoroastre, en les unissant à la charitable et pure doctrine de Jésus-Christ.

La doctrine de Manès était libérale, tandis que la superstition et le despotisme dominaient l'Europe : il est aisé de croire que ceux qui professaient des principes démagogiques, une religion dépouillée de fantômes, devaient être persécutés. Ainsi, les Manichéens furent poursuivis à outrance par tous les despotes et par les prêtres de Rome, depuis le quatrième siècle et après leur apparition.

Remarquons que les signes gnosticiens acceptés par tous les anciens libéraux, furent ceux des Manichéens, comme par la suite ils le furent par les indépendans d'Angleterre, du temps de Cromwel, des Américains et dernièrement des Français.

Le zèle de Manès fut vivement combattu pas ses adversaires et même après sa mort. S.t Augustin l'Africain, élevé dans les mystères de Zoroastre adaptés à la Sainte Doctrine de Jésus, fut un des persécuteurs et des ennemis les plus acharnés de la doctrine de Manès, connue sous le nom de la *Religion des Enfans de la Veuve*.

On donne pour l'une des plus puissantes causes de la haine de S.t Augustin contre Manès, et de son zèle pour la religion trinitaire chrétienne, la douleur qu'il éprouva

de n'avoir été admis dans les mystères de Manès qu'au premier grade et à l'ordre du croyant.

Les Mages, qui l'avaient reconnu pour un esprit ambitieux et inquiet, lui avaient refusé tout avancement, malgré neuf ans de postulat, et malgré les plus puissans efforts pour être admis aux ordres supérieurs. Ces faits sont constatés par Fleury, Baronius et Augustin lui-même dans ses *Confessions*.

Les critiques disent que S.t Augustin était Pyrrhonien, et qu'il voulait que ses Disciples suivissent cet axiome, duquel il fait parade dans plusieurs de ses écrits : « *Credo quia absurdum.* » Plus les choses sont incroyables, plus elles paraissent divines au croyant ; et plus elles sont absurdes, plus le croyant pense qu'il y a du mérite à les croire.

Scaliger assure que S.t Augustin manquait des talens nécessaires à un interprète de la Bible et de tout livre mystérieux. Il lui reproche (ce que firent aussi des critiques modernes) d'avoir voulu interpréter à sa manière des textes isolés de la Bible, et persuader à ses admirateurs que les nouveaux mystères du Christianisme trinitaire étaient annoncés, figurés et prophétisés dans l'Ancien-Testament de la manière suivante :

Qu'Abel était l'image positive de Jésus-Christ ; que les deux femmes d'Abraham (1) étaient les images des

(1) Sara et Agar. Nous avons vu la première partager le lit de Pharaon, par la *sagesse innocente* (telle est l'expression biblique)

deux institutions divines et religieuses, la Synagogue et l'Eglise chrétienne catholique, nouvelle épouse de Jésus-Christ; que le drap rouge exposé à la fenêtre par cette fille de joie qui avait trahi Jéricho, sa patrie, pour être préservée du meurtre et du pillage auxquels elle avait livré ses concitoyens, était l'image du sang de Jésus; que le Serpent d'Airain, que nous avons vu servir à la fourberie des Lévites, était l'image de Jésus, de son sacrifice sur la croix, et bien d'autres comparaisons et interprétations que nous n'osons contredire, et que l'on peut lire dans S.t Augustin, *Sermon* 98 et *Epître* 157, ainsi que dans les Saints-Pères de l'Eglise qui écrivirent après lui.

Comme nous l'avons dit, des écrivains anciens et modernes veulent que notre dogme soit orignaire de Manès (1); c'est pourquoi nous nous croyons obligés de parler de quelques-unes des circonstances les plus marquantes de sa vie.

Manès n'eut d'autre héritage de son père que l'hon-

d'Abraham, qui, au lieu de déclarer qu'elle était sa femme, fit croire aux Egyptiens qu'elle était sa sœur; cette méprise coûta presque la vie à Pharaon, car elle lui causa de telles maladies, qu'il la renvoya à Abraham. Le Seigneur avait ainsi affligé Pharaon pour délivrer la pureté de Sara. Quant à Agar, son esclave, Sara pria Abraham de la prendre comme sa femme; elle était jeune et belle; le bon patriarche acquiesça aux vœux de sa femme, et rendit féconde sa servante Agar. (Gen., *chap.* 12 *et* 16.)

(1) Entr'autres, l'abbé Lucagni, de Rome, et l'abbé Barusl.

neur et le droit d'admission aux mystères de Mythra. La veuve de Syctien (qui avait été aussi Mage), femme pieuse et sans enfans, douée d'une ame douce et supérieure, possédant une grande fortune, connaissant les talens et les bonnes dispositions de Manès, lui proposa de l'adopter pour son fils, afin qu'aidé de sa fortune et de ses biens, il pût sans obstacle suivre sa carrière scientifique, pour le bien de sa patrie et de l'humanité. Manès d'abord refusa ces offres; mais, pressé par ses amis, il les accepta.

C'est en conséquence de cette adoption qu'il voulut qu'on l'appelât *l'Enfant de la Veuve;* et comme ceux qui suivent ses doctrines et le dogme de Zoroastre, par le second article de ses statuts, étaient tous frères, de la même manière et dans le même esprit que ceux qui suivaient la doctrine de Jésus, les Disciples de Manès s'appelèrent *les Enfans de la Veuve.*

La morale de la réforme religieuse de Zoroastre, mise au jour par Manès, adaptée à la doctrine de Jésus, lui attira une infinité de Disciples. Les plus renommés furent *Addas, Hesman, Thomas;* ils obtinrent la permission du vivant de Manès, de porter ailleurs sa morale, sa doctrine et sa science.

Addas fut en Judée, et réunit à sa doctrine le peu de prêtres-juifs qui se trouvaient éparpillés après la destruction de Jérusalem, et qui suivaient les doctrines mosaïques réformées par Jésus.

Hesman fut en Egypte, où les prêtres coptes qui, dans Alexandrie et ailleurs, avaient adopté les doctrines des Juifs nouveaux Chrétiens établis dans ce pays, reçurent les principes de Manès, qui n'étaient, dans le fond, que ceux des Egyptiens, transmis et apportés aux Israélites par Moïse et ordonnés par Jésus.

Thomas fut à Babylone, et ramena dans le bon chemin les prêtres de Balaham, que nous avons vus dans Hérodote être très-dépravés.

Tous les trois couronnèrent leur apostolat du plus brillant succès.

Le nombre des Disciples de Manès augmentait tous les jours, et partout, mais plus qu'ailleurs, en Perse et en Mésopotamie, où il avait établi son siége et son professorat. Mais sa science, sa vertu, sa renommée, lui attirèrent une foule d'ennemis. L'envie, la haine, le fanatisme aiguisèrent leur glaive.

Les Perses les plus accrédités s'empressaient de consulter Manès; ils partaient satisfaits de la justesse de ses conseils. Les Mages dissidens ignorant l'art sublime et libéral que Manès professait et enseignait, le regardèrent comme un intrus; ennemis de sa science et de son crédit, ils jurèrent sa perte. Un accident malheureux les fit triompher; le fils unique de Sophore était depuis long-temps malade; les Mages dissidens firent adroitement persuader au Roi que Manès seul était dans le cas de le guérir; ils savaient cependant très-bien que sa

guérison était impossible, et qu'il devait succomber bientôt. La médecine était professée par le Sacerdoce, et les Israélites mêmes n'avaient pour médecins que des prêtres. Dans le *Lévitique*, *ch.* XIII, il leur est dévolu de soigner et de guérir la lèpre, maladie qui rongeait le peuple israélite. Dans *S.t Luc l'Evangéliste*, *ch.* XVII, on voit dix lépreux qui vont au-devant de Jésus, dans un bourg de Samarie, pour être guéris de la lèpre; mais Jésus, qui professait la loi de Moïse et savait que c'était aux seuls prêtres juifs qu'était dévolu ce pouvoir, leur ordonna d'aller se présenter à eux pour cet objet, et de se conformer à la loi.

Un des plus éminens pouvoirs que les Evangélistes attribuent à Jésus, était de guérir les maladies mêmes les plus incurables, et de ressusciter les morts. Ses représentans, les pasteurs de l'Eglise romaine, en bien des pays et dans beaucoup de langues, se nomment curés, en latin *curare*, guérir. Ces curés, pendant les temps d'ignorance et de barbarie, ne purent s'adonner aux sciences comme les anciens Mages, prêtres égyptiens et juifs, ni par conséquent à la physique et à la médecine, à l'aide desquelles les anciens Mages et prêtres guérissaient les malades. Ils ont donc cherché à s'attribuer l'art de guérir (dans le sens mystique) les ames malades; peut-être qu'à ces époques lointaines, ils opéraient des guérisons par l'exemple des vertus chrétiennes qu'ils prêchaient.

La visite que les prêtres catholiques font de nos jours aux malades, est un reste des usages orientaux. Heureux si, avec cette ancienne pratique, ils eussent conservé la science des Anciens ; leur apparition au lit du malade lui causerait un sentiment de joie et de consolation, tandis qu'il frissonne à leur vue, par les tristes peintures qu'ils lui font de la colère de Dieu, de son dernier jugement et des peines éternelles qui attendent les pécheurs dans l'autre monde, au moyen de l'Enfer et du Diable qu'ils tiennent toujours prêts pour les employer à leur profit. L'aspect sous lequel se présente aujourd'hui un prêtre chez un moribond, ne peut causer que des révolutions meurtrières sur un physique déjà affaibli. Quelques savans prétendent que, dans les pays où dominent de tels abus de l'Eglise de Rome, les derniers Sacremens font mourir plus de monde que les maladies et les empyriques ensemble.

Chez les peuples d'Orient, la médecine faisant partie de la physique, était, pour ainsi dire, l'apanage des prêtres et des Mages. Pline, *Hist. Nat.*, XVI, 44, et XXIV, 113, dit que les simples salutaires ne pouvaient être touchées que par les prêtres, avec de certaines cérémonies.

Mélampe, qui apporta en Grèce les fêtes et les cérémonies de Bacchus, était à-la-fois prêtre et médecin. (*Herod.* II, 40; *Diod.* I, 96). Les Brames sont encore de nos jours les médecins de toute l'Inde. Les Mexicains,

dans leurs maladies, ne consultent que les prêtres. En Egypte, la troisième classe des prêtres était chargée du traitement de tous les maux physiques, en se conformant aux six livres de Mercure trismégiste. Dans le Thibet, encore aujourd'hui les médecins sont tirés de la race des Gellongs ou prêtres. (Mayer, Mith, Lexic., art. *Gellong*.)

Suivant cet ancien usage, Sophore fit appeler Manès qui, ayant examiné le jeune Prince, découvrit que sa constitution était minée par les remèdes qu'on lui avait donnés; néanmoins, afin de ne pas nuire à ceux qui l'avaient soigné, il dit au Roi que, s'il y avait un moyen de guérison, ce dont il n'était pas assuré, c'était d'éloigner de son fils tout remède et tout médecin, donnant pour raison que la nature, à l'âge tendre de l'enfant, aurait plus de pouvoir que tous les secours de l'art.

Le Roi suivit ce conseil, venu malheureusement trop tard, et chargea Manès de veiller lui-même à la précieuse vie du Prince; mais la nature du mal était telle que, malgré les soins de Manès, le jeune Prince expira dans ses bras.

Après ce malheur, Manès, déchu de toute faveur royale, quitta la cour, et se retira en Mésopotamie. Alors ses ennemis s'unirent pour cabaler contre lui en son absence. Ils firent un rapport au Roi, dans lequel ils dénoncèrent Manès comme le meurtrier de son fils; ils lui persuadèrent qu'il eût été guéri, si Manès ne

s'était pas adroitement emparé de sa faveur pour éloigner tous les autres Mages; qu'il avait fait périr son fils unique, dans l'espoir de monter ensuite sur le trône après la mort de Sophore, soutenu par le peuple qu'il avait corrompu, et par les grands de la couronne qu'il savait flatter.

Cette calomnie réussit. Le Roi donna tête baissée dans le piége; il fit instruire un procès secret, à la suite duquel on condamna Manès par contumace à la peine de mort.

Manès en fut averti; il chercha à se dérober aux poursuites. Le Roi avait envoyé des chevaliers armés en plusieurs endroits pour l'arrêter.

Deux fois il fut sauvé par Archelaüs, évêque; mais enfin il fut pris en Mésopotamie et traduit devant Sophore qui, après lui avoir reproché sa prétendue trahison et la mort de son fils, pour s'emparer de la couronne, voulut que l'arrêt de mort s'exécutât sans aucun délai, et inventa même un tourment inoui, par lequel le sage Manès finit sa carrière.

Ce Roi cruel ordonna qu'on l'écorchât tout vif avec des pointes de roseaux; que sa peau, remplie de paille, fût suspendue à la porte la plus fréquentée de la ville; et de plus que sa chair fut jetée à la voirie pour être dévorée par les chiens.

Telle fut la fin de cet homme savant et juste.

Ce malheur rendu public, douze de ses Disciples se

partagèrent la terre, et portèrent son dogme, ses mystères et sa doctrine dans tout l'Univers; sa lumière se répandit comme un éclair en Asie, en Afrique et en Europe, ainsi qu'on le voit dans *Baronius, Fleury* et *Bayle*.

Les Egyptiens qui s'opposaient au dogme d'un Dieu mortel, représentaient Dieu immortel par un serpent qu'ils appelèrent Cneph, qui rendait par la bouche un œuf, symbole du monde qu'il avait produit.

Le dogme des deux principes et de Dieu, conformément à celui de Zoroastre et des Egyptiens, était répandu en Italie au temps des Romains. La *Fig.* 9, *Pl.* II, montre un œuf au milieu de deux serpens, dont l'un veut l'enlever à l'autre.

Voici l'inscription que portait cet hiéroglyphe : « Que » Hernnulejus Hermes avait sacrifié aux mânes pour sa » femme et pour lui, pour ses enfans et sa postérité, et » qu'il admettait par le symbole de l'œuf le Dieu non » mortel des Egyptiens, et par deux serpens qui se » disputent l'œuf, les deux principes bon et mauvais, » lumière et ténèbres ». Montfaucon, *t.* II.

Ces idées furent toujours suivies par les premiers Chrétiens.

Du vivant de Manès, Hesman, son Disciple, avait propagé son dogme en Egypte où les prêtres coptes et les autres Chrétiens le suivaient avec les mystères adoptés par leurs voisins et nouveaux hôtes juifs, qui déjà professaient les doctrines de Jésus. Il paraît que, dans

ce temps-là, les Chrétiens indistinctement, tout en se tenant aux anciens mystères, établirent une quantité d'hiéroglyphes emblématiques, auxquels ils attachèrent leurs mystérieuses allégories, savoir :

L'*Etoile* pour indiquer les Rois Mages, ou les savans qui, les premiers, publièrent la doctrine de Jésus, ayant été guidés, par la lumière de la raison, à la recherche de la vérité. (*Pl.* I, *n.°* 30.)

L'*Acacia*, arbre commun en Palestine, qui figure dans le Maître Parfait, pour rappeler la Croix sur laquelle leur Divin Maître finit sa carrière mortelle. Nous le répétons, cette branche symbolique est le Lothus des mystères égyptiens, le Myrthe d'Eleusis, le Gui druidique, le Rameau d'or de Virgile, le Roseau d'or de l'Apocalypse.

Le *Triple Triangle* (*Pl.* II, *n.°* 19) rappelant la gloire de l'Eternel qui a l'œil à tout et partout, composé de trois unités égales qui formaient la Trinité, base des mystères égyptiens, *la génération*, *la destruction*, *la régénération*, qu'on a dû représenter aux faibles yeux des Egyptiens dans les trois personnes d'Isis, Osiris, Orus, comme à ceux des Chrétiens dans les trois personnes du Père, du Fils et du Saint-Esprit, afin de leur donner une idée allégorique des trois vérités et de l'unité (1) du Grand Architecte de l'Univers, du Grand Gehovah.

(1) Le Dante, dans son *Paradis*; voit l'Eternel, qu'il décrit

L'équerre et le compas unis pour figurer la fusion de la Loi de Moïse avec la nouvelle Loi de Jésus, qui rendait par ses préceptes les hommes égaux. Clément d'Alexandrie, *Strom* VI, regarde le cubitus, c'est-à-dire *la Règle* comme un emblème de justice. Nous avons trouvé en main d'un Osiris et d'un Arpocrate une équerre.

Aux deux autels (*Table* I, *n.°* 17) des pains et des parfums, ces Chrétiens ont ajouté l'autel des sacrifices, pour rappeler la fin sanglante de Jésus.

Il paraît qu'on attacha aux *douze bouvillons* de la Mer d'Airain (*Table* I, *n.°* 40) une seconde commémoration, outre celle des douze Patriarches, celle de douze Apôtres de Jésus qui triomphent des obstacles portant

sous le symbole de trois cercles, desquels sortait une lumière colorée comme l'Iris qui l'éblouit.

Le poète, dans sa vision, voit une transfiguration de ces cercles lumineux en sa propre figure et ressemblance.

Les Anciens ont établi la forme de la Divinité sous celle d'un homme; ainsi, avant le Cygne d'Italie, les Egyptiens représentèrent leurs Dieux *Isis*, *Osiris*, *Orus*, sous des formes humaines; après eux, les Juifs firent *Dieu le Père;* les Grecs et les Romains eurent *Jupiter*, *Apollon*, *Cybèle*, et les Chrétiens le *Père* et le *Fils;* et dernièrement, Swedembourg a cru voir Dieu sous la même forme que lui, se conformant à la *Genèse*, *ch.* 1.er, *v.* 27, de la Création de l'Homme.

Le philosophe Fontenelle disait quelquefois d'un ton railleur : « *Dieu a fait l'homme à son image, mais l'homme le lui a bien* » *rendu* »; et Bossuet disait avec plus de gravité, d'une certaine époque, que « *tout était Dieu alors, excepté Dieu même* ».

la foi et les maximes libérales de leur maître dans l'Univers; comme aussi on a dû attacher une seconde allégorie au *Livre de la vraie lumière*, rappelant par-là les Evangiles et l'Apocalypse, écrits tous mystérieux, que l'on prétend contenir la doctrine complète des Maçons du Temple mystique de Salomon, et qu'il n'était permis de lire qu'aux initiés des hauts Ordres; ce qui était désigné par *les sept sceaux* que renfermait le Livre de la lumière (*planche* I, *n.°* 26), lesquels sept sceaux étaient aussi les emblèmes des sept sciences requises et des sept degrés théosophiques et chrétiens, tout comme le sont les sept Sacremens des Chrétiens de Rome (1).

On attacha *aux dix cuves* l'allégorie des dix Commandemens des Tables de la Loi (*Table* I, *n.°* 20), qui étaient les préceptes de la religion des Juifs et des nouveaux Chrétiens, préceptes qui devaient être invariables.

Nous répétons que les emblèmes qui tiennent entièrement à l'art du Maçon furent établis, comme on l'a expliqué, lors de l'établissement de l'initiation juive en Babylone, pour indiquer l'Architecte éternel et expliquer l'allégorie du Temple de la Sagesse et de l'Amitié; ils servaient aussi à expliquer la nécessité du

(1) Le nouveau rite français paraît avoir adopté simplemnt sept grades, comme le *fac simile* des sept grades des prêtres de Rome.

travail imposé à l'homme. Pour ces emblèmes, voyez *Pl.* I, *n.°* 34; mais tous ces emblèmes maçonniques multipliés firent tomber presqu'en oubli les enseignemens de l'imitation égyptienne, juive-chrétienne, qui perdit pour ainsi dire son nom, dans celui des simples signes ou emblèmes de la Maçonnerie. L'auteur de *la Maçonnerie* (poème) croit ces changemens arrivés du sixième au dixième siècle.

Dans un Ordre élevé, et dans différens rites maçonniques, pendant la représentation d'une des cérémonies, les signes symboliques sont les colonnes du Temple brisées, le voile déchiré, la pierre cubique renversée, couverte de taches de sang; les accolytes tiennent à la main un roseau où, après l'explication des causes de ce désordre, quelquefois après les agapes, on brûle les quatre lettres initiales I. N. R. I., qui font la base des mystères de ce même degré.

Baruel et quelques autres auteurs de son opinion, ont cru voir dans cette allégorie celle de Manès, et ont prétendu que les instituteurs de cet Ordre avaient voulu établir, par cette cérémonie, que les persécuteurs de Manès avaient répandu les ténèbres, l'ignorance, le désordre sur la terre, et fait disparaître et brûler la sainte doctrine de Jésus, que Manès avait unie à celle de Zoroastre.

Tous les historiens ont rapporté les efforts qu'après la mort de Manès, les nouveaux trinitaires chrétiens

mirent en œuvre du temps de Constantin-le-Grand et après lui, pour détruire le dogme réformé de Zoroastre, sur l'unité de Dieu et ses deux principes, ou la *Religion des Enfans de la Veuve*. Il s'en suivit une persécution violente contre ceux qui professaient de tels principes, et sur-tout lors de la décadence de l'empire grec, les derniers Empereurs accordèrent une protection sans bornes aux trinitaires.

CHAPITRE XIX.

De Constantin ; pourquoi il protégea les Chrétiens. — Les premiers Chrétiens sont commerçans ; de leur communion de biens ; l'administration accordée aux Prêtres ; cause du pouvoir de ces derniers. — Les Chrétiens favorisent Constant-le-Pâle à monter sur le trône des Césars. — Constantin préside le Concile de Nicée ; la Divinité de Jésus niée par les Ariens : ils s'appuient sur l'Evangile de Jean. — Le Concile de Nicée établit quatre Evangiles comme canoniques ; mode qu'on employa pour en faire le choix. — Deux Evêques, après leur mort, signent le protocole du Concile. — Préceptes de la Loi chrétienne et son dogme. — Symbole des Apôtres écrit au Concile de Nicée. — Jésus n'a rien écrit. — Ténèbres qui entourent le berceau de la Religion chrétienne. — Donation de Constantin au Pape Silvestre ; remarques à ce sujet ; elle est démontrée comme étant apocryphe. — Des Reliques et des Iconoclastes. — Le pouvoir des Papes s'établit sur les ruines de l'Empire d'Orient. — Charlemagne accorde une autorité illimitée aux Papes qui aspirent à la domination universelle. — La Cour de Rome soudoie des écrivains apologistes de sa conduite. — L'Empire d'Orient déchiré par les Sectes chrétiennes.

M. Lenoir remarque avec beaucoup de sagacité que Constantin, souillé de tous les crimes, teint du sang de son épouse, après des parjures multipliés, se présenta aux prêtres payens pour se faire absoudre de tant de forfaits ; ils lui répondirent qu'il n'y avait pas d'expiation à tant de crimes, et qu'aucune religion n'offrait de

secours assez puissans pour désarmer la justice des Dieux qu'il avait outragés.

Un flatteur du palais, témoin de son trouble, lui apprend que les Chrétiens, qui avaient été les partisans de son père, et qui étaient très-zélés à son égard, avaient des purifications plus puissantes que celles de la religion payenne ; qu'ainsi son mal n'était pas sans remède.

Constantin, mu par ce criminel espoir, se déclara le protecteur d'une secte qui disait avoir non-seulement le pouvoir, mais le droit de l'absoudre.

C'est ainsi que de petites causes amènent de grands événemens ; c'est de là que Bysance devint le siége de l'Empire romain, et que Rome et l'Italie purent tomber dans les mains d'un prêtre et devenir son apanage, en perdant ainsi leur antique grandeur et gloire.

Après ces curieuses recherches, nous observerons que Constantin s'est fait baptiser par Eusèbe, Evêque de Nicomédie, qui était Arien, et que Constantin porta toujours jusqu'au tombeau le titre de Grand-Pontife des Romains.

Les premiers Chrétiens s'adonnaient au commerce exclusivement, comme les Juifs ; ils s'enrichissaient extraordinairement, et comme ils devaient mettre en communion leurs biens, pour être administrés par leurs Evêques, ceux-ci devinrent par-là aussi puissans que des Rois. Gallus Pretextatus, Consul romain,

disait qu'il se ferait Chrétien, si on lui avait donné les rentes de l'Evêché aux sept montagnes. Les premiers Chrétiens, qui arrivèrent très-pauvres de la Judée en Italie et en France, devinrent assez riches pour prêter de l'argent à Constantin-le-Pâle, qu'on dit être le père de Constantin-le-Grand, qui par-là monta sur le trône des Césars et en prépara le chemin à Constantin, lequel en eut toujours de la reconnaissance et protégea indistinctement les Chrétiens qui l'avaient aidé à se débarrasser de ses ennemis. C'est une erreur de croire qu'il était attaché aux Chrétiens orthodoxes. Il désapprouva les querelles qui les partageaient avec les Grecs sur la *substance du Verbe*, trouvant, comme il le dit lui-même, que c'était un *sujet mince*, indigne de la gravité du ministère chrétien. Cette querelle occasionna le Concile de Nicée; Constantin se trouva flatté de pouvoir y présider. Dans les controverses du Concile, tantôt il prit le parti d'Arius, tantôt celui d'Athanase; néanmoins il les exila l'un après l'autre.

La grande question de ce célèbre Concile n'est pas encore terminée de nos jours; car les Chrétiens sont encore partagés sur l'opinion de la divinité de Jésus-Christ. Les Ariens, qui figurent 300 ans après l'ère chrétienne, s'appuient sur l'Evangile de S.t Jean, qu'on prétend avoir établi la divinité de Jésus, ainsi que nous l'avons vu; voici comme ils expliquent cet Evangile, au *ch.* XVII, § 3 : « La vie éternelle est de connaître le seul

» vrai Dieu et son Apôtre (*envoyé*) Jésus-Christ ». Et au *ch.* XX, § 17 : « Jésus lui dit : Ne me touche point, car je » ne suis point encore monté vers mon Père ; mais va à » mes *Frères* et leur dis : Je monte vers *mon* Père et » vers *votre* Père, vers *mon* Dieu et vers *votre* Dieu ». Les Ariens observent que Jean veut persuader que le Père est dans le Fils en parlant de Jésus ; il finit par en faire une distinction formelle qui n'admet aucunement sa divinité ; dans le *ch.* XIV, *v.* 28 : « Je m'en vais au » Père, car le Père est plus grand que moi ».

Plusieurs auteurs ont nié que l'Evangile de Jean fût véritablement écrit par lui ; car au *ch.* XXI, *v.* 24, il est dit : « C'est *ce* Disciple Jean qui rend témoignage de ces » choses, et *nous savons que son témoignage* est digne » de foi ».

Ce verset a induit les incrédules à croire, d'après le texte et la force de l'expression, que cet Evangile n'était qu'une tradition parue après S.t Jean ; preuve nouvelle que le berceau de l'Eglise naissante est environné de ténèbres impossibles à dissiper.

Toutes ces contradictions devaient s'éteindre au Concile de Nicée qui a établi quatre Evangiles canoniques. Néanmoins les Saints-Pères qui précédèrent ce Concile, n'ont rappelé dans leurs ouvrages que les Evangiles que le Concile déclara apocryphes ; ce qui a induit à croire que les Evangiles canoniques fussent postérieurs aux apocryphes.

Du reste, voici comment ce Concile s'est guidé dans le choix des quatre Evangiles qu'il voulait adopter dans l'innombrable quantité qui alors existait.

Les Saints-Pères du Concile assemblés, illuminés et éclairés par l'*Esprit Saint*, placèrent pêle-mêle, sur un autel devant lequel le Concile s'assemblait, tous les Evangiles alors connus. Ils prièrent ardemment le Seigneur Dieu pour qu'il daignât leur faire voir quels étaient les Evangiles inspirés par ledit *Esprit Saint*. Après la prière, tout-à-coup arrive un miracle; les Evangiles que Gelase devait faire brûler, tombent *sous* l'autel; il ne reste au-dessus que les quatre qu'on déclare canoniques et qui sont suivis de nos jours par la presque généralité des Chrétiens.

Mais ce Concile devait se terminer par un miracle encore plus grand. On était convenu que pour la validité du Concile, tous les Saints-Pères devaient signer les actes. Or, pendant la durée du Concile moururent deux évêques, Musonius et Chrissante, sans avoir signé les actes; voilà la besogne comme on dit *au Diable*, car il fallait absolument leur signature pour la validité du Concile. Les Saints-Pères font placer des gardes autour du tombeau des Evêques; ils déposent au-dessus les actes du Concile, qui, comme on sait, était divisé en sections. Les Saints-Pères passèrent la nuit en prière, et le lendemain ils trouvèrent que les trépassés avaient heureusement signé les actes du Concile.

Si l'on retranche les lois juives auxquelles les convertis à la foi de Jésus étaient soumis, la pure doctrine chrétienne se réduisait à très-peu de préceptes :

1.° Au dogme fondamental juif de l'unité de Dieu, auquel les Apôtres joignirent

2.° La récompense et les peines dans la vie future;

3.° La mission divine de Jésus le Christ et le Fils de Dieu;

4.° Le résurrection de Jésus, cause de la résurrection des hommes;

5.° Le don mystérieux de l'Esprit-Saint par la permission de Dieu;

6.° La croyance des esprits impurs répandus entre les hommes.

Voilà ce que croient les Apôtres dans leurs écrits. Le Symbole des Apôtres ne fut écrit qu'au Concile de Nicée; il se perfectionna peu à peu, et l'article qui traite du Saint-Esprit fut établi postérieurement au Concile de Constantinople, qui se tint sous Théodose en 381. Grégoire de Nyssa, en Capadoce, est l'auteur de ce dogme. Si le Symbole avait existé du temps des Apôtres et eût été établi par eux, il n'y aurait pas eu tant de disputes, tant de sectes, et les vrais fidèles auraient eu une règle à opposer aux novateurs.

Le Christianisme, à son berceau, ne fut signalé que par des disputes théologiques, en opposition les unes avec les autres, malgré la simplicité et le petit nombre de ses dogmes (Voyez les *Actes des Apôtres* et *St.-Paul,*

ad Coloss., *ch.* II, *v.* 4, 8; *Timoth* I, *ch.* I, *v.* 4 et suivans; idem, *Timoth.* II, *ch.* II, *v.* 16, etc. etc.)

Jésus n'a rien écrit, on ignore pourquoi. Sa morale se trouve dans le *Nouveau Testament* qu'on dit écrite par ses Disciples. Les Chrétiens éclairés regretteront toujours le peu de lumières que leur culte présente précisément, lorsque le besoin s'en fait le plus sentir. Toutes ces incertitudes malheureusement firent placer la religion chrétienne dans le même rang que les sectes philosophiques en vigueur à ces époques lointaines, et ces disputes, en fait de dogmes, leur paraissaient comme des thèses scolastiques, où on ne s'occupait, et avec un parfait accord, que des préceptes de Jésus, de l'adoration de Dieu, de l'amour du prochain et de la pratique de la plus parfaite charité.

Nous engageons nos Frères de se procurer les *Considérations sur l'histoire des principaux Conciles*, par le Frère de Potter. Ils seront surpris de voir que le Christianisme, jusqu'au 6.me siècle, a été toujours en contradiction avec lui-même.

La grande renommée que Constantin s'est acquise avec le temps, ayant été classé entre les bienheureux, ne provient pas de la présidence dont il fut honoré au célèbre Concile de Nicée; mais il la doit à cette fameuse donation de Rome et de l'empire d'Occident, que les Apostoliques soutiennent qu'il fit à Silvestre, Grand-Pontife des Chrétiens d'Occident à Rome.

Observons simplement que si cette donation avait existé dans le fait, les Papes n'auraient pas manqué de la mettre en avant lors des contestations qu'ils eurent à soutenir avec les Empereurs d'Orient, et en particulier avec Léon l'Isaurien, dont l'escadre envoyée pour réduire le Pape et Ravenne, fut engloutie par une tempête dans l'Adriatique; ce qui est une preuve évidente que cette donation fut forgée par les dispensateurs des grâces divines.

Cette donation est d'un style pitoyable et démontre la maladresse de ses auteurs qui ignoraient entièrement l'histoire des siècles qui les précédèrent. Tout le monde sait que Constantin ne se fit Chrétien que quelques instans avant sa mort; néanmoins dans cette donation, il se place sur le trône de Dieu, qui doit juger les vivans et les morts, condamne d'avance aux Diables et aux enfers tout homme qui oserait l'enfreindre.

« Nous ordonnons que cette donation demeure ferme » jusqu'à la fin du monde; et si quelqu'un désobéit à no- » tre décret, nous voulons qu'il soit éternellement damné, » et que les Apôtres Pierre et Paul lui soient contraires » dans cette vie et dans l'autre, et qu'il soit plongé au » plus profond de l'Enfer avec le Diable. Donné sous le » consulat de Constantin et de Gallienus ».

A ces époques, toujours obscures dans l'histoire, trois dogmes s'établirent chez les Chrétiens : 1.° Celui des images; 2.° des prières pour les morts; 3.° des reliques.

Les Chrétiens, au temps des Apôtres, ne connaissaient ni temples ni simulacres d'aucune espèce; ils regardaient comme une folie le culte et les prières que les Payens adressaient à des choses inanimées.

Les Chrétiens ayant corrompu leur première doctrine, eurent la fureur des reliques, fureur qui dure encore aujourd'hui; elle augmenta leur vénération pour ceux qui les possédaient et qui les accréditaient par des patentes. Par la suite, ils crurent qu'on pouvait participer aux indulgences chrétiennes, même après la mort. On a baptisé et communié des morts; le dogme des images et celui des morts et des reliques se tenaient ensemble.

Léon, l'Isaurien, regardait les images comme des objets d'idolâtrie, et lança en 716 un décret contre leurs adorateurs. Les Iconoclastes triomphèrent en Orient. Grégoire II, Pape de Rome, sujet de l'Empereur, se refusa aux décrétales, et saisit cette occasion pour ordonner aux Romains de ne plus reconnaître dorénavant l'Empereur grec pour souverain et de lui refuser les tributs ordinaires. Il se ligua contre lui avec les Lombards. Les peuples d'Orient payèrent bientôt le refus du Pape aux ordres de l'Empereur. Tous les adorateurs des images furent recherchés avec soin et périrent dans les supplices. Les Papes, plus avides de pouvoir après qu'ils se furent émancipés des Empereurs grecs, cherchèrent à empiéter sur le royaume des Lombards; dans cette vue, ils se brouillèrent avec leurs alliés, recoururent aux Empe-

reurs grecs qu'ils avaient méprisés, et contre lesquels ils s'étaient révoltés pour se délivrer des Princes lombards qu'ils craignaient.

Les Empereurs grecs, occupés de désastres privés, ne pouvaient pas accéder à ces demandes. Alors, Etienne II, Pape, s'adressa à Pépin qui fonda la légitimité papale aux dépens des Empereurs d'Orient.

Léon III, pour consolider son pouvoir, éleva à la plus haute dignité qu'on pouvait alors connaître, Charlemagne, qui, de son côté, favorisa le suprême pouvoir de l'Evêque de Rome; ce qui fit que les Rois Francs conservèrent une certaine autorité et pouvoir près du Saint-Siége; car, en 855, Louis-le-Pieux a pu juger dans Rome même un magistrat accusé d'intelligence avec le gouvernement grec au préjudice des Francs.

Par les intrigues des Pontifes de Rome, leur autorité profane se consolidait sur les débris du trône des Empereurs d'Orient.

Déjà, à ces époques lointaines, les prêtres de Rome, imbus des fatales doctrines que l'on rencontre à chaque pas dans la Bible, ont cru ou ont voulu se persuader que les Papes, qui représentent les Grands-Sacrificateurs juifs, ne devaient pas régner et dominer seulement sur les opinions de leurs croyans, mais qu'ils devaient disposer absolument des biens et des Royaumes de toute la terre.

Grégoire VII, s'appuyant sur ces maximes subversives de

toute société, de toute autorité civile et politique, s'était arrogé le droit de disposer de toutes les couronnes des Princes chrétiens, et de déposer les Souverains selon son bon plaisir. Voici les termes précis de l'excommunication qu'il publia contre Henri II, Empereur :

« Je défends à Henri, fils de l'Empereur Henri, de » gouverner le Royaume Teutonique et l'Italie. *J'absous* » *tous ses sujets du serment de fidélité.* Je défends à » toute personne de le servir *comme Roi,* et je charge » Henri d'anathème ».

Henri, pour empêcher la rebellion dans ses Etats et la guerre civile dont il était menacé, fut obligé de se soumettre au Pape.

Après ce Pape, voici comme s'explique le Concile de Florence, tenu en 1436 : « Le Pape est au-dessus des » Conciles et des Rois; *il a le pouvoir de déposer ces* » *derniers,* qui sont dans l'obligation de baiser ses » pieds, et de ne baiser que les siens. Il est le juge en » dernier ressort de tout le monde, et personne ne le » peut juger. Il est infailliblement saint par les mérites » de S.t Pierre; ceux qu'il a excommuniés n'ont plus » rien à attendre de personne, l'autorité pontificale » obligeant strictement tous les fidèles à violer le ser- » ment fait en leur faveur, *et même à se soulever* » ouvertement contre eux ».

La Cour de Rome soudoie encore de nos jours des écrivains pour entretenir les ignorans et les faibles dans

ces maximes subversives de tout ordre. Voici comme s'explique *Lalande* (qu'on ne doit pas confondre avec le célèbre astronome) sur l'obligation des Rois de baiser les pieds aux Papes; le paragraphe suivant est tiré de son ouvrage qui a pour titre *Voyage en Italie :*

« Cet acte est l'empreinte de la *royauté* et de la *di-* » *vinité* à la fois. D'ailleurs l'usage de baiser les pieds » au Pape était une suite naturelle de son exaltation » au-dessus de toute autre puissance. Constantin baisa » les pieds à Silvestre; Justin I.er au Pape Constantin; » Charles V à Clément et à Paul III; le Roi de Naples à » Benoît XIV; et une infinité de Monarques ont fait de » même dans tous les siècles ».

L'histoire ecclésiastique fourmille de ces exemples où l'on voit toujours l'abus du pouvoir des Papes et de son clergé, qui est sans cesse aux prises avec l'autorité légitime des Souverains, et qui débite que Dieu dispose des biens et des couronnes de la terre, et que les Papes en sont les seuls dispensateurs.

L'Empereur Héraclius (d'après S.t Théophane, *Cron. pag.* 275), voyant son Empire déchiré par des sectes chrétiennes qui se disputaient après six siècles sur la nature de Jésus, ordonna de ne plus parler désormais ni des deux natures de Jésus, ni de sa volonté une ou double.

Les schismes des Eglises grecque et latine, leurs idées flottantes sur la divinité et sur les deux natures

de Jésus, ces querelles de grand intérêt sur la soumission que le Clergé romain réclamait des Chrétiens, firent naître de toutes parts des sectes audacieuses, qui conservèrent dans leurs doctrines les dogmes et idées des Esséniens, des Gnosticiens et des Manichéens. Dans ces circonstances, les thèses sur les mystères de la Trinité enflammèrent tous les esprits des deux Eglises du 4.e au 13.e siècle. Toutes ces disputes et toutes ces stériles recherches amenèrent la doctrine de l'unité de Dieu. Mais la puissance papale et le monachisme ayant prévalu, les unitaires furent persécutés, dépouillés de leurs biens, brûlés pour l'amour de la Trinité et l'édification des fidèles.

D'autre part, en Égypte, en Syrie et en Arabie, pendant que les Juifs s'occupaient à refondre leurs lois, attribuées à Moïse et à Salomon, une grande révolution religionnaire se préparait dans l'Arabie, où les Sabéens étaient très-répandus, et qu'on appelait les Chrétiens de S.t Jean. Cette religion était formée des débris religieux des Juifs et des Chrétiens.

CHAPITRE XX.

Mahomet; causes qui établirent sa Religion. — Des Sabéens. — Des Iconoclastes. — Religion de Mahomet. Académie d'Achen au Caire. — L'Initiation conservée dans quelque coin de l'Ismaélisme. — Roman d'Habid et Dorathilgouse: trace en lui de l'Initiation égyptienne-juive-chrétienne. — Intolérance des Prêtres grecs; leurs vaines disputes causent la perte de l'Empire Grec. — Les Prêtres coptes conservateurs des Doctrines des premiers Chrétiens.—Désordres et anarchie dans l'Église d'Occident jusqu'au 8e siècle.—Ordres de chevalerie établis en Europe.

Lorsque Mahomet parut sur l'horizon d'Arabie, il était environné d'Idolâtres, de Juifs, de Chrétiens et de Sabéens.

Les Idolâtres ne tenaient à aucun système théologique, ils n'en avaient aucun. Les Juifs, sans commerce, dans un pays misérable, étaient divisés entre eux et méprisés par tous les autres. Les Chrétiens étaient partagés en Jacobites et Orthodoxes, ils se déchiraient. Les Sabéens, sans être divisés, étaient indifférens pour tous les cultes. Mahomet mit à profit ces circonstances pour amener tous les Arabes à sa religion, et lorsqu'il s'empara de la force physique du pays, il ne laissa à ses

habitans d'autre alternative que de choisir de belles femmes ou d'être exterminés.

Plusieurs écrivains prétendent que Mahomet ne savait ni lire ni écrire, ce qu'on a soutenu aussi de notre divin Maître : ces auteurs ont ignoré que ce fut à la poésie du Saint Prophète, que l'Alcoran dut sa célébrité : il est constant que l'ignorance était commune à tous les Arabes, et le peu de lumières qu'il y avait dans ce pays s'affaiblit au milieu des armes, et ensuite s'éteignit au sein de la volupté.

L'Alcoran fut le seul livre que l'on conserva dans cette contrée, on brûla tous les autres, et, à Alexandrie, qu'envahirent les sectateurs de Mahomet (1), on chauffa pendant six mois les bains publics avec les précieux manuscrits de ses bibliothèques.

Si Mahomet chercha à détruire tout germe de science, néanmoins, en politique, il ne heurta pas les usages de ses nouveaux croyans ; il se conforma même à quelques-uns en laissant aux habitans de l'Hiemen la grande vénération qu'ils avaient pour le Caaba de la Mecque, qu'ils croyaient bâti de temps immémorial, par Abraham, et il y ordonna des pelèrinages.

Les Sabéens avaient une Trinité, *Allat, Allaza, Mana,* le premier un simulacre de pierre, le second un morceau de bois, le troisième une pierre informe. C'est d'après les Egyptiens qu'ils ont représenté la Divinité sous

(1) Amerou, lieutenant du calife Omar, crut, par cet acte d'intolérance et de fanatisme, rendre hommage à la sublimité de l'Alcoran.

le symbole d'une pierre noire, pour exprimer que sa source est obscure, ténébreuse et mystérieuse. Mahomet leur laissa leur dévotion pour la pierre noire.

Pendant que Mahomet et ses croyans arrêtaient tout progrès de civilisation et de science dans l'Afrique et dans l'Asie, d'un autre côté le Christianisme faisait des progrès très-rapides; mais malheureusement plus il s'étendit, et plus les Chrétiens et le Clergé s'abrutirent et devinrent ignorans et fanatiques. Les résultats de ces deux religions étaient les mêmes; les sectes philosophiques chrétiennes ou disparurent ou pratiquèrent leurs dogmes clandestinement et dans la crainte d'être persécutés. Le Christianisme trinitaire triompha. Depuis lors disparurent les disputes, les écrivains, les savans, les artistes, les études anciennes, les lettres et les beaux-arts.

Après la naissance du Christianisme, et quelque siècles après, le goût des allégories avait commencé à devenir moins général en Asie; d'autre part, la civilisation européenne marchait vers une grande crise. Les grands signes représentatifs des mystères égyptiens, grecs et chrétiens allaient être abolis.

Les Iconoclastes, par leurs fureurs, les firent disparaître dans la Grèce, la Syrie et l'Egypte, qui étaient dominées par ces sectaires (1).

(1) L'an 314, sous Silvestre I.er, un Concile improuva l'adoration des images et les défendit dans les Eglises, afin d'empêcher

Mahomet avait saisi l'instant de cette anarchie révolutionnaire pour établir, lui le premier, une religion sans mystères et sans emblèmes; les arts, par là, périrent dans les lieux mêmes qui furent leur berceau et partout où le mahométisme s'établit.

Qui croirait que la superstition, mûrie par l'intérêt des Papes, qui se berçaient dans l'idée de se soustraire à la domination des Empereurs d'Orient, conserveraient le culte des images, en opposition aux ordres de Byzance et protégeraient les beaux-arts !... Il faut l'avouer, c'est à cette insubordination qu'on dut par la suite leur progrès et leur perfectionnement.

On remarque à ces époques un autre contraste frappant, c'est que les sciences bannies de l'Europe passèrent peu à peu chez les Musulmans, qui ne les avaient pas épargnées quelque temps auparavant. Les Sarrasins, dans la suite de ces temps barbares, purent établir de riches bibliothèques et des académies savantes en Asie, en Afrique, et en Espagne; et quoique l'ismaélisme fût prêché et soutenu

que, sur les murs, on peignit ce qu'on adorait. — L'an 700, le septième Synode de Constantinople, non-seulement défendit l'adoration des images, mais elles devaient être supprimées dans toutes les Eglises. — L'an 754, le Synode de Byzance, composé de 338 Pères de l'Eglise, en s'appuyant sur les décrets des premier et second Conciles de Constantinople, et sur les Conciles d'Ephèse, de Nicée et de Calcédoine, décida, à l'unanimité, que les images dans les Eglises étaient des abominations, et qu'elles devaient être éliminées.

les armes à la main, néanmoins on a des preuves que les initiations se conservèrent même entre les Sarrasins.

Vers la fin du onzième siècle, Haken fonda au Caire, (ainsi que le témoigne Macrizie) la *Maison de Sagesse* qu'on a cru toujours être un Temple maçonnique. On y enseignait la philosophie, les mathématiques; la doctrine était orale et secrète. Les initiés passaient plusieurs grades, et, dans les derniers, ils étaient initiés à la connaissance *de la nature*. Cette maison fut décriée par les prêtres de Rome, qui disaient que dans ce Temple de sagesse, on apprenait à ne rien croire.

On a prétendu peut-être avec raison, que c'est de cette source que des missionnaires se sont répandus en Syrie et y ont formé le gouvernement des Absides et du Vieux de la Montagne; le célèbre voyageur Constantin l'Africain se fit initier à Bagdad dans cette confrérie.

L'initiation ne devait pas être étrangère aux Sarrasins, d'après la tolérance des Califes arabes: plusieurs de leurs ouvrages l'indiquent, entr'autres l'Histoire arabe de Habid et de Dorathelgouse, que nous avons trouvée dans le poème de *la Maçonnerie*. On y découvre, sous des formes originales, les trois systèmes mystiques de la Perse, de l'Egypte et de l'Europe demi-moderne. Il est dit que l'auteur de ce roman arabe paraît avoir fait partie d'une de ces sociétés, nées des initiations d'Ephèse et perpétuées en Orient, protégées même par

Saladin, que nous verrons très-tolérant en fait de religion, et qui, à ce qu'on a cru, a été aussi initié.

Habid trouve trois cents et soixante-six hiéroglyphes dont il croit pénétrer la signification (1); à la fin il découvre le glorieux trophée qui est ombragé encore après tant de siècles par les plumes du *phénix*. Voici l'allégorie de l'Ame et du Soleil; chaque pièce de l'armure porte une inscription; la *fermeté* est la vraie cuirasse de l'homme, la *prudence* sa visière, qui sont les vertus des Rose-Croix : « Couvrez-vous de fer, » impuissans guerriers de la terre. *Salomon* marchait » à la conquête du monde à l'aide de ses vertus ». Il voit ensuite un monarque pacifique transformé en vainqueur; ses trophées sont ceux de l'initiation et de ses préceptes.

Dans les entrailles du Caucase, Habid voit comme Enée le Tartare et l'Elysée; il connaît l'histoire du monde, la tradition cosmonogique sur les Devis, et la race d'Ellis; dans ces souterrains tout est soumis à *Salomon*, tout se fait par lui.

Le chevalier Habid soulève enfin un *grand voile* derrière lequel il y a les *sept îles* et la ville de cristal de *Thèbes*, ou la Jérusalem mystique; c'est le même rapport avec les sept îles fortunées de Lucien, avec les sept degrés de l'échelle du magisme et maçon.·., avec les sept stations planétaires, qui sont sur la route

(1) Nouvelle trace du système solaire.

pour les ames qui de ce monde vont à la lumière éthérée d'Ormusd.

La première île qu'Habid doit conquérir est blanche comme la tenture du premier grade maçon.·. : avant d'y parvenir, il faut qu'il subisse les épreuves; ce sont celles des élémens. La nature est bouleversée autour de lui, le vent siffle, la foudre gronde, un combat affreux se présente entre les esprits bons et mauvais; c'est par le secours du glaive du Roi philosophe et de la *parole sacrée* qu'il peut rester inébranlable. Voilà bien des rapprochemens avec les mystères perses, gnosticiens, esseniens et maçon.·.

A cette même époque où les Sarrasins étendaient leurs conquêtes et où ils figurèrent dans les sciences, les prêtres grecs avaient adopté les maximes de la Cour de Rome pour devenir puissans; ils furent intolérans; par-là, ils exclurent tout autre dogme, même l'ancien apporté de l'Egypte. Ces prêtres détruisirent les Temples où on avait adoré leurs anciennes Divinités tutélaires; ils voulurent qu'on oubliât les anciens héros, leurs exploits, exemples mémorables de l'amour sacré de la patrie et du dévouement envers leurs gouvernemens.

A la suite de ce fatal système, les Empereurs grecs des différentes races, leurs Princes et les Grands-Prêtres qui se succédèrent, avaient, avec ce dogme, hérité de la manie des subtilités de la mysticité : ils s'occupèrent continuellement de ces questions inexplicables et vides

de sens, persécutant et exterminant tous ceux qui n'étaient pas de leur opinion ; ils perdirent de vue l'intérêt de leur nation et de leur famille ; et presque sans combat, ils abandonnèrent, dans la suite des temps, leurs trônes, leurs provinces, leurs Temples aux Musulmans, qui, favorisés par ces ridicules disputes religieuses entre les Princes et les prêtres, plantèrent le Croissant sur les remparts de Constantinople, et le firent flotter sur les tours de S.te-Sophie ; ainsi, par la faiblesse des Palléologues, et par les scissions et les persécutions des Théologues, la grandeur grecque, transplantée par les Romains du Tibre sur le Bosphore, disparut.

Malgré les changemens religieux et politiques, dus aux conquêtes des Sarrasins en Asie, en Afrique, en Europe ; malgré les persécutions qui en furent la suite, le dogme de l'Unité de Dieu put, à l'aide du secret et des mystères, se conserver en Palestine, en Syrie, en Egypte, et particulièrement dans la Thébaïde, par le moyen des Chrétiens et des prêtres coptes, successeurs des anciens prêtres égyptiens, qui, dans les temps barbares, au sein de leurs solitudes, conservèrent la vraie doctrine donnée par Hesman, Disciple de Manès, et qui, par la suite, fut rapportée en Europe. (1)

(1) On prétend que des familles coptes, vivant en commun, existèrent dans les souterrains des Pyramides jusqu'à la fin du 17.e siècle ; elles s'y adonnaient entièrement aux pratiques de la Religion chrétienne. (Voyez *les Voyages de Marc Lucas.*)

On lit dans Arnobes, que les prêtres coptes vivaient, de son temps, exemplairement, séparés des profanes, se livrant aux études de la physique, de la géométrie, de l'astronomie, et à leurs anciens mystères. Ce fut par leur admirable conduite, qu'au temps des Califes ils obtinrent la plus grande considération parmi les plus puissans Arabes et Musulmans, qui désiraient que ces prêtres se chargeassent de l'éducation de leurs enfans, et qu'ils leur enseignassent l'adoration d'un Être-Suprême, les secrets de la Nature et du Ciel, la physique, l'astronomie, la morale la plus pure et l'art de vaincre leurs passions.

Les Egyptiens sont de tous les peuples ceux qui ont le plus conservé de leurs anciennes mœurs.

Hérodote nous raconte bien des choses du culte de Diane, tel qu'il était établi de son temps à Bubaste, et de celui de Minerve à Saïs. Nous lisons dans Savary, que les mêmes choses se répètent aujourd'hui, quoique sous les dehors d'une nouvelle religion. Dans les processions de Rosette, de Damiette, de Siouth, on voit le peuple pratiquer les mêmes extravagances que jadis : on y remarque le même concours et la même affluence d'étrangers, la même licence, nul respect pour les mœurs; et si Hérodote dit que les musiciennes se prêtaient à toute espèce d'orgies, aujourd'hui ce sont les *Almées* qui les remplacent. Or, si, malgré la sévérité des mœurs musulmanes, ce peuple a pu conserver l'esprit et l'ha-

bitude des anciennes fêtes, des anciens usages, à plus forte raison les Coptes, les Chrétiens gnosticiens et manichéens, ont dû conserver le dogme et les mystères, eux qui vivaient et qui vivent encore dans leurs solitudes sans participer aux réjouissances et aux usages du peuple.

Le F.·. Belzoni, qui de son vivant a fait un long séjour dans la Thébaïde, assure qu'encore de nos jours les prêtres coptes conservent leurs anciennes habitudes, et qu'ils possèdent des *Codex* qui remontent à plus de vingt-quatre siècles, quelques-uns même à des époques plus éloignées encore; ils sont écrits dans leur première langue figurée, tels que certains *Papirus*, placés sur le *sternum* de quelque momie, que l'on découvre de temps à autre. En 1822, on faisait voir, dans la rue Picadilly, salle égyptienne, à Londres, une momie, la première qu'on eût observée avec les bras croisés, comme dans le signe de R.·.R.·.+.·.+.·., dit du *Bon Pasteur*; elle se trouvait avec le genou gauche plié et faisant l'équerre avec le droit, ayant une stolle ou collier à sept rangs peint sur le dehors de la caisse.

Des personnes qui possédaient des notions sur les hiéroglyphes égyptiens-coptes, assurèrent que cette momie avait été un grand personnage appartenant à la haute classe des prêtres.

Le thot, stolle ou collier des momies, à un, trois, cinq et sept rangs, étaient des signes et des indices d'un

Ordre et de leur admission aux mystères. Ce même thot, qui s'appelait aussi hermès, était un symbole duquel le vulgaire fit une Divinité qui possédait les sciences de géométrie, d'astronomie, etc., lorsque, dans le fait, ce symbole n'était que la signification de l'assemblée des sages, des savans, et même des produits littéraires des prêtres égyptiens, qui furent toujours sans nom d'auteur, qui s'appelaient hermès ou thot, et dont la quantité de volumes, selon Jamblique, montait à 365,25, ce qui répond à la durée de cent années solaires de 365 jours un quart. Ce résultat numérique nous indique que les anciens auteurs n'ont pas toujours donné dans le signe lors de leurs conjectures, et qu'ils ont pris souvent une chose pour une autre.

Il est à souhaiter que les peines que les savans se donnent pour se procurer la connaissance de l'ancienne langue sacrée copte, soient couronnées par le plus heureux succès; elles serviront à nous faire connaître avec certitude la première religion des Coptes, les fonctions des sacrificateurs et des prêtres, les attributs qu'on donnait à Dieu Père, ou au Grand-Architecte de l'Univers, et aux deux principes, ce qui est relatif à Isis, Typhon, Osiris, ou à la génération, destruction, résurrection ou régénération; nos savans obtiendraient cette connaissance par la comparaison des différens tableaux où les figures se trouvent réunies aux hiéroglyphes.

Ce travail répandrait la lumière sur tout ce qui est

regardé comme fabuleux dans notre premier culte, dans nos dogmes et nos mystères.

Ce fut par l'entremise de ces mêmes prêtres coptes et des Chrétiens d'Orient, que la religion, les mystères des Enfans de la Veuve et le culte du Grand-Architecte parvinrent jusqu'à nous, par suite d'événemens tout-à-fait extraordinaires, et qui acquirent une plus grande consistance par les Chevaliers Croisés, comme on le verra à la suite.

Ces mystères se conservèrent toujours sous la dénomination du Culte du Grand-Architecte de l'Univers, qui lui avait été donnée par l'allégorie d'Hiram, lequel représentait dans les mystères le Dieu inconnu, Eternel, seul Créateur de toute chose et Régénérateur de tout être.

Nous avons signalé la naissance du Christianisme au milieu des mystères des Divinités payennes. Lui aussi eut ses épreuves, ses exercices, son initiation, ses signes, un serment, un secret, un baptême, une purification, une consécration, etc.

Nous avons vu qu'on ne devait pasrecevoir indistinctement tout aspirant, qu'on répétait un serment pour garder le signe et le secret de la doctrine, lequel, chez les premiers Chrétiens, était le mystère de la Trinité et de l'Eucharistie, et que l'on regardait comme dangereux et infâmes les initiés qui dévoilaient les choses sacrées et acquises.

Si ceux qui célébraient les mystères de Cérès et de

Jupiter faisaient annoncer, lors de la célébration, que les profanes devaient s'éloigner, les Chrétiens aussi avaient leurs crieurs, qui renvoyaient ceux qui n'étaient pas initiés : témoin l'abbé Fleury, qui dit positivement, dans ses *Mœurs des Chrétiens*, qu'à la célébration des mystères chrétiens, aux premiers siècles de l'Eglise, un Diacre criait : « Loin d'ici les profanes; » fermez les portes, les mystères vont commencer ».

Lorsque les prêtres chrétiens commencèrent à devenir intolérans, et à être protégés par leurs gouvernemens, ils substituèrent à cette injonction, commune aux différentes religions : « Les mystères vont commencer, *hors* » *d'ici les chiens*, les choses saintes sont pour les saints ». *Foras canes, sancta sanctis.* Un auteur ancien, S.t Jean-Chrisostôme, dans son *Homélie* 23, *in Math*, nous donne la formalité usitée avant l'ouverture des mystères chrétiens : « Quand nous célébrons les mystères, nous » renvoyons ceux qui ne sont pas initiés, et nous fer- » mons les portes ».

Jamais on ne célèbre les mystères maçonniques sans s'être bien assuré qu'à l'intérieur et à l'extérieur du Temple, il n'y a pas de profanes : c'est le premier des devoirs, lors des assemblées.

La décadence de la religion des Payens commença par la perte des richesses que possédaient ses prêtres. D'abord Constantin-le-Grand dépouilla leurs Temples, Constance empêcha, par des lois, les sacrifices aux Divinités; Va-

lence les permit et les favorisa, mais ils avaient perdu de leur crédit par les antécédens. Théodore, monté sur le trône, abolit les sacrifices anciens et renversa les Temples. Cette mesure arme les Chrétiens de tous les pays, et les encourage à détruire les Temples payens, afin d'empêcher les Empereurs de revenir à leur ancienne religion.

Les hommes se sont toujours laissé séduire par le merveilleux et par la nouveauté : dans tous les temps, on a cru avoir plus de lumière que dans le passé. A bien observer les changemens politiques et religieux, on trouve qu'après cinq à six siècles les anciens cultes ne plaisaient plus, et l'Histoire nous montre que la même nation ne se ressemble aucunement dans ses différentes périodes : les anciens, comme les modernes, n'ont jamais pu faire sentir aux peuples (n'étant pas faits pour raisonner) l'absurdité d'une idole, car en leur en enlevant une, il a fallu de suite leur en donner une autre.

Néanmoins, les Payens attachés à leurs anciennes institutions, défendirent leurs Temples partout où ils étaient en force.

A Alexandrie, le Temple de Sérapis devint une forteresse ; les Payens s'y fortifièrent et se jetèrent sur les Chrétiens assaillans, les battirent et leur firent des prisonniers, qui furent forcés de sacrifier à Sérapis ; ceux qui s'y refusèrent furent considérés comme des Juifs, et sans pitié mis en croix.

Marcellus, Evêque d'Apamée en Syrie, marche avec les Chrétiens armés pour renverser le Temple d'Aulon, dédié à Apollon : il est défait par les Payens, et tué dans la mêlée. Mais notre but n'est pas d'écrire l'histoire de toutes les aberrations humaines.

Après toutes ces révolutions, la religion chrétienne devint dominante en Europe, et jusqu'au commencement du 8.e siècle, comme nous l'avons expliqué, elle eut toujours le grand secret, qui était gardé par les fidèles, et qui ne cessa de l'être que parce qu'il devint le secret de tout le monde par les querelles théologiques des Consubstantialistes et de ceux qui enseignaient le mystère de la Trinité.

Jusqu'à cette époque, la pratique des rites et mystères anciens fut maintenue par les Chrétiens; néanmoins, malgré les persécutions chrétiennes, les Payens jusqu'à cette époque conservèrent aussi secrètement leurs mystères, comme on peut s'en assurer dans le *Secret des Mystères de l'Eglise primitive*, par Vallemont, et dans le *Glossaire* de Ducange, aux dames Habouda, Holda, Fata, Diana, etc. etc.

Les Payens purent aussi transmettre secrètement leurs mystères, et ils arrivèrent à une postérité bien plus éloignée du 8.e siècle.

Après Charlemagne (qui avait établi la puissance des Evêques de Rome), tout était désordre, et l'ignorance des prêtres à son comble; la plus grande partie ne

savait qu'à peine lire ; il n'est donc pas étonnant que les mystères égyptiens-juifs-chrétiens, que nous avons vus exister dès les premiers siècles du Christianisme en Europe, aient pu se fortifier et opérer le mélange le plus extraordinaire, si le Paganisme et le Christianisme s'allièrent avec la magie et avec les erreurs de la superstition la plus grossière.

Nous avons exposé les différens mélanges qui existaient dans les cultes en Egypte, les désordres qui en dérivèrent ; la même confusion arriva en Occident. L'*Histoire littéraire de France*, par les Bénédictins, *tom.* IV, *pag.* 274, nous dit « que les légendaires n'é-
» taient jamais embarrassés : quand ils manquaient de
» légendes, ils en composaient de leur chef ; quelquefois
» ils puisaient dans les actes des autres Saints, et on les
» confondait les uns avec les autres ».

M. Dulaure, *tom.* I, *pag.* 130, dit : « Toujours à l'en-
» droit destiné au culte d'une Divinité payenne, les
» Chrétiens plaçaient le culte d'un Saint ». A la place de l'autel de Jupiter, les Chartreux ont substitué une église à Notre-Dame, et à la place d'un autel à Bacchus, le culte de S.t Bacchus. Le cippe antique de quatre Divinités payennes existait près du lieu où on a construit la sainte chapelle du palais (1). Le même auteur, dans son *Histoire de Paris*, prouve jusqu'à l'évidence que

(1) Plusieurs monumens en Italie et en Espagne attestent de pareilles substitutions de Saints chrétiens aux Divinités payennes.

S.t Denis, Evêque et patron de cette ville, n'a jamais existé, et que ce nom est un de ceux que l'on donnait à Bacchus. Cette Divinité fut métamorphosée en un Saint chrétien, et il y eut même pendant long-temps en France un S.t Bacchus qui figurait dans la légende chrétienne. L'église de S.t Bacchus a été métamorphosée en celle de S.t Benoît. Henri I.er, en 1030, donna à l'Archevêque de Paris plusieurs églises abandonnées; la dernière est celle de S.t Bacchus; sa fête était célébrée dans les mêmes mois et jour que les vignerons des environs de Paris fêtaient, il n'y a pas un siècle, celle du Dieu Bacchus.

M. Bonneville, page 49, dit : « On sait que, dans le » petit village d'Issy, près Paris, nous avons aujour- » d'hui un vaisseau religieux où l'on célèbre les mys- « tères de Jésus en présence de tout le monde, aux » lieux mêmes où les anciens Druides célébraient en » secret les mystères d'Isis ». Le même auteur trouve synonymes les noms Hésus, Isis, Josué, Jésus ; il prouve que ce dernier fut porté par différens Juifs qui figurent dans la Bible.

Au commencement du Christianisme, les Romains, à la suite de leurs conquêtes, avaient permis aux vaincus d'associer à leurs Divinités celles de Rome ; il arriva par-là un autre mélange. M. Grivaud, dans son *Recueil des Monumens antiques, tom.* II, *pag.* 127, en fournit une preuve. L'autel de Jupiter, retrouvé à Paris dans l'emplacement du chœur de la cathédrale, portait,

sculptés dans des bas-reliefs, Castor, Pollux, Jupiter, Vulcain, Vénus, Mars, Divinités romaines, et avec elles Esus et Cernunnos, qui étaient gauloises (1).

Il est prouvé que le culte de Mythras a existé dans la Gaule; il paraît qu'il s'y est introduit, selon différens auteurs, du temps de l'Empereur Antonin.

Quoique le culte de Jésus ait pénétré dans la Gaule aux premiers siècles du Christianisme, on négligea de pratiquer sa morale. Lors des premiers Rois Francs, des Juifs et des Syriens faisaient dans leurs Etats le commerce de luxe; ils étaient même protégés. En 591, d'après Dulaure, un Juif appelé Salomon devint receveur-général du Roi Dagobert, et un Syrien nommé Eusèbe acquit avec le commerce assez de richesses pour acheter l'épiscopat et se faire nommer Evêque.

Nous avons remarqué que la tonsure était une espèce de consécration des prêtres égyptiens qui étaient employés au culte du Soleil. Cette marque de vœux religieux était conservée par les premiers Rois Francs, qui regardaient la chevelure comme une marque de royauté.

(1) Cet autel fut découvert en 1711, en creusant le chœur de Notre-Dame, pour y pratiquer une tombe pour les Archevêques. Il était composé de neuf grosses pierres, ornées de bas-reliefs sur les quatre faces. Une face avait un Taureau couvert de l'Etoile sacrée; par ce signe, il paraît que les Divinités égyptiennes n'étaient pas inconnues aux anciens Parisiens. D'après l'opinion de plusieurs savans, cet autel devait avoir été érigé de la 14.me à la 37.me année de notre ère, sous l'empire de Tibère.

Chlodovech ayant fait prisonnier Chararic, Roi des Morins, lui coupa la chevelure; celui-ci la laissa croître, et Chlodovech lui fit couper la tête.

Rien de plus ténébreux que l'établissement du Christianisme dans la Gaule, que nous avons dit avoir eu lieu dans les premiers siècles; il paraît qu'il arriva sans le dogme de la Trinité. Une lettre de sept Evêques, écrite en 389, à S.te Radegonde, rapportée par Grégoire de Tours, *Hist. lib.* IX, *cap.* 39, nous décèle ce fait : « S.t Martin fit éclore les premiers germes de notre foi; » car alors les mystères ineffables de la Trinité divine » n'étaient parvenus à la connaissance que d'un petit » nombre de personnes ».

Quoique le Christianisme fût professé dans la Gaule, il paraît que les Rois et les Evêques ne suivaient guères les maximes évangéliques. D'abord la polygamie paraît suivie. Clhothachaire, Roi de France, mort en 561, eut quatre épouses vivantes en même temps. Son fils Charibert en eut également quatre.

Le clergé commençait à devenir très-puissant par ses intrigues. Grégoire de Tours, *Hist. lib.* VIII, *cap.* 29, dit que Frédégonde avait des clercs au rang de ses familiers; elle s'en servait pour assassiner ses ennemis. En 585, elle voulut faire périr Childebert, et employa deux ecclésiastiques qu'elle avait gagnés, par de magnifiques promesses, les arma de poignards empoisonnés. Les assassins furent découverts et cruellement mutilés.

A cette époque, les Evêques mêmes, par les aveux de Grégoire de Tours, *Hist. lib.* v, *cap.* 19, étaient lâches et perfides, corrompus et corrupteurs; ils se rendirent complices de Frédégonde. On ne peut lire sans indignation ce qui se passa à l'occasion du Concile des Evêques, tenu à Paris contre l'Evêque Prétextat. Cette Reine suscita de faux témoins. Prétextat se défendit, fut reconnu innocent, et les Evêques n'eurent pas le courage de se prononcer pour lui; Grégoire de Tours fut le seul qui osât le défendre.

En 585, un Concile d'Evêques à Orléans, un autre à Macon ont lieu inutilement pour arrêter le désordre des autres Evêques; il y en a qui prennent part aux révoltes contre le Roi Wamba. A Châlons, en 579, Sagittarius et Salonius, évêques, sont dégradés. Ils avaient associé la mître au casque, étaient adonnés à la crapule et à la débauche. Les Evêques, pour ne pas les juger sur ces délits, les accusèrent de rebellion contre leur Roi Gruntchramn (1), qui présidait le Concile. L'acte qui porte leur condamnation ne fait mention que de ce délit qu'ils n'avaient pas commis.

Une multitude innombrable d'évêques, d'abbés, de prêtres, de moines, ont été militaires et même con-

(1) Les Rois Francs avaient, à ce qu'il paraît, le droit de confirmer les Evêques; Honorius, Evêque de Saintes, se rendit à Paris pour cet objet, chez Charibert, qui le chassa de son palais, le fit attacher sur un chariot rempli d'épines et l'envoya en exil. (Grégoire de Tours, *lib.* IV, *chap.* 36.

quérans. Le clergé devint puissant par ses intrigues, en favorisant tel parti plutôt que tel autre, selon son propre intérêt : c'est de ces services et de leur récompense que naquirent les richesses du clergé de France comme d'ailleurs.

Nous avons vu le désordre dans l'Empire d'Orient occasionné par les Iconoclastes. Charlemagne rejeta le culte des images des Saints ; ce ne fut que postérieurement qu'il s'établit dans le nord de l'Europe. Néanmoins cet Empereur fut toujours inspiré par les prêtres de Rome : ce n'est qu'à leurs sollicitations qu'il ensanglanta la Saxe pour la rendre chrétienne. Baluzii, *Capitul. t.* 1, *col.* 252 : « Si quelqu'un se cache pour échapper au baptême, qu'il » meure ». Mahomet disait aussi : « Crois, ou je te tue ».

Cependant Charlemagne s'occupa de la réforme des mœurs des Evêques ; il leur défendit, sous peine de perdre l'épiscopat, de répandre le sang des hommes, fussent-ils Payens ou Chrétiens, d'avoir plusieurs épouses, des femmes étrangères, et de fréquenter les tavernes. Baluzii, *Capitul. tom.* 1, *col.* 191, § 360. On lit aux mêmes Capitulaires (239) que, pendant le règne de cet Empereur, on fabriquait une multitude de faux écrits et de lettres tombées, disait-on, du ciel. Un prêtre, en prenant la Bible pour modèle, car elle ordonnait aux Hébreux de ne se présenter jamais dans le Temple les mains vides, porta la fourberie au point de supposer l'ordre suivant tombé du Paradis : « Venez fréquemment

» dans mes églises et avec des offrandes ; *cum oblationi-* » *bus frequenter venite* ».

En l'année 880, l'Abbé de S.t Germain-des-Prés (voyez *Dulaure*) était un homme de guerre assez fameux par son audace ; il entreprit de repousser les Normands qui ravageaient les bords de l'Escaut, il fut battu. Nommé ensuite Evêque de Paris, il défendit la ville contre les attaques de ces mêmes ennemis. Le même *Dulaure*, *t.* I, *pag.* 553, dit, en parlant des mœurs de Paris, après Charlemagne : « Le Comte, l'Evêque, les Abbés de Paris exerçaient dans leurs arrondissemens respectifs et sur les villages qu'on leur avait concédés, une autorité souveraine ; ils avaient leurs troupes, leur palais, leurs officiers, à l'instar des Rois ; ils percevaient à leur gré des contributions, levaient des armées, faisaient la guerre » (1).

Le même a écrit, *pag.* 575 : « Sous la seconde race des Rois de France, le nombre des Evêques et des Abbés guerriers fut bien plus considérable ; on ne s'en étonne plus : ils acquirent aussi un accroissement de richesses et de puissance ; quelques-uns devinrent souverains ».

Voici encore ce que dit *Dulaure*, *tom.* II, *pag.* 204 : « Les Evêques se mariaient, et leurs femmes portaient

(1) Voilà pourquoi le clergé rappelle toujours le bon temps, les droits du Souverain, et regrette son antique puissance.

» effrontément le titre d'*Evêquesse*. Segenfrid, Evêque du » Mans, épousa dans un âge très-avancé Hildeburge, il » en eut plusieurs enfans et dota Orderic des biens de » l'Eglise ».

Le même, après Vidal, dit, en parlant du clergé, lors de l'arrivée des Normands, « que ses mœurs étaient » dépravées, que les Evêques avaient publiquement des » concubines, et se glorifiaient de leur grand nombre » d'enfans ».

Le Pape Léon IX, en 1049, défendit aux prêtres de porter les armes et de se marier. Les chefs de la chrétienté ne tinrent compte de cette ordonnance, et imitèrent les désordres de leurs prédécesseurs.

On ne sait ce qu'était le Christianisme à ces époques; car les Rois de la première et seconde époque avaient des concubines et plusieurs épouses à la fois qu'ils répudiaient à leur fantaisie. Les Papes ne se mêlaient aucunement de ces affaires de ménage. Nous avons vu le siége de S.t Pierre couvert souvent par le scandale. C'est sous Robert dit le Dévôt, que les Papes commencèrent à vouloir empiéter sur cette matière et s'en faire un droit exclusif.

D'autre part, nous trouvons dans l'*Histoire Ecclésiastique* de l'abbé Fleury, *t.* XVI, *pag.* 308 et suivantes, qu'un Concile en 1212, tenu à Paris, défendit aux Evêques de permettre, même en payant, aux prêtres d'avoir des concubines. Cette ordonnance prouve qu'aupa-

ravant les prêtres obtenaient de leurs Evêques cette permission gratuitement ou avec de l'argent.

Dans ces désordres, les hommes qui savaient raisonner voyaient que la vraie religion de Jésus n'était pas suivie. Les principes gnosticiens et manichéens se répandirent de plus en plus ; ils devaient être combattus par les prêtres despotes attachés à la suprématie de Rome. On a vu (comme il est dit dans le *Recueil des Histoires de France t.* x, *pag.* 539) treize chanoines, parmi lesquels on comptait Etienne, ancien confesseur de la Reine Constance, femme de Robert, Roi de France, être condamnés, à cause de la profession de cette doctrine, à être brûlés vifs. Les prêtres dissidens s'étaient tellement emparés de l'esprit de cette Reine, que lorsqu'on conduisit ces chanoines au supplice, elle se jeta furieuse sur Etienne, et, avec sa canne, signe de royauté, lui crêva un œil.

Les principes gnosticiens, sous les dehors de l'école aristotélique, étaient répandus à Paris et ailleurs. Abeilard, plus connu par ses malheurs en amour et par l'affreuse mutilation qui les termina, avait introduit, à l'aide de ses écrits, aujourd'hui presqu'oubliés, des opinions libérales et chrétiennes. Il fut persécuté à outrance et accusé d'avoir porté un jugement erroné sur la *Trinité*. Néanmoins ses Disciples le suivirent où il allait; il en avait jusqu'à trois mille ; il leur donnait ses leçons en plein champ, ne trouvant pas souvent de lieux assez spacieux pour les contenir. Parmi ses élè-

ves, on compte plusieurs Evêques et Archevêques, vingt Cardinaux et un Pape (1).

Les études se propagèrent, et la ville de Paris, au 12.e siècle, s'appelait *Cariath Sepher*, nom hébreu qui signifie ville de lettres. Les connaissances que l'on a acquises par les croisades firent faire aux sciences de très-grands progrès : en 1210, il existait une secte très-répandue, établie par un ecclésiastique nommé Amory, qu'on suppose originaire d'Italie; elle niait la présence réelle, croyait inutiles la plupart des cérémonies de l'Eglise, traitait de ridicule le culte rendu aux saints, aux reliques et aux images. Cette même année, le 21 octobre, quatorze de ces religionnaires furent condamnés à être brûlés vifs; ils subirent cet affreux supplice avec courage.

Pour qui se représente cette période, il demeure évident que les hommes éclairés durent se concentrer dans des associations dont le but devait être la conservation des sciences et mystères égyptiens, juifs, chrétiens, et de la liberté civile envahie par l'avidité féroce des Seigneurs et du clergé.

C'est à cet état de choses qu'on doit l'apparition de

(1) Ce fut S.t Bernard qui excita la rage des Croisés, pour augmenter le pouvoir des Papes, qui damnait charitablement les mourans qui refusaient de donner leurs propriétés à l'Eglise. Ce fut ce S.t Bernard, qui se montra le plus ardent persécuteur du célèbre et malheureux *Abeilard*.

toutes ces corporations secrètes des arts et métiers; ce qui nous fait penser qu'à ces époques il y eut trois espèces de sociétés secrètes : les *Chevaleresques*, qui ne tenaient qu'au système politique; les *Religieuses* qui s'occupaient de la conservation des dogmes; et la dernière des *Professions mécaniques* individuelles, pour s'assister entr'elles et même pour cacher le secret de leurs arts respectifs aux autres professions.

Toutes ces sociétés avaient des cérémonies usitées par les Elus de Thèbes, de Memphis, d'Eleusis. On ignore par quelle voie ces rites et cérémonies changèrent de lieux et même d'objet. On reconnaît facilement la conformité frappante qui existe entre les différentes initiations qui furent transmises jusqu'à nous depuis la plus haute antiquité ; elles furent fortifiées par l'habitude, et répandues de plus en plus par les persécutions, l'égide la plus conservatrice des opinions religieuses : l'extension des sociétés maçonniques en Europe est une preuve de son antiquité.

L'anarchie féodale régnait en Europe après le règne de Charlemagne. La Chevalerie naquit de ce désordre, elle fut introduite pour soutenir l'autorité civile alors impuissante, et dans le fait, dépendante de Rome : le but apparent de ces institutions était de secourir les malheureux.

Dans l'état de bouleversement où l'Europe se trouvait, cette fondation devait produire des héros, des cham-

pions, mus par l'humanité, la religion qu'on y professait, et par les grands exploits qu'on y proposait.

Elle commença par adopter les pratiques de l'initiation éleusienne, égyptienne et chrétienne.

Le novice se préparait par le jeûne et se purifiait par des bains et des ablutions symboliques; pour imiter les obstacles des initiations, il devait passer la nuit des armes appelée la *nuit blanche*, parce qu'il était revêtu de vêtemens blancs comme dans les mystères; pratique qui s'est conservée dans certains grades et rites maçon.·.

Comme dans tous les mystères, même dans ceux maçon.·., ils étaient admis sous la présentation d'un parrain qui répondait de l'initié. Un grand Prince ou *le Grand-Maître lui donnait l'accolade.*

Le terme consacré dans ces entreprises chevaleresques était celui de *travaux*, conformément aux entreprises des Hercule et des Bacchus que les initiés appelaient travaux; ce qui est encore conservé dans la Maçon.·.

Ainsi que chez les Maçons, il fallait vingt-un ans pour être admis Chevalier; alors l'initié allait vivre d'une nouvelle vie : « *Novam induit vitam* »; l'habit en était l'emblème.

Dans la formule de réception, on nommait un Ange et un Saint, Michel et George. Michel est le premier des Anges Juifs, Basiliens et Gnostiques, et George délivre la Vierge du Dragon. C'est à ces idées romanesques que nous devons les poëmes classiques; les Italiens, en particulier, se distinguèrent en chantant les Paladins fran-

çais, célèbres dans leurs travaux, dans leurs exploits, leur bonheur et leurs désastres. Ainsi que l'initié à la doctrine du Christ qui, se parant des ornemens pour faire le Saint Sacrifice, récite en même temps une *jaculatoire*, ainsi à chaque pièce de l'armure qu'on présentait au récipiendaire chevalier, répondait un sens secret qu'on lui expliquait en la lui remettant. Comme les Frères Maçons qui, après d'anciennes institutions et mystères, conservent dans leurs symboles et devises les emblèmes de l'Aigle, du Phénix, du Pélican et de la Croix, ainsi les Ordres chevaleresques s'appropriaient de pareilles devises que nous avons vues communes aux Gnosticiens, Cabalistes et autres. Les fondateurs des Ordres chevaleresques ont imité autant qu'ils l'ont pu les anciennes pratiques, et par-là ils les appelèrent l'Ordre de l'Aigle, du Pélican, de la Croix, du Lion.

Les Maçons d'Amérique font remonter les Ordres chevaleresques à une époque très-éloignée, s'appuyant toujours sur la Bible; ils en établirent l'origine en Egypte. Joseph est fait Chevalier par Pharaon, qui lui met au cou une chaîne en or. Genèse, *ch.* XLI, § 41. Ces Maçons zélés ont trouvé que Mardochée est fait Chevalier par Ahassuerus, Roi de Perse, par une robe de pourpre qu'il lui donne. Esther, *ch.* VIII, § 15.

Dans l'Apocalypse, Dieu même est Chevalier, il a une longue veste serrée par une ceinture d'or, *ch.* I, § 13. (Voyez la *Bibliothèque Maçonnique*, imprimée à Baltimore, 1817.)

CHAPITRE XXI.

Pierre l'Ermite prêche la Croisade, le Clergé l'appuie. — Concile de Plaisance et de Clermont. — Pierre à la tête d'une armée de Croisés; sa conduite envers les Fidèles et les Infidèles. — Quelques traits de l'Histoire de Philippe I.er, Roi de France. — Les Croisés s'introduisent en Palestine et en Egypte. — Le Manichéisme existait alors en Europe et dans les lieux saints. — Les Croisés se lient avec les Coptes. — La Maçonnerie fondée sur la Bible, l'Evangile et l'Apocalypse. — Doctrine des Chrétiens d'Orient analogue aux anciennes Sectes chrétiennes. — Les Croisés admis aux Doctrines coptes. — Ce que les Musulmans disaient aux Croisés leurs prisonniers. — Causes de l'établissement des Ordres Chevaleresques.

L'AN 1093, Pierre l'Ermite revint en France de la Palestine où la dévotion l'avait conduit; à son retour, il se plaignit amèrement de la tyrannie et des violences que les Musulmans exerçaient contre les fidèles chrétiens qui allaient visiter les *lieux saints*.

Le clergé, qui était tout-puissant en Europe, entraîné par ses déclamations, assemble un premier Concile à Plaisance, puis de suite un second à Clermont, pour prendre en considération le plainte de *Pierre l'Ermite*.

Dans cette dernière assemblée, les Saints-Pères décident que la chrétienté doit faire la conquête sur les Sarrasins de ces lieux vénérés.

Les Princes français, guidés par la dévotion et par l'enthousiasme, donnent le signal de la guerre, par ce cri qu'ils firent retentir dans tous les Temples : « Dieu » le veut » (1). Ils forment contre les Sarrasins une ligue religieuse qui embrase toute l'Europe.

Les prêtres chargés de missions expresses, font retentir de leurs prédications tous les Temples.

« Quelle honte, disaient-ils, que les lieux où le Divin » Verbe est né, a vécu et fait tant de miracles ; où il a » été crucifié et mis à mort pour la *rédemption* du genre » humain ; où il a prêché la résurrection, et est lui-même » ressuscité, d'où il est monté au Ciel pour vérifier la pro- » messe du Roi Prophète : *Dixit Dominus, Domino meo,* » *sede* (2) *à dextris meis !*.... Quelle honte que ces » lieux sanctifiés par la présence du Fils de Dieu, soient » dans les mains des Sarrasins, de ces barbares qui » traitent de contes tous les prodiges, bases de la Reli- » gion catholique-chrétienne, parce que, disent-ils, ils » sont tous contre l'ordre naturel ; de ces Payens qui

(1) Mots que nous conservons dans les hauts degrés, et qui se trouvent en toutes lettres dans le grand sceau du Chapitre métropolitain d'Hérodom, ce qui est une des preuves que les Croisés firent partie de cette fraternité. (*Pl.* II, *n.°* 1.)

(1) Le Seigneur a dit à mon Seigneur : « Asseyez-vous à ma droite ». Ce texte ne peut s'interpréter que par la prédilection que l'Eternel accordait aux Rois des Israélites ; il voulait par-là faire comprendre que les Rois devaient être vénérés et respectés les premiers après Dieu, représentant sur terre ce Père conservateur de tout ordre.

» méprisent les vérités sacrées, décrites et prouvées par » la Bible, par les Saints Evangiles et par les Saints-» Pères ».

Les prêtres et les moines persuadent aux Chrétiens qu'ils auront la rémission de tous leurs péchés, et qu'ils gagneront la gloire éternelle, le Paradis, s'ils triomphent de Satan, adoré dans ces terres saintes, qu'on devait arracher des mains des Musulmans. Des ecclésiastiques, des moines donnent l'exemple, en endossant la cuirasse.

Nous avons dit que le clergé était accoutumé à voir ses Evêques se mêler des guerres pour des intérêts mondains ; nous en rapporterons ici un autre exemple. Du temps de Philippe-Auguste, Roi de France, Philippe de Dreux, issu de sang royal, Evêque de Beauvais, était un grand guerrier. A la bataille de Bouvines, pour ne pas répandre le sang de ses ennemis, et pour observer la discipline de l'Eglise (qui, d'après ce qu'on dit, abhorre l'effusion du sang), il se servait d'une massue dans les combats ; tuer les hommes en les assommant n'était pas, à la lettre, égorger et verser du sang. Les Princes s'assemblent et soulèvent les peuples en masse ; on décide l'invasion de la Syrie, de la Palestine et de l'Egypte, comptant sur une conquête facile.

Comme, suivant la légende, Jésus, fils de Dieu, Père des hommes, était mort ignominieusement sur une Croix, ce fut cet emblème que porta l'étendard qu'on arbora, et sous lequel se rangèrent ceux que l'enthousiasme

appelait à cette guerre, qui fut nommée *Croisade*.

Pierre l'Hermite, qui, avant d'être prêtre, fut soldat, avait ébloui les Français par un extérieur de piété chrétienne : tout le monde courait sur ses pas; aussi il fut suivi d'une multitude infinie de petit peuple qui voulait l'accompagner à la conquête de la Terre-Sainte. Cette foule, dans son dévot enthousiasme, voulait obtenir de ses reliques; on allait même jusqu'à arracher du poil de sa mule.

C'est ainsi qu'à la tête de ce corps indiscipliné, il traversa l'Allemagne; arrivé en Hongrie, il fit un traité avec le Roi Caloman, par lequel il s'obligeait à suivre tel chemin, à payer les vivres, et à faire garder à sa troupe la discipline la plus sévère; mais il arriva ce qu'on devait attendre d'un tel général et de tels soldats, ils pillèrent tous les lieux où ils passèrent, révoltèrent contre eux les Hongrois qui finirent par tuer sans compassion tous les maraudeurs et ceux qui se débandaient. Le Saint Ermite ne médite que la vengeance, et avant de sortir de la Hongrie, sans aucune cause, violant à la fois son traité et la foi qu'il avait jurée, il donne l'assaut à une forteresse de Caloman sur les frontières des Bulgares, et passe au fil de l'épée quatre mille hommes de garnison. Caloman, qui était allié des Bulgares, poursuit Pierre, lui tue dix mille hommes, lui prend deux mille chariots de bagages avec l'argent du général croisé, et le réduit au dénuement le plus absolu : celui-ci arrive

à Constantinople avec la moitié de son monde, et s'empresse de passer en Asie; mais cet homme, aussi courageux prédicateur que méchant soldat, à la vue des Turcs, quitte le commandement de l'armée et retourne à Constantinople, sous prétexte d'y aller chercher des vivres pour l'armée qui fut entièrement détruite par les Musulmans.

Le grand projet des prêtres, à cette époque, n'était pas seulement de s'emparer, par le moyen d'une guerre religieuse, du pouvoir civil, mais ils visaient aussi aux biens de la terre. Voici comme s'explique le père Maimbourg, dans son *Histoire des Croisades* : « Les » Princes séculiers s'appauvrissaient pour secourir Jésus-» Christ et ceux de l'Eglise, profitant pour le temporel » d'une dévotion dont ils devaient donner l'exemple, en » s'enrichissant de leurs dépouilles. Godefroi de Bouillon » vendit ou engagea à Aubert, Evêque de Liége, le comté » des Ardennes et de Bouillon, et Baudouin vendit à » Richer, Evêque d'Iverdun, la ville et château de Ste-» nay ». Ces principautés restèrent dans les mains des Evêques leurs successeurs jusqu'à la révolution française.

Philippe I.er, Roi de France, ne partagea pas l'enthousiasme de ses sujets : ayant répudié sa femme, Berthe de Hollande, belle-fille du Comte de Flandre avec laquelle il vivait en mésintelligence, il devint amoureux de Bertrande (1) de Mont-Fort, femme de Fulques

(1) Philippe I.er fit, comme avait fait son père, un trafic scan-

le Rechin, qu'il enleva, et avec laquelle il vécut scandaleusement et publiquement dans le concubinage. Les foudres apostoliques ne purent l'arracher des bras de sa bien-aimée, ni le faire partir avec les Croisés.

Les Princes et les grands d'Europe établirent, à cette époque, des Ordres de Chevalerie pour fournir toujours de nombreuses recrues pendant les guerres contre les Sarrasins; les Chevaliers croisés purent pénétrer dans ces lieux lointains et même s'y établir; mais toujours environnés de périls, ils cherchèrent un appui et le trouvèrent dans les Carpocratiens, Gnosticiens, dans les Coptes et Chrétiens d'Orient, qui étaient accablés sous le poids du despotisme des Musulmans qui les gouvernaient comme un peuple conquis.

Bossuet, *Histoire des Variations, liv.* IX, indique qu'au moyen âge les sectes chrétiennes, et plus particulièrement, les Manichéens et Gnosticiens, s'étaient cachés autant que possible dans l'Eglise même : « Les » restes du manichéisme, trop bien conservés en Orient, » se débordent sur l'Eglise latine ». Montfaucon, *v.* II,

daleux des bénéfices ecclésiastiques ; il vendit même à Clodius, coupable de sacrilége, un Evêché. Ainsi, on n'est plus surpris si on lit dans Dulaure, *tom.* II, *pag.* 22, qu'après que ce même Prince eût enlevé avec violence, en 1092, Bertrande, femme du Comte d'Anjou, il trouva un Archevêque et deux Evêques qui consacrèrent ce rapt, en bénissant cette alliance criminelle. Lorsque d'autres prêtres voulurent qu'il expiât ses crimes, ils débitèrent toujours que le Diable lui avait conseillé de les commettre.

p. 271, parlant de la religion des Egyptiens, dit que l'hérésie du bon et du mauvais principes, qui était soutenue par les Manichéens et autres, a fait en divers temps de grands ravages dans l'Eglise; il dit aussi qu'on en trouve encore quelques restes dans l'Orient. Ainsi on ne peut aucunement douter que ces doctrines n'existassent du temps des Croisés qui furent surpris de trouver dans les Chrétiens d'Orient la religion primitive, l'esprit de bienveillance uni à celui de fraternité.

Les Croisés se lièrent étroitement avec leurs co-religionnaires, étant sûrs qu'ils en recevraient des lumières et des secours; ils se firent initier dans leurs mystères, apprirent leurs signes, leurs symboles et allégories, et formèrent le projet, de retour chez eux, de travailler à la reconstruction du Temple de Salomon, le Temple le plus digne de l'Eternel qui devait être ouvert au monde entier et peuplé par des hommes libres et vertueux.

Ce Temple mystique était en très-grande vénération chez les Gnosticiens et autres Chrétiens, plus par l'idée de son unité et du culte simple, que par une magnificence chimérique.

Un fait sur lequel on est tombé d'accord et qui n'est pas contesté, c'est que l'ancienne et la moderne Maçonnerie conservent dans leurs initiations toutes les formes de celles des anciens Egyptiens avec les emblèmes juifs, et que le fond de cette religion est basée sur la Bible (1),

(1) Dans le lieu où la Bible est pour ainsi dire née, elle est

sur les Evangiles et l'Apocalypse; qu'elle emploie le langage hébraïque pour la plus grande partie de ses mots, qui seuls fournissent l'instruction orale relative aux différentes légendes, et prouvent que ses mystères sont ceux des premiers Chrétiens d'Orient.

Il est aussi reconnu que, malgré que les Sarrasins fussent les maîtres de toute l'Egypte, d'une partie de l'Afrique, de l'Arabie et de l'Asie occidentale, les Chrétiens qui s'y trouvaient, qui suivaient, comme il est démontré, la doctrine des Esséniens, Cabalistes, Manichéens, etc., pratiquaient leurs mystères dans le secret; et malgré les persécutions et la réforme dominante de l'ismaélisme, conservèrent quelque partie de la Bible et du Nouveau-Testament avec leurs anciennes initiations et codex.

dès-à-présent presqu'inconnue. La Société Biblique de Londres envoya des missionnaires en Syrie, en Palestine et en Egypte; mais ils n'eurent que de très-faibles succès. Ils trouvèrent la ville Fedminel-Kounois, qui signifie place des Eglises, habitée, moitié, par des Coptes-chrétiens et moitié par des Musulmans, vivant ensemble sans jamais se quereller. L'ignorance dans cette contrée est très-grande. Les Coptes aujourd'hui ont perdu leur ancienne langue, et ne connaissent plus que l'arabe; cette population, au dire de Belzoni, *tom.* II, *pag.* 160, ne possède qu'une copie manuscrite d'une partie de la Bible ou Nouveau-Testament, qu'ils conservent comme une relique, quoiqu'ils aient une infinité de codex en écriture hiéroglyphique qu'ils ne connaissent non plus. On conserve dans cette ville une tradition qui porte qu'il y avait jadis 300 Eglises. Le Labyrinthe dont parle Hérodote comptait, à l'en croire, 3000 chambres, et était sur cet emplacement. La tradition de toutes ces Eglises ne serait-elle pas confondue avec celle du Labyrinthe?

Le grand laps de temps qui s'écoula pendant les entreprises des Croisés, leur permit d'être admis à tous les mystères des Enfans de la Veuve (1), des dogmes du Grand-Architecte de l'Univers et des deux principes.

Ils admettaient pour dogme Dieu Créateur de la lumière et des ténèbres, comme les anciens prêtres égyptiens. Ils s'occupaient symboliquement de la réédification du Temple de Salomon, de la mort d'Hiram, de la Parole perdue par un assassinat, de la captivité des Juifs à Babylone, de leur délivrance sous Cyrus, du rétablissement du Temple saint sous Zorobabel. Ils admettaient avec les anciennes doctrines égyptiennes et juives, la doctrine libérale de notre Divin Maître Jésus, avec les droits pour tous les Frères, des Grands-Pontifes et Sacrificateurs, la communauté des biens, la bienfaisance envers tous. Ils rappelaient dans leurs mystères la passion, la mort de Jésus, qui, comme il est dit dans l'Apocalypse, nous a établis tous prêtres et sacrificateurs, avec un égal droit à être initiés.

Les Chevaliers croisés, admis et initiés aux mystères des Enfans de la Veuve, de retour chez eux, les communiquèrent à des adeptes en Europe, qui, convaincus à leur tour de la vérité de ces doctrines et de la sainteté de ces institutions, s'y vouèrent entièrement.

(1) Il ne faut que lire les Evangiles et les Actes des Apôtres. On s'est servi souvent du mot *la Veuve*, pour expliquer la Religion chrétienne.

Qu'il nous soit permis d'observer ici, qu'il y a toute apparence que les Chevaliers croisés firent à leur retour en Europe une réforme de ces rites et mystères, en les adaptant à l'usage de l'époque où ils vivaient; car tous les rituels maçonniques, même les plus anciens, ne portent aucuns caractères d'une haute antiquité; ils suivirent facilement l'exemple du Pape Grégoire, qui, au 6.e siècle, avait réformé l'office et les prières de la Messe, qui sont restés les mêmes chez les Chrétiens de Rome jusqu'à nos jours.

Les Chrétiens et les Sarrasins appelaient leur guerre *sainte*, quoiqu'elle ne produisît que des brigandages et des crimes.

Le grand Saladin fut attaqué dans ses Etats; voulant repousser une agression honteuse par un exemple de terreur, il ne donna pas de quartier aux vaincus, fit massacrer tous les prisonniers qui étaient tombés en grand nombre en son pouvoir. Par la suite, le feu de la guerre se calma; on proposa des suspensions d'armes et on ne fit plus égorger les captifs; on apprit à se connaître mieux, et l'estime réciproque que se portèrent les deux partis étouffa la fureur religieuse.

Néanmoins, comme la guerre avait pour cause la religion, il se fit que pendant le séjour des Croisés chez les Musulmans, ils avaient souvent des questions théologiques; ce qui a induit de plus en plus les Croisés dans la croyance du Grand-Architecte de l'Univers et dans

l'unité de Dieu. Les Sarrasins regardaient comme inconcevable et absurde, l'opinion d'un Dieu le Père égal à son Fils, et d'un Dieu le Fils égal à son Père en âge et sans commencement, comme le Dieu Père, et d'un Dieu le St.-Esprit égal à tous les deux. Lorsque les Sarrasins avaient des prisonniers croisés avec lesquels ils s'entretenaient journalièrement, ils leur disaient : « Si vous honorez dans » votre divine Trinité autre chose que les trois principes » sortis du sein de l'Eternel, vous n'êtes que des idolâ- » tres. C'est nous seuls qui adorons le vrai Dieu, l'unique » Dieu, le Père de la Nature ». Les Sarrasins reprochaient aux Croisés faits prisonniers d'adorer ignominieusement plusieurs Dieux : « Pourquoi ne suivez-vous pas la reli- » gion naturelle, dont la morale est aussi sublime que » simple, que la Divinité a inspirée à tous les hommes, » qui est universelle comme la Nature, que la raison » comprend facilement, car ses maximes se trouvent » dans tous les cœurs où les préjugés n'ont point rem- » placé l'innocence » ?

Ces Musulmans disaient aux Chevaliers croisés : « Est-il » possible que vous puissiez admettre contre le bon sens, » contre la justice, contre toute raison, que ce Grand- » Architecte, qui a créé des millions et des milliards de » soleils et de corps opaques en proportion pour les » éclairer et les animer, n'ayant rien fait sans cause et » sans fin ; qui a su donner à tous ces corps innombrables

» des mouvemens aussi différens et réguliers, afin qu'ils
» ne s'entrechoquent pas, qui a pourvu de toute éternité à
» leur conservation par un ordre immuable ; qui, par sa
» toute-puissance, intelligence, raison, a créé tant de
» merveilles, en comparaison desquelles la terre que
» nous habitons est moins qu'un grain de sable : est-
» il possible que cet Être incompréhensible, qui,
» par sa seule volonté, a pu créer tout ce qui existe;
» Être de toute perfection, de toute puissance, dont la
» forme a toujours été cachée à la recherche humaine,
» se soit, sans aucune utilité ou fin raisonnable, méta-
» morphosé en homme?... Comment admettre que Dieu,
» toujours agissant, se soit soumis, comme un embrion,
» à neuf mois de néant dans le ventre d'une Juive, soit
» né dans l'état le plus misérable, se soit exposé à toutes
» les nécessités, besoins et infirmités de la vie; se soit
» soumis de sa propre volonté à terminer ignominieuse-
» ment sa carrière humaine? Comment admettre que cet
» Être impassible se soit fait accuser de blasphème, con-
» damner par des hommes à être fustigé, et à mourir en-
» tre deux larrons? Vous voulez que ce soit pour racheter
» tout le genre humain qu'il s'est assujéti à toutes ces
» peines, pour ouvrir les portes du Paradis, fermées aux
» trépassés jusqu'à sa mort; néanmoins, malgré les souf-
» frances et la mort de cet Être de bonté, la plus grande
» partie des hommes sont damnés et privés de ce Paradis.
» Comment pouvez-vous concilier l'idée de sa toute-

» puissance avec celle de l'inutilité de sa passion et de
» sa mort? car les hommes sont ce qu'ils ont été relati
» vement à leur fragilité comme auparavant. Convenez
» de l'absurdité de cette fable, qui détruit toute idée de
» la grandeur, de la puissance du Grand-Architecte de
» l'Univers, qui ne peut être que la conséquence de
» l'ignorance, de la superstition et de la déraison hu-
» maine.... Humiliez-vous devant cet Être immense, in-
» compréhensible, adorez-le dans ses ouvrages, déchirez
» le bandeau de l'erreur, et ne croyez jamais que cet
» Être, tout ordre, tout puissance, ait été inconséquent
» ou impuissant ».

Le Croisé avait beau répondre : « On m'a dit depuis
» mon enfance que, pour être sauvé, il fallait croire
» ce que l'Eglise de Rome croyait ». Ceci n'était pas une réponse de nature à convaincre ou à réfuter un Sarrasin.

Un Croisé, instruit comme la généralité des Européens de cette époque, homme de bon sens et bon guerrier, se laissait persuader aisément qu'il ne fallait pas adorer plusieurs Dieux, s'il retournait en Europe; les Musulmans l'avaient convaincu que les Papes et les prêtres étaient des ambitieux, qui avaient armé l'Europe pour leur intérêt. Les Sarrasins lui avaient fait voir d'un côté un mystère qu'il ne pouvait comprendre, et de l'autre des intrigues qu'il comprenait très-bien.

Les Croisés avouaient aux Sarrasins qu'ils ne voyaient

pas trop comment trois Dieux et troix personnes n'en faisaient qu'un seul. Cette facilité qu'ils eurent de se communiquer leurs opinions religieuses, fut une des causes qui développèrent de plus en plus la doctrine de l'unité de Dieu en Europe, où la foi chrétienne de Rome, ses mystères et ses rites étaient puissamment affaiblis par les vices du clergé; tandis que la religion de Mahomet acquerrait tous les jours plus de prosélytes. Le clergé même, du temps de Pierre l'Ermite, avait compris sa fausse position; il craignait que les Sarrasins n'envahissent l'Europe : c'est par cette puissante raison qu'il prêcha cette fameuse ligue, et qu'il unit pour elle tous les Souverains de l'Europe, malgré la diversité des intérêts qui existait entr'eux. Le clergé s'est servi d'un ressort religieux pour arriver à son but mondain et politique; néanmoins, par la menace de ce grand péril, il se dépouilla d'une faible partie de son pouvoir en faveur des Ordres chevaleresques qui s'élevèrent pour combattre les Sarrasins, cherchant en même temps à les tenir soumis à son influence par les bulles d'institution qu'il délivrait lors de leur création.

CHAPITRE XXII.

Hugues de Payens institua les Chevaliers Hospitaliers ; origine de leur nom, leurs légendes maçonniques. — Guerre des Templiers avec le Vieux de la Montagne ; sa Religion et son Initiation. — De l'influence salutaire des Croisades pour l'Europe. — Philippe-le-Bel et Bertrand de Goth cherchent à détruire les Templiers devenus riches et puissans ; calomnies intentées à l'Ordre ; sa profession de foi selon les profanes ; Baphomet ; Proclamation d'un Initié Templier par le Grand-Maître. — Les Templiers en opposition avec l'agrandissement du pouvoir papal. — Confessions modernes. — Confessions anciennes. — Griefs contre les Templiers ; fausseté des accusations dont ils étaient l'objet ; destruction des Templiers. — L'ignorance de l'Europe et du Clergé augmentent le pouvoir des Papes. — Mort de Philippe et de Clément. — Grades maçonniques qui rappellent les Templiers ; ceux-ci se conservent et se reproduisent au commencement du 19.e siècle. — Opinions que les Maçons dérivent des Templiers. Comment on peut classer les rites maçonniques.

L'AN 1118, Hugues de Payens établit un Ordre sous la dénomination des Chevaliers Hospitaliers, qui, selon l'usage de ce temps et d'après son institution, envoya une foule de Chevaliers à la conquête de la Terre-Sainte.

Peu après son institution, Baudouin, qui était devenu roi de Jérusalem, donna à ces Chevaliers une maison dans Jérusalem, près d'une église qu'on croyait l'emplacement de l'ancien Temple de Salomon : cet Ordre

avait en même temps des Chevaliers en Syrie et en Egypte, où ils se lièrent comme les autres Croisés aux Coptes.

Ce fut en reconnaissance d'avoir été admis aux travaux du Temple mystique que les Chevaliers Hospitaliers demandèrent au pape Eugène II la confirmation des priviléges de leur Ordre, et de plus, d'être investi particulièrement et spécialement du titre de *Chevaliers du Temple* au lieu de Chevaliers Hospitaliers. Le pape Eugène, croyant que cette dénomination avait rapport au Temple de Jérusalem et au Christ, accorda leur demande; depuis on les a toujours reconnus sous la dénomination de Chevaliers Templiers ou Chevaliers Saints, en hébreux *kadosch*.

Le pape Pascal II confirma cette institution ou Ordre militaire. Le pape Honoré II leur accorda l'habit blanc. Le pape Eugène III leur permit de porter sur l'habit une croix rouge (1). Les Maçons, admis au sublime Ordre de la perfection, sont décorés du même habit, tant à leur réception qu'à la Cène mystique; cet habit est de la plus haute antiquité et existait bien avant les Templiers.

Les Frères Templiers, après leurs statuts d'hospitaliers, avaient trois classes de Frères : 1.° celle des Servans, qui servaient indistinctement les malades pélerins et les Templiers; 2.° celle des Frères ecclésiastiques em-

(1) M.r de Saint-Martin, dans son ouvrage des *Rapports de Dieu avec les Hommes et l'Univers*, nous fait savoir que les prêtres du Soleil portaient une Croix sur leurs habits : elle était le symbole de l'immortalité de Sérapis.

ployés au service des pélerins; 3.° celle des Chevaliers qui allaient à la guerre.

Dans les instructions des Chevaliers d'Orient, où l'on célèbre l'institution des Chevaliers Templiers, et l'arrivée de ces doctrines en Europe, celle-ci nous est présentée de la manière suivante : « Quatre-vingt-un Ma-
» çons (1), sous la conduite de Garimont, Patriarche de
» Jérusalem, passèrent en Europe, en 1150, se rendant
» près de l'Evêque d'Upsal qui les accueillit très-amica-
» lement, et par-là l'Evêque fut initié aux mystères
» apportés des Coptes; ensuite on lui confia le dépôt
» sacré de ces mêmes doctrines, rites et mystères.
» L'Evêque d'Upsal eut soin de les renfermer et de les
» cacher dans le souterrain de la tour des quatre couronnes,
» qui alors était le local du trésor de la couronne du Roi
» de Suède. Neuf de ces Maçons, du nombre desquels
» se trouvait Hugues de Payens, établirent en Europe
» l'Ordre des Templiers; dans la suite ils reçurent de
» l'Evêque d'Upsal le dépôt qu'on lui avait confié des
» dogmes, mystères et doctrines des prêtres coptes ». C'est par ce fait que les Templiers, dans la suite, devinrent les conservateurs et les dépositaires des mystères, rites et cérémonies apportés d'Orient par les Maçons, et les Lévites de la *vraie lumière*.

(1) Ces Maçons sont toujours, en sens figuré, des Chevaliers Croisés qui avaient été admis aux mystères des travaux du Temple et à la religion des *Enfans de la Veuve*.

Les Chevaliers Templiers, dévoués entièrement aux sciences et aux dogmes apportés de la Thébaïde, voulurent, par une commémoration, fêter dans la suite des temps cet événement. Les Templiers écossais servirent de modèle en établissant les trois grades de S.t André d'Ecosse, et les adaptant à la légende allégorique qu'on lit dans les instructions qui y sont relatives.

« Des Chevaliers Templiers écossais s'occupaient à » remuer un terrain dans Jérusalem pour y bâtir un » Temple, précisément sur l'emplacement de l'ancien » Temple de Salomon, et où jadis était la partie appelée » *Sancta sanctorum*; pendant leur travail ils découvrent » trois pierres qui étaient les pierres fondamentales du » Temple même de Salomon. Leur forme monumentale » attire leur attention; elle redouble lorsqu'ils y voient » dans des espaces elliptiques tracés sur la dernière le » nom de *Jehovah* (1), qui était aussi le type des mystères » des Coptes, la parole sacrée perdue par l'assassinat » du *Grand-Architecte*, et que (selon la légende des » premiers grades), Hiram avait fait graver sur la pierre » fondamentale du Temple de Salomon. Les Chevaliers » écossais, après cette découverte, rapportèrent chez » eux ce monument précieux, et pour éterniser leur res- » pect, ils s'en servirent pour les trois pierres fonda-

(1) Nous ne pouvons pas assez rappeler qu'une partie des premiers Chrétiens ont cru que c'était par cette parole, que Jésus conservait sur lui, qu'il avait pu opérer tant de miracles.

» mentales de leur premier Temple à Edimbourg (1) ».

Les travaux commencèrent le jour de S.t André; ainsi les Chevaliers Templiers qui eurent connaissance de ce fait, du secret des trois pierres et de la parole découverte et trouvée, s'appelèrent Chevaliers de S.t André, en établissant des grades de mérite pour y parvenir, qui se conservent dans l'apprenti, compagnon, maître, connus sous le titre de Petit, de Grand-Architecte et de Maître Ecossais.

Par les institutions communes à tous les Ordres chevaleresques, les Croisés étaient obligés à des courses, à des pélerinages lointains, où ils se trouvaient, comme on l'a dit, environnés de périls; ils établirent ces grades pour se reconnaître particulièrement entr'eux et s'aider en cas de besoin, adoptant pour ces voyages des signes, des paroles, des attouchemens particuliers, en communiquant à tous les Frères le grand signe pour se secourir en cas de surprise.

A l'imitation des Chrétiens d'Orient et des prêtres coptes, ces Chevaliers conservèrent entr'eux la Loi orale de leur dogme qui ne s'écrivit jamais, ayant soin de la cacher aux initiés des grades inférieurs : tout ceci se conserve strictement encore dans le rite philosophique de nos jours, quoiqu'il ne cherche pas à établir sa dérivation des Chevaliers Templiers.

(1) La légende de ces trois pierres a une analogie frappante avec les trois pierres mystérieuses que les Nymphes découvrirent, et qui furent par elles présentées à Minerve, Déesse de la *Sagesse*.

Outre la guerre qu'ils eurent à soutenir contre les Sarrasins, les Templiers en firent une longue et cruelle au Vieux de la Montagne de la famille des Arsacides qui étendait sa domination sur douze villes voisines de Tyr. Les Princes de cette contrée étaient Grands-Prêtres de leur religion; celle-ci, d'après l'opinion de plusieurs auteurs, était la même que celle des prêtres égyptiens, comme on l'a indiqué. Ces Princes avaient établi une initiation, où, par la multiplicité des prestiges, ils réduisaient les néophites à obéir aveuglément à leurs commandans. Des jeunes gens, nourris dans leur doctrine, étonnèrent le monde par leur hardiesse et leur dévouement.

Les Chevaliers Templiers réunirent les possessions du Vieux de la Montagne à leur domaine; et ayant remarqué le courage surnaturel de ses Disciples, ils les admirent dans leur Ordre. Quelques historiens veulent que les Templiers, par cette adoption, aient embrassé cette institution. Ce fut Gauthier de Montbar qui en reçut la doctrine et la transmit en Europe.

Toutes ces circonstances amenèrent l'affaiblissement de la religion de Rome; elle perdit plusieurs de ses croyans, et en particulier des Chevaliers Croisés, qui s'arrêtèrent en Syrie, en Palestine et en Egypte, où toutes les religions des premiers Chrétiens se conservaient et étaient tolérées par les Sarrasins.

Les Chrétiens orientaux regardaient le dogme de l'unité de Dieu comme un mystère et une révélation divine; ils ne communiquaient cette connaissance que

par l'initiation qu'ils tenaient secrète ; ils pratiquaient la morale prêchée par le fils de Marie, mais n'admettaient pas sa divinité, car ceux qui suivaient les traditions gnosticiennes et cabalistes le regardaient pour un de leurs anciens Frères.

Les chevaliers Croisés, admis aux dogmes et mystères des Chrétiens orientaux, de retour en Europe, durent tenir cette initiation d'autant plus secrète, que le seul soupçon de cette croyance aurait pu envoyer ces nouveaux religionnaires aux tortures et aux bûchers.

Les Croisades apportèrent à l'Europe des lumières inattendues ; les seigneurs, en quittant leurs forteresses, s'instruisaient chez les étrangers de leurs mœurs et de leurs opinions ; ce qui rompit les habitudes anciennes, et particulièrement celle de l'aveugle dévotion au clergé. Peut-être ne gagnaient-ils rien en moralité, mais ils revenaient imbus d'idées de tolérance religieuse ; un changement plus heureux devait nécessairement s'opérer dans leurs facultés intellectuelles.

Ce changement inattendu n'échappa point aux prêtres et aux Rois ; aussi, dans la crainte que ces émigrations ne finissent par ébranler la croyance des uns et la fidélité des autres, ils les entravèrent par tous les moyens qui étaient en leur pouvoir ; cette politique fut plus particulièrement adoptée par des Princes qui ne devaient qu'à l'usurpation ou à la violence le sceptre des pays qu'ils gouvernaient.

L'Ordre des Chevaliers du Temple se distingua dans les combats contre les Sarrasins; sa renommée, ses exploits, ses vertus lui procurèrent des richesses immenses et une considération qui balançait le pouvoir des Princes en Europe.

Lors de sa déplorable destruction, il comptait plus de quarante mille Chevaliers et neuf mille seigneuries.

La *lumière* qu'il avait apportée d'Orient, et qu'il répandit en Europe, inspira de la jalousie aux fanatiques et de la crainte aux despotes. Philippe-le-Bel et Clément V, le premier Roi de France, le second Pape (1), voyant que l'Ordre des Templiers avait un pouvoir très-étendu et qui augmentait tous les jours, soupçonnèrent des doctrines, des rites, des mystères et des secrets qui attiraient cette prodigieuse quantité d'adeptes, en leur faisant connaître leurs droits civils, et en les délivrant de tout préjugé de la Cour de Rome en faveur des Papes. Ils conçurent dès-lors le plan de détruire l'Ordre, dans la triple vue de s'emparer de ses richesses immenses, de perpétuer le fanatisme et l'imposture, et de consolider le despotisme.

Nous rapportons l'opinion d'un de nos Frères les plus éclairés sur ce fait : « Lorsqu'il s'agit de sociétés se-

(1) On prétend que Bertrand de Goth ne put obtenir la tiare qu'à condition de consentir à la destruction des Templiers ; les historiens contemporains font un portrait peu édifiant de ce Pontife, et le peignent sous des couleurs hideuses.

» crètes, les despotes, qui croient par leurs soupçons » prouver leur perspicacité, ont toujours imaginé que » des crimes s'y traitaient, précisément où il n'a ja- » mais existé d'ombre.

» Les réunions des premiers Chrétiens et leurs ban- » quets consacrés à l'amitié sous le nom des *Agapes*, » furent peints comme des repas de Cannibales; on y » mangeait des enfans; on jurait dans le sang de cette » victime innocente le renversement des Empires; on » éteignait après les lumières, pour s'abandonner à » toutes les brutalités contre nature. Lisez les causes de » toutes leurs persécutions, les Souverains, les juges, » le vulgaire de ce temps-là, les croyaient ennemis des » Dieux, des trônes et de la société ».

Ces absurdités furent répétées en tout temps contre les Basiliens, les Gnosticiens, les Manichéens, et alors contre les Templiers. Les calomniateurs de ces temps-là disparurent, d'autres leur succédèrent, renouvelant toujours les mêmes accusations et rêveries sur le même sujet.

Les accusateurs des Templiers et leurs ennemis ont établi qu'ils avaient dans leur Ordre trois professions; la première, qu'ils appèlent *la permise*, était conforme à celle des autres Ordres chrétiens, commune à tous les novices templiers qui ne connaissaient pas les suivantes; et par-là disent ses détracteurs, il y a pu avoir beaucoup de Templiers qui, ne reconnaissant que la

règle primordiale de leur Ordre, soutinrent que tous les reproches qu'on faisait à leur Ordre étaient faux et calomnieux. La seconde profession est appelée *contre la foi :* les ennemis des Templiers dirent que, pour entrer dans cette classe, il fallait renier la divinité du Fils de Marie; fouler aux pieds la Croix et jurer de n'abandonner jamais l'Ordre; qu'après cela le récipiendaire devait baiser le président d'une manière plus qu'indécente, comme l'ont insinué quelques auteurs en parlant des élections des Papes. La troisième profession s'appelait la *régissante :* ceux admis gouvernaient l'Ordre, recevaient à leur réception une seconde ceinture à laquelle était attaché le grade sacré des *Elus;* on y connaissait le grand secret de l'Ordre, et on lui accordait la vue d'une image symbolique, qu'il recevait ensuite comme un talisman.

La Houppe (*Table* II, *n.°* 2) ou ceinture sacrée : les Chevaliers la recevaient comme une marque de leur chevalerie secrète; elle n'était point mise en ostentation, on ne la voyait pas; ce qui fait un contraste très-marqué avec tous ces cordons anciens et modernes des Templiers du jour, qu'un volumineux dictionnaire pourrait à peine nous faire connaître. Les anciens Chevaliers Templiers recevaient une simple ceinture de lin qu'ils étaient obligés de porter toujours sous le vêtement.

L'image symbolique, dans les procès des Templiers, est dénommée *Baffomet;* ce mot est composé de deux

mots grecs, *Baphe Meton*, qui signifient littéralement Baptême de la Sagesse. Le mot *Baphe* a plusieurs significations, suivant son placement; dans la phrase présente, il est synonyme de purification, fécondation, et allégoriquement, la vie; pris en sens allégorique, *Baffomet* signifiait Vie de la Sagesse. Les Chevaliers Templiers appelant un symbole *Baffomet*, ont voulu dire que Dieu est la seule vie de sagesse. Les Templiers ne pouvaient pas publiquement confesser leur dogme de l'unité de Dieu, à cause de la religion trinitaire qui persécutait les unitaires.

Les accusateurs des Templiers disaient qu'ils adoraient ce symbole représentant une tête avec la barbe; ils les firent idolâtres, lorsque ce signe était l'allégorie du nom de Dieu. Ils dirent que, par l'hommage que les Templiers marquaient à cette idole lorsqu'ils la montraient au néophyte au troisième point de sa réception, elle marquait leur mépris pour Jésus et sa Croix.

Une partie de ces accusations pouvait être vraie; mais les Templiers n'adoraient pas cette image. Les raisons de ce culte extérieur n'étaient pas l'adoration d'une idole grotesque et dorée, ayant ses bras croisés et le corps emmailloté jusqu'au bout des pieds. Cette image ne pouvait aucunement être un objet de leur adoration: les causes sensibles de cette figure ont été assez expliquées dans l'histoire religieuse des Gnosticiens, des Cabalistes et des Manichéens.

Ils suivaient même l'idée que S.t Basile *in exam.* a laissée, « qu'après la volonté du premier Être (Dieu), » l'énergie qu'il imprime à la matière lui suffit pour » produire tous les animaux, dans tous les temps, sans » même qu'il eut besoin de mâle et de femelle ».

On a eu beau écrire, le célèbre *Misterium Baphometi explicatum*, en cherchant à faire croire qu'il était la Divinité à laquelle les Templiers attribuaient la puissance de faire pousser la végétation et accroître les moissons. Nous avons fait connaître que cette prétendue idole était l'image du Père Eternel ou de la Nature chez les Chrétiens d'Orient, le même qu'on voyait sur une quantité de médailles et d'Abraxas, (*Pl.* II, *fig.* 2 *et* 17.)

On voit les emblèmes, qui accompagnent cette image, sculptées sur des tombeaux et quelquefois déposées dans l'intérieur avec le cadavre, et en bien plus grand nombre que dans les autres époques du 12.e au 14.e siècle, précisément lorsque les doctrines orientales arrivèrent derechef en Europe. L'auteur du poëme de la *Maçonnerie*, *pag.* 147, observe qu'au dix-septième siècle on avait découvert en Allemagne un tombeau d'un Chevalier Templier, mort avant la persécution de cet Ordre, et qu'on y avait trouvé une espèce de talisman, comme ceux aux figures ci-dessus indiquées, ayant la tête d'un vieillard avec la barbe, et de plus les signes que l'on voit dans des Abraxas, comme le compas, l'équerre, la sphère, le

décagone, dit le pentagone de Pythagore, celui qu'on nommait le bien-être avec les huit étoiles et l'oglade gnosticienne; allusions aux huit principes égyptiens et phéniciens, et aux huit angles de la pierre cubique.

Tout le système des Gnosticiens ou prêtres du Soleil se trouve lié avec l'image barbue et imberbe des Templiers qu'on manifestait à l'initiation. Observons que lorsque le Grand-Maître recevait l'initié au rang des Frères, il lui disait *Yalla*, mot arabe qui signifie *lumière de Dieu;* et en allumant un flambeau, il prononçait : *Fiat lux;* ensuite, en se tournant vers ses Frères, il leur disait : « C'est l'aimé de Dieu, voilà son fils bien-» aimé. » Cette représentation est suivie par tous les rites, lors de la réception d'un Maçon; il demande et on lui accorde la lumière. L'Ordre des Templiers fut un des anneaux de la chaîne des mystères qui se trouve placé entre les anciennes et les modernes initiations.

Les accusateurs des Templiers ont voulu que, dans la réception, on fît l'abnégation absolue de la croyance de la divinité de Jésus, et qu'on foulât aux pieds la Croix. Ils ajoutèrent néanmoins que, lors de cet acte, l'initié était obligé de professer solennellement un Dieu tout-puissant, créateur du ciel et de la terre.

On a prétendu qu'une tradition orale se trouvait chez les Templiers, et qu'elle disait que le grand Saladin, après de fréquentes entrevues avec ces guerriers, pénétré de l'esprit de charité, qui régnait dans leurs ins-

titutions, s'était fait recevoir dans leur Ordre et fraternité. Les détracteurs des Templiers dirent, au lieu de cela, qu'ils lui avaient rendu compte des projets des Croisés, ce qui était contre leur intérêt : ils disent aussi que différens Templiers, faits prisonniers, avaient recouvré leurs libertés avec la condition expresse de renier Jésus-Christ et d'en introduire l'usage dans leur Ordre. Si ce fait avait été vrai, les Sarrasins y auraient substitué l'obligation d'introduire la Loi de Mahomet.

On inventa dans cette circonstance mille autres accusations contre les Templiers : le Saint-Père, convoitant leur richesse, enviait leur pouvoir et leur esprit libéral et philosophique. Observons une chose étonnante à ce propos, c'est que les richesses et le pouvoir qui ont de tout temps corrompu toutes les nations et toutes les sociétés religieuses, n'ont aucunement amené le même résultat chez les Templiers; rien ne prouve que l'Ordre ait eu des hommes relâchés.

Les Templiers étaient toujours en opposition à l'agrandissement de la Cour de Rome; à cette époque les Papes avaient pu faire adopter, en différens pays, la confession auriculaire si utile à leurs projets, en la faisant déclarer nécessaire à tout homme pour entrer en Paradis. Ils se constituaient par-là les médiateurs entre Dieu et les hommes. Cette mesure absurde mettait la Cour de Rome à même d'être instruite de tous les secrets de famille. Une fois maîtresse de ce tout-puissant et

invisible ressort, armée du glaive de l'intrigue, elle en disposait à son gré contre ceux qui n'étaient pas dociles à ses désirs.

Le clergé de Rome s'efforça de faire croire que la confession était un des articles les plus sacrés de la religion des Juifs. (Voyez l'ouvrage *Pugio fidei*, de Raymond Martin, édition de Francfort, 1687, *pag.* 178.) Il fit valoir que la confession était en usage à l'Indostan, chez les Brames, qu'elle avait existé chez les Payens, en Grèce, en Egypte, et que Saint Jacques (1), au *ch.* v, § 16, recommande de se confesser, car il dit précisément : « Confessez vos fautes l'un à l'autre », comme si on disait : vous en recevrez des avis, des lumières, c'est le moyen de se corriger : tel est le sens de ce texte, même après les antécédens, où il donne des conseils pour bien se conduire dans le monde.

Les Templiers ne s'accommodaient pas de cette nouvelle mesure du Pape ; ils suivaient la doctrine de Saint Jacques ; se confessaient entr'eux les uns aux autres ; avaient établi que le Grand-Maître pouvait absoudre de toute excommunication romaine, si effrayante même pour les Souverains (1) les plus puissans, les plus intrépides ;

(1) Les Actes des Apôtres montrent toujours que les Disciples de Jésus se regardèrent constamment comme Juifs. Voilà le texte de l'Epître catholique de S.t Jacques, frère de Jésus-Christ, *ch.* 1, § 1 : « Jacques, serviteur de Dieu, aux douze Tribus qui êtes dispersées, » salut ». Ce chapitre paraît même écrit par un Juif, après la chute de Jérusalem.

cette mesure causa une des plus grandes animosités papales.

On est porté à croire que les Templiers eurent connaissance que ce ne fut qu'en 1128 et 1129 que l'Evêque de Toulouse, lui le premier, tint deux Conciles par lesquels il fit une obligation aux laïcs de son diocèse de se soumettre à la confession auriculaire et sacramentale; il existait alors, comme de nos jours, une infinité de statuts particuliers à différens diocèses qui ordonnaient ou qui exhortaient les Chrétiens à se confesser au commencement du Carême. Il est notoire que ce fut seulement le 4.e Concile de Latran, en 1215, qui ordonna à tous les fidèles, de l'un et de l'autre sexe, de se confesser au moins une fois l'an: alors seulement la confession devint un devoir pour tous les Chrétiens; auparavant elle n'était imposée qu'aux moines et aux membres du clergé (1); ce fut une ressource financière pour les prêtres qui vendaient leur absolution.

Pour décrier l'Ordre des Templiers, qui, au prix de son sang, avait acquis ses vastes possessions dans la Terre-Sainte, on l'accusa d'avoir ramassé toutes ses richesses en se refusant au paiement de la dîme au Pa-

(1) Les abbés confessaient les moines, les abbesses leurs religieuses. Au dernier siècle, les couvens ont cherché à conserver ce droit. Différens Ordres se confessaient entr'eux, et les religieuses à leur chapelain, afin que leurs intrigues ou affaires ne vinssent pas à la connaissance des autres corporations et de la Cour de Rome.

triarche de Jérusalem, d'avoir retenu à l'Evêque de Tyberie 300 bisentines et des biens considérables, et d'avoir de sang froid sacrifié Léon, Roi d'Arménie, près duquel ils avaient des possessions de la valeur de vingt mille bisentines; enfin, d'avoir usurpé des droits qui étaient au Roi d'Angleterre.

En 1306, deux Chevaliers Templiers, Neffodei et Florian, furent punis pour crimes et perdirent leurs commanderies; le second avait celle de Montfaucon.

Ils s'adressent au Grand-Maître provincial du Mont-Carmel pour en obtenir de nouvelles; celui-ci, d'après ses instructions, les leur refuse.

Neffodei et Florian s'introduisent dans une maison de campagne du Grand-Maître provincial, et que celui-ci occupait près de Milan; ils l'assassinent et cachent son corps dans un bois, sous des arbrisseaux épais; après cet horrible assassinat, ils se réfugient à Paris. Ces deux misérables trouvent le moyen d'approcher le Roi, et dans cette circonstance, ils fournissent une occasion à Philippe d'exécuter ses projets, en dénigrant l'Ordre, en lui exposant qu'il jouissait de richesses immenses.

Ils s'engagent envers le Roi, pour des récompenses, à être les dénonciateurs de l'Ordre des Templiers, et en proposent l'abolition. Le Roi, en acceptant, les assure de sa protection, et leur indique la marche à tenir.

Ils s'associent un troisième individu, appelé par l'histoire *l'Inconnu;* Neffodei et Florian adressent une re-

quête à Enguerand de Marigni, surintendant des finances, proposant, si on voulait les garantir contre toute atteinte de l'Ordre des Templiers, et leur donner une existence civile et aisée, de découvrir au Roi des secrets dont il tirerait plus d'utilité que de la conquête d'un royaume.

A la suite de cette première déclaration, ils adressent au Roi la dénonciation, que lui-même avait dictée afin de pouvoir lui donner la tournure qui lui convenait et qui contenait les griefs suivans :

1.° « Que l'Ordre des Templiers était ennemi de tout » Roi et de toute autorité souveraine ; qu'il communi- » quait des secrets aux initiés sous des sermens horri- » bles, avec la condition comminatoire de la peine de » mort s'ils le dévoilaient ; que les pratiques secrètes » de leurs initiations étaient le résultat de l'irréligion, » de l'athéisme et de la rebellion.

2.° » Que l'Ordre avait trahi la religion du Christ, » ayant donné connaissance au Soudan de Babylone de » tous les plans et opérations de Fréderic Second, em- » pereur, et par-là éventé les desseins des Croisés pour » le recouvrement de la Terre Sainte.

3.° » Que l'Ordre en recevant un Chevalier, prosti- » tuait les mystères les plus vénérés par les Chrétiens, » en faisant fouler aux pieds la Croix (1), signe de ré-

(1) Dans la marche des Chevaliers du Soleil, institués après le procès des Templiers (et que nous ne croyons pas introduit chez

» demption, et en faisant abjurer la religion de Jésus-
» Christ, par la déclaration qu'on faisait faire au néo-
» phyte, que le *vrai Dieu n'est jamais mort* (1) *et que*
» *jamais il ne peut mourir;* qu'ils portaient sur eux
» et qu'ils adoraient une petite idole appelée *Baffomet*,
» que le néophyte, lors de l'initiation, était obligé de
» baiser à la gorge, et de plus *in fine spinæ dorsi, et in*
» *virga virili* (2) celui de qui il la recevait.

4.° » Que l'Ordre, en recevant un Chevalier, l'enga-
» geait par serment à une entière et aveugle obéissance
» au Grand-Maître de l'Ordre; ce qui était une preuve
» de rebellion au pouvoir légitime.

les Catholiques), pour rappeler les intrigues de l'Ordre de Malte, quelques rites font marcher le candidat sur la Croix de l'Ordre de S.t Jean. Dans le même degré, dans un point de l'attouchement, on baise le front du Frère.

(1) On voit que l'Ordre des Templiers était accusé de pratiquer les doctrines des Chrétiens Orientaux.

(2) Les premiers Chrétiens, qui, entr'eux, se sont toujours appelés Frères, lors de l'admission d'un néophyte, lui donnaient *l'osculum fraternitatis*, le baiser de fraternité. Cette cérémonie fut adoptée par les Chevaliers Croisés qui la transmirent aux Frères Maçons. Les Mopses, qu'on a connus à Vienne depuis l'an 1738, et sous le nom desquels se cachèrent les Frères Maçons Allemands et Belges, après la bulle de Clément XII, ces Mopses, dis-je, pour mieux se déguiser, avaient adopté des formules dans leurs réceptions, à-peu-près comme plusieurs corporations de métiers. Le récipiendaire devait baiser le derrière d'un chien dogue, dont la queue était retroussée; il faut croire que c'était un mannequin en bois ou en carton.

5.° » Que le jour de la grande orgie de l'Ordre était » le Vendredi-Saint.

6.° » Qu'ils abandonnaient leurs corps aux autres » Chevaliers, pour la pratique honteuse de la pédérastie.

7.° » Que lorsque les Chevaliers avaient des enfans de » leurs prostituées et concubines, ils les brûlaient pour » détruire toute trace de leur débauche ».

Les calomnies dont les Templiers étaient l'objet servirent de prétexte à leurs ennemis; elles étaient dignes de l'ignorance et de la férocité de ces temps barbares.

Mais un écrivain, notre contemporain, M. Baruel, pour donner dans le merveilleux, pour prouver ses propositions extravagantes, et pour dénigrer cet Ordre, duquel il fait descendre les Frères Maçons, se contredit et ment dans ses assertions. Il suppose que les Templiers prenaient à leur initiation l'engagement de vivre dans la plus honteuse débauche; quelques lignes plus bas, il dit qu'un tiers de ces Chevaliers ignoraient le crime. Cette contradiction prouve l'esprit de parti qui l'animait; car il dit que les novices étaient reçus avec les cérémonies les plus obscènes et prenaient des engagemens criminels. Mais ce serait perdre son temps que de vouloir réfuter toutes les absurdités qui se disent et s'impriment.

Les hommes les plus justes ne furent jamais exempts des calomnies de leurs ennemis. Dès l'apparition de la religion chrétienne, les Juifs et les Payens, ses ennemis,

débitèrent mille infamies contre Jésus-Christ et contre ses croyans.

A l'article II de l'Evangile de Nicodème, les Juifs reprochent à Jésus devant Pilate, « qu'il était magicien, » qu'il était fils adultérin de Panther, qu'il était né de » la fornication de Marie, que le mari charpentier l'avait » chassée de chez lui, et qu'errante, elle accoucha secrè- » tement; que Jésus, arrivé à un certain âge, fut con- » traint de chercher fortune en Egypte, où il apprit quel- » ques secrets; qu'il retourna dans son pays, en Judée, » et que, par ce moyen, il fit de la magie ».

Ces accusations furent attaquées par S.t Epiphane, *Hæres* 78, et par le Damascène, *liv.* IV *de Fide Orth. chap.* 15.

Si on lit. S.t Epiphane, *pag.* 38–47, les Chrétiens qui n'étaient pas orthodoxes, sont accusés d'une immoralité sans bornes. Dans leurs *synaxes* (ou messes), ils pratiquaient de telles abominations avec des filles et des garçons, que la décence ne permet pas de rapporter la moindre peinture de ces tableaux scandaleux.

La fausseté révoltante des accusations contre les Templiers fut mise au jour par plusieurs écrivains; nous nous contenterons de démentir celles qui tiennent à l'histoire et qui sont exprimées dans le second grief.

L'Empereur Frédéric II était petit-fils de Frédéric-Barbe-Rousse; il revint de son expédition de Syrie contre les Sarrasins, en 1230.

Il a été le plus ferme obstacle aux abus de l'autorité ecclésiastique, et en particulier du Pape Grégoire IX, qui l'avait excommunié avant son départ pour la Palestine.

Ce fut par les intrigues de ce Pape que la conquête contre les Sarrasins échoua ; il empêcha que l'armée obéît à cet Empereur.

Frédéric II, à son retour, pour se venger du Pape, l'assiéga dans Rome, ravagea ses provinces, et lui accorda une paix qui ne dura guère. Elle fut bientôt suivie d'une animosité qui ne finit qu'à la mort du Pontife, causée par le chagrin de voir ses foudres apostoliques n'aboutir qu'à exciter l'Empereur à démasquer les vices du Saint-Père par les satires qu'il fit répandre en Allemagne, en France et en Italie. Il est bon d'observer que cette accusation contre les Templiers fut intentée quatre-vingts ans après le fait qu'on voulait établir.

Dans ce chef d'accusation, démenti par l'histoire, on voit de quelle manière le despotisme, le fanatisme et l'avarice savent s'accorder pour saisir les faits mêmes qui leur sont contraires, afin de s'en servir, et de combiner leurs vues machiavéliques.

Philippe-le-Bel et Clément V, chacun dans ses intérêts, donnent une éclatante publication à cette dénonciation. Jacques de Molay, Grand-Maître des Templiers, était alors en Chypre, chef-lieu du Grand-Généralat : par les sollicitations du Pape, il quitta l'île, arriva à Paris, où il fut arrêté et enfermé à la Bastille par ordre de Philippe-

le-Bel, qui, dans un seul jour, fit arrêter tous les Chevaliers Templiers de France; ce fut le 13 octobre 1307. Il fit ensuite commencer le procès par Guillaume de Nogaret, si connu par la violence de son caractère, et par le frère Imbert Dominicain, inquisiteur; car l'hérésie devait y jouer le premier rôle.

Le Pape, selon les conventions secrètes, s'emporta contre Philippe. Il lui écrivit des lettres assez piquantes, comme s'il ignorait la source de la dénonciation; il lui écrivit entr'autres choses, qu'il croyait l'Ordre des Templiers innocent, et que le procès intenté contre une communauté aussi riche et aussi puissante ferait supposer que lui, Philippe, l'aurait intenté par jalousie contre sa prospérité. Le Pape écrivit au Roi que l'Ordre était bien militaire, mais qu'il n'existait que par des concessions émanées de l'autorité papale; que c'était un Ordre religieux, et que, par ces deux raisons, ce n'était qu'à ses juges naturels qu'appartenait l'instruction du procès, c'est-à-dire, à l'autorité papale et ecclésiastique.

Après ces contestations simulées, Philippe convient du fait et du droit; alors le Pape s'apaise par la soumission filiale de Philippe au pouvoir ecclésiastique, qui lui délègue la charge de l'instruction du procès et le jugement.

Ce fut alors que le Pape publia une bulle pour excuser les premières démarches du Roi :

« Notre très-cher fils (Philippe-le-Bel) n'a point fait

» arrêter les Templiers par un motif d'avarice, mais par » un véritable zèle pour la religion; il est très-éloigné » de vouloir s'approprier la moindre petite partie de ses » biens ».

Clément envoie ses légats à Paris; lui-même se rend en France pour juger ces victimes du fanatisme, de l'avarice et du despotisme.

Il est à remarquer que, dans les 13.e et 14.e siècles, en France, il n'y avait que le Clergé qui sût lire et écrire. Nous avons rappelé que, lors de la décadence de l'Empire grec, l'ignorance avait couvert de son voile obscur toute l'Europe.

Dans l'*Histoire d'Angleterre*, on trouve que, du temps d'Alfred (1), qui mourut en 900, les prêtres mêmes ne savaient ni lire ni écrire. Ce grand Prince ordonna que ceux qui voudraient être admis au Sacerdoce, seraient tenus, par la suite, de savoir lire, et de plus le latin, pour être ordonnés prêtres. Les Anglais servirent d'exemple à toutes les nations; ils commencèrent à s'adonner à l'étude; la noblesse ne s'occupait alors qu'à la chasse, à bien manier les armes, et à tout ce qui avait rapport à la chevalerie. Ainsi la littérature de ce temps, qui se bornait à savoir lire et écrire, resta exclusivement au Clergé, ce qui occasionna le nom de clerc (dérivant de

(1) Alfred-le-Grand est regardé comme le cinquième Grand-Maître des F.·.F.·.M.·.M.·. Anglais, selon la chronologie d'Anderson, rectifiée par Preston.

clericus) qu'on donnait à celui qui savait lire. D'après un tel système d'ignorance, il n'y a pas lieu d'être surpris de l'influence qu'eurent les Papes et le Clergé, tant sur les peuples que sur les nobles et les Rois; voilà les sources du pouvoir colossal du Clergé dû à l'ignorance des temps.

La France doit le commencement de sa littérature, de ses sciences et de ses beaux-arts, aux efforts de François I.er, qui, par ses largesses, attira quantité d'artistes et de lettrés d'Italie (1).

Ce fut à la bonhomie et à la superstition d'un Roi de France que les Papes durent et doivent leur puissance temporelle. Etienne II, comme on a dit ailleurs, pressé par Astolphe, engagea Pepin, Roi de France, à le secourir et à faire la guerre aux Lombards, qui se trouvaient maîtres d'un tiers de l'Italie supérieure. Pepin, à la tête d'une armée française, secondé par Etienne, força Astolphe à demander la paix. Après ce succès, Pepin et les Français quittent l'Italie. Le péril éloigné, Astolphe rompt le traité conclu avec Pepin et le Pape. Alors Etienne implore derechef le secours de Pepin; voici le précis de sa missive :

« Je vous conjure, par le *Dieu vivant*, de ne pas per-

(1) L'Italie comptait des hommes très-éclairés, lors même que l'Europe était plongée dans l'ignorance. Bruno de Nola, Dominicain, homme prodigieux pour son siècle, a précédé, dans ses écrits, toutes les opinions des philosophes postérieurs à lui jusqu'à nos jours. Il soutint publiquement le mouvement de la terre avant Leibnitz, Descartes, etc. etc.

» mettre que ma ville de Rome soit encore assiégée par » les Lombards, *afin que vos corps et vos ames ne soient » pas livrés aux flammes éternelles.*

» Si vous ne m'obéissez au plutôt, sachez que, par » l'autorité de la Sainte-Trinité et la Grâce de mon » apostolat, vous serez privés de la grâce de Dieu et du » Paradis ».

Quoique l'hypocrisie couvre l'occident de l'Europe, aucun Prince dans le monde civilisé ne se laisserait charmer par de pareilles promesses ou intimider par de telles menaces. D'après cette lettre et ces argumens, le dévot Pepin retourne en Italie à la tête d'une armée très-puissante; il prend sur les Lombards vingt-deux villes, qu'il donne, de son plein pouvoir et mouvement, en toute propriété à *feu* S.t Pierre, qui, huit siècles auparavant, selon les légendes des Saints et le martyrologe romain, avait établi l'Evêché de Rome.

Le don de Pepin fut confirmé par Charlemagne; et si les documens qui existent sont authentiques, le Saint-Père le Pape est le pouvoir le plus ancien et le plus *légitime* qui subsiste à présent en Europe depuis la chute de la république de Venise.

Au commencement du procès des Templiers, Jacques Molay avec trois des premiers dignitaires de l'Ordre, furent conduits devant le Pape à Poitiers; le Saint-Père avait confié l'instruction du procès à deux Cardinaux, à l'Evêque de Sens et à quelques autres prélats.

On demanda à Molay s'il n'avait rien à écrire (1) pour la défense de ses religieux ; il répondit « qu'il l'entre-» prendrait de bon gré, et qu'il serait ravi de pouvoir » faire connaître à l'Univers l'innocence de l'Ordre ; » mais qu'il était un Chevalier non lettré (2), qu'il ne » savait ni lire ni écrire, et qu'il demandait un conseil » ou un clerc pour le faire ».

Comme tout se faisait à l'ombre du secret, et qu'on avait établi que l'Ordre était atteint du crime d'hérésie, on ne lui accorda ni conseil ni avocat, afin de le sacrifier sans obstacle.

Les extorsions et les violences mises en œuvre dans le cours de cette malheureuse affaire, sont bien connues de nos jours, de même que les dissipations excessives de Philippe et son inflexibilité : bien des écrivains disent qu'il fut insatiable de pouvoir, de vengeance et d'argent.

M. Abot de Bezinghen, dans son *Dictionnaire des Monnaies*, etc., nous dit que Philippe-le-Bel fut le premier Roi français qui ait altéré les monnaies ; ce qui lui fit donner le titre odieux de faux monnayeur. L'altération des monnaies causa une révolte que l'on pré-

(1) Les Chevaliers de S.t Jean-de-Jérusalem ne sachant pas lire, au lieu de l'office auquel ils sont obligés aujourd'hui, récitaient, à ces époques, le Chapelet, par autorisation papale, à l'imitation des Musulmans.

(2) Ce fait est figuré dans un haut degré philosophique, où les demandes et les réponses se réfèrent au Chevalier non lettré.

tendit suscitée par les Chevaliers Templiers : on ignore sur quoi cette accusation fut fondée.

A la fin du 13.e siècle, en 1285, le même Philippe fit arrêter tous les banquiers de Paris, qui étaient presque tous Italiens ; après avoir pris connaissance de leurs affaires, il les fit taxer à sa fantaisie, et par-là il s'appropria une partie de leur fortune.

On a prétendu que la mort prématurée de Philippe a pu seule sauver la France des infortunes, des humiliations et même de l'abîme que sa conduite avait préparé et creusé, en attaquant tous les Ordres de l'Etat, ce qui aurait amené une révolte générale.

Lorsque les feintes contestations du pouvoir cessèrent, le Saint-Père, sans perdre un instant, fit assembler un Concile général à Vienne, en Dauphiné, qui fut composé d'environ trois cents prélats.

Ce Concile opina, sur la proposition de supprimer l'Ordre des Templiers, motivée par le Pape, qu'il serait contre toute équité et contre toute loi de le faire, avant d'entendre l'Ordre dans ses moyens de défense, et de le confronter librement avec ses accusateurs, ainsi que l'Ordre accusé l'avait demandé dans toutes ses requêtes. Le Pape qui assistait en personne au Concile ne s'attendait pas qu'il s'éleverait contre ses volontés une aussi forte opposition ; il s'écria dans l'assemblée même, que si on ne voulait pas, pour quelque défaut de formalité, prononcer juridiquement contre l'Ordre des Templiers,

la plénitude de sa puissance pontificale suppléerait à tout, et qu'il le condamnerait par voie d'expédient.

Désappointé par le sentiment du Concile, le Saint-Père, peu de temps après, assembla un consistoire secret, composé de Cardinaux et d'Evêques, qu'il avait su, par ses complaisances, ramener à son avis, et par ce moyen il cassa et annula l'Ordre des Templiers.

La sentence faisait mention que les Chevaliers Templiers n'ayant pu être condamnés selon les formes du droit public, le Pape les condamnait par provision et par autorité apostolique (1), bien entendu qu'outre leurs personnes il se réservait la disposition de leurs biens.

(1) Déjà les Papes avaient donné des exemples de leur pouvoir arbitraire, et de l'influence qu'ils pouvaient avoir dans les Conciles qu'ils rassemblaient. Vers la fin du 9.e siècle, Etienne VI, Pape, assembla un Concile, et fit appeler en jugement un mort, le Pape Formose, son second prédécesseur. Etienne fait ouvrir le tombeau de Formose, fait apporter le cadavre au milieu du Concile, et là, de son autorité privée, il condamne le mort à avoir trois doigts de la main droite coupée, et la tête tranchée par le bourreau. Il fait exécuter la sentence, et jeter le corps mutilé dans le Tibre. Quoiqu'en effet Formose eût appelé les Sarrasins à Rome, la véritable cause de la haine d'Etienne était sa concurrence à l'épiscopat de Rome. Les Papes se sont toujours servis de l'autorité et de l'exemple que la Bible renferme, pour autoriser tous leurs abus et tous leur crimes. Etienne avait lu que Josias, Roi de Juda, avait fait fouiller dans les tombeaux des prêtres d'Astarté, de Moloc et de Chamas, et qu'il avait fait brûler leurs os et jeter leurs cendres au vent, parce qu'ils adoraient la Divinité sous d'autres symboles que les siens. (Rois, *liv.* II, *ch.* 23.)

Pendant quatre ans que dura ce procès sacrilége, après avoir fait éprouver à une quantité incroyable de Chevaliers Templiers tous les tourmens que la torture a pu inventer, pour extorquer de vaines et fausses confessions, tous persistèrent dans la protestation de leur innocence.

Dans le cours de la procédure on accordait la vie et des pensions à ceux qui, après les épreuves de la torture, avaient la faiblesse de se reconnaître coupables; tandis qu'on faisait éprouver aux autres les tourmens les plus horribles. Ainsi des hommes qui n'auraient pas craint la mort dans les combats, épouvantés par l'appareil de ces supplices effrayans, convinrent de ce qu'on leur imputait; mais la constance du plus grand nombre ne put être en aucune manière ébranlée.

La faiblesse des Chevaliers ainsi surpris fut réparée dans la suite par les plus fermes rétractations qu'ils firent à l'approche de leur mort naturelle, ou par le repentir le plus sincère de leur vivant, en publiant que les déclarations qu'ils avaient faites, leur avaient été extorquées, qu'elles étaient fausses, et qu'ils ne les avaient faites que pour se délivrer des affreux tourmens qu'on leur faisait souffrir.

Des Evêques vendus au S.t-Père et à Philippe-le-Bel, décidèrent dans un Concile provincial, qu'on devait traiter comme relaps les Templiers qui retractaient les aveux qu'ils avaient faits dans les tourmens de la question; quelques jours après cette décision, selon la barbare

jurisprudence de ces temps-là, on en vit brûler cinquante-neuf.

L'Evêque de Lodève peint ces infortunés, dans le moment où les flammes les dévoraient, les yeux fixés sur le Ciel, comme pour réclamer de la Divinité la force qui leur avait manqué dans les tortures, demandant à Dieu qu'il ne leur permit pas de trahir une seconde fois la vérité, en s'accusant eux et leurs frères de crimes qu'ils n'avaient pas commis.

Malgré l'unanimité de leur constance, preuve lumineuse de l'innocence de l'Ordre et de la fausseté des accusations, Philippe-le-Bel et Clément V confirmèrent la destruction de l'Ordre des Templiers, qui avait été décrétée par le Consistoire. Ils condamnèrent aux flammes le Grand-Maître Jacques Molay, et six mille Chevaliers, que plusieurs historiens disent avoir été exécutés en un jour, et ils confisquèrent tous leurs biens. On rapporte que le Grand-Maître Jacques Molay, à l'instant de monter au bûcher et de ceindre la couronne de martyre, harangua le peuple et prédit le jour et la mort de Philippe et du Pape. Il cita ses implacables ennemis, dénonciateurs et juges, à comparaître devant le tribunal de Dieu, juge suprême, pour rendre compte de leur jugement dans un an et un jour. Cette exécution eut lieu le 11 mars 1313. Il paraît que le doigt de l'Eternel, comme du temps de l'impie Babylone, a voulu vérifier l'appel du Grand-Maître des Templiers.

Philippe et Clément moururent avant la fin d'avril 1314, et comme leurs historiens n'indiquent pas de quelle mort, les ennemis des Chevaliers Templiers ont cherché à faire croire qu'ils avaient été empoisonnés par les Templiers qui leur survécurent. Le lendemain de la mort de Molay, le Chevalier d'Aumont et sept Templiers ramassèrent les cendres du bûcher, comme il est rapporté par les légendes des Frères Maçons suédois.

Nesodei fut étranglé secrètement dans un chapitre des Templiers à Montfaucon; c'est pour rappeler ce fait que certain rite reçoit l'Ecossais la corde au cou. Quinze jours après l'exécution des Templiers, Squin de Florian fut assassiné; le Pape le fit enterrer à Avignon et le béatifia, mais les Templiers enlevèrent son corps et déposèrent dans son tombeau les cendres de Molay.

Bocace, l'Evêque de Lodève, Vertot, Dupuis et bien des écrivains contemporains et postérieurs, nous ont laissé les plus grands éloges des vertus héroïques de tous ces martyrs de la vérité, de l'honneur, de l'innocence; tous persistèrent dans leur serment; aucun Chevalier, malgré les tourmens, ne dévoila les mystères ni le dogme qu'ils avaient apportés d'Egypte et d'Orient, laissant ainsi un exemple héroïque de leur fermeté et de leur constance.

Chez quelques écrivains on lit que, de son vivant, le Grand-Maître Jacques Molay avait établi quatre Grands-Chefs d'Ordre, en Europe, au nord, au sud, à l'est et à l'ouest, Stockholm, Paris, Naples, Edimbourg.

Plusieurs rites conservent la distribution des anciennes maîtrises provinciales dans leurs dignités, et la commémoration allégorique des Templiers, en reconnaissance du dogme et des doctrines qu'ils rapportèrent en Europe avec les Chevaliers Croisés. Les hauts grades qui, plus particulièrement, commémorent les Templiers, sont les Chevaliers du Soleil, le Grand-Ecossais, le Patriarche des Croisés, le Royal-Secret, le Kadosch, tous les Elus qui en dérivèrent, l'Ecossais de Clermont, et tous ceux de ce chapitre, Chevalier illustre, Templier sublime, Chevalier de l'Aigle ou Maître élu, tous les hauts grades de la Stricte-Observance comme l'*eques professus*; le Chevalier de la Charité ou Mage, le Chevalier de l'Espérance, le Grand-Inquisiteur, le Grand-Commandeur, etc. etc.

Plusieurs des Chevaliers Templiers parvinrent à quitter clandestinement la France et conservèrent ainsi leur dogme et leurs doctrines. En Allemagne, et entr'autres villes à Mayence, ils se soutinrent encore publiquement, mais ils ne tardèrent pas à être écrasés par leurs persécuteurs. La plus grande partie d'entr'eux choisirent pour retraite l'Ecosse et l'Angleterre, où ils purent s'incorporer aux Maçons de pratique, chez lesquels il existait des Maçons francs et acceptés sans en professer l'art, ainsi qu'on le verra dans la continuation de cet ouvrage : plusieurs de ces Ch.·. Templiers se tinrent même cachés en France, conservant dans leurs secrètes assemblées, leur dénomi-

nation, forme, costume, et gardèrent même quelques archives. Cette branche toujours ignorée a paru depuis la fin du 18e siècle; elle montre une Charte de transmission par Larminius, signée par les Grands-Maîtres suivans; elle présente dans l'hypothèse de son authenticité un document très-curieux, car ses Grands-Maîtres sont les personnages les plus illustres de leurs époques respectives.

Dans les anciennes et modernes assemblées maçonniques, on conserve la même tenue et configuration des Chevaliers Croisés des Templiers, et même d'une grande partie des anciennes corporations. Le Vénérable représente l'ancien *magister cathedralis;* il est sur un trône à l'orient d'où arrivèrent le dogme et les doctrines. Les deux surveillans sont les anciens *procuratores* placés aux extrémités des colonnes, comme dans les anciens chapitres. Les Frères alignés sur les deux colonnes remplacent les *Equites* et les Frères ecclésiastiques, comme dans les corporations anciennes. Le serment du récipiendaire maçon est un *fac simile* de celui que les Chevaliers Croisés, les Templiers et autres corporations faisaient à l'occasion de leurs vœux.

Le lieu des assemblées s'appelle comme anciennement Loge (1), Temple; la Maçonnerie ayant prospéré

(1) Dans les *Monumens de Rhodes*, par le colonel Rottiers, on lit dans son *Prospectus*, pag. 15 : « D'autres dessins retraceront

comme toutes les institutions de paix et de bienfaisance, on a été obligé d'établir de Grandes-Loges qui s'appellèrent et s'appellent Grands-Orients. Ils sont très-multipliés de nos jours ; chaque principauté en Europe et en Amérique en compte un.

Le capitaine George Smits, inspecteur de l'école royale militaire de Wolvich, en sa qualité de *Royale-Arche* (1), donne un squelette de la Maçonnerie ; il établit que les Frères Maçons sont une continuation de l'Ordre des Templiers, et applique toute l'initiation de la Maçonnerie bleue au développement de son exposé ; il explique par deux comparaisons que la représentation de la mort d'Hiram et de ses assassins n'est autre chose que l'histoire du sous-prieur de Montfaucon, Charles du Mont-Carmel, dont le meurtre fut le premier coup porté à l'Ordre ; que la même mort d'Hiram, dans un autre point, représente le meurtre du Grand-Maître Jacques Molay : les comparaisons sont très-ingénieuses et très-rapprochées ; elles ont un certain degré de probabilité, d'autant plus qu'il trouve dans Hiram un anagramme très-curieux : *Hugo Igne Raptus Atrocissimo Molay*.

Plusieurs rites maçonniques n'admettent aucunement

» ce qui est digne d'attirer l'attention et d'intéresser le cœur : la » célèbre *Loge de S.t Jean* ; le Couvent des Chevaliers, etc. » Ce Temple *ancien* s'appelle encore aujourd'hui *Loge*.

(1) Le dernier échelon dans le même rite.

toutes ces hypothèses, et croient que la Maçonnerie est tout-à-fait d'origine égyptienne, tandis que d'autres la font juive ou chrétienne : chaque rite a de fortes et plausibles raisons pour se tenir à son opinion, mais enfin ils se persuaderont qu'elle est le résultat des mystères, lois orales, doctrines égyptiennes, juives et chrétiennes.

Nous croyons qu'on peut même regarder toute la science maçonnique comme renfermée dans les quatre classes suivantes :

La première, celle qui suit l'étude de la nature, de ses élémens, de ses résultats, par l'astronomie et par la chimie, qui conduisent à la démonstration de l'existence du Grand-Architecte de l'Univers, à la croyance de l'immortalité de l'ame, et aux sciences supérieures que les prêtres égyptiens manifestaient oralement aux initiés lors de leur adoption aux grands mystères qui ont rapport à la vérité, à la matière et à la Divinité.

La seconde qui suit les institutions mosaïques, le contenu de la Bible, l'instruction des mystères israélites, et l'histoire des Hébreux.

La troisième qui s'occupe des doctrines évangéliques, de la morale de notre divin Grand-Maître Jésus, de sa vie, de sa mort et de ses Disciples, qui s'unirent aux Gnosticiens et aux Croisés.

La quatrième qui suit l'institution toute pure de l'Ordre des Templiers, sa destruction et le souvenir du der-

nier Grand-Maître Jacques Molay. Si des doctrines différant des susdites classifications sont admises dans certains rites étrangers, elles ne sont nullement dans le sens de nos institutions; elles sont le produit des passions humaines et des innovateurs qui, généralement, ont fait le plus grand tort à notre sainte religion, par les querelles sans fin qu'ils ont toujours élevées dans un esprit de parti, et qui n'ont servi qu'à dénigrer l'Ordre.

Ce n'est qu'à l'aide de l'histoire et des sciences que nous avons indiquées et que nos Frères pourront saisir l'esprit du type mystérieux de notre dogme, et se convaincre que tous nos grades sont tirés des mystères égyptiens, de l'histoire des Israélites, de Moïse, de Jésus, des anciens Chrétiens d'Orient, des Chevaliers Croisés et des Templiers.

FIN DU PREMIER VOLUME.

ERRATA.

Pag. 22, *lig.* 21 : de Naturâ Deorum ; *lisez*, de Naturâ rerum.
Pag. 37, *lig.* 11 : Saül ; *lisez*, Saïs.
Idem, *lig.* 21 : 355 ; *lisez*, 365.
Pag. 38, *lig.* 25 : Denou ; *lisez*, Denon.
Pag. 47, *lig.* 2 : Gopen ; *lisez*, Gossen.
Pag. 185, *lig.* 2 : de la ville de Romulus et de ceux qui les remplacèrent ; *lisez*, et de ceux qui les remplacèrent dans la ville de Romulus.
Pag. 217, *lig.* 34 : on s'abstenait ; *lisez*, on s'abstient.
Pag. 218, *lig.* 27 : 13.me ; *lisez*, 15.me
Pag. 222, *lig.* 7 : Buffou ; *lisez*, Buffon.
Pag. 235, *lig.* 13 : représenter les ; *lisez*, représenter à l'Empereur les.
Pag. 258, *lig.* 7 : d'Esdry ; *lisez*, d'Esdras.
Idem, *lig.* 21 : Bonaye ; *lisez*, Banage.
Pag. 262, *lig.* 5 et 15 : Gamave ; *lisez*, Gamare.
Pag. 291, *lig.* 19 : ses ; *lisez*, ces.
Pag. 292, *lig.* 10 : Orcmaudyas ; *lisez*, Osimandyas.
Pag. 293, *lig.* 2 : supprimez le mot *entièrement*.
Pag. 299, *lig.* 23 : carac- ; *lisez*, caractères.
Pag. 326, *lig.* 4 : de la Rome ; *lisez*, de Rome.
Pag. 339, *lig.* 26 : symbole engendre ; *lisez*, symbole s'engendre.
Pag. 375, *lig.* 16 : rappelant ; *lisez*, rappelait.
Pag. 396, *lig.* 8 : conserveraient ; *lisez*, conserverait.
Idem, *lig.* 10 : protégeraient ; *lisez*, protégerait.
Pag. 445, *lig.* 7 : un symbole ; *lisez*, ce symbole.